

CHRISNA

PAR

X - B. SAINTINE



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

1859

Droit de traduction réservé

CHRISNA

PAR

X-B. SAINTINE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

Droits de traduction réservé

A MONSIEUR P. GERARDY-SAINTINE,

CONSUL DE FRANCE, A MOSSOUL.

Nos intrépides voyageurs français ont longtemps rivalisé d'ardeur pour explorer les déserts de la Libye et les pampas de l'Amérique ; ils n'ont pas craint d'affronter les glaces du pôle nord ; quelques-uns sont tombés au milieu des sables de l'Afrique, la main étendue vers Tombouctou ; mais, parmi ces braves de la science, combien peu avaient songé, marchant vers l'Orient, à pénétrer enfin jusqu'aux limites de.... l'Europe.

Durant ce dernier ouragan révolutionnaire qui, parti de France, agita en sens contraire l'Allemagne et l'Italie, poussant celle-ci à l'unité, celle-là au démembrement, les Slaves et les Magyars ont pris soin eux-mêmes de forcer l'attention à se tourner de leur côté. Et quelles contrées, plus que celles de l'Europe orientale, méritaient d'exciter l'intérêt et la curiosité ?

Dans cette impasse immense formée par la mer Noire, l'Adriatique et l'archipel grec, s'agite tout un vieux monde dont veut sortir aujourd'hui un monde nouveau. Là, sont confondus pêle-mêle les débris de toutes ces nationalités, foulées, acculées autrefois, sur cette même place, par la puissance romaine. Puis, auprès des vaincus de Rome, on retrouve aussi ses vainqueurs. D'un côté, ce sont les Croates, les Slovaques, les Esclavons, les plus anciens possesseurs du pays ; de l'autre, les Moldaves, les Valaques, qui, depuis dix-sept cents ans, occupent l'espace rendu libre par l'épée de Trajan, exterminateur des Daces. Entre eux, des monts Carpathes au Danube, du Danube aux derniers rameaux de la Drave, c'est la grande race magyare, ce sont les descendants des Huns, de ces barbares qui, débordant de la Sarmatie asiatique vers le milieu du V^e siècle, sous la conduite d'Attila, et plus tard sous celle d'Arpad, vinrent, comme un torrent au bout de sa course, s'absorber enfin dans la basse Pannonie, qui prit d'eux le nom de royaume des Huns, *Hungaria*, la Hongrie.

Maintenant, comme on fait pénétrer dans une tonne pleine de boulets des bisciaïens pour combler les intervalles, puis, entre les bisciaïens et les boulets, des balles de plomb qui trouvent encore à se loger, introduisez, à travers ces grandes communautés principales des Slaves et des Magyars,

des peuplades de moindre calibre : les Rousniaques, descendus de la Russie Rouge ; les Cumans, venus de la Tartarie ; les Morlaques, venus de la Turquie ; les Zingaris ou Bohémiens, venus on ne sait d'où ! Joignez-y les Heiduques, les Uscoques, les Monténégrins et les habitants des trois Dalmaties ; ajoutez-y encore les Bulgares, les Serbes, les Bosniaques, les Arméniens, les Juifs et même les Allemands, tous disséminés en nombreuses colonies, de l'est à l'ouest, et dites-moi si vous pouvez jamais rencontrer autre part un semblable entrelacement de races, un pareil échiquier de peuples ?

Ici cependant, chose rare dans l'histoire des hommes, le mélange n'a pas amené la fusion. Les boulets de fer et les balles de plomb se sont conservés intacts sans se fondre ; chaque peuple a gardé son individualité, ses mœurs distinctes, son langage, le souvenir de ses ancêtres et l'orgueil de son sang.

En vain, la géographie, complice de la politique autrichienne, a, sous des noms collectifs, essayé d'emprisonner et de forcer à l'amalgame toutes ces nationalités vivaces et résistantes, les Magyars, les Slaves ont brisé les lignes de démarcation, et, à travers les déchirures de la carte, ils ont passé la tête et se sont comptés ; en vain, Joseph II et ses successeurs tentèrent de germaniser la Hongrie en y introduisant l'organisation administrative de l'Allemagne, la masse de la nation protesta, et, comme première protestation, elle changea brusquement son nom de royaume de Hongrie en celui de royaume magyar (*Magyar-Orsay*).

Le mot ne change pas la chose ordinairement ; mais celui-ci avait une haute importance : il reliait à l'ex-Hongrie les nombreux Magyars de sa Voisine la Transylvanie.

Ce premier mouvement de révolte, à peine si le reste de l'Europe s'en inquiéta, grâce à la nomenclature géographique qui continuait de mentir au bénéfice de l'Autriche.

Mais, tandis que le *magyarisme* prenait ainsi son élan contre le *germanisme*, il vit tout à coup se lever derrière lui une espèce de spectre : c'était le slavisme ; le slavisme, qu'il avait vaincu et dompté autrefois, qu'il s'était inféodé, et qui, à son tour, se réveillait.

Vers 1820, des bandes armées, sorties de l'Esclavonie, parurent sur les bords de la Drave, qu'elles franchirent, et infestèrent les rives du Danube au cri de : « Guerre aux Magyars ! » Il faut bien en convenir, ceux qui s'armèrent alors pour la cause des Slaves, n'ayant qu'un faible écho dans

les masses, ne distinguant pas toujours les amis des ennemis, méritaient peut-être un autre titre que celui de héros libérateurs.

Quoi qu'il en soit, l'Autriche laissa faire d'abord, se réjouissant de cette guerre de races, qui servait sa politique en entravant le mouvement magyar. La Russie, toujours préoccupée de son grand rêve du *panslavisme*, aidait secrètement à l'agitation.

Avec l'aide de ses agents, disséminés partout où se trouvent des populations grecques de religion ou slaves d'origine, des bandes nombreuses s'organisaient, se disciplinaient, et un chef, plus audacieux encore qu'habile, leur promettait le triomphe complet.

L'Autriche intervint alors. Quelque temps, la lutte se prolongea entre elle et les Slaves ; enfin, le 12 mai 1823, les ayant enfermés à l'extrémité de la Croatie, dans un repli des monts Nissava-Gora, elle en fit un horrible massacre.

Tel est l'événement dont j'ai fait mon point de départ, telle est la contrée, tels sont les hommes que j'ai voulu dépeindre.

J'ai visité la Hongrie et ses annexes ; j'ai parcouru ses villes, ses plaines si fécondes, ses grands bois, ses putzas, ses marécages, ses immenses cours d'eau descendus des Carpathes et des Alpes Noriques. Ce qui, dans cet Orient de l'Europe, a excité ma surprise plus encore que la diversité des races, des langages et des costumes, ç'a été d'y retrouver toutes les formes de gouvernement, depuis le gouvernement théocratique — au Monténégro — jusqu'au gouvernement républicain, patriarcal et même communiste, ce dernier pratiqué par quelques petites peuplades perdues au milieu des montagnes et des forêts. J'y ai retrouvé l'Inde, avec ses castes et ses parias — les Zingaris ; le moyen âge, avec ses lois féodales et ses juifs persécutés. Auprès de ces vestiges du vieux monde, j'y ai vu cet élan vers la liberté constitutionnelle des peuples modernes ; sur le forum de pauvres villages de la Hongrie et de la Croatie, j'ai vu de simples paysans, revêtus de la peau de mouton, discutant gravement les lois préparées dans la Diète ou dans les Comitats. Au milieu de mes courses à travers des contrées incultes, presque désertes, j'ai rencontré de ces grandes individualités que le double besoin du vivre et de l'indépendance développent avec tant de force dans leurs luttes incessantes contre la nature marâtre. Aussi bien que la race anglo-américaine, la race slavo-hongroise a ses squatters, ses planteurs, ses trappeurs, sous d'autres formes, avec d'autres allures, et j'ai pensé que le

romancier qui explorerait ces pays y trouverait des sujets d'une vive originalité et d'un intérêt saisissant.

Cette tâche, je la signale à un plus hardi et plus vaillant que moi, n'ayant d'autre prétention dans le récit qui va suivre, que de toucher en passant à quelques-unes de ces questions de mœurs et de races, qui, aujourd'hui, préoccupent tant les esprits sérieux. Quant à mes personnages, je n'ai eu ni à les créer ni à les choisir ; je les ai trouvés, ainsi que les principales ligatures de mon action, dans les documents d'un procès, alors aussi célèbre le long de la côte dalmate de la Méditerranée que le fut chez nous celui de Fualdès. S'il m'avait été permis de modifier quelques-uns des derniers épisodes du drame, je l'eusse fait sans doute. J'étais face à face avec l'histoire, avec une histoire contemporaine ; je dus forcément m'abstenir.

Mon cher Paul, à Beyrouth, en Chypre, à Jérusalem, tu as su mettre à profit tes loisirs fructueux pour étudier les localités, les mœurs, les différentes races de l'Orient asiatique ; je te dédie ce livre qui, par certains points, se rattache à tes propres travaux.

Ton père,

SAINTINE.

PREMIÈRE PARTIE.

I — Le Tchimber.

Comme une déesse marine, étendue le long de l'Adriatique, les pieds posés sur la presqu'île de Zara, la Dalmatie s'accoude nonchalamment au premier versant des montagnes albanaises. A l'instar de toutes les nymphes des rivages, une urne est placée sous son bras : cette urne, c'est le golfe de Cattaro, qui, à travers des terrains escarpés, s'allonge en replis capricieux et va, par plusieurs bouches à la fois, offrir son tribut à la mer.

A l'extrémité du golfe, la ville qui porte le même nom que lui, après avoir longtemps appartenu aux Russes, puis aux Français, lors de la grande conquête impériale, est aujourd'hui sous la protection d'une garnison autrichienne.

Par les forts de la Trinité et de Saint-Jean, derrière le golfe, l'Autriche domine encore les cantons de Scagliari et de Spigliari ; mais là s'arrête sa puissance. Les Turcs l'étreignent de ce côté par un long circuit de frontières.

Cependant, entre les Turcs et les Autrichiens s'élèvent, à triple étage, de hautes montagnes sur les pentes inférieures desquelles de rares villages, suspendus sur des abîmes, comme des aires de vautours, sont habités par les Monténégrins, peuplade à demi sauvage, chrétiennes chismatique, qui, après avoir secoué tour à tour le joug des Vénitiens et celui des Turcs, avait remis naguère sa liberté entre les mains de son évêque.

En parcourant les abords du Monténégro, à la vue de cette nature âpre et stérile, de cette terre qui semble avoir été secouée par des volcans, on comprend les miracles que l'héroïsme y put accomplir en faveur de l'indépendance. Là, partout, le sol bouleversé, crevassé, mis à nu, ne présente, au pied du voyageur que des escarpements et des précipices. Pas un sentier praticable n'y est tracé. Malheur à qui s'y aventurerait sans guide ! il aurait épuisé ses forces et son courage avant d'avoir pu seulement franchir le premier plateau.

Dieu a fait du Monténégro une forteresse inabordable aux conquérants et presque même aux curieux. Pour être juste, il faut ajouter qu'il en a fait aussi un terrain neutre, un asile inviolable, ouvert aux proscrits de tous les genres. Les Monténégrins sont trop hospitaliers pour s'informer de la moralité des gens qu'ils reçoivent. D'ailleurs, ce n'est pas dans le sein de leurs peuplades qu'ils les admettent, mais en dehors seulement du cercle occupé par eux.

Avant de parvenir au deuxième gradin de la montagne, autour du Vermoz, entre les divers embranchements des monts supérieurs, courent et serpentent des vallées qui ceignent d'un voile de verdure les flancs décharnés du géant noir.

Ceux qui possèdent des jambes à muscles d'acier et qui, grâce à la connaissance qu'ils ont du pays, savent se frayer un chemin à travers les pierres roulantes, trouvent là, pour abri, des souterrains spacieux et des grottes tapissées de mousse : l'eau des sources ne leur fait pas défaut ; les fruits des arbres, le miel des abeilles s'offrent de toutes parts sous leurs mains, et, s'ils sont chasseurs, ils peuvent exercer leur adresse aussi bien sur les chamois et les ours que sur les perdrix et les outardes.

Dans une de ces vallées humides et chaudes, par une matinée du mois de septembre de l'année 1823, au milieu d'un silence profond, interrompu seulement par le bourdonnement des insectes et le chant des oiseaux, une forte détonation retentit tout à coup ; un coq de bruyère, aventuré dans l'espace, tournoya sur lui-même et vint, éparpillant ses plumes, tomber au milieu d'une petite clairière traversée par un ruisseau.

Un seul coup de feu s'était fait entendre, et, cependant, deux hommes, sous apparence de chasseurs, tenant en main un fusil à la batterie renversée, s'avancèrent des bords opposés de la clairière, pour ramasser cette proie, que chacun semblait regarder comme sienne.

Par l'effet des mouvements ondulés du terrain, de quelques masses de genêts, de fougères et d'alaternes jetées entre eux, ce fut seulement lorsque, arrivés sur le bord du ruisseau, tous deux par un mouvement simultané s'apprêtaient à mettre la main sur le gibier, qu'ils s'aperçurent.

Reculant alors d'un pas, étonnés, ils se redressèrent et firent sonner leur fusil, comme pour déclarer qu'ils se tenaient sur la défensive. Ce fusil était à coup double, et, selon l'usage de ce pays, où, tout en visant à la gélinotte, on peut rencontrer l'ours et le sanglier, ils l'avaient chargé de plomb de

chasse d'un côté et d'une balle de l'autre, se précautionnant ainsi pour le gros aussi bien que pour le menu gibier.

Après s'être examinés quelques instants avec une sorte de curiosité inquiète, la mémoire leur revenant subitement :

Ah ! ah ! c'est toi, pandour ! dit l'un.

— C'est toi, brigand ! » répondit l'autre.

En ce moment, le soi-disant gendarme, ou pandour, avait pour costume un sarrau de toile, un bonnet de loutre à longue visière ; un sac de peau lui servait de carnier : son chapelet bénit par le pape (car il était catholique romain), et qui lui pendait au cou, eût achevé de lui donner, quant au vêtement, une allure complètement pacifique, si son pantalon gris de fer et ses bottines lacées n'avaient trahi un des uniformes de l'Autriche.

C'était un homme de taille moyenne ; mais vigoureusement constitué, quoique sa pâleur, certain air de souffrance répandu sur sa physionomie, témoignassent d'un reste de maladie du corps ou de l'âme. Il avait vingt-cinq ans à peine ; ses cheveux bruns, son teint basané, faisaient ressortir l'éclatante blancheur de ses dents ; la ride précoce et profonde qui, dans ce moment, traversait son front proéminent, les saillies de ses muscles, la carrure de ses épaules, semblaient révéler en lui une nature rude et violente.

Cependant, que la ride de son front s'effaçât, que la contraction musculaire de son visage se détendit, et parfois un sourire d'une douceur ineffable faisait, s'épanouir cette face de lion.

Alors, un disciple de Lavater n'eût peut-être découvert en lui que les signes indicateurs des âmes tendres et faibles ; une tendance à la soumission, à la confiance naïve, à la crédulité ; mais, s'il l'avait surpris dans une de ces crises rapides où la crinière du lion se hérissait, il n'aurait, plus voulu reconnaître sur ces mêmes traits que le type franchement accusé de ces natures énergiques et tenaces, que rien ne peut faire fléchir lorsqu'une fois elles ont marqué leur but.

L'autre chasseur, d'un port majestueux et même d'une prestance quelque peu théâtrale, touchait à la pleine maturité de la vie ; il pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans ; sa figure, fortement colorée, exprimait l'audace guerrière en même temps que la violence des appétits sensuels ; ses membres, souples, nerveux et fortement attachés, étaient d'un athlète, et son regard, à la fois impérieux et rusé, témoignait de l'habitude et des nécessités du commandement.

Coiffé d'un chapeau à larges bords, surmonté d'un bouquet de plumes de faisan, il portait une veste sans manches, garnie de gros boutons d'argent, arrondis et ciselés ; ses basques flottantes laissaient voir sa chemise, brodée de laine rouge sur la poitrine et aux poignets. Outre son attirail de chasse, pour le reste de son costume, une ceinture de cuir retenait un pantalon bouffant descendant à peine au mollet, où il était serré par les hautes bandelettes de ses espadrilles.

« Mais, je ne me trompe point, reprit celui-ci après un nouveau moment de silence et d'examen, c'est bien toi que j'ai vu du côté de Carlstadt, en Croatie, où tu faisais partie d'une de ces meutes de chiens acharnés à ma poursuite ! Que viens-tu faire dans ces vallées ? As-tu donc été chassé par ton maître, limier de l'Autriche ?

— Et toi, répliqua le soldat, as-tu donc été chassé par tes sujets, roi du Danube ? N'as-tu plus rien de mieux à faire que de venir tirer aux hirondelles dans ces montagnes ? Depuis la journée de Nissava-Gora, est-ce que tu fuis encore ?

— Non devant toi, du moins ! dit l'homme aux espadrilles, en se posant d'un air digne, sans cesser toutefois d'avoir l'œil aux aguets et le doigt à la détente.

— Non devant moi, dis-tu, mon brave ? Aujourd'hui, soit ! Mais il me semble pourtant avoir autrefois, du côté de Gomno, un soir, aux lueurs de la poudre enflammée, vu les larges épaules d'un certain Pierre Zény, dit le roi du Danube ! Autant que je puis me le rappeler, le cheval de Sa Majesté saignait aux flancs ; elle-même, blessée dans l'action, avait laissé tomber son sabre au milieu de la mêlée ; j'étais alerte et armé, moi ! je n'avais qu'à lâcher la bride, à lever le bras, à frapper... et cependant Pierre Zény m'échappa. Bien mieux, si je me penchai vers lui, le sabre levé, ce fut seulement pour le prévenir que le défilé de Sluin était occupé par les nôtres, et qu'il eût à diriger sa fuite d'un autre côté. Tu vois que les limiers de l'Autriche ne sont pas toujours aussi acharnés à leur proie que tu aurais pu le penser.

— En effet, je me rappelle cette circonstance, dit Zény en adoucissant le son de sa voix ; si c'est bien réellement toi, camarade, qui m'as rendu ce service, je suis fâché de t'avoir appelé *chien*.... j'en suis fâché. Mais quel motif a donc pu alors te faire agir ainsi à mon égard ?

— Imagine celui que tu voudras, Zény ; je ne te demande point de reconnaissance.

— Ton nom ?

— Jean, fils de Jean, répondit le soldat.

— Ton pays ?

— Une vallée en Licavie.

— Tu t'es donc souvenu que tu es Croate, et moi, Esclavon ; tous deux de même race ; tous deux issus de cette grande famille des Slaves, dépossédée par les Magyars, les Vénitiens et les Saxons ?

— Peut-être.

— Si tu as agi ainsi, sans autre raison que celle que je suppose, Jean, vienne l'occasion et je te prouverai que j'ai bonne mémoire, poursuivit Zény, qui, déjà quittant son attitude hostile, avait posé son arme contre terre, mouvement imité aussitôt par son interlocuteur ; on peut s'estimer, quoique servant sous des drapeaux différents.

— Tu dis vrai, l'Esclavon. Moi, je me bats contre les adversaires de l'Autriche, parce que l'empereur me paye pour cela et qu'un soldat doit, avant tout, faire loyalement son métier ; mais je me bats contre eux sans haine ; ma haine, je la garde précieusement pour mes ennemis à moi, et à ceux-ci, malheur ! qu'ils soient Slaves comme nous, Zény ; qu'ils soient Magyars ou Saxons, ainsi que tu appelles les Hongrois et les Allemands.

— A la bonne heure, camarade ; si tu sais haïr, tu es un homme, et je ne t'en estime que davantage. Encore une question, et séparons-nous bons amis.

— Parle.

— Déjà une fois tu m'as épargné, et j'en garderai mémoire, je te le répète ; mais as-tu regret aujourd'hui de ce que tu fis alors, que te voilà de nouveau sur mes traces, dans ces vallées âpres du Monténégro ?

— Foi de soldat, Zény, je ne songeais guère à te retrouver ici. Maintenant en garnison à Cattaro, j'ai obtenu, pour cause de maladie, un congé de quinzaine, et je suis venu le passer chez un parent qui habite la montagne, à Verba. Désireux de fournir au moins ma part à la table commune, ce matin, avec le jour, je suis sorti de chez lui pour me mettre en chasse, rien de plus, comme le prouve ce tétras, que je viens d'abattre. »

Et il montra le coq de bruyère étendu entre eux, sur le bord du petit ruisseau qui les séparait encore.

Zény fronça le sourcil et son front pâlit légèrement.

Ta preuve est mauvaise, Croate ; je serais fâché que tu n'en pusses trouver une meilleure, car, ce coq, c'est moi qui l'ai tué.

— Toi ?... dit l'autre avec un ton de moquerie souriante ; ta main était donc dans la manche de mon habit, et la crosse de ton fusil contre mon épaule ?

— C'est moi qui l'ai tué, te dis-je ! reprit Zény avec un ton d'autorité ; non que je t'en dispute la possession, si tu tiens à honneur de ne pas rentrer à Verba la sacochevide ; le gibier ne manque pas ici, et j'en ai pu faire ample provision pour le présent et pour l'avenir ! Ramasse celui-ci et n'en parlons plus !

— Il m'appartient ! répliqua le soldat, la voix haute.

— D'accord, puisque je te le donne !

— Sainte Vierge d'Agram, ma protectrice, faites donc entendre raison à cet homme ! Par ma mère, que je n'ai jamais connue, je jure que ce tétras est tombé sous mon coup de feu, et je ne fausserais pas un serment pareil pour un oiseau, eût-il des plumes d'or et des yeux de diamants ! Me crois-tu, maintenant ?

— Libre à toi d'invoquer tous les saints du paradis !... Mon serment vaut le tien, peut-être, et je jure à mon tour, par tous les diables d'enfer !...

— Mais un seul coup a été tiré !

— Oui, par moi ! dit l'Esclavon.

— Par moi ! répéta le Croate ; un de nous deux a menti ! lequel ? Ma carabine est encore chaude ! »

Zény avança la main pour vérifier l'allégation du soldat, qui, dans ce mouvement, crut deviner une intention de le désarmer :

Arrière ! cria-t-il en se remettant sur la défensive.

— Misérable ! tu venais donc pour m'épier, pour m'assassiner !

— Tu mens, brigand !

— Attends, pandour ! »

Et le gendarme et le brigand, tout à l'heure prêts à fraterniser, prenant de l'espace, abattaient à la fois leur fusil l'un vers l'autre, quand des mugissements, auxquels se mêlaient des cris désespérés de femme, retentirent, non loin d'eux, dans la vallée.

Un de ces taureaux sauvages, un tchimber, tel qu'on en voit par bandes dans les forêts profondes de l'Herzégovine et du Monténégro, où des années s'écoulaient sans qu'y retentisse la cognée du bûcheron, poursuivait avec fureur une femme, une jeune fille, dont le corsage rouge et les rubans flottants avaient attiré son regard et allumé sa rage.

C'était un saisissant spectacle que de la voir ainsi, terrifiée, poussant des cris de détresse, bondir de droite et de gauche, franchissant les ravins, les monticules, s'abritant tantôt d'un arbre, tantôt d'un quartier de roc, et toujours poursuivie, toujours dépassée, rebrousser chemin, haletante, la sueur au front, les cheveux en désordre, les traits hagards, retrouvant partout devant elle le poil hérissé, les yeux vitreux, sanglants, et les cornes menaçantes du monstre.

Epuisée, à bout de forces, elle ne fuyait plus que d'un pas chancelant, incertain, et, comme s'il se fût senti désormais le maître de sa vie, le tchimber, modérant son élan sans cesser de la poursuivre et de lui barrer le passage, semblait jouer avec elle, comme le chat avec la souris.

Aux cris poussés par la jeune fille, Pierre Zény s'est arrêté court dans son mouvement offensif. Le danger qui la menace lui a fait oublier le sien ; ce n'est plus qu'au tchimber qu'il destine l'unique balle restée dans son fusil ; mais sa main tremble, son regard hésite, car il voit devant lui tour à tour passer un front carré et poilu, un visage blémissant, des cornes aiguës, des cheveux en désordre ; en visant à l'un, il craint d'atteindre à l'autre ; enfin, s'armant de courage et comme pour s'inspirer :

Chrisna ! » s'écrie-t-il.

Et le coup part.

Tandis qu'il tremblait, qu'il hésitait, qu'il se troublait, le soldat de Cattaro, redevenu impassible, paraissait attendre-patiemment, et non sans quelque longanimité, que Zény lui fit face de nouveau pour continuer la partie commencée.

Mais à ce nom de *Chrisna*, il relève la tête, son l'œil s'agrandit et s'allume ; il se trouble à son tour ; à son tour, il oublie son adversaire, maintenant désarmé et dont il pourrait se venger si facilement, et toute son attention, toute la force de sa pensée comme de son regard se concentre sur cette autre lutte, bien plus effrayante, bien plus inégale, qui se passe non loin de là, dans cette même vallée, tout à l'heure paisible et silencieuse.

La balle de Pierre Zény, détournée par l'émotion du tireur, a frappé le taureau à la croupe.

Bondissant sous la douleur, celui-ci cesse de mêler des jeux à ses emportements ; il fond sur la jeune femme, la terrasse, et, après un tour fait sur lui-même, afin de se donner du champ, il s'élance de nouveau contre elle, la corne pointée vers la terre, l'enlève, et, comme pour agrandir les

plaies de la victime, il balance son front énorme, sur lequel Chrisna, à demi morte, reste suspendue, le corps flaccide, la tête renversée.

Tout à coup, ce terrible mouvement de va-et-vient du tchimber s'arrête ; son mugissement de rage se prolonge en un râlement aigre et discordant. La balle du Croate vient de l'atteindre à la gorge.

Prompt comme l'éclair, celui-ci franchissant le terrain avec des bonds de tigre, arrive au monstre et le saisit par les cornes ; Zény, non moins alerte, accourt en aide à Chrisna, la soulève, l'emporte, tandis que l'autre, achevant seul son duel avec le taureau, l'ébranlé, le renverse et l'éventre de son long couteau de chasseur..

Par bonheur, la corne du tchimber, rencontrant comme obstacle le corset fortement busqué de Chrisna, n'avait fait que glisser sous sa ceinture de cuir ; c'est ainsi qu'il avait pu la soulever de terre, et la balancer sur sa tête sans que l'épiderme de la jeune femme eût été même effleuré.

Toutefois, l'émotion, la fatigue, la compression violente ressenties par elle durant cette course désespérée et ce terrible jeu de balançoire, avaient anéanti ses forces ; et c'est tout à fait privée de sentiment que Pierre Zény l'avait reconquise.

Après l'avoir déposée sur un lit de mousse, en lui donnant pour oreiller une touffe épaisse de fougère brisée au pied :

Veille sur elle, dit-il au soldat, je reviens bientôt ! »

Et, avec la rapidité d'une pierre qui se serait détachée des montagnes supérieures, il s'élança de roc en roc vers les profondeurs de la vallée pour aller chercher la source dont l'eau glacée devait rappeler la jeune femme à la vie.

Resté seul près d'elle, le Croate poussa un profond soupir, et, les bras croisés, immobile, il la contempla quelque temps dans une sorte d'hébêtement farouche. Puis, après avoir porté son regard du côté qu'avait pris Pierre Zény, il le ramena lentement vers la jeune femme toujours évanouie.

Durant la courbe qu'il décrivit, ce qu'il y eut alors dans ce regard de lueurs différentes, d'incroyables modifications, qui semblaient le faire passer graduellement, par une échelle descendante, des sentiments les plus violents aux sentiments les plus tendres, ne peut se dire. L'œil contient la gamme entière des passions comme celle des couleurs.

Il se courbait vers Chrisna quand, revenant de sa torpeur, celle-ci ouvrit soudainement les yeux.

A la vue de cet homme, dont le visage était suspendu sur le sien, et qui tenait encore à la main le couteau qu'il venait de plonger, lame et manche, dans les entrailles du tchimber, la vie, la raison, l'épouvante parurent lui revenir tout à la fois.

« Zagrab !s'écria-t-elle en se redressant à moitié, comme sous une commotion galvanique.

Et, après avoir interrogé ses traits, ses vêtements, ainsi que les lieux qui l'environnaient, pour bien se remettre le jour présent en mémoire, elle ajouta avec une expression où la joie semblait se mêler à la terreur :

Est-ce bien toi, Zagrab ?

— Oui, c'est moi, dit le soldat ; mais réponds vite, puisque Dieu a voulu que tu pusses me parler avant le retour de Pierre Zény, c'est donc pour lui que tu nous as quittés ?

— C'est pour lui, oui, dit Chrisna.

— Tu l'aimes donc ?

— Je le hais, Zagrab ; aussi vrai que Dieu est puissant, que la Vierge est sainte et que je suis Chrisna Carlowitz, ta parente et bonne cousine, fille de la sœur de ta mère ! »

Chrisna parlait encore quand, des massifs de bois qui bordent la vallée, de l'angle des rochers, des cavernes de la montagne, de tous côtés autour d'eux, sortirent des hommes d'allure, d'armes et de costumes divers.

Les uns étaient coiffés de ces hauts chapeaux cylindrique, formant un coude à la façon des tuyaux de poêle, les autres de calottes de feutre, de lourds bonnets empruntés à la fourrure de l'ours et du loup. Ceux-ci se montraient drapés dans une espèce de tunique romaine, et portaient la longue carabine incrustée d'ivoire ; ceux-là, vêtus de la casaque de peau de mouton, n'avaient pour toute arme qu'une hache passée à leur ceinture ; enfin, depuis la veste jusqu'à la pelisse traînante, depuis le pistolet et le poignard jusqu'à l'espingle et le long sabre recourbé, tous, habillés, armés selon leur caprice ou les habitudes de leur pays, semblaient avoir voulu s'affranchir du joug de l'uniforme comme de tout autre.

C'étaient des Rousniaques, descendus des monts Carpathes, des Tartares de la petite Cumanie, venus des bords du Danube et de la Theiss, des Serbes, des Croates, des Albanais, des Dalmates, des Esclavons et même des Monténégrins, la plupart déserteurs des frontières militaires. On pouvait encore distinguer parmi eux, à leur costume universitaire, contrastant avec

tous les autres par leur simplicité, quelques anciens étudiants slaves de Pesth ou de Presbourg.

Préférant l'état d'aventuriers à celui de soldats, aimant la guerre, mais non la discipline, rétifs à la domination de l'Autriche, ils s'étaient levés pour leur propre compte, ne reconnaissant pour chef et pour souverain que celui-là qu'ils avaient librement choisi, Pierre Zény, l'Esclavon, qualifié par eux du titre pompeux de roi du Danube.

Ces misérables offraient les débris de ces bandes imposantes que Zény avait nommées autrefois l'armée des Slaves, et qui, selon ses espérances, devaient réunir en un seul faisceau, après tant de siècles d'oppression, cette grande famille fractionnée en vingt peuples différents, des rives de la Méditerranée aux bords du Volga.

Apercevant Chrisna étendue sans mouvement sur le roc, et, auprès d'elle un étranger, un couteau, rouge de sang, à la main, ils crurent à un meurtre, et s'apprêtaient à courir sus au meurtrier, quand Zény survint qui les éclaira sur le vrai rôle joué par le Croate dans cette affaire.

L'Esclavon apportait une eau pure et froide dans son large chapeau de feutre, dont il avait enfoncé la forme et replié les bords en manière de cornet. Dès qu'il eut prodigué ses soins à Chrisna, qui ne les reçut qu'avec une sorte de répugnance, se tournant vers le soldat cattarin :

Jean, lui dit-il, tu sers parmi nos ennemis, tant pis pour toi ! et tu connais le lieu de notre campement, tant pis pour nous ! Mais peu m'importe ! Si tes Saxons possèdent, au bas de la montagne, les forts de Saint Jean et de la Trinité, nous avons dans ces rochers, dans ces cavernes, d'autres redoutes plus solides que les leurs. D'ailleurs, oseraient-ils nous attaquer sur ce brave territoire du Monténégro ? Tu es donc libre ; mais, en te laissant ta liberté, je ne me regarde pas encore comme quitte envers toi, Jean, fils de Jean ! Tu m'as rappelé le défilé de Sluin, et je n'oublierai de sitôt le service que tu m'as rendu dans cette vallée des Fougères, où tu viens de sauver la vie de ma femme !

— Ta femme ! Elle est ta femme ?... s'écria le Croate, dont tout le corps avait tressailli.

— Pourquoi pas, camarade ? Crois-tu donc que nous vivions ici comme des païens ? Par le grand Bogh ! oui, certes, elle est madame Zény, et a le droit de porter la couronne de roseaux, comme reine du Danube. N'est-il pas vrai ? » dit-il en s'adressant à Chrisna.

Celle-ci détourna la tête.

« Tu le vois donc bien, Jean, je te dois plus que tu ne pensais, peut-être ; aussi ne me quitteras-tu point sans emporter quelque bonne preuve de ma reconnaissance. »

Il fit alors un mouvement pour prendre au cou de Chrisna une longue chaîne d'or qui y pendait ; mais Chrisna retint la chaîne vivement :

« Tu me l'as donnée ! dit-elle.

— Sans doute ; mais, si je te la reprends, c'est pour l'offrir à ce brave soldat qui t'a sauvée du tchimber.

— Tu me l'as donnée ! reprit-elle sans lâcher prise.

— Voyons, madame Zény, soyez raisonnable ! » Et, adoucissant sa voix pour elle, comme s'il s'adressait à un enfant mutin :

« Écoute, Nana ; sois sage, rends-moi cette chaîne, et, plus tard, je la remplacerai par des bijoux, par un bouquet de pierreries, si beau que tes madones n'en auront jamais porté un pareil.

— Non !... » répéta-t-elle en retenant obstinément le bijou, que Zény essayait de tirer à lui.

Puis elle ajouta à demi-voix :

« Que veux-tu que cet homme fasse d'un pareil objet ? ne croira-t-on pas qu'il l'a volé ? Pour bien dignement reconnaître les services qu'il nous a rendus à tous deux, donne-lui de l'or, de l'or monnayé.

— Mais, pour le moment, ma cassette royale est à sec, tu le sais !

— Marko ne va-t-il pas revenir ? »

Pendant ce débat, et le tiraillement de la chaîne, le soldat cattarin restait là pensif, immobile, comme attendant son salaire.

« Quand une idée s'implante dans la tête d'une femme, le diable y met un écrou, dit Zény demi-grondeur, demi-souriant, en se retournant vers le Croate ; au surplus, peut-être a-t-elle raison ! Madame garde la chaîne, camarade, mais tu n'y perdras rien, je te le jure par le glaive de saint Pierre, mon digne patron ! J'attends ici, d'un instant à l'autre, le retour de Marko, mon collecteur, et l'un de mes fidèles ; reste au milieu de nous quelques heures de plus, et du moins deux braves ne se seront pas séparés sans avoir rompu le pain ensemble. Le veux-tu ? »

Toujours dans sa même attitude pensive, le Croate projeta son regard en dessous, et rencontrant celui de Chrisna, il fit signe qu'il acceptait.

Au même instant, une honnête matrone, sèche, osseuse, à la peau bistrée, à l'œil de faucon, au nez d'aigle, portant un béguin de velours vert serré sur les oreilles, une jupe de drap bordée de clinquant, et des bottes fourrées à la

hongroise, vint rejoindre la Monténégrine, et reprendre auprès d'elle son office de dame de compagnie. C'était la femme d'un des principaux de la bande, nommé Dumbrosk.

A son approche, Chrisna se leva, et, souffrante encore, s'appuyant sur le bras de sa vieille camériste, après avoir adressé un geste majestueux à ceux qui l'entouraient, sans avoir paru distinguer Zagrab au milieu des autres, elle regagna à pas lents l'endroit qui lui servait de retraite au milieu de ces montagnes sauvages.

II — La reine du Danube.

Voyageur botaniste, j'ai escaladé, la boîte de fer blanc sur le dos, ces terribles montagnes noires, au milieu desquelles doivent se passer les premières scènes de notre drame, et l'envie me prend de décrire ici botaniquement une petite vallée singulière, saisissante au premier coup d'œil, quoique rien n'y arrête la vue ; gaie, verdoyante, quoique entièrement stérile, et qui s'ouvre au pied d'une des pentes supérieures du Monténégro.

Sa stérilité, toutefois, n'est pas une nudité complète. Si aucun arbre ne s'y élance du sol pour y promener son ombre mobile ; si pas une fleur ne s'y balance sur sa tige, comme un gracieux encensoir prêt à saluer la bienvenue du premier visiteur ; si une ceinture de rochers, noirs, aigus ou arrondis, contournés de mille façons bizarres, en couronne seule les hauteurs, semblables à de vieux crêneaux démantelés, ou plutôt à un cercle de sphinx, d'hippogriffes, de monstres de pierre, mystérieux gardiens de cette enceinte, du moins dans sa partie centrale, cratère d'un ancien volcan, creusée comme une large vasque de lave, des mousses, des lichens, des conserves de toutes formes, de toutes couleurs, s'étendent, s'étoilent, s'irradient sur un espace encore assez considérable.

Là semblent s'être donné rendez-vous les produits les plus infimes de la création, tous les parias végétaux, le monde entier de la cryptogamie.

Là, les trémelles gélatineuses, les orseilles à figure de varech, les patellaires frangées, les imbricaires à larges rosettes, confondant leurs plaques métalliques, plongeant leurs doigts foliacés à travers les crinières désordonnées des noires grimmies, des rougeâtres tortules, des polytrics coriaces, des soyeuses leskées, et de mille autres membres de cette grande famille des mousses, s'enlacent, se mélangent, s'enchevêtrent, pour dérober

au regard du profane le tuf pierreux, le sein aride de cette terre avare, qui pour eux seuls n'est point une marâtre.

Quand les soleils d'été ont desséché ces races parasites, pétrifié leurs tiges, une teinte uniforme, terne, d'un brun fauve, confond toutes ces peuplades rigides, roidies, crispées, et donne à la petite vallée un air de désolation.

On croirait que la mort les a frappées toutes à la fois. Alors, le pied du voyageur crépite en s'enfonçant dans cette ouate, dans cette laine végétale ; alors, la chèvre sauvage, aventurée dans ce désert circonscrit, s'arrête, étonnée, à l'aspect de cette nature immobile, où pas un brin d'herbe ne s'agite, où pas un insecte ne bourdonne, et, après avoir un instant, d'un air inquiet, prêté l'oreille au silence qui l'entoure, elle fuit tout à coup, saisie d'épouvante, en entendant le sol craquer et crier sous ses pas.

Mais que la saison des pluies arrive avec ses déluges trimestriels ; que le petit ruisseau qui, presque inaperçu, descend des hauteurs, gonflé par un orage lointain, déborde, ou même que les brouillards, descendus du mont Vermoz ou du mont Coelo, se tiennent quelque temps suspendus sur les pauvres plantes à bout de vie, tout soudainement le grand jour de la résurrection se lève pour elles !

Pour un observateur curieux, pour un de ces fervents contemplateurs qu'aucun des tableaux de la nature ne peut trouver insensible, n'est-ce pas là, dites-moi, un spectacle admirable, que de les voirse redresser, se détendre, s'étaler, comme si elles eussent détiré leurs bras au sortir d'un sommeil léthargique ? Aussitôt, trémelles, lichens, mousses, hépatiques, de reprendre les vives couleurs de leur jeunesse et de recomposer leur toilette de printemps.

Celles-ci relèvent leurs tiges bifurquées, secouent leurs cocardes de toutes nuances, leurs touffes échevelées ; celles-là font de nouveau briller aux clartés du soleil leurs placages d'ocre, de rouille, d'émeraude, déroulent leurs lanières rampantes, leurs rubans de satin vert, leurs fils de pourpre et de soie, et toutes, dans leur ensemble, ne présentent bientôt plus aux regards qu'un épais et somptueux tapis bariolé, sur lequel, de distance en distance, par un heureux contraste, la cladonie vermiculaire vient poser ses faisceaux de corail blanc.

Ce spectacle, il frappait dans ce moment les regards de Chrisna ; car, dans cette petite vallée, appelée la vallée des Mousses et rattachée par une gorge étroite et couverte à celle des Fougères, que nous venons de quitter,

se trouvait le palais de rocailles de la reine du Danube, c'est-à-dire la grotte qui servait d'asile à Chrisna.

Non loin du petit ruisseau tombant des hauteurs, une cavité ouverte carrément entre les roches, ardues, et à laquelle on arrivait par quelques marches de pierre tournées en manière de perron, se montrait décorée bien plus par la nature que par l'art. Grâce au suintement de quelques sources cachées, une couche brillante de stalactites, semblable à du stuc, en revêtait les parois supérieures. Les moulures, les rosaces, les arabesques en relief, ne manquaient pas à ce plafond, historié de main de maître.

Entre ce plafond de stalactites et un parquet sablonneux à fond de granit, çà et là des plaques de mica, des fragments de silex, jetaient leurs reflets au milieu de la demi-obscurité de la grotte, et complétaient cette tenture pittoresque, plus capable peut-être de charmer les yeux d'un géologue que ceux d'une jeune femme.

Quant au mobilier, une natte de jonc recouverte par un tapis de lisière, quelques coffres, une petite glace placée à l'ouverture, sous les rayons du jour, une table et un siège taillés à la hache ; sur la table, des sébiles de bois vernies et dorées à la manière russe, un panier de jonc finement treillissé et contenant des étoffes de soie brodées de filigrane et de paillon ; en tête de la natte qui servait de couchette, un petit reliquaire et un rameau bénit : ainsi se présentait l'ameublement de ce boudoir rustique. Quelques lianes de morelle et de lierre en tapissaient l'entrée et lui composaient un gracieux fronton, par le mélange de leur verdure nuancée et de leurs grappes pendantes, les unes noires, les autres écarlates.

La reine de ce palais, la nymphe de cette grotte, disons mieux, l'habitante de cette prison, Chrisna, avait dix-neuf ans. D'une taille au-dessus de la moyenne, belle de formes comme de visage, elle portait la rêverie sur son front ; dans ses grands yeux noirs, veloutés, qui ressortaient plus vifs encore sous l'encadrement de sa peau fine et délicate, légèrement dorée par le grand air et le soleil, brillaient tour à tour deux lueurs opposées d'éclat, témoignant, l'une de la profonde sensibilité de son cœur, l'autre de la facile exaltation de son esprit.

De famille obscure, élevée loin des villes, au milieu de rudes montagnards, quoique ses talents se bornassent à divers travaux d'aiguille dans lesquels elle excellait il y avait en elle quelque chose de contenu, de sauvage et de digne, qui eût semblé révéler une haute origine à ceux-là qui ne connaissent pas la fierté d'allure de ses plus humbles compatriotes.

Née au Monténégro, elle l'avait quitté pour rejoindre, dans une autre contrée montagnaise, le seul parent qui lui restât. Plus tard, ce parent, elle avait dû le suivre au milieu d'un camp de Hongrois. Là, elle avait volontairement accepté l'anneau de Zagrab, son confiant et terrible fiancé, n'échangeant contre son amour qu'une amitié de sœur. Là aussi, pour la première fois, elle avait entendu parler de Zény.

Zény alors était à la tête d'une petite armée qui luttait, même parfois avec avantage, contre les troupes de l'empereur. Il prenait le titre de roi du Danube ; néanmoins, aux yeux de ses adversaires, le roi du Danube n'était qu'un chef de bandits. Mais Chrisna se rappelait que les plus grands héros de son pays, ceux qui tour à tour avaient affranchi le Monténégro du joug de Venise, de l'Autriche et de la Turquie, n'avaient été dénommés par leurs ennemis que sous ce titre. Qui pouvait lui répondre, à elle, que le brigand Zény n'était pas aussi un héros ?

A cette époque, les Albanais se soulevaient au souffle d'Ali de Tebelen ; les Grecs avaient déjà troué de leurs balles le drapeau rouge de l'islamisme ; entraînés sur les pas de Théodore Vladimiresco, les Moldaves et les Valaques venaient de chasser des principautés les Fanariotes, leurs éternels ennemis ; Naples rugissait comme son volcan ; l'Espagne et le Portugal étaient en feu ; les tressaillements de la Pologne imprimaient des secousses douloureuses à toute la terre slave ; les libéraux de France, les carbonari d'Italie, les francs-maçons de l'Allemagne, semblaient s'agiter à ce mot : Liberté ! Tous ces bruits d'indépendance, qui se croisaient dans l'air, n'avaient pas laissé que de bourdonner confusément aux oreilles de Chrisna. Pourquoi la cause représentée par Zény aurait-elle été moins sainte qu'une autre ? Lui aussi, il parlait de liberté, d'indépendance, de la résurrection de la nationalité slave ! Elle crut en lui ; son imagination ardente, comprimée jusqu'alors, s'exalta ; ce fut une fièvre, un délire. Fille du Monténégro n'appartenait-elle pas, elle aussi, à cette grande famille des Slaves, dont Zény allait devenir le libérateur ?

Autour d'elle, les soldats du camp ne prononçaient le nom du *bandit* qu'au milieu des menaces et des imprécations ; ce nom c'était le cri des pandours lorsqu'ils chargeaient leurs armes ; les balles semblaient le murmurer en glissant dans le canon des carabines ; les sabres le grinçaient en s'aiguillant sur la pierre ; et, contre la haine de tous, elle donna à ce nom un droit d'asile dans son cœur. Elle ne voulut voir dans celui qui le portait

qu'un proscrit, un glorieux révolté, impatient de délivrer son pays du joug honteux de l'Autriche.

Parmi les troupes de l'empereur, parmi les milices du banat, c'était à qui se ferait fort de réduire aux abois le lion déchaîné, et Chrisna s'était sentie prise d'une immense pitié pour ce pauvre lion traqué, poursuivi par une meute implacable.

La pitié !... Ce mot résume tout le passé de Chrisna ; sa vie entière peut-être !

Le sentiment qui la domine, ce n'est, comme chez tant d'autres femmes, ni le désir effréné de plaire, ni celui de commander ; ce mobile secret, et qui, sous apparence d'un génie bienfaisant, tient aussi bien du démon que de l'ange, car il doit être la cause de ses erreurs et de ses fautes, c'est la pitié. Si elle s'est prise d'abord d'un vif intérêt pour Zagrab jusqu'à consentir à devenir sa fiancée, c'est qu'elle l'a connu opprimé misérable injustement exclu de l'amour paternel ; elle ne l'a pas aimé d'amour, elle s'est apitoyée sur lui, voilà tout. Si, plus tard, le nom de Pierre Zény a suffi pour exalter son imagination et lui faire oublier ses engagements envers Zagrab, c'est la pitié encore qui lui a tendu le piège, dont elle ne devait se retirer que meurtrie désespérée.

Elle, jeune fille, jusqu'alors pure et réservée, elle s'était brusquement affranchie de la tutelle de son parent ; elle avait, nuitamment, déserté le village, le camp où elle était aimée, honorée, pour aller, avec sa fougue d'inspirée et son audace de montagnarde, seule, sans guide, à travers une route longue et ardue, rejoindre le bandit, pour lui dire : Je t'aime parce qu'ils te haïssent ; tu es beau à mes yeux, car tu es proscrit ; ta cause est sainte et juste, car elle est celle du plus faible, et je t'apporte un secours, un renfort, une protection, une sauvegarde, mon amour ! »

Cependant, une fois en présence de Pierre Zény, ce mot ne s'échappa point de sa bouche.

Le roi du Danube, quoique de haute et noble taille, quoique d'une figure régulière et bien accentuée, avait dans la physionomie quelque chose de rude et de vulgaire qui ne laissa pas que de comprimer l'élan aventureux de la jeune fille.

Elle se troubla et ne put que balbutier à demi-voix de confuses paroles de dévouement à la cause des Slaves, comme à la personne de leur chef.

Puis, apercevant autour d'elle un cercle de faces étranges, dont les regards curieux venaient effrontément, jusque sous sa coiffe, prendre

connaissance de sa beauté, la peur s'empara d'elle ; elle voulut se retirer ; il n'était plus temps.

Zény connaissait trop bien les usages pour laisser partir ainsi sa belle visiteuse, sa nouvelle alliée.

Affectant une galanterie presque chevaleresque, il la retint pour lui donner une fête dans laquelle ses meilleurs cavaliers exécutèrent une espèce de *fantasia* à la manière des Arabes. Après quoi, la nuit approchant et les chemins n'étant pas sûrs, disait-il, il lui imposa forcément son hospitalité.

Le roi du Danube occupait alors militairement, dans, le banat de Warasdin, un bourg dont il avait chassé les habitants. Chrisna fut logée dans la plus belle chambre de la plus belle maison du bourg, avec une sentinelle à sa porte, pour lui faire honneur.

Au milieu de la nuit, cette porte s'ouvrit d'elle-même, sans bruit, et Zény s'introduisit furtivement près, de Chrisna. Mais il la trouva debout et en éveil.

Le prenant avec elle sur un ton de soudard, brusquant la déclaration, affectant de croire, croyant peut être qu'elle n'était venue vers lui que poussée par une velléité amoureuse, il essaya de la traiter en aventurière. Chrisna arrêta fixement sur lui ses grands yeux noirs, fit un geste de la tête, et l'Esclavon, reconnaissant son erreur, changea de tactique et de méthode ; de loup il se fit renard. Ses paroles doucereuses ne réussissant pas mieux que ses façons soldatesques, il s'emporta et tenta la violence. La Monténégrine saisit aussitôt à sa ceinture un petit poignard à pointe acérée, dont elle menaça non pas lui, mais elle-même.

Il recula.

« Mais alors, par le triple Dieu ! s'écria-t-il en se frappant le front, femme, qu'es-tu donc venue chercher dans le camp de Zény ?

— Un héros, et non pas un lâche ! » lui répondit-elle.

Le lendemain, il s'efforçait de redevenir un héros aux yeux de Chrisna. La résistance de la jeune fille, aidant à sa beauté, qui l'avait frappé tout d'abord, faisait naître en lui un désir effréné de possession. Une idée lui souriait : il voulait à la fois dompter cette vertu farouche et s'en venger. C'était là une des bizarreries de son tempérament orgueilleux, que dans ses amours il se glissât nécessairement un peu de haine. L'empire qu'une femme pouvait ; exercer sur lui le révoltait en le charmant.

Il ne se montra plus devant elle qu'armé de toutes pièces, dans son costume de libérateur et sous son masque d'homme à grandes idées. Elle le

vit parader à la tête de ses soldats ; elle fut témoin de la discipline sévère qu'il maintenait parmi eux. Un soir, au retour d'une excursion où il avait mis en déroute quelques milices du pays, il vint la trouver ; il lui parla de ses projets, de ses espérances, qu'il exagérait. Chaque jour, des déserteurs du camp ennemi accouraient en foule grossir le sien ; deux mille montagnards, Esclavons ou Croates, s'étaient mis en route pour le rejoindre ; les chefs des insurrections albanaise et grecque venaient d'entrer en rapport avec lui ; avant peu, à sa voix, toutes les populations slaves devaient se soulever comme un seul homme.

A la suite de ce préambule, son amour se fit jour de nouveau, mais en termes bien autres que la première fois. Au milieu des soins qui surchargent la vie du soldat, il a besoin d'une amie, d'une compagne, d'un conseil, qui le soutienne dans ses entreprises et qui le console dans ses jours de revers. Cette femme, il veut l'associer à ses périls comme à sa gloire, en lui donnant son nom.

Chrisna avait repoussé l'amant ; elle accepta l'époux.

Elle l'accepta, non avec cet enivrement qu'elle avait ressenti quand son imagination surexcitée lui avait fait entrevoir un héros dans Zény ; mais elle croyait encore à la sainteté de sa mission ; elle épousait la cause plutôt que l'homme.

D'ailleurs, quel parti lui restait-il à prendre ? Ne s'était-elle pas, volontairement et à jamais, séparée des siens ? Par sa démarche, imprudente, ne s'était-elle pas livrée elle-même au pouvoir de l'Esclavon ?

Toutefois, elle se réserva de dicter ses conditions, qui furent acceptées. Un prêtre catholique romain, qu'elle désigna, qu'elle connaissait, gagné à prix d'or, ou peut-être enlevé de force, vint bénir ce mariage, qui fut célébré publiquement dans la petite chapelle du bourg alors occupé par les Slaves.

Six mois se passèrent pendant lesquels Chrisna, soutenue par l'idée du devoir, partagea, avec un complet dévouement, la bonne comme la mauvaise fortune de la troupe. Parfois, au milieu des périls, Zény l'avait tout à coup aperçue à ses côtés, sans trop s'en étonner pourtant, car il connaissait le courage des femmes du Monténégro. Malgré lui, il sentait se développer et s'affermir ce goût auquel il n'avait d'abord prétendu de, mander qu'une satisfaction pour ses appétits grossiers. Il en restait surpris comme d'une déception, s'en alarmait par orgueil, honteux qu'il était de subir un joug quel qu'il fût ; aussi les redoublements de sa tendresse se manifestaient-ils le plus souvent par l'ironie et la colère. La fierté de

Chrisna s'en trouvait heurtée, mais son cœur n'en saignait point. Dans ce cœur, il n'y avait pas d'amour pour lui.

Le temps des revers venu, Chrisna joua aussi noblement que possible le rôle qu'elle s'était imposé. Elle cherchait à s'aveugler encore, et sur la cause qu'elle avait adoptée, et sur l'homme dont elle s'était faite la compagne ; mais déjà la casaque du bandit se montrait sous le manteau du Slave. Ne pouvant plus mettre à contribution des villes et des villages, si Zeny ne descendait pas encore à détrousser les simples voyageurs sur la route, du moins il laissait faire.

A compter de ce moment, Chrisna avait cessé de prendre sa nourriture avec lui, et refusé même de la recevoir de son munitionnaire. Pour subvenir d'elle même à sa subsistance, ressaisissant l'aiguille de la brodeuse, comme au temps de sa première jeunesse, elle, la femme du chef, la reine du Danube, elle ne rougit pas de se remettre à confectionner des barrettes, des tabliers, des ceintures de jeunes filles, ornées de riches passementeries de soie et de paillon, que sa vieille camériste allait vendre dans les villes voisines en temps opportun. Aujourd'hui que les débris de l'armée slave se sont réfugiés dans la vallée des Fougères, un affidé, l'un des provendiers de la troupe, va les colporter à Verba, à Cettigne et même à Cattaro. On a vu des souverains de l'Inde et de la Perse, des pachas de la Turquie, ne défrayer leur maigre cuisine que grâce à quelques petits ouvrages de vannerie, fabriqués de leurs propres mains, dominés qu'ils étaient par cette idée, que l'homme qui se nourrit de mets échangés contre un argent mal acquis, voit, au jour du jugement dernier, l'ange du réveil, armé d'un scalpel d'or, retrancher impitoyablement de ses membres toutes les parties de la chair produites par cette alimentation coupable, et le renvoyer, ainsi mutilé, devant le trône de Dieu.

Cette croyance, née dans l'Orient, s'était-elle, à travers la Macédoine et l'Albanie, propagée jusqu'au Monténégro ? Était-ce par scrupule religieux que Chrisna s'imposait ces privations et ce labeur ? Nous ne le pensons pas. Dans ses honnêtes instincts de montagnarde, elle avait marqué d'elle-même la limite où devaient s'arrêter les droits de la guerre, et elle se refusait à vivre du vol.

Une circonstance saisissante était venue encore récemment l'affermir dans sa résolution et jeter dans sa tête exaltée le germe de bien d'autres idées.

III — Un prisonnier.

Un soir, comme Chrisna reposait, tout habillée, sur sa couche de natte et de lisière, plusieurs coups de feu se firent entendre, multipliés par les échos des cavernes et des rochers.

Qu'est-ce que ceci, Margatt ? dit-elle à sa camériste couchée non loin d'elle.

— Le chant du rossignol, peut-être, répondit Margatt encore à moitié endormie.

— Mais j'ai entendu le bruit des carabines, vous dis-je.

— Alors, c'est une querelle, murmura la vieille en reprenant tranquillement sa première attitude ; laissons-les faire. Qu'ils se tuent, qu'ils se mangent ; ça les regarde.

— Si c'était une attaque des Cattarins ! » poursuivit Chrisna déjà debout.

Et, sans écouter Margatt, qui, tout en la suivant, lui affirme qu'elle a rêvé, elle franchit précipitamment sa petite vallée des Mousses et gagne celle des Fougères.

Tout y est calme ; mais bientôt, à sa droite, du côté de la Bosnie et de l'Herzégovine, s'élèvent de sourdes clameurs.

Excitées, l'une par une irrésistible curiosité, l'autre par ses sinistres appréhensions, qui renaissent plus vives que jamais, les deux femmes escaladent, en se prêtant mutuellement assistance, une des collines qui leur font face. De là, si le soleil leur avait pu venir en aide, elles auraient, à travers l'escarpement des rochers, atteint de leurs regards, hors même des limites du Monténégro, jusqu'à une route praticable aux voitures, qui, longeant les forêts de l'Herzégovine, se dirige sur Cattaro. Cependant, l'obscurité profonde dans laquelle étaient plongées ces parties inférieures se dissipa quelque peu aux clartés fumeuses jetées par des branchés de pin allumés, qu'agitaient, en se démenant, des espèces de fantômes attroupés sur le chemin.

Chrisna ne croyait pas aux fantômes.

« Margatt, demanda-t-elle à voix basse à sa compagne, pensez-vous que ces cris qui viennent de monter jusqu'à nous, ces coups de fusil qui ont clairement retenti dans la grotte, aient pu partir de cet endroit si éloigné ?

— Je le pense..

— Ces deux ombres immobiles, étendues en travers de la route, qu'est-ce, selon vous ?

— Des morts ! murmura la vieille.

— Mais ces hommes réunis là, comme pour un meurtre, qui sont-ils ?

— Les nôtres, répondit sèchement Margatt avec la même brièveté.

— Dieu juste ! Est-ce ainsi qu'ils reconnaîtraient l'hospitalité de mes braves compatriotes ? Ah ! si Zény savait !

— Il sait peut-être....

— Vous vous trompez, Margatt ! dit la jeune femme en l'interrompant. Non ! il ne s'est pas encore dégradé à ce point !

— Croyez-vous ? lui répliqua la vieille en ricanant et en tournant vers elle ses yeux éméritonnés. Au surplus je n'affirme rien, et vous faites bien d'en douter, ma mignonne ; il faut toujours, autant que faire se peut, avoir bonne opinion de son mari ! »

Et elle appuya sur ce dernier mot avec une certaine affectation malicieuse, à laquelle Chrisna ne prit pas garde, perdue qu'elle était dans ses pensées noires.

« En tout cas, reprit Margatt, si votre mari n'a pas fait le coup, le mien, certes, n'y est pas étranger, car je le reconnais d'ici à sa grande diablesse de taille ; ne le voyez-vous pas aussi, ma mignonne ?... Les autres ne lui vont qu'à l'épaule.... Voilà ce qu'on peut appeler un homme de haute futaie !... Ah ! Dieu du ciel ! et c'est cette taille-là qui a fait mon malheur !... Que voulez-vous ? j'étais flattée de devenir la femme d'un homme de plus de six pieds !... et tout jeune.... Il pouvait grandir encore. Lui, de son côté, il ne m'a épousée, le croiriez-vous ? que parce que j'avais amassé une somme de trois mille florins d'Autriche au service du comte Zapolsky, et cet infâme Dumbrosk m'a tout mangé dès le premier jour ; il n'a vu dans le mariage qu'un repas de noce ! Cette noce-là a laissé trace en Hongrie, où j'habitais alors.... On y dit encore un repas à la Dumbrosk. Imaginez-vous, ma chère enfant, qu'on avait tracé, autour d'un grand champ, un profond sillon, au moyen de la charrue. Les convives au nombre de plus de trois cents.... tous les garnements du pays et des environs, les pieds dans le creux du sillon, étaient assis sur un des rebords et tenaient leur assiette et leur bouteille sur l'autre. Ce qu'ils ont mangé et bu aurait suffi à en nourrir mille ! et c'est ma dot qu'ils engloutissaient ainsi. Le plus glouton de tous, c'était le marié. Il resta quatorze heures à table sans s'interrompre. Je fus obligé d'aller me coucher toute seule. Il faisait grand jour lorsqu'on me l'apporta dans la chambre nuptiale, ivre-mort. En se réveillant, il me battit à tel point que, pendant plus de trois semaines, j'en gardai le lit.... toujours toute seule.

Depuis, nous avons vécu comme frère et sœur ; il me battait encore, parfois, mais moins fort. Eh bien, je l'aimais, ce monstre-là, à cause de sa taille, et je l'ai suivi partout, même quand il est venu s'enrôler dans les bandes, de l'Esclavon. Maintenant il ne me bat plus ; mais il ne me parle plus, il ne me regarde plus. Qu'en dites-vous, ma mignonne ? Je vous demande si on peut appeler ça un bon mari ! ».

Toutes ces doléances conjugales étaient perdues pour Chrisna, qui, assise sur une pierre, la tête plongée entre les mains, restait absorbée dans ses réflexions. Elle en fut tirée par de nouvelles rumeurs, venues des bas-fonds, et qui montaient plus distinctes. Alors, les deux femmes, s'avancant vers l'une des crêtes de la colline, regardèrent ; les flambeaux avaient changé de place ; ils se mouvaient, sur deux lignes parallèles, et de grandes ombres commençaient à s'allonger jusqu'au pied même de cette colline dont elles occupaient l'une des sommités.

Avais-je tort ? s'écria Margatt d'un air de triomphe ; ce sont bien les nôtres !

— Chut ! » fit Chrisna en reculant tout à coup..

A travers les rumeurs d'en bas qui se rapprochaient, on commençait à pouvoir reconnaître facilement la voix de Dumbrosk, de Marko, et celle de quelques autres chefs. La lueur des flambeaux éclairait, jusqu'à son sommet, la colline même sur laquelle se tenaient les deux femmes. Elles se jetèrent la poitrine contre terre.

Bientôt, au-dessous d'elles, déboucha, par une large déchirure de la montagne, le détachement des Slaves qui revenaient de l'expédition. Aux dernières clartés des torches qu'on éteignait, Chrisna put entrevoir à peine, au milieu d'eux, un homme garrotté, couvert de fange, les vêtements et la chevelure en désordre. La démarche indolente, le fusil jeté en bandoulière sur ses larges épaules, un chef fermait la marche du sinistre cortège : c'était Pierre Zény, le roi du Danube, son mari !

« Horreur ! » s'écria-t-elle.

Le sinistre cortège passa ; le cœur gonflé d'amertume, Chrisna ne se releva qu'à moitié ; elle resta à genoux et, après avoir suivi quelque temps d'un regard fiévreux cette masse confuse d'hommes qui allait se perdant sous l'ombre épaisse des arbres et des rochers, elle croisa les mains avec ferveur, reporta vers le ciel ses grands yeux, agrandis encore par l'exaltation, et s'adressant à la Vierge :

« Épouse du Seigneur, dit-elle, c'est la femme du bandit qui en prend ici l'engagement : cet homme dont ils viennent de faire injustement leur proie, cet homme, quel qu'il soit, je le sauverai, dussé-je y laisser ma vie ! Je le sauverai, je te le jure. »

Le lendemain, vers le milieu du jour, Pierre Zény se montra dans la petite vallée des Mousses et visita la grotte de rocaïlle. Il y trouva la Monténégrine étendue sur sa natte et dormant, ou feignant de dormir.

« Est-elle malade ? A-t-elle veillé ? Quelque chose a-t-il pu troubler son repos cette nuit ? » demanda-t-il à Margatt d'un air presque menaçant.

Rassuré par la réponse de celle-ci, il contempla un instant dans sa pose gracieuse cette belle jeune femme dont un songe léger semblait récréer le sommeil ; du moins c'est ainsi qu'il interpréta le pli contracté de sa lèvre, la vibration de ses longs cils noirs et ces teintes changeantes, tour à tour colorant son cou et ses tempes, comme un flux et reflux de sensations soufflées du cœur montaient au cerveau.

« Dors, mitidika¹, lui dit-il, empruntant pour elle à la langue slavonne un de ses mots les plus doux ; et, si tu rêves que tu es encore la reine du Danube, tiens, femme, voilà de quoi amuser ta vanité ; tu te réveilleras un diadème au front. »

Tirant alors de sa ceinture une longue chaîne d'or, il en enroula les cheveux de la dormeuse et se retira, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec Margatt.

A peine se fut-il éloigné, que Chrisna, se relevant sur sa couche, porta la main à ses cheveux, et, avec un geste de colère et de mépris, rejeta loin d'elle le riche présent de l'Esclavon. Margatt le ramassa vivement.

« Pourquoi en faire fi ? dit-elle. Cela peut nous être d'un grand secours au besoin ; qui sait ce qui peut arriver ? Ce bijou est bien vôtre, car le maître m'a chargée de vous dire qu'il l'avait fait acheter à un brocanteur de Cattaro à votre seule intention.

— Il ne l'a point acheté, il l'a volé ! s'écria Chrisna, volé lâchement à cet étranger qu'ils ont arrêté cette nuit.

— Je le crois un peu aussi, chère petite ; mais, si nos maris ont fait le coup, que la faute en retombe sur eux ; quant à nous, cela ne doit pas nous coûter une heure de purgatoire. Ne sont-ils pas nos maris ? Nous acceptons d'eux ce qu'ils nous donnent.... nous le devons par soumission. Jusqu'à présent, mon rôle a été facile à jouer de ce côté, car le mien ne m'a jamais rien offert, et il m'a dépouillée de tout, le brigand !... »

Tout en parlant, l'honnête camériste, debout à l'entrée de la grotte, pesait la chaîne dans sa main, la déroulait, l'examinait et la faisait luire au soleil, comme pour en repaître ses regards avides. Tout à coup elle poussa un cri de surprise.

Un des anneaux, plus fort que les autres, renflé et aplati à sa base, portait, gravé en intaille, l'écusson de Hongrie, fascé d'argent et de gueules, et, en bande, une figure de moine capuchonné sur un champ de sable.

Dans ce cachet, dans cette gravure armoriée, placée en manière de sceau à l'extrémité du chaînon, Margatt a reconnu les armes de son ancien maître Frédéric Zapolsky, comte d'Ædenburg. Mais le comte Frédéric est mort en faisant la guerre contre les Français. Alors, cet homme que les Slaves ont capturé la nuit précédente, ce ne peut être que le vieux Zapolsky, frère aîné du comte Frédéric, ou le fils de celui-ci, ce petit Georges, cet enfant qu'elle a plus d'une fois fait sauter sur ses genoux, dans le château du vieil Ædenburg.

Tandis que l'ancienne servante des Zapolsky, s'apostrophant ainsi elle-même, cherche à deviner lequel des membres de cette illustre famille est devenu le prisonnier de l'Esclavon dans cette nuit de meurtre et de rapine, Chrisna s'est rapprochée d'elle et, s'emparant de la chaîne, se la passant rapidement au cou, s'écrie :

Cette chaîne d'or, fruit du vol, je la porterai, je la garderai, mais comme dépôt et jusqu'à ce que j'aie pu la rendre à son légitime possesseur ! D'ici là, je l'aurai sans cesse sous les yeux ; elle me rappellera l'accomplissement du devoir que je me suis imposé, si je pouvais l'oublier jamais ! »

Depuis ce jour, devenue aux yeux de tous capricieuse, taciturne, irritable, Chrisna évitait l'approche des Slaves, celle même de leur chef, pour aller, dans les endroits les plus écartés, s'abandonner librement à ses rêveries.

Parfois, le soir, on apercevait une ombre glisser à travers des bois de bouleaux ou le long d'un ravin ; c'était elle. Quand le soleil poursuivait son cours, elle s'asseyait, portant à la main le panier qui renfermait ses broderies, sur quelque point culminant des collines qui ondulent autour de la vallée des Fougères ; et là, le coude au genou et le visage voilé par sa main, elle passait des heures entières dans une sorte d'immobilité.

A travers ses doigts, à peine écartés, son regard attentif épiait alors tous les mouvements qui se faisaient dans la vallée, et la direction que prenaient les chefs, et les endroits où se plaçaient les sentinelles.

Au camp de l'Esclavon, on ne savait à quoi attribuer le changement survenu dans le caractère et dans les habitudes de Chrisna.

Les uns prétendaient que l'esprit de vertige l'avait saisie ; les autres, que de fatals pressentiments la possédaient, et ils la soupçonnaient d'être en train de devenir prophétesse. Les Albanais faisant partie de la troupe pensaient retrouver en elle une *Mire*, une de leurs bonnes déesses, qui se plaisent à errer la nuit dans les lieux déserts ; les Serviens, à sa vue, se rappelaient leurs Willies inspirées ; les Tartares Cumans, leur fée Délibaba, qui, sur la sommité des montagnes, allait présider à la direction des nuages. De leur côté, les compatriotes de Chrisna, les Monténégrins, se disaient tout bas, avec une apparente raison, que, se retrouvant si près de sa contrée natale, l'ennui de n'y pouvoir rentrer la tourmentait et seul la rendait ainsi fantasque.

Les anciens étudiants de l'université de Presbourg se contentaient de voir en elle une charmante rêveuse.

Zény, après avoir vainement tenté de connaître le secret des tristesses de sa compagne, partagea la croyance des Monténégrins au sujet du mal du pays ; ce qui redoubla en lui le désir impatient de pouvoir enfin quitter les abords du Monténégro, où son nom comme sa fortune menaçaient de se compromettre entièrement.

Par un clair soleil du matin, comme Chrisna, abritée sous ses festons de morelle et de lierre, se tenait sur le seuil de sa grotte, faisant mouvoir son aiguille à travers la soie et les filigranes d'argent, Margatt vint inopinément s'asseoir sur la dernière marche du petit escalier des roches.

Eh bien, la belle aventureuse, lui dit-elle d'un ton dégagé, où en sommes-nous de nos beaux projets de délivrance ? »

Chrisna hocha la tête et, sans répondre autrement, poursuivit son travail.

La vieille s'exhaussa d'une marche et reprit :

« Vous êtes bien silencieuse, ma reine, bien discrète aujourd'hui.

— Vous ne voudriez pas, Margatt, vous associer à ma bonne pensée ; alors, à quoi bon vous en entretenir ?

— Si je ne vous aide pas dans vos projets, ce n'est pas manque d'amitié et de dévouement à votre gentille personne ; mais le danger est plus grand pour votre servante que pour vous ; je n'ai plus mes yeux de vingt ans pour me faire tout pardonner. Au pis aller, en le cajolant un peu, de monseigneur le loup ne feriez-vous pas un mouton bon à tondre et à rôtir ? »

Tout en parlant, la vieille Hongroise avait escaladé les quelques marches qui la séparaient encore de sa maîtresse. Alors, s'asseyant sur le seuil même de la grotte, se penchant vers Chrisna, placée sur son escabeau et qui la dominait de toute la hauteur du buste, modérant les éclats de sa voix criarde, d'une façon toute mystérieuse :

« Moi aussi, j'ai mon projet, dit-elle ; moi aussi, j'ai fait mon vœu, non à la Vierge, mais à saint Lucifer, le patron de mon bien-aimé Dumbrosk. Mais d'abord, je dois vous dire, ma mie, que, quant à ce qui est de votre bonne intention vis-à-vis du prisonnier, il n'y faut plus songer. »

Chrisna fit un mouvement dont Margatt comprit le sens sinistre ; aussi reprit-elle :

Oh ! non, non ; ils ne l'ont pas tué encore. Ce que je veux vous dire, c'est qu'il ne m'est pas prouvé du tout que ce soit un Zapolsky, comme je l'avais pensé au premier moment. J'ai été aux informations, l'oreille contre terre ; il paraît que le voyageur était accompagné de deux de ses gens : or, il y a eu deux morts, et comme les balles de plomb ne choisissent pas, surtout la nuit, il y a deux contre un à parier que le maître est resté sur la place, et que c'est simplement un de ses valets qu'on a amené ici. Vous n'êtes point d'humeur, chère petite, à vous risquer pour un valet, n'est-ce pas ?

— Pourquoi non ?

— Au surplus, continua la vieille, quel que soit le plumage de l'oiseau, ce n'est pas à sa délivrance qu'il faut songer aujourd'hui, mais bien à la nôtre !

— A la nôtre ! que voulez-vous dire ?

— Écoutez !... Écoutez-moi jusqu'au bout !

Et Margatt, se rapprochant encore de Chrisna, s'appuyant du coude à l'escabeau sur lequel celle-ci était assise, poursuivit :

« La vie que nous menons n'est plus supportable ! C'était tout, au plus bon quand il y avait joie et abondance au camp.... J'en ai assez, j'en ai trop ! Quant à ce qui est de vous, chère petite, vous êtes encore la plus à plaindre.... Moi, du moins, je n'ai rien à faire qu'à vous servir, et, quand j'ai soufflé sur votre table, le ménage est fait ; mais vous, à quoi vous sert d'être soi-disant la reine de ces Zingaris, s'il vous faut travailler pour vivre ? A ce prix-là, vous vous tirerez d'affaire tout aussi bien, et mieux ailleurs qu'ici. Si nous étions dans une ville, ce serait autre chose ! Vous êtes bonne ouvrière, et vous êtes jolie ; rien ne vous manquerait ! »

Chrisna, les mains croisées sur ses genoux, le col incliné écoutait sans interrompre. Margatt, prenant son silence pour une sorte d'acquiescement,

poursuivit :

Voici donc ce que, pour vous comme pour moi, j'ai projeté dans ma tête, ma mignonne. Il ne nous serait pas facile, en plein jour, de fausser compagnie à ces messieurs ; nous profiterions d'une nuit un peu claire. Nous ne connaissons pas les chemins, me direz-vous, et, dans cet affreux pays, la grande route est un précipice, et les sentiers sont des ravins, de véritables fondrières ; mais j'ai tout prévu. Nous nous adresserions à Lazo-Jussich ; il est votre compatriote ; c'est toujours lui qui va porter vos ouvrages à Verba, et vous le récompensez dignement ; il doit vous aimer, de même qu'il doit avoir en haine les nôtres, qui le raillent toujours sur sa bosse et sur sa laideur. Il ne sera pas fâché de nous aider à leur jouer un mauvais tour. D'ailleurs, il est intéressé, ce brave garçon ; nous pouvons lui promettre tout ce qu'il voudra. On est toujours assez riche pour promettre. Lazo-Jussich sera donc notre guide. Il irait nous attendre à un endroit convenu

— Vous rêvez tout éveillée, Margatt, interrompit alors Chrisna. Vous oubliez que je ne suis pas libre ! Quels que soient les torts de Zény... ses crimes, peut-être !... est-ce lorsque la fortune lui est contraire que je puis l'abandonner ? N'ai-je pas, devant Dieu, juré de le suivre partout ? ne suis-je pas sa femme ? »

L'œil rond de la vieille Hongroise scintilla soudainement de toute la joie que lui causait à l'avance la révélation terrible qu'elle avait si longuement préparée ; ses lèvres plates et serrées se détendirent sous un sourire sinistre ; dans sa douce émotion de malfaisance, le sang lui refluant au visage, aux paupières surtout, donna un instant à sa peau rude et bistrée une sorte d'animation, et entoura d'un cercle écarlate son regard de vipère, fixement attaché sur Chrisna.

« Sa femme ! répéta-t-elle. Si c'est là le seul obstacle qui vous retienne, ma mie, je puis d'un mot lâcher la bride à votre conscience.

— Qu'allez-vous donc m'apprendre ? s'écria Chrisna hors d'elle-même et déjà frappée avant le coup.

— Pauvre petite ! être trompée si sournoisement ! Je me reproche de ne pas vous en avoir instruite plus tôt...

— Parlez ! mais parlez donc ! reprit la jeune femme avec explosion.

— Ne criez pas ainsi, mignonne. Les échos sont bavards ici, et, si le maître a reconnu le son de votre voix, il est capable d'accourir ; il vous aime tant, cet homme.... C'est bien naturel.... quand on a ainsi à sa

disposition une gentille petite femme.... surtout dans ces diablesses de montagnes, où il ne serait pas facile de la remplacer, n'est-ce pas ? Car les Monténégrines sont toutes vertueuses, à ce qu'on dit.

— Voyons, Margatt, avez-vous résolu de me pousser à bout ?... Parlez-vous ? Qu'avez-vous à me dire ? S'agit-il de, mon mariage avec Zény ?... Prétendriez Vous me faire entendre qu'il est faux ?

— Permettez, ma mie, je n'ai point dit un mot de cela ! Pour faux, votre mariage ne l'est pas.... c'est bien un vrai mariage.... comme le mien avec ce grand pendentif de Dumbrosk.

— En peut-il être autrement ? poursuivit Chrisna, s'adressant la parole à elle-même, en évoquant tour à tour, par le souvenir, toutes les circonstances qui avaient entouré son union avec le chef des Slaves. N'avons nous pas été mariés en plein jour ?... devant l'autel et dans une église catholique ?

— L'église était bonne, c'est vrai, peuplée de singuliers paroissiens ce jour-là, mais ça ne fait rien ; le pape y aurait pris femme, que ça lui aurait compté tout de même.

— Le saint homme qui nous a bénis, je le connaissais ! Je n'ai pu m'y tromper !...

— Sans doute. Oh ! c'était bien un vrai prêtre, un saint homme comme vous dites.

— Le nombre des témoins voulu n'était-il pas là ?...

— Il n'y en avait que de reste ! Seulement, le vieux

Paoli Mackéwitz.... Paoli l'honnête homme.... n'avait pas voulu en être.... C'était déjà d'un mauvais présage.... Mais sa présence n'était pas nécessaire ; on pouvait se passer de lui.

— Eh bien donc, s'écria Chrisna pâle et tremblante, en se tournant vers Margatt, que vouliez-vous me faire supposer ?...

— Qu'est-ce qui vous prend, ma mie ? Vraiment, si ça vous produit tant d'effet, restons-en là.... Au surplus, voyons, est-ce un si grand malheur pour vous, chère belle, de redevenir tout soudainement une jeune fille bonne encore à marier ?

— A marier !... répéta Chrisna machinalement et sans avoir la force de se récrier, tant cette torture morale avait épuisé son énergie naturelle.

— Eh ! sans doute ! Vous êtes libre ! car à votre prétendu mariage, très-bon du reste, il n'y avait qu'un petit inconvénient : c'est que monseigneur Pierre Zény convolait avec vous en troisièmes nocces, et que ses deux premières femmes vivent encore. »

Chrisna demeura quelques instants comme atterrée.

« O Zagrab ! murmura-t-elle, tu es bien vengé !... O mes rêves ! J'ai voulu être la compagne d'un héros.... que suis-je ?... la concubine d'un chef de voleurs ! »

Deux larmes coulèrent de ses yeux ; puis tout à coup, se relevant, le front haut :

« Eh bien ! Dieu me jugera. Si je suis tombée dans cette abjection, c'est contre ma volonté. Ce Zény, maintenant du moins, je puis le haïr !

— Et le quitter ! et le plus tôt sera le mieux, dit la Hongroise ; aujourd'hui, ma mignonne, ajouta-t-elle d'un ton qu'elle essaya de rendre caressant et qui, comme toujours, n'était que cruel, vous comprenez tout ce que j'ai eu à souffrir quand ils m'ont forcée de devenir votre servante ; car enfin, moi, je suis bel et bien la femme de ce grand brigand.... C'est un malheur.... mais c'est toujours plus honorable que d'être.... Était il séant, je vous le demande, que la femme légitime fût la servante, tandis que... ? Ce n'est pas un reproche que je vous fais, chère petite.... Eh ! bon Dieu ! il n'y a point de votre faute, et je ne vous en chéris pas moins. C'est pour vous dire qu'il est bon que tout, cela change, et tout cela va changer, Dieu merci ! Désormais, nous vivrons comme deux sœurs, n'est-ce pas ? Ce bossu de Lazo-Jussich doit venir au camp.... je trouverai toujours bien moyen de lui parler. Demain, cette nuit même, si le cœur vous en dit, nous déguerpissons bellement, et, une fois à Cattaro ou à Raguse, vous verrez quel gentil ménage nous ferons à nous deux. Ainsi, c'est dit, cette nuit nous partons.

— Je reste, moi ! répondit Chrisna, qui, pendant cette dernière allocution de la vieille, s'était promenade à grands pas dans la grotte. Je reste ! Il ne m'est pas encore permis de m'éloigner. Mais je ne vous retiens pas, Margatt ! »

Sous cette parole dédaigneuse, Margatt se redressa comme un reptile atteint par le pied du passant, et, dégorgeant complètement son venin, montrant son triple dard :

« Ai-je besoin de votre permission, la Monténégrine, pour aller où bon me semble ? Croyez-vous donc, maintenant que vous savez tout, que je me regarde encore comme votre très-humble servante ? Nenni, *mademoiselle* ! Si vous avez mon secret, j'ai le vôtre, et prenez garde à vous ! »

Chrisna se dirigea vers l'entrée de la grotte, et, sans daigner répondre, après avoir jeté sur la vipère un superbe regard, écrasant de mépris, elle

sortit pour demander au vent frais de la montagne de calmer les agitations de son esprit.

Ce fut ce même jour, et à la suite de cette révélation, que, poussant plus loin que d'ordinaire ses promenades rêveuses, elle rencontra le tchimber et retrouva ensuite Jean Zagrab, Zagrab dont-la présence avait dû éveiller en elle une émotion profonde, mélange de joie et de remords.

IV — Une voix dans la montagne.

Après s'être quelque temps entretenu avec le soldat cattarin, son nouvel hôte, Pierre Zény, pour mieux lui faire les honneurs de son camp, l'avait laissé libre, armé, maître de poursuivre sa chasse, si bon lui semblait, et l'Esclavon était allé, suivi des principaux de sa troupe, présider un conseil qui devait se tenir ce même jour dans la salle ordinaire des conférences, c'est-à-dire dans le creux d'un ravin.

Resté seul, Jean Zagrab, sans s'arrêter à réfléchir sur les événements de la matinée, ne songe qu'à rejoindre Chrisna. Pour reconnaître la route qu'elle avait suivie avec sa vieille camériste, il s'oriente, tourne à gauche, explore de ce côté les versants et les contreforts de la vallée des Fougères ; il entrevoit même celle des Mousses ; mais, à l'aspect de sa stérilité, il se détourne, sans se douter que c'est là le séjour habituel de la Monténégrine. Qui eût pu l'en instruire ? Après une heure de marche et de contre-marche, revenu vers le point central de la vallée et plongeant autour de lui ses regards autant qu'ils peuvent s'étendre, il n'aperçoit que des Slaves, dispersés ça et là, tous paraissant s'occuper d'une seule et même chose, du repas dont il doit prendre sa part sur l'invitation de Zény.

Les uns ramassent, récoltent dans les massifs et les broussailles des fruits sauvages, ou dans les clairières des onagres, des topinambours et des mélongènes qui y croissent naturellement et en grande abondance. Les autres, le coutelas en main, formant comme un groupe de garçons bouchers, dépècent le tchimber abattu par, Zagrab, mettant précieusement à part le foie, les rognons, la langue, morceaux délicats, destinés à la table du maître. Ceux-ci vont recueillir du bois et des fougères sèches pour allumer les feux. Déjà, autour de quelques foyers en activité, en guise de broches, de longues perches, posées horizontalement sur de solides rameaux bifurqués, présentent aux flammes des moutons entiers, des quartiers de cerf, de

chamois, des outardes, des chapelets de francolins, de perdrix et de gélinottes.

Devant ces préparatifs de fête, Zagrab passa d'un air plutôt contrit qu'affriandé.

Plus loin, il rit des soldats fourbissant leurs armes ; puis des fureteurs, échelonnés le long de la lisière d'un bois taillis, et qui semblaient, dans leur chasse silencieuse, tourner plus souvent les yeux vers lui que vers les pièges qu'ils tendaient aux lièvres et aux marmottes.

Plus loin encore, à l'extrémité de la ligne qu'il suivait, il aperçut les chefs délibérant dans le ravin, et dont les têtes seules, dépassant le sol, s'agitaient, se rapprochaient, s'animaient, selon les phases de la discussion.

Est-ce par un effet du calcul ou du hasard que tous ces hommes, occupés en apparence du soin de leurs armes, de la guette du gibier, de leurs délibérations, de la recherche du combustible ou des préparatifs du repas, forment ainsi autour de lui comme une longue chaîne circulaire, interrompue seulement là où des rochers à pic et d'autres accidents de terrain s'opposent à son passage ?

Est-il donc le prisonnier plutôt que l'hôte des Slaves ?

En ce moment, de la hauteur qu'il occupe, il aperçoit une forme blanche étendue sur la terre. Quoiqu'il ne puisse l'entrevoir qu'à travers de hautes fougères qui versent sur elle une ombre à peine pailletée de reflets lumineux, rien qu'à la secousse qu'il ressent, Zagrab a reconnu la Monténégrine.

Celle-ci, couchée sur un tapis d'herbes, accoudée sur le sol, cherchait sans doute dans cette position non chalante le repos dont elle avait encore besoin pour se remettre entièrement des fatigues et des émotions de la journée.

Usant de précautions, le Croate descendit de son plateau, et, décrivant une longue courbe Vers la droite de la vallée, ce ne fut pas du côté où se tenait, la jeune femme qu'il se dirigea, ce fut du côté opposé. Grâce à cette manœuvre et à un exhaussement du terrain placé entre elle et lui, ceux de ses surveillants qui pouvaient le suivre encore des yeux, ne voyaient que lui seul, les autres ne voyaient que Chrisna.

Affectant des allures de chasseur, il semble épier à travers les airs le passage de quelque bande de ramiers. Parvenu au pied du tertre derrière lequel repose la Monténégrine, il s'arrête et jette autour de lui un nouveau regard d'inspection ; après quoi, le corps plié, retenant son souffle, il gravit

avec lenteur le monticule qu'il ne veut pas franchir cependant. Arrivé au sommet, en abritant sa tête sous les touffes de fougères, il, espère faire descendre sa voix jusqu'à l'oreille de Chrisna, et l'amener à un entretien confidentiel et complet, quand monte soudainement vers lui un bruit de paroles confuses.

Il écoute, et il distingue deux voix ; l'une claire et distincte, qu'il reconnaît facilement ; l'autre sourde, étouffée, articulée à peine. Ce second interlocuteur, dont il n'a pu soupçonner la présence, quel peut-il être ?

Se soulevant à demi, il avance, écartant de droite et de gauche, les rameaux de fougère. Qui le fait s'arrêter tout à coup ? Son pied vient de heurter involontairement un nid d'oiseaux, placé là, à la base d'une des hautes tiges. C'est un nid de rossignols, La mère haletante, poussant des cris, les plumes hérissées, s'apprête à défendre ses petits ; mais l'intrépide chasseur, ce Croate que nous devons avant peu retrouver si terrible, tout contrit d'avoir pu un instant la troubler dans les soins de sa maternité, bat déjà en retraite devant elle. Il est ainsi fait ; n'essayons pas d'expliquer la logique de pareils caractères, où luttent sans cesse contradictoirement les doux instincts : du cœur et les âpres enseignements d'une éducation demi-sauvage.

En reculant pour se frayer une autre route, Zagrab avait fait rouler une pierre sur la déclivité du terrain. Lorsqu'il eut escaladé le sommet de la colline, au-dessous de lui tout était redevenu silencieux, et il vit Chrisna s'éloigner, seule, d'un air rêveur.

Puissances du ciel ! laissera-t-il ainsi s'échapper l'unique occasion qui lui reste peut-être de connaître enfin les mystères d'iniquité qui, depuis près d'un an, ont jeté leurs ténèbres dans son cœur comme sur son front ? Non ! il faut qu'elle l'entende, il faut qu'elle lui réponde. Malheur à quiconque est venu se placer entre eux dans ce moment solennel ! Il s'élance vers cette place même qu'elle vient de quitter. Il n'y trouve personne, et Chrisna a déjà gagné un sentier découvert ; tenter de l'y rejoindre, c'est risquer d'avoir tous les Slaves pour témoins.

Déconcerté, hors de lui, trouvant sous sa main une perche, une longue branche dépouillée de son feuillage, il se mit à en battre les haies et les taillis, afin de forcer l'interlocuteur inconnu de sortir de sa cachette ; et, sous ses coups multipliés, il lui sembla que les haies, les arbustes, rendaient des plaintes et des gémissements, et, à travers ces plaintes, son nom fut prononcé.

Saisi de surprise, presque de terreur, Zagrab fit un bond sur lui-même et se signa ; puis, il tourna la tête à droite, à gauche, en avant, en arrière, de tous côtés : rien n'apparut ; mais, prêtant l'oreille, il saisit au passage ces quelques paroles :

Déjà de retour ?... Peut-on compter sur ce Zagrab ?.... Craignez de vous compromettre ! Oubliez un malheureux ! »

Il reconnut alors la voix sourde et voilée qui, dix minutes auparavant, répondait à celle de Chrisna.

D'où sortait cette voix ? à qui appartenait-elle ?

Au milieu de cette vallée sauvage, un écho merveilleux la faisait-il résonner jusqu'à lui d'un angle de rocher à l'autre ?

Mais ce n'est point avec un écho que Chrisna s'entretenait tout à l'heure.

Après une inspection minutieuse, le Croate, au moyen de la perche qu'il tenait encore, écarta les rameaux touffus d'une ronce énorme qui s'épanouissait à la base du monticule, et, d'un bras vigoureux soulevant et jetant de côté cette vaste draperie de verdure, il mit à découvert un bloc de pierre, au centre duquel existait une large fissure. Il y enfonça son bâton et sentit, à l'intérieur, le terrain s'élargir en entonnoir.

Plus de doute ! cette fissure ouvrait une communication secrète avec l'une des nombreuses cavernes dont cette contrée est remplie.

« Au fond de cet antre gémit quelque misérable, se dit-il, prisonnier de Zény.... comme moi, peut-être !... Est-ce donc là le sort qui m'attend ? »

Il se penchait vers la fissure pour interpeller à son tour l'habitant de ce souterrain, qui seul avait pu prononcer son nom, quand il se sentit touché à l'épaule.

Il se retourna vivement. Chrisna était debout devant lui.

« Ah ! c'est toi enfin, Chrisna Carlowitz ! lui dit-il de sa voix rude et en croisant les bras sur sa poitrine d'athlète. Voici l'heure des explications venue ! Comment, après tant de recherches, te retrouvé-je parmi ces bandits et au pouvoir de leur chef ? Justifie-toi si tu le peux, si tu l'oses. »

Et l'œil du Croate étincelait d'une colère sourde et concentrée.

La jeune femme arrêta sur lui un regard fixe et doux ; puis, sans lui répondre autrement :

« Cousin, remettez en place cette ronce que vous avez ainsi bouleversée.

— A quoi bon ? N'avons-nous rien de mieux à faire ? Parle. Cet homme, ce Zény, tu es sa femme ?... il le prétend du moins.... Est-ce vrai ? Parle donc !

— Hâtez-vous de remettre en place cette ronce, mon bon Zagrab, et dans la position même qu'elle occupait auparavant, répéta Chrisna ; il le faut.... cela importe, et je vous en prie. »

Le regard placide de Chrisna, en plongeant dans celui de Zagrab, en avait déjà amorti l'éclat sauvage ; e son de cette voix, naguère si puissante sur lui, réveillait dans son cœur un double sentiment de tendresse et de soumission ; R obéit, mais menaçant encore et à la manière de ces dogues qui, tout en se courbant sous la volonté d'un enfant, semblent vouloir protester contre leur propre faiblesse. Baissant la tête en grommelant, il reprit le bâton, de nouveau souleva là ronce et en rejeta la masse confuse sur la roche nue. A son tour, Chrisna s'empara du bâton, s'en aida pour remettre chaque rameau dans sa position naturelle ; puis, se penchant vers le Croate :

Garde-toi bien de révéler le secret que tu viens de surprendre, lui dit-elle à voix basse ; il y va de la vie pour toi, pour moi peut-être !

— Ce prisonnier renfermé là, quel est-il donc

— Un magnat hongrois... un Zapolsky. L'ouverture de sa caverne, bien gardée par des soldats, se trouve là-bas, vers le grand ravin où se tiennent les Slaves en ce moment.

— Ne perdons pas le temps en paroles inutiles, reprit Zagrab avec un mouvement marqué d'impatience. Il s'agit de toi, de toi seulement. Oui ou non, es-tu la femme de Pierre Zény ?

— Non ! dit Chrisna en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Alors, pourquoi l'as-tu suivi ? Tu l'aimes donc ?

— À cette question, j'ai déjà répondu.

— Si je dois croire encore à tes paroles, tu le hais. Cependant, ce mot, tu l'avais prononcé à peine, que tu le démentais déjà en refusant de lui céder cette chaîne d'or, à laquelle tu ne tiens tant que parce qu'elle te vient de lui ! Ne l'as-tu pas dit toi-même ? »

Chrisna hocha la tête, et, avec un regard souriant :

Cousin, es-tu donc toujours resté le simple et rude enfant de la Licavie ? Je croyais que ton métier de soldat t'aurait donné plus de clairvoyance. Rendre cette chaîne à l'Esclavon, c'était ordonner moi-même ton départ : car, après s'être acquitté envers toi de ce qu'il croit te devoir de reconnaissance, il n'eût pas tardé à te congédier....et tu serais parti seul ! »

Le front de Zagrab se redressa ; la ride profonde qui le sillonnait s'effaça subitement.

« Tu as compté sur moi pour te soustraire à son pouvoir, cousine ? Oh ! c'est là une bonne pensée. Ainsi, nous partirons ensemble ?

— Oui, quand je me serai acquittée du devoir qu'il me reste à remplir. Tu m'y aideras, ami, car pour cela surtout j'aurai besoin de toi.

— Ce devoir, quel est-il ? »

Elle lui indiqua du doigt la ronce qui recouvrait la fissure du rocher.

Encore ce prisonnier !

— Une fortune attend celui qui le délivrera !

— Es-tu donc devenue avide, Chrisna Carlowitz ? Nous avons autre chose à faire qu'à venir en aide à des magnats hongrois. Quel intérêt si puissant te pousse vers lui ?... Est-ce celui-là que tu aimes ?

— A peine une fois, une seule fois, l'ai-je entrevu dans l'ombre.

— Est-il jeune ?... est-il beau ?

— Je l'ignore ; je ne le lui ai pas demandé ; et que m'importe de le savoir ? Écoute-moi bien, ami, poursuivit-elle, et ferme ton cœur à toute mauvaise pensée. La délivrance de ce captif, c'est un vœu que j'ai fait.... c'est une pieuse action que je me suis imposée pour le rachat de mes fautes.... Tu le sais, je suis une pauvre tête folle dont tu dois avoir pitié, comme moi-même, en d'autres temps, j'ai eu pitié de toi. Ce vœu, je l'ai renouvelé neuf fois, en invoquant à mon aide la bonne Notre-Dame d'Agram, en qui tu as tant de confiance.

— Mais crois-tu donc que Zény me laissera prendre racine au milieu de ces montagnes ? Le temps nous manquera.

— L'adresse supplée au temps, et Dieu sera pour nous. N'est-ce pas lui déjà qui m'a mise à même de correspondre avec ce malheureux dont il m'a confié le salut ? D'ailleurs, ce Marko, ce prétendu collecteur dont t'a parlé Zény, n'a reçu d'autre mission que d'aller sur la côte dalmate chercher la rançon du prisonnier ; qu'il revienne avec la somme, alors le pauvre Magyar est libre, et, moi, déliée de mon vœu, je suis prête à te suivre ; c'est dans le cas contraire seulement que j'en appellerai à ton assistance : me la promets-tu ? »

En achevant, par un mouvement plein de confiance et d'abandon, elle laissa tomber sa main sur l'épaule du jeune soldat.

Sous cette légère pression, le vigoureux enfant de la Croatie sembla plier, comme épuisé de forces ; un frémissement pénible parcourut ses membres, et, le front penché, le regard inquiet :

« Femme ! femme ! murmura-t-il, es-tu donc magicienne et en rapport avec le démon, pour que ta voix me trouble à tel point ; pour que, sous ta main, ma poitrine se resserre et que mes jarrets faiblissent ?... Comme les filles maudites, as-tu deux prunelles dans chacun de tes yeux, pour que ton regard me jette ainsi hors de moi-même ? Non ! tu es bien Chrisna, ma parente.... Chrisna, la sainte fille d'autrefois ! Alors, sous quel astre inférieur au tien suis-je donc né, que nos deux volontés mises en présence, la tienne reste droite et ferme, et que la mienne vacille sans cesse ? Tu es faible, cependant, et je suis fort. Je te briserais entre mes doigts comme une tige de maïs ; d'où vient ma lâcheté ? Tout à l'heure, moi, le fils de ces fiers montagnards licaviens qui sucent avec le lait l'ardeur de la vengeance, je ne songeais qu'à punir !... Tu parles, et ma confiance en toi me revient sans que j'en puisse comprendre la cause ; sous le souffle de ta voix, mon énergie se détend comme la corde de la guzla sous une brume d'automne. Au lieu de poursuivre mes projets de haine, il faut que je m'associe à tes projets de délivrance, en faveur de qui ? Le sais-je, moi ? Qu'importe ? tu le veux, qu'il en soit ainsi ; oui, j'entre de moitié dans le serment que tu as fait à ma bonne protectrice la Vierge d'Agram ! »

Chrisna fit un mouvement de joie, réprimé aussitôt par Zagrab, qui reprit avec un accent d'autorité :

« Mais, à cette alliance, je mets une condition ; pour cette fois, réponds avec une pleine franchise. Ce Pierre Zény, puisque tu ne l'aimes pas, puisqu'il n'est point ton mari, que t'est-il donc ? Si ce n'est lui, qui donc t'a amenée parmi les siens ? Tu consentiras à me suivre, dis-tu.... Nomme-moi d'abord celui que tu as suivi lorsque tu nous as quittés ! »

La jeune femme, recueillie en elle-même, garda quelque temps le silence ; puis, d'une voix profondément émue :

Ami, à quoi bon remuer les cendres du passé ? On y peut retrouver un tison mal éteint, capable d'incendier le présent et même l'avenir ! lui répondit-elle avec ce langage figuré, naturel à ses compatriotes. Cependant, si tu l'exiges, dusses-tu me tuer après m'avoir entendue, tu sauras tout. Mais nous ne pouvons, ici, sans péril, prolonger cet entretien. La nuit venue, et après le repas qui se prépare, nos surveillants seront peu à craindre ; sois attentif au signal. »

Zagrab allait insister ; mais autour d'eux retentirent de vives clameurs, mêlées au bruit aigre des crécelles. L'heure du dîner était venue. Il escalada aussitôt le monticule, et, tournant le dos à Chrisna, qui reprenait sa route

vers la vallée des Mousses, il s'orienta pour répondre à l'invitation de son hôte et prendre sa part du repas.

V — Un dîner sur l'herbe.

Sous une longue avenue de lentisques qui formait la salle du festin, toute la bande, disséminée par groupés, était déjà rassemblée. La terre servait à la fois de table et de sièges ; les poignards se transformaient en fourchettes aussi bien qu'en couteaux ; les galettes de pain cuites sous la cendre, les bidons, les bardaques, remplis d'eau de source adoucie ou réchauffée par un tiers d'eau-de-vie de poires, circulaient à la ronde ; on mangeait à la gamelle, on buvait à la régalade.

La table de Zény, qui réunissait les autres chefs, se distinguait seule par un luxe tout particulier. Chargées de leurs fruits rouges, les branches horizontales d'un énorme arbousier, au feuillage dentelé, s'étendaient sur la tête des convives, et, tout en les protégeant contre les rayons du soleil, semblaient mettre à l'avance une partie du dessert à la portée de leur main. Divers plateaux de bois, rangés en cercle, supportaient des quartiers de mouton, de cerf, de sanglier, qui, réunis et amoncelés, présentaient comme une immense pyramide de viande, contre laquelle tout d'abord s'aiguisaient les regards voraces des Slaves.

Deux prunelles ardentes rayonnaient surtout devant ce merveilleux monument, essayant d'en apprécier les dimensions et la hauteur, d'en compter les assises appétissantes. C'étaient celles d'un Dalmate transylvain, le géant Dumbrosk, le mari de dame Margatt.

Autour de cet ornement principal, dans dix récipients pareils, se montraient, sur deux rangs, une multitude d'autres mets ; des lièvres, des marmottes, de petits marcassins, des outardes, enfin tout le gibier à poil et à plumes qui, pendant un long espace de calme et de tranquillité, avait eu tout le temps de pulluler dans cette partie inhabitée du Monténégro. Comme troisième service, venaient ensuite les légumes et les ragoûts, contenus dans des moitiés de calebasses ; salmis de francolins ; pigeons ramiers à la polenta ; langue et rognons du tchimber ; foies et gésiers de volailles aux câpres ; topinambours aux lardons de sanglier ; asperges de l'arrière-saison, mélangées de côtes de fenouil, rien ne manquait à ce repas plantureux, qui suffisait pour attester que, si les Slaves orientaux n'avaient que peu

participé à notre civilisation, ils n'étaient pas du moins restés tout à fait étrangers au grand art de la gastronomie.

L'onagre bisannuelle, cette plante précieuse, indigène du Monténégro, et que, jusqu'à présent, dans le reste de l'Europe, l'Allemagne seule a su conquérir, y figurait aussi dans le double emploi de ses feuilles et de ses racines succulentes.

Enfin, comme hors-d'œuvre et comme dessert, des pastèques, des mélongènes, des gaufres de miel, enlevées, non sans peine, à ces grottes rocheuses que les abeilles du pays transforment en ruches immenses, tous les fruits du climat et de la saison, complétaient le menu, où le caviar, composé avec les œufs du grand esturgeon du Danube, l'ail, l'oignon, l'échalote, le poivre, le piment, étaient prodigués comme assaisonnements indispensables à de semblables gourmets.

Pierre Zény avait fait asseoir à sa droite le soldat croate, le héros de la fête, à distance cependant ; par un reste d'étiquette, nul n'avait le droit de coudoyer à table l'ex-roi du Danube.

Déjà, sur toute la ligne, le bénédicité avait été diversement murmuré, ici selon le rit grec, là selon le rit latin ; quelques fronts même, se dérobaient au signe de la croix, s'étaient inclinés vers l'orient : car, parmi nos héros, si Dieu ne comptait pas de bien fervents adorateurs, il en avait de toutes sortes du moins.

Des hommes, exerçant momentanément l'emploi d'officiers servants, allaient de table en table, distribuant de solides fragments de rôti enlevés à la pyramide, et que le président de chaque groupe divisait ensuite par portions.

Surexcité par les fatigues de la journée, Zagrab s'apprêtait à faire honneur au repas de son hôte en chasseur et en soldat, quand tout à coup celui-ci l'apostrophant :

« Jean, fils de Jean, ménage ton appétit, car voici un morceau de gibier dont il faut qu'avant tout nous goûtions ensemble. »

Et, se penchant en avant, il atteignit un plat couvert de feuilles de laurier-cerise, entre lesquelles ressortait une volaille rôtie, mais qui conservait encore intactes les plumes de sa tête et de ses ailes, et dont la queue, étalée en roue, témoignait d'un mets d'apparat.

Les autres chefs échangèrent aussitôt entre eux un regard d'intelligence, et, à l'exception de Dumbrosk, tous cessèrent de s'occuper du festin, pour concentrer leur attention sur la scène qui allait suivre.

« Reconnais-tu ce coq-tétras, Jean ? dit Zény après avoir complètement débarrassé l'oiseau du feuillage qui l'enveloppait.

— Si c'est celui que j'ai tué, qu'il soit le bienvenu, répondit le Croate.

— C'est du moins celui qu'un de nous deux a tué, Jean, reprit Zény, toujours avec son même sourire moqueur sans vouloir réveiller entre nous la vieille querelle de ce matin, nous allons savoir au juste, camarade, lequel des deux avait raison en prétendant l'avoir abattu. De quelle espèce de plomb t'es-tu servi ? »

Zagrab fouilla dans son carnier ; il en tira une corne de bélier fermée à sa base par un couvercle de cuivre, et, la jetant devant lui :

« Plomb moyen, plomb à toute chasse, dit-il,

— Sans mélange ?

— Sans mélange. Fais vérifier. »

Paoli Mackéwitz, le Nestor de la troupe, personnage grave, esprit sérieux et de conviction, et qu'on choisissait d'ordinaire pour arbitre suprême dans tous les démêlés, fit glisser une partie du contenu de la corne de bélier dans une de ses mains, qu'il ferma aussitôt, et, présentant l'autre, ouverte en conque, à Zény :

« L'épreuve est pour toi comme pour lui, n'est-il pas vrai ? »

Zény tira d'une de ses poches un petit sac de cuir bouchonné, et versa la valeur d'une demi-charge de plomb dans la main que lui tendait le vieux Slave.

« Qu'il soit bien entendu entre nous, une fois pour toutes, Jean, que cette épreuve est faite sans rancune du passé.

— Alors, à quoi bon la faire ? dit le Croate.

— Simple curiosité, camarade ! Je veux savoir qui de nous deux a été le plus adroit.

— Par la Vierge ! j'ai tiré seul !

— Par le Diable ! j'en puis dire autant ! »

Tout en parlant, Zény venait de plonger la lame de son stylet entre la naissance du col et celle de l'aile, là où la blessure se montrait apparente ; quelques grains de petites chevrotines tombèrent en crépitant sur le plateau de bois. Paoli ouvrit la main qui contenait l'échantillon de Zény.

Le jeune soldat pâlit ; la ride transversale coupa subitement son front en deux.

De nouveaux regards furent échangés entre les chefs.

« C'est un traître ! un espion ! murmurèrent quelques-uns à voix basse. C'est en plomb maintenant, et non en or, que le maître doit s'acquitter envers lui ! »

Seul entre tous, Dumbrosk ne prit aucune part à ce débat. Il dévorait.

« Qu'il n'en soit plus question, » dit Zény, affectant un air de générosité.

Et, repoussant de la main le coq de bruyère, il le jeta par dessus les feuilles de laurier-cerise, comme pour faire disparaître la cause première de la querelle. Mais Zagrab, tirant à lui l'oiseau, s'écria :

Non ! ce n'est pas là le tétras que j'ai tué

— C'est celui-là, du moins, sur lequel, ce matin, nous avons failli porter la main tous les deux à la fois.

— Qui me le prouvera ? reprit le Croate.

— Doutes-tu de ma bonne foi ?

— Tu doutes bien de la mienne ! - Ai-je dit cela ?

— Qu'importe une parole de miel, si le levain est au cœur ? »

La querelle menaçait de s'envenimer, et déjà, de part et d'autre, quoi qu'ils fissent pour se contenir, ces mots de *gendarme* et de brigand leur remontaient aux lèvres, quand tout à coup, relevant le front d'un air de triomphe et de défi :

« Je n'avais donc pas menti, » dit Zagrab, le doigt étendu vers le coq tétras.

Il venait de découvrir une autre blessure cachée par les rémiges de l'oiseau, et, cette blessure fouillée, cette fois c'était du plomb moyen, du plomb à *toute chasse*, qui en était tombé.

Impartial, impassible comme la loi, le vieux Paoli avait tranquillement ouvert son autre main. Les grains étaient identiquement semblables.

Zény ne pouvait que difficilement s'expliquer l'exacte simultanéité de ce double coup de feu, atteignant au même but et se perdant dans un même écho ; mais enfin, se levant et s'adressant au Croate en prenant une pose théâtrale qui lui était habituelle :

« Mon hôte, lui dit-il avec un geste affectueux et familier, tu l'avais bien deviné, un levain de défiance fermentait encore en moi, et, pour m'en débarrasser, j'avais besoin de cette dernière épreuve, de laquelle ta franchise et notre amitié doivent sortir pures et fortes toutes deux. Maintenant, je crois fermement en ta parole. Oui, tu n'es venu dans ces montagnes du Monténégro que pour t'y livrer au plaisir de la chasse ; oui,

c'est bien toi, toi-même, toi seul, qui, dans les défilés de Sluin, as épargné ma vie, comme aujourd'hui c'est toi qui as sauvé celle de Chrisna. »

Et, promenant un coup d'œil impérieux autour de lui :

Si d'autres, s'alarmant trop vite, continua Zény, ont d'abord conçu d'injurieux soupçons à ton égard, j'espère qu'en ce moment ils sont désabusés comme moi-même. »

Quelques-uns des convives répondirent à l'interpellation par un signe affirmatif.

« C'était, m'a-t-on dit, reprit Zény d'une voix solennelle, un usage parmi nos ancêtres, avant de prendre part à quelque entreprise hardie, ou de contracter une amitié nouvelle, de s'engager par un serment fait sur le corps d'un faisan ou d'un héron. Eh bien ! moi, mon serment, je le fais sur ce noble oiseau que nous avons tué ensemble. Le jour puisse-t-il bientôt venir où, d'un même accord, nous frapperons un ennemi qui nous sera commun ! Selon notre usage, quand deux braves lient leurs cœurs l'un à l'autre comme avec une solide courroie, ils deviennent demi-frères (*pobratimi*). Alors, après avoir laissé leurs fusils en croix à la porte de l'église, ils y entrent et s'agenouillent devant le prêtre pour qu'il les bénisse. Nous n'avons ici ni église, ni pape, ni curé ; qu'importe ? » Et lui tendant la main : « Veux-tu devenir mon pobratim, Jean ?

— Je ne le puis, dit le Croate sans répondre autrement au geste de l'Esclavon ; la loi illyrienne n'ordonne-t-elle pas aux *pobratimi* de ne se point quitter ? et nous allons nous séparer bientôt. Elle veut qu'ils prient ensemble devant le même autel, et notre communion est différente : tu es grec, je suis romain ; elle ordonne encore qu'ils combattent pour la même cause, l'un près de l'autre : et je suis soldat de l'Autriche, Zény, de l'Autriche contre laquelle toi et les tiens vous vous êtes armés.

— Tu as raison, camarade, et ton refus ne fait qu'ajouter à la bonne opinion que j'ai conçue de toi. »

Un bruit plus semblable à celui que fait le vent s'engouffrant dans quelque cavité, ou au mugissement d'une bête féroce, qu'au son d'un instrument inventé par les hommes, se fit entendre au dehors.

Les soldats placés aux diverses tables prêtèrent l'oreille avec les signes d'une vive anxiété.

A un second bruit pareil au premier, mais plus distinct, tous les convives se levèrent en poussant un cri de joie.

« Quelle heure est-il ? demanda Zény.

— Trois heures et demie, lui répondit le soldat cattarin après avoir tiré de son gousset une large montre d'argent, qui, même au milieu de la préoccupation générale, ne laissa pas que d'allumer autour de lui certains regards pleins de convoitise.

— Avant peu, sans doute, tu seras libre de t'éloigner, Jean, dit l'Esclavon ; si, par le mauvais vouloir de la Monténégrine, tu n'as point eu la chaîne, tu auras, je l'espère, son double pesant, en bon or monnayé, que tu pourras aujourd'hui même emporter à Verba. »

A ce mot, qui semblait fixer l'instant prochain de son départ, Zagrab se troubla.

Quel moyen lui restait de prolonger son séjour parmi les Slaves ? Comment parviendrait-il jamais à s'acquitter de la mission acceptée par lui au sujet du prisonnier ? Ce Pierre Zény, puisqu'il n'était pas le mari de Chrisna, puisqu'elle le haïssait, que lui était-il donc ? Un instant il s'était senti ému devant ses protestations d'amitié et de dévouement ; un instant, dans cette main tendue vers lui, il a failli laisser tomber la sienne ! Cependant, son instinct le lui dit, c'est là cet ennemi inconnu que depuis un an il poursuit dans ses rêves de vengeance Chrisna seule peut dissiper ses doutes, mettre un terme à ses perplexités, et Chrisna, doit-il la revoir ?

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, pour la troisième fois, le même bruit, plus rapproché encore, sembla éveiller à la fois tous les échos de la vallée des Fougères.

A ce troisième appel, Zény, à l'aide de ses doigts repliés dans sa bouche, fit entendre un sifflement strident, pareil à un cri d'aigle.

On vit alors, sur la cime d'une haute colline de craie, nue et dépouillée, se dessiner, sous les rayons obliques du soleil, la silhouette d'un homme tenant à la main une corne de buffle qui lui servait de trompe.

L'homme à la trompe dévala tout à coup du sommet de la colline, en se laissant glisser à la ramasse sur ses talons de fer. Semblable à, une tramée de poudre, un nuage de poussière crayeuse sillonna rapidement la pente de la montagne, et, quelques instants après, de ce nuage, un individu, blanc des pieds à la tête, et qu'on eût pu prendre pour la statue du commandeur dans le *Festin de Pierre*, sortit et vint, la main haute, au salut militaire, se placer devant la table du chef.

« Vive Marko ! » crièrent en chœur les convives, déjà tous rassemblés autour du nouvel arrivant, à l'exception du Dalmate Dumbrosk, resté face à face avec la pyramide, dont il avait entrepris là complète démolition.

Quand Marko se fut secoué et qu'il eut pris le temps de respirer :

« Eh bien, mon fidèle, lui dit Pierre Zény, voyons, rends-nous compte de ta mission. Tu as touché au golfe de Narente, n'est-ce pas ? tu as vu le comte Zapolsky ?

— Je l'ai vu, mon général, je lui ai parlé, répondit Marko encore quelque peu haletant. Il était dans une de ses métairies, au bord du golfe, lorsque le patron du trabacolo nous y débarqua, Assan le Morlaque et moi. J'allai droit au comte ; je le trouvai au milieu des paysans hongrois qu'il a fait venir pour peupler, à ce qu'il dit, la Dalmatie de quelques honnêtes gens. Tout cela travaillait comme de la valetaille, et lui-même, le noble Zapolsky, un fouet à la main, s'en servait pour exciter les attelages de ses charrues et un peu aussi ses honnêtes paysans.

— Bien ! Après ?

— Monseigneur, je vous apporte une mauvaise nouvelle ; votre cher et honoré neveu, Georges Arnstein, a été pris par les Slaves indépendants, qui peuvent lui faire un mauvais parti. » Voilà par où je « débutai avec lui.

— Très-bien ! Et que te répondit-il ?

— Il me répondit que ceux que j'appelais les Slaves étaient des bandits, et son neveu un garnement, un prodigue, qui avait déjà dévoré la fortune qu'il tenait de son père défunt, et qu'il était majeur, et que ses affaires ne le regardaient pas, et hopp ! et burrr ! et clac ! et watt ! Il se remit à fouetter ses bœufs, sans paraître se soucier d'entendre le reste.

— Tu n'étais pas homme à te décourager pour si peu, Marko !

— Allons donc, mon général ! tu le comprends bien, je n'avais pas fait ce voyage du golfe de Cattaro au golfe de Narente, dans un trabacolo découvert, au risque d'être grillé par le soleil, coupé par le vent, noyé par la mer ou pendu par les Autrichiens, seulement pour le plaisir d'aller saluer le vieux ladre et de lui donner des nouvelles de sa famille.

— Voyons !... Alors ?

— Alors.... poursuivit Marko.... ta missive à la main, mon général, je suivis mon vieux renard entre deux sillons, C'est encore toi, oiseau de mauvais augure ? » dit-il en me regardant de travers. Il prit la lettre, toutefois, et sa lecture me sembla lui donner matière à réflexion : car, tout en la parcourant, il se frottait le menton ou se peignait la barbe avec ses ongles. Après quoi, se tournant de mon côté et m'examinant plus en détail :

« Qui es-tu ?

— Patron de barque et messenger à Raguse.

— Ton nom ?

— Dimitri Pétrowno.

— Eh bien, Pétrowno, mon ami, pour reconnaître » tes bons offices, j'ai grande envie de t'envoyer au golfe prendre un bain de deux heures, la tête au fond, les pieds à la surface. Cette lettre n'est qu'un tissu de faussetés et de mensonges ; Pierre Zény est mort, mon neveu Georges est à Vienne, et toi, tu n'es qu'un mendiant et un escroci »

— Tu l'as tué, n'est-ce pas ? dit un des jeunes chefs en penchant sa tête sous celle de Marko.

— Non, je ne l'ai pas tué, mais je lui ai soutenu, haut et ferme, que lui seul se trompait ; que cette signature était bien celle de Zény, du chef des Slaves, plus puissant que jamais, et dont son neveu Georges était le prisonnier. Pour le convaincre, j'invoquai Dieu, la Vierge et tous les bienheureux habitants du saint Paradis, et je conclus en déclarant ne lui donner que jusqu'au soir pour préparer sa réponse, en espèces ou en lingots.

— Bien dit, mon fidèle !... Et alors ?...

— Alors il me tourna le dos, et hopp ! et clac ! et watt ! il recommença sa manœuvre.

— Mais le soir venu ? demanda l'Esclavon, dont l'impatience commençait à tourner à l'emportement.

— Le soir venu, répondit Marko avec un aplomb imperturbable, Assan et moi nous avions à nos trousses tous les Hongrois et tous les dogues du pays ; impossible de rejoindre notre trabacolo ; il nous fallut forcément, pour fuir au plus vite, monter à cru les deux premiers bidets dalmates qui nous tombèrent sous la main, et gagner l'Herzégovine à bride abattue. Tel est, mon général, l'accueil que le comte Ladislas Zapolsky a fait à tes ambassadeurs.

— Le chien ! que les mille diables d'enfer le grillent à petit feu ! » s'écria Zény, sortant enfin complètement de son langage d'apparat et de sa dignité officielle.

Autour de lui, les chefs gardaient une contenance abattue ; Un seul visage se contracta un instant sous une crispation de joie ; ce fut celui de Zagrab. Ce nouvel incident pouvait retarder son départ.

« Mais, reprit aussitôt Zény en apostrophant Marko, messenger de malheur, pourquoi semblais-tu donc d'abord nous promettre monts et merveilles ?

— C'est que, parfois, une bonne pensée vaut une grosse somme ; c'est pour le moment tout ce que je t'apporte.

— Explique-toi ;

— L'affaire était mauvaise ; nous avons tarifé le prisonnier au-dessous de sa valeur. Quinze mille ducats de Venise, quinze mille grammes pour sa rançon, quand ce Georges Amstein est l'héritier du comte Zapolsky ! quand le comte, malgré son apparence de Zingaro, possède autant d'or que les mines de Schemnitz et les eaux de l'Aranyos réunies en peuvent fournir en dix ans ! Cet or, il le gardé pour lui, le vieil avare ! il le couve, il le boit, il le mange des yeux, il l'accumule en piles, en tas, en montagnes, dans un château, entouré de fossés et de murailles, qu'il nomme sa maison de plaisance ! Quand il s'agissait de racheter la vie de son neveu, il a refusé de nous en livrer la millième partie ; eh bien, mon général, j'ai pensé, moi, que, pour le punir, nous devons nous emparer dû tout ; et le projet est exécutable ! »

Un mouvement électrique lit se resserrer autour de Marko le cerclé de ses auditeurs attentifs.

« D'autant mieux exécutable, reprit l'orateur, que sur la route nous avons laissé des amis qui s'irritent de notre séjour trop prolongé dans le Monténégro. Pour sa part, Assan le Morlaque croit si bien à la réussite, qu'il a voulu rester sur la frontière dalmate, dans un endroit inhabité, appelé *les Masures*, où il nous attend, tout en inspectant le pays et les alentours.

— Cette maison du comte, et qui renferme son trésor, où est-elle située ? demanda Zény.

— Près de Narente, entre le golfe et la rivière, mon général.

— Et quelle distance nous en sépare ?

— En longeant l'Herzégovine et la Bosnie... c'est le chemin que j'ai pris pour revenir... il faut compter trois pleines journées.

— Mais c'est une expédition de voleurs, que Marko nous propose là ! objecta tout à coup Paoli. L'armée des Slaves en est-elle arrivée à ce point de ne plus oser se heurter que contre des maisons de plaisance ?

— Holà ! dit Marko ; holà ! mon brave Polonais ! (C'était le surnom donné à Paoli, qui, comme volontaire et sous les ordres de Kosciusko, avait pris part aux derniers soulèvements de la Pologne.) La maison de plaisance du Zapolsky n'est pas faite comme une autre. Ai-je négligé de vous en instruire ? c'est un vrai château fort, entouré de fossés et d'épaisses

murailles, et gardé par quarante heiduques armés jusqu'aux dents, qui pourront fort bien vous casser vos vieux os !

— Mon digne camarade, ajouta Pierre Zény, l'or qu'on va chercher à travers mille périls et au prix de son sang, on ne le vole pas, on le gagne. D'ailleurs, dans la lutte que nous soutenons contre nos oppresseurs, le butin n'est-il pas aujourd'hui notre unique munitionnaire, notre grand général des finances ? »

Et se tournant vers les siens :

Compagnons, à ceux-là qui nous croient morts, allons apprendre que nous existons ! Qu'ils nous entendent pousser le cri du réveil, non du haut de ces montagnes où ils ne peuvent nous atteindre, mais là-bas, au milieu même de leurs possessions. Ne nous dissimulons rien ! Il y a une route périlleuse à suivre, une rivière et des fossés à franchir, des murs à escalader, un fort à emporter d'assaut, de, l'or à prendre !... Enfants ! qui, parmi vous, veut sa part du danger et du butin ?

— Tous ! » s'écrièrent les Slaves en poussant des hourras frénétiques.

VI — Lazo-Jussich, le bossu.

Lorsque le tumulte se fut apaisé :

« Qu'est devenu notre hôte ? demanda Zény reprenant sa place et trouvant vacante celle de Zagrab.

— Les soldats de l'empereur n'ont pas pour habitude de festoyer si longtemps, lui fut-il répondu. Pour se distraire, il aura été entendre siffler les marmottes.

— Je profiterai de son absence, Pierre, pour t'adresser une question, dit Paoli.

— Parle, mon vieux camarade ; tu sais bien que j'ai toujours l'oreille ouverte de ton côté.

— Eh bien, quelle ligne de conduite t'es-tu tracée à l'égard de ce soldat cattarin ? Comptes-tu le laisser partir ce soir ?

— Sans doute.

— Alors, Pierre, que devient l'expédition de Narente !

— Pourquoi ?

— Cet homme ne possède-t-il pas notre secret ? Le projet de Marko n'a-t-il pas été dévoilé et adopté lui présent ? Comment t'assureras-tu de sa

discrétion ?

— Il y a un moyen, dit Dumbrosk, la bouche pleine ; le seul qui soit sûr ; je m'en charge. »

Zény lui lança un regard furieux.

« Que nul n'oublie ici que cet homme est mon ami et qu'il a sauvé les jours de Chrisna.

— Ainsi, nous renonçons à l'entreprise projetée ?

— S'il le faut, nous y renoncerons ! »

Tous les chefs se regardèrent d'un air stupéfait, et, tandis que des autres tables partaient de joyeuses et bruyantes clameurs, à celle de Zény, la belle humeur sembla s'être soudainement envolée en même temps que l'appétit.

Après un silence prolongé :

« Kisilova ! Kisilova ! quand te reverrai-je ?... » s'écria tout à coup un des convives, comme dans un chant adressé à la patrie absente.

C'était un compatriote de Zény, un jeune Esclavon à la haute prestance, à la barbe rouge et hérissée, à la voix retentissante, mais adoucie par le gracieux dialecte de son pays, et dont les yeux bleus, pleins de finesse et de vivacité, tempéraient ce que sa physionomie présentait d'abord de rébarbatif.

« Je ne sais pourquoi, ajouta-t-il d'un air de vague rêverie, et en s'étendant à moitié sur un exhaussement du terrain, je ne sais pourquoi l'air qu'on respire dans ces vallées m'envoie au cœur des souvenirs de notre Esclavonie ! Maître, qu'il me serait doux d'en parler avec toi !

— Le moment est bien choisi ! grommelèrent quelques-uns avec un geste de dédain.

— Parle, Ogulin, se hâta de répondre Zény, qui sut gré au jeune chef de venir ainsi interrompre ce silence orageux.

— Quand j'habitais tour à tour Kisilova et les îles verdoyantes de la Save, sais-tu quelle existence je menais, maître ? Je faisais tous les métiers, et à tous je trouvais mon compte. Je poursuivais les castors et les loutres dans les rivières, comme l'ours et le lynx dans les forêts. Chasseur ou pêcheur, j'approvisionnais abondamment ma table de poissons délicats et d'excellent gibier. J'avais la surveillance d'une vaste plantation de pruniers, dont les fruits fermentes me donnaient un rack délicieux ; je cultivais aussi ce précieux tabac de Possègo, auquel notre voisine la Turquie elle-même ne peut opposer que celui de Latakié, et ce que j'en récoltais, je le consommais à moi seul et sous toutes les formes. Maître, n'était-ce pas là un beau sort ?

— Que nous importe, à nous ? dit un des auditeurs impatients.

Ogulin fit un signe de la main et reprit :

Bien plus, j'avais un ami, un joyeux compagnon de mes courses, de mes travaux, de mes plaisirs ; mieux encore, j'avais une maîtresse, belle, alerte, amoureuse, comme sont toutes les filles de Gradiska. Que je l'aimais ! et comme mon cœur bondissait dans ma poitrine, rien qu'en entendant de loin retentir sur le sol les petits talons de cuivre et les grelots d'argent de ses rouges bottines ! Eh bien, un jour, le nom de Pierre Zény arriva jusqu'à moi : il avait alors son camp placé non loin des écueils du Danube ; trois cents cavaliers, solidement équipés, marchaient sous ses ordres, et ses nombreux piétons s'éparpillaient, comme des nuées de sauterelles, des déserts de Barmegh aux vallées d'Harzag. Oh ! c'est qu'alors le roi du Danube avait des yeux tout autour de la tête pour veiller sur les siens, des bras de fer pour les protéger, des pieds de cerf et de gazelle pour se trouver partout où était le danger ; c'est qu'alors l'empereur ne dormait plus quand le nom de Pierre Zény avait été murmuré à son oreille, et qu'il commençait à craindre les Slaves, comme naguère il avait craint les Français ! Ace bruit de guerre, d'indépendance et de triomphe, moi, je compris que j'étais aussi de cette race slavonne à qui le monde doit appartenir un jour ! Je jetai un regard de dédain sur mes plantations, et je dis adieu à mon doux pays de Kisilova, à mes chères forêts, à mes îles bien-aimées de la Save. Stané pleura, cria, se tordit de douleur et de colère ; mais j'avais rompu avec mon cœur et j'éclatai de rire en la regardant. Mon ami, à qui j'avais confié mon projet de départ, voulut s'y opposer ; il me menaça de tout dévoiler au gouverneur autrichien. Je mis le sabre à la main et son sang coula. Oui, Pierre Zény, pour toi, j'ai repoussé ma maîtresse et j'ai failli tuer mon ami !... Maintenant, ajouta Ogulin en courbant la tête avec découragement, je les regrette tous deux !...

— Et pourquoi les regrettes-tu ? » dit Zény, dont, malgré lui, la figure trahissait l'émotion.

Ogulin ne répondit pas ; mais un autre chef, prenant la parole à sa place :

« C'est que ce qu'il a fait pour toi, Pierre, tu refuses de le faire pour nous !

— Vous le voulez, vous le voulez tous !... Eh bien, ce Croate, je vous le livre !... répondit brusquement Zény. Je ne mettrai pas dans la balance un homme et le salut des miens.... cet homme fût-il mon frère !... Au bout du compte, que m'importe à moi qu'un soldat manque à l'appel dans un

régiment de Cattaro ?... Suis-je donc si soucieux d'entretenir au complet les milices de l'empereur ?... Je vous le livre, vous dis-je.... Maintenant, qu'en ferez-vous ?

— Maître, dit un hideux Rousniaque, auquel une lèpre couenneuse qui lui partageait la figure avait fait donner le surnom de Sanglier, ton ami n'a rien à craindre tant qu'il restera parmi nous. Nous sommes hospitaliers, que diable !

— Bien !... et ensuite ?

— Ensuite.... quand viendra l'heure où il devra regagner Verba sain et sauf, Dumbrosk et moi, nous nous chargerons de servir de guides à ce brave soldat. Il ne voyagera que plus en sûreté. »

Et un rire de cannibale fit s'épanouir sa face rugueuse et violacée.

Dieu lui soit en aide ! dit l'Esclavon. Mais êtes vous bien sûrs qu'il ait prêté attention au récit de Marko.... qu'il ait compris notre projet ?...

Il parlait encore lorsque Zagrab, qui venait de faire une vaine tentative pour rejoindre Chrisna, rentra sous l'enceinte des lentisques ; près de lui se tenait un nouveau personnage, dont la présence fit pousser de bruyantes clameurs à tous les Slaves.

C'était un Monténégrin, au teint blafard, à l'épaule proéminente, à la tête demi rasée sur le devant ; habillé de la *gunine* blanche, de forme grecque, du pantalon à la turque ; il avait pour coiffure une petite calotte rouge, rejetée en arrière et entourée, en guise de turban, d'un piètre mouchoir de coton bariolé. Pour compléter le costume et l'ensemble du personnage, ses pieds s'aplatissaient dans des espadrilles de peau de chèvre ; à sa ceinture de tricot, maculée, éraillée comme le reste de son vêtement, se balançaient une longue pipe, un kandjar à manche de corne et une écritoire décorée de petits ornements de cuivre rouillé. Son épaule gibbeuse, à l'aide de son bras gauche replié, soutenait une couffe de jonc tressé, qui, bien autrement que les autres ustensiles de son attirail grotesque, attirait les regards avides.

A la fois messenger de Chrisna, provendier de Zény, écrivain public, cet acteur, jouant tous les rôles, même celui de souffre-douleurs auprès de messieurs les bandits, c'était Lazo-Jussich.

Le voilà ! le voilà !... s'écrièrent avec un éclair de joie dans les yeux ceux des convives qui espéraient toucherau contenu de la couffe.

— Qu'il est joli ! qu'il est bien tourné, le Cupidon des filles du Monténégro ! répétaient les autres avec une hilarité croissante et des

battements de mains. Il a bien tardé ! mais enfin le voilà !... Qu'on me le passe, pour que je le baise ! Vive Lazo ! »

Quoique accoutumé aux railleries plus ou moins délicates et même aux brutalités des Slaves, Lazo-Jussich restait interdit devant cette réception, quand tout à coup un bras vigoureux l'enlève de terre, comme il eût fait d'une outre vide, et le transporte, tout palpitant, au centre même de la table des chefs, où lui, sa couffe, son écritoire, son kandjar et sa pipe, roulent pêle-mêle au milieu des débris de la victuaille.

Un ouragan de rires effrénés se prolongea aussitôt sur toute la ligne.

L'auteur de cette piquante espièglerie, c'était Dumbrosk.

Remis sur pied, non sans peine, sorti sain et sauf des ruines de ce colossal festin, Lazo-Jussich, le corps endolori de l'étreinte du géant et ses vêtements encore plus maculés qu'auparavant, s'était retiré à l'écart, d'un air farouche et boudeur.

Alors Zény, revenant au Croate :

« La nuit est proche, et nous allons nous séparer, camarade ; cet homme, ce Lazo, peut te servir de guide pour regagner Verba. Il était convenu que tu emporterais, en me quittant, une preuve de ma reconnaissance ; mais, tu le vois, Jean, toutes mes bonnes volontés à ton égard se brisent aujourd'hui contre un obstacle, Tu as entendu, n'est-ce pas, le récit de notre fidèle Marko ? »

Zény et les siens prêtèrent avec anxiété l'oreille à la réponse du Croate.

Tu l'as entendu ?... tu en as bien compris le sens, n'est-il pas vrai ? répéta le questionneur en insistant.

— Oui, répondit Zagrab, sans se douter que ce terrible monosyllabe devait se retourner contre lui comme une lame de poignard.

— C'est bien ! reprit l'Esclavon en adressant aux autres un coup, d'œil d'intelligence. Alors tu sais que, si je suis en ce moment dans l'impossibilité de m'acquitter envers toi, il n'en sera pas de même bientôt. Je vais te faire un billet de deux mille sequins, payable à vue chez un juif de Cattaro ; il ne t'en donnerait pas dix paras aujourd'hui ; mais lorsque le bruit de notre expédition sera parvenu jusqu'à lui, il ne te prendra guère que vingt pour cent d'escompte. Justement Lazo porte avec lui tout ce qu'il faut pour écrire, » ajouta-t-il.

Et il fit un signe au Monténégrin.

« Que veux-tu que je fasse de ce papier ? dit Zagrab. Ta parole ne doit-elle pas me suffire ?... Et même cette parole, je te la rends !... Qu'il ne soit

plus question de dette et de reconnaissance envers nous. Séparons-nous quittes, sur ce point, l'un envers l'autre. Adieu !... »

Et sans prendre autrement congé du chef des Slaves, rejetant son fusil en bandoulière sur ses épaules, il se rapprocha de Lazo. Le Rousniaque et Dumbrosk sortirent alors du cercle des auditeurs, prêts à faire la conduite au Croate.

Mais un nouveau revirement venait de s'opérer dans l'esprit de l'Esclavon. A peine Zagrab s'était-il mis en marche qu'il le retrouva devant lui.

Ne nous quitte pas encore, Jean ; ne pars pas seul de cette vallée ; pars-en demain et avec nous !

— Comment ?

— Tu es soldat ; tu dois aimer la guerre. Pourquoi ne partagerais-tu pas nos dangers et notre bonne fortune ?

— Moi ! Mais oublies-tu que je suis au service de l'empereur ?...

— N'es-tu pas en congé ? et ce congé, comment espères-tu le mieux employer ?

— Mais il expire dans quelques jours !

— Quelques jours nous suffiront ; l'affaire sera promptement faite, et les résultats doivent être fructueux pour tous.

— Ne me tente pas, Zény, répondit le Croate, dont le regard s'éclaira d'une flamme subite. Ne me tente pas ! qui dit Croate dit montagnard, et, si je ne consultais que mon penchant, j'aimerais autant marcher avec vous de haut en bas et de bas en haut, que de me promener sans fin, de long en large, sur un glacis de place forte.... Mais le fils de mon père, un déserteur !

— Tu seras à temps de retour à Cattaro, te dis-je ; par le Danube ! je te le jure ! Viens, viens avec nous visiter le golfe de Narente ; c'est là seulement que je pourrai te récompenser en roi ! Viens, ami, viens !.... je te le demande comme un dernier service dont tu ne peux toi-même comprendre l'importance, mais qui n'est pas moindre, peut-être, que ceux-là que tu m'as déjà rendus.

— Qu'il en soit donc ainsi ! » dit Zagrab, feignant de céder aux sollicitations de Zény.

Pendant cette scène, Paoli et Marko expliquaient à Ogulin et à quelques autres chefs les causes qui avaient amené ce nouveau revirement dans la volonté du maître. La disparition de ces deux hommes (car il eût été difficile de ne pas faire partager à Lazo le sort de Zagrab), partis de Verba

dans la même journée, et n'y rentrant point, pouvait éveiller les soupçons des Monténégrins, et fermer à jamais aux Slaves l'accès des montagnes noires ; tandis qu'en ouvrant leurs rangs au Croate, ceux-ci restaient à même de le bien surveiller ; ils le tenaient au bout de leur carabine. Au lieu d'un seul prisonnier, ils en avaient deux à conduire ; voilà tout. De l'un comme de l'autre, les circonstances décideraient ce qu'on devrait faire plus tard. Ces raisons parurent suffisantes, et un hurra accueillit l'engagement volontaire du soldat cattarin. Dumbrosk ne fut pas le dernier à venir le féliciter et à lui serrer la main. Pour fêter dignement cette nouvelle et importante recrue, on reprit, on prolongea ce repas, interrompu tant de fois.

« Qu'on allume les torches ! qu'on fasse main-basse sur les provisions de vins et d'eaux-de-vie ; qu'avons à ménager, maintenant que l'affaire de Narente est assurée ? dit Zény, dont la tête commençait à s'échauffer. Par saint Spiridion ! Jean, je veux éventrer cette couffe en ton honneur.

— Bien parlé ! répondit Dumbrosk ; j'ai soif ! »

Les vins de Hongrie et ceux du Monténégro circulèrent. Tous les propos joyeux, tous les élans de gaieté, emprisonnés dans les outres de Bude et de la Czernisca, dans les flacons de Zara et de Cattaro, se répandirent avec les flots de rhum, de rack et de marasquin.

Une heure après, tous les convives gisaient étendus cette même place qui leur avait servi de siège et de table ; tous couchés près de leurs armes, semblables à un bataillon de héros glorieusement tombés sur le champ de bataille.

Le vent, qui s'était élevé, agitait à la fois le feuillage des lentisques et la flamme des torches ; la lumière, projetée à travers les découpures de ces dômes mobiles, les étoilait de scintillements sans nombre. C'était comme un ciel de verdure que des astres fantastiques éclairaient d'en bas ; appliquées aux arbres, les torches, en achevant de se consumer, jetaient tout à coup de grandes lueurs inattendues ; la résine enflammée tombait en gouttes ardentes, pareilles à de petits météores flamboyants, ou, coulant le long des troncs comme une lave en fusion, les faisait ressembler à des colonnes de jaspe ou de granit, aux cannelures de feu, et remplissait la vallée des Fougères de clartés, d'embrasements et de vapeurs magiques.

A ce tableau les spectateurs manquaient. Zagrab veillait encore, cependant ; mais ses instincts naturels ne le portaient que faiblement vers les émotions contemplatives. Tout à coup, dans les frémissements de l'air, il vint de saisir quelques notes d'un chant croate, qui plus d'une fois naguère

avait retenti à son oreille dans les vallées de la Licavie. Bientôt il eut rejoint Chrisna du côté de la vallée des Mousses. Ce qu'ils se dirent, nul ne put l'entendre ; mais, quand le Croate rentra sous les lentisques, son front perlait de sueur. Après avoir arrêté sur Zény un regard d'hyène, il détourna soudainement la tête, et, implantant d'un seul coup dans le sol la lame entière de son couteau de chasse, il la brisa en murmurant :

« Bonne vierge d'Agram, ma protectrice, vous dont je porte le nom ², vous me donnerez la force et la patience. Je ne verserai point son sang, je l'ai juré ; mais il me faut ma vengeance ! »

Et pendant ce temps, à travers les sentiers scabreux des montagnes, un homme se glissait dans l'ombre pour gagner la vallée de Scagliari. Après avoir dépassé Verba, il put voir se dessiner à sa gauche le mont Vermoz, et, de l'autre côté, comme un point noirâtre, comme une saillie du sol, le triple étage du fort de la Trinité, occupé par les Autrichiens. Soufflant, haletant, cet homme s'arrêta alors, suffoqué par la chaleur et la fatigue ; il ôta son maigre turban et secoua à l'air son front à demi rasé. Puis, pour se donner bon courage afin d'achever sa route, entr'ouvrant les basques de sa *gunine* blanche, il examina d'un air triomphant, à la clarté des étoiles, une large montre d'argent qui lui pendait sur la poitrine.

Cet homme, c'était Lazo-Jussich, le bossu ; cette montre, c'était celle de Jean Zagrab.

DEUXIÈME PARTIE.

I — Sous le capuchon.

Dans les plaines de la Bosnie, entre les monts Cémerno et les forêts de l'Herzégovine, aux premières lueurs du matin, une jeune fille était, en train de couper des joncs sur le bord d'un étang ; quelques hommes, étrangers au pays, parurent tout à coup de son côté. Par un sentiment de pudeur, l'enfant se masqua la figure avec une touffe de roseaux qu'elle tenait à la main, et, par un mouvement de curiosité, les étalant en éventail, à travers les tiges à peine écartées, heureuse de voir sans être vue, elle regarda. Ces hommes étaient couverts de poussière et paraissaient avoir fait une longue route. D'abord elle se sentit prise de compassion pour eux ; mais ils avaient un air dur et farouche, et elle eut peur. Ils passèrent ; sa peur se calma, et elle continua de couper ses joncs.

Le même jour, des moines du rit grec, au menton barbu, occupés à épier un petit champ appartenant à leur communauté, aperçurent de loin une caravane de gens à pied, serpentant le long d'une côte montagneuse ; ils crurent à un pèlerinage, ou tout au moins à l'émigration d'une peuplade qui cherchait fortune en changeant de pays. A tout hasard, ils firent des vœux pour l'entreprise et donnèrent même leur bénédiction aux pèlerins. Ce qui étonna les bons pères, c'est qu'un des leurs qui, vu la chaleur grande, avait quitté son froc pour se livrer au travail, ne le retrouva plus quand la caravane se fut éloignée.

Le lendemain, cette même caravane, plus nombreuse qu'à son point de départ, poursuivait sa marche, divisée en deux troupes. La première, composée de jeunes gens alertes, au jarret vigoureux, à l'œil vigilant, éclairait la route.

En tête de la seconde figurait un individu enseveli tout entier sous un costume de moine, et qu'escortaient, le pistolet au poing, deux satellites, l'un à la barbe grise, l'autre à la taille colossale. A sa tournure, pas plus qu'à ses traits, il n'eût été facile de dire quel âge le prétendu moine pouvait avoir. La figure masquée par son capuchon, il lui était permis à peine de distinguer la place où son pied devait poser ; sa robe trop longue, relevée à

la ceinture, à grand renfort de plis, bouffait sur son dos d'une façon toute disgracieuse ; ses mains, croisées sur sa poitrine, moins par un effet de componction pieuse que par une mesure de prudence de ses gardiens, mettaient obstacle au mouvement de ses bras, et le forçaient à un dandinement d'épaules et de hanches renforcé encore par la fatigue du voyage, qui avait gonflé ses pieds et mis ses chaussures en lambeaux,

« Miséricorde ! messieurs, s'écria-t-il tout à coup en se laissant tomber à terre. A quoi bon cette course interminable ? Ne pouvez-vous me tuer ici aussi bien qu'ailleurs ?

— Qui vous dit qu'on veuille vous tuer, monsieur le comte ? lui répondit la barbe grise : allons, levez-vous, et un peu de patience !

— Je ne puis faire un pas de plus. Des pieds déchirés et endoloris supportent mal un estomac vide ! Si vous voulez que je puisse vous suivre, procurez-moi un cheval, du moins !

— Notre cavalerie dort sous les fagots, lui répliqua son interlocuteur avec le plus parfait sang-froid ; mais avant peu elle se réveillera. Patience !

— Patience ! patience ! répéta le faux moine sans bouger de place. Croyez-vous, en me donnant une énigme à deviner, apaiser ma fatigue et ma faim ?

— Qui est-ce qui n'a pas faim ? lui répondit le colosse, son autre satellite ; mais nous approchons du réfectoire et de l'écurie ; allons, en route ! »

Ses deux gardiens le prirent sous les bras et le relevèrent droit sur ses pieds. Le reste de la seconde troupe, après un temps d'arrêt nécessité par ce rapide incident, se remit en marche. A la suite de gens, de toute allure, on y voyait une litière fermée par des rideaux de feuillages et soutenue par de robustes porteurs, aux pieds carrés et aux larges épaules. Dans cette litière, deux femmes, une jeune et une vieille, causaient à voix basse.

« Ecoutez, Margatt, murmurait la jeune à l'oreille de sa compagne, c'est à votre mari qu'a été confiée la garde du prisonnier.... ainsi qu'à Paoli, il est vrai.... Mais celui-ci est vieux, il doit être facile de tromper sa surveillance, d'ailleurs, la nuit, ils se relayent pour veiller tour à tour. Au milieu de ces forêts où nul chemin n'est tracé, il serait si facile de tenter une évasion, la nuit surtout.

— Vous y tenez donc toujours, mignonne ? » répondit la vieille d'un air cauteleux.

Et, tout en maniant, comme par distraction, un bout de la chaîne d'or qui dépassait la ceinture de Chrisna :

« Ah ! si c'était mon petit Georges !... si j'en étais bien sûre !...

— C'est lui, Margatt, c'est lui ! Georges d'Arnstein, le fils unique du comte Frédéric, votre ancien maître ! interrompit Chrisna avec véhémence.

— Comment le savez-vous, mignonne ? qui vous l'a dit ?

— Lui-même ! »

Et par ce pas fait en avant, presque malgré elle, Chrisna se vit forcée d'en arriver à une confidence complète au sujet de la correspondance mystérieuse qu'elle avait trouvé moyen d'entretenir avec le prisonnier. La curiosité de Margatt était satisfaite, mais non son avarice.

Sa maîtresse alors fit luire à ses yeux la riche récompense dont le prisonnier payerait sa liberté, si jamais, grâce à elle, il pouvait la reconquérir.

C'est bien, dit Margatt ; mais voyez-vous, mon enfant, si je ne suis plus tout à fait aussi jeune que vous, je suis plus expérimentée. Quant à moi, ce petit bijou-là serait plus capable de me mettre en appétit de bien faire que la plus belle parole, quelque dorée qu'elle fût. »

Chrisna comprit qu'elle ne triompherait pas de son mauvais vouloir sans une concession : « Après tout, se dit-elle, cette chaîne, m'en servir dans son intérêt, est-ce donc l'en déposséder ? Je lui réserverai sa part toutefois. »

Elle tordit violemment un anneau qui finit par se briser, et, présentant un long fragment de la chaîne à Margatt :

« Tenez, dit-elle, c'est en son nom que je vous le donne. »

La vieille se hâta de glisser son butin dans sa poche ; puis, d'un air de doléance :

« Quel dommage de diviser ainsi en deux un si précieux joyau !

— Mais ne va-t-il pas en avoir besoin lui-même, Margatt, pour payer sa dépense et ses guides, s'il est libre bientôt, comme je l'espère, puisque vous consentez à nous seconder auprès de votre mari ?

— Moi, vous seconder ! s'écria la vieille ; ai-je dit un mot de cela ? Que voulez-vous que j'obtienne de M. Dumbrosk ? Il y a huit ans qu'il me boude ! »

Sans se décourager devant ce revirement subit, Chrisna essaya de faire comprendre à sa camériste que Dumbrosk serait peut-être moins rebelle à une réconciliation qu'elle ne le pensait. Le temps devait l'avoir éclairé sur ses véritables intérêts. Plus d'une fois sans doute, au milieu de ses fatigues et de ses privations, il avait dû regretter le séjour d'Edenbourg. A l'idée que, grâce à la protection du nouveau maître de ce domaine, sauvé par lui, il y

pourrait retrouver le bien-être et la sécurité, n'était-il pas possible que ses sentiments changeassent tout à coup ? Qui pouvait dire s'il ne finirait pas par faire un bon mari ? Les hommes qui ont le plus aimé le bruit et la guerre sont souvent ceux-là qui, plus tard, apprécient le mieux le calme et le repos.

Toujours en modérant sa voix, Chrisna continua de parler dans le sens de la réconciliation et d'une récompense assurée.

Les petits yeux ronds de Margatt brillaient d'une lueur inaccoutumée ; sa bouche, que le pli du sourire n'avait jamais marquée, s'entr'ouvrait demi-béante ; son cou et ses épaules se ramassaient, se rengorgeaient, et, grâce à la projection de son nez arqué, elle ressemblait alors assez bien à une chouette qui s'apprête à pousser un cri. Ce cri, que la vieille laissa enfin échapper, ce fut un cri de bonheur !

Le croira-t-on ? ce qui vient de remuer le plus Vivement ses espérances et de donner aux fibres desséchées de son cœur comme une secousse galvanique, Ce n'est ni l'appât de la récompense, ni son retour à Œdenburg ; c'est avant tout, par-dessus tout, l'idée enivrante qu'elle va peut-être reconquérir l'amour de son géant, et passer près de lui des jours filés de soie et d'or.

Non loin du palanquin, deux hommes, marchant du même pas, le fusil en bandoulière, causaient entre eux, mais un seul des deux causeurs semblait s'exprimer avec expansion et familiarité,

« Je puis te confier, à toi, ce que je me garderais bien d'avouer aux miens, disait celui-ci ; mais sa froideur même, a donné de la consistance à un goût que je ne croyais que passager ; je l'aime plus qu'il n'est permis d'aimer à un homme de guerre. Sa présence m'est devenue tellement indispensable qu'il faut qu'elle nie suive partout, même dans cette expédition où le succès dépend d'un coup de main, où elle petit devenir une gêne. Que veux-tu ? c'est plus fort que moi.... Qu'y faire ?

— Et t'a-t-elle jamais aimé, elle ? lui demanda sort compagnon,

— Qui peut connaître le cœur des femmes ? mais pourquoi non ? c'est librement qu'elle est venue me trouver. Cependant, depuis quelque temps, elle est de glace à mon approche ; quand elle attache ses yeux sur Moi, j'y surprends des regards aigres et courroucés.... Peut-être, poursuivit Zény, en a-t-elle assez de la vie que nous menons, Le croirais-tu ? j'ai eu cette pensée de me retirer avec elle en Russie et d'y demander du service au tzar. Ne doit-il donc pas son appui à tous ceux qui ont combattu pour la cause des Slaves, qui est la sienne ? Ce projet.... qui sait ?.... je n'y renoncé pas

encore, car Chrisna.... Mais c'est assez t'entretenir de mes faiblesses, dit-il en s'interrompant ; tu finirais par me mépriser, A ton tour, Jean, dé me faire tes confidences. A défaut d'amourettes, conte-moi tes aventures de soldat ; car tu n'as peut-être jamais aimé, toi ?

— Une fois.... seulement une fois.

— C'était donc sérieux ?

— Je te mettrai à même d'en juger.... plus tard.

— Pourquoi pas à l'instant ?

— C'est une longue histoire, et j'ai l'haleine Courte quand je suis en marche... Mais je ne comprends rien à la route que tu nous fais suivre, Zény, Continua Zagraben détournant la conversation. Nous nous dirigeons vers le golfe de Narente, et je ne devine guère Comment nous pouvons approcher du but et toucher à la Dalmatie en suivant les terres de la Bosnie et de l'Herzégovine turque.

— L'Herzégovine n'est turque qu'à moitié, camarade objecta Zény d'un air entendu. Encore une demi journée, et ces forêts deviendront autrichiennes, et, toujours abrités par elles, nous arriverons à ne plus être séparés de l'habitation du vieux Magyar que par des montagnes, où il sera facile de déguiser notre nombre, Va, va, notre plan n'a pas été mal combiné.
»

Le front de Zagrab se plissa sous une pensée inquiète.

« Tu peux avoir raison, Zény, dit-il ; mais je songe à mon congé près d'expirer.

— Sois tranquille, mon brave ; une fois l'expédition faite, la première barque venue peut te conduire lestement d'un golfe à l'autre. »

Dans ce moment Marko vint interrompre l'entretien.

« Général, dit-il, nous approchons ; tu peux donner le signal. »

Non loin de là, dans une vaste clairière de la forêt, trois Tartares cumans, étendus sous un chêne, les yeux à demi fermés, peuplaient de leurs rêves le désert qui les environnait. Comme par l'effet d'un mirage, leur fée Délibaba leur faisait entrevoir, à travers les chaudes vapeurs qui s'élevaient de terre, les cabanes de roseaux délaissées par eux sur les rivages accidentés de la Theiss.

Dans la clairière, une vingtaine de chevaux, libres du frein, dormaient, enfoncés dans les hautes herbes. Sans le roucoulement des ramiers, le silence le plus profond aurait régné dans ces solitudes. Tout à coup un cri d'aigle, trois fois répété, se fit entendre. Les chevaux bondirent sur place et

poussèrent des hennissements prolongés ; les trois hommes se levèrent, et, secouant leur front, à l'effet d'en déloger les songes :

« C'est lui ! » se dirent-ils.

Quelques instants après, les Tartares cumans recevaient les félicitations de toute la bande ; par l'ordre des chefs, des monceaux de ramée, entassés derrière d'impénétrables massifs, étaient jetés bas, fouillés, et l'on en retirait des brides, des selles, des mors et même des armes et des provisions, enfouies là deux mois auparavant, alors que les Slaves, après des revers multipliés, avaient dû d'abord s'abriter derrière la frontière de Bosnie.

Tandis que les uns s'occupaient à équiper les chevaux, que les autres prenaient le repos et la nourriture dont ils avaient besoin, le prétendu moine s'assit sur le tronc d'un arbre abattu par le vent. Un de ses gardiens(c'était Paoli), le prenant en pitié, renversa son capuchon pour lui permettre la vue du ciel, et de ce froc grasseyé qui ne semblait dérober aux regards qu'un être difforme, un autre Lazo-Jussich, sortit une jeune tête aux cheveux blonds et bouclés, quoique étrangement emmêlés et aplatis pendant la route, sous le poids du capuchon.

Georges Zapolsky pouvait avoir de vingt-trois à vingt cinq ans ; ses traits étaient délicats et fins ; sa peau, blanche comme celle d'une femme, conservait une pâleur mate que la fatigue du voyage ou les ténèbres de son cachot ne pouvaient seules lui avoir donnée. Dans le son de sa voix, dans son œil bleu, comme dans son attitude, il y avait tout ensemble quelque chose d'indolent, de voluptueux et d'ironique, qui annonçait suffisamment que ce descendant d'une race puissante avait usé sa vigueur hongroise au frottement d'une civilisation efféminée.

Toute évasion paraissant impossible en ce moment, Paoli délia la courroie qui retenait les mains du prisonnier, et demeura seul près de lui. Le jeune comte le remercia d'un geste courtois. Ensuite, il se détira les bras, étendit ses doigts, si longtemps comprimés, avec une joie d'enfant ; puis, se levant un instant, redressant sa taille svelte et cambrée, il répara tant bien que mal le désordre de sa coiffure, jeta autour de lui un regard tout à la fois calme et curieux ; après quoi, se faisant d'une des branches de l'arbre un appui, un dossier, il s'étendit nonchalamment sur le tronc comme sur un divan.

« Comment vous sentez-vous, monsieur le comte ? lui demanda Paoli.

Mieux, beaucoup mieux déjà ; mais j'ai les pieds horriblement endoloris. Par bonheur, ajouta-t-il en souriant à son vieux gardien, je ne toucherai plus

terre maintenant, puisque votre cavalerie est enfin sortie de dessous les fagots !... Vous voyez que je tiens le mot de l'énigme ! J'y ai mis le temps ! J'aurai un cheval, n'est-il pas vrai ?... Vous me l'avez promis !...

— Et je vous tiendrai parole, jeune homme, lui répondit le *Polonais* d'un air presque paterne.

— Et quelle sera la durée de cette halte ?

— Deux heures au moins.

— Vive Dieu ! deux belles heures de soleil ! Cela compte dans une vie qui peut être courte.... Mais devons-nous voyager longtemps ainsi ? et quel est le but de cette interminable promenade ? »

Paoli rentra dans son attitude sévère, et garda le silence.

« Pardon si j'ai été indiscret, reprit le jeune comte ; puis-je savoir du moins où nous sommes, et quel est le nom de cette belle forêt, dont le soi est si raboteux pour les pauvres piétons ? »

Même silence de la part de Paoli.

Allons, décidément, il paraît que mes questions ont une importance que je ne leur soupçonnais pas, » dit-il comme se parlant à lui-même.

Et, prenant une position plus commode sur son divan rustique :

« Ah ! si mon ancien gouverneur, l'abbé Giuliani, apprenait que, depuis trois jours, je parcours en touriste des contrées dont je ne sais pas même le nom, que penserait-il de son élève, lui qui faisait du point d'interrogation l'élément principal de tout voyage fructueux ? Et mes bons amis de Vienne, eux qui me croient à Rome ou à Naples, jouissant des plaisirs du *Corso*, ou visitant les ruines de Pompéi, en attendant les fêtes du carnaval, quelle serait leur stupéfaction s'ils savaient que le Pompéi où je suis descendu n'a été qu'une froide caverne du Monténégro, et que tous mes joyeux travestissements pourront bien se borner à cette vilaine robe de moine ! »

Les yeux fixés vers la terre, il évoquait ainsi le souvenir de son ancien précepteur et de ses amis absents, peut-être pour oublier avec eux l'étrange compagnie qui l'entourait, quand deux ombres, de forme féminine, glissèrent jusqu'à l'arbre sur lequel il était étendu. Il releva la tête.

Suivie de Margatt, Chrisna, le front haut, avec sa démarche de Diane chasseresse, passait devant lui.

« Quelle est cette femme ? demanda-t-il aussitôt à Paoli.

— Que vous importe ?

— Pardon !... c'est juste ; j'oubliais.... Elle est bien belle ! »

La question du jeune captif était sincère ; son étonnement n'était point simulé ; jamais, avant ce jour, n'avait vu sa protectrice.

Celle-ci entendit clairement le témoignage d'admiration qui venait de lui être adressé, et une rougeur subite lui couvrit le visage. Elle tourna lentement les yeux vers le faux moine en essayant de prendre un air de calme et d'insouciance ; et, à son tour, elle fut sur le point de se trahir par un mouvement de surprise, presque d'effroi, en le trouvant si beau.

Elle, non plus, n'avait jamais aperçu, sinon la nuit, et au milieu du tumulte d'une alerte, ce prisonnier au sort duquel elle s'était si vivement intéressée. A son aspect elle eut comme honte de son dévouement. Dans son trouble, oubliant qu'elle était venue là, non-seulement pour se montrer, mais avant tout pour se faire reconnaître, pour faire comprendre au malheureux que, dans les forêts de l'Herzégovine comme dans les vallées du Monténégro, quelqu'un veillait sur lui, elle continua son chemin, tandis que le jeune homme la suivait de son regard émerveillé.

Paoli ayant alors annoncé à Georges qu'on allait songer à apaiser la faim qui le tourmentait :

Ah ! pas encore, répondit celui-ci en reprenant son ton de légèreté railleuse, à travers lequel cependant ses vrais sentiments se faisaient jour, pas encore, mon cher gardien, je vous prie ! ce serait vraiment trop de jouissances à la fois. Il faut savoir les ménager, surtout quand elles sont rares. De l'air, du repos, de la lumière, n'en était-ce pas assez pour le moment, même sans cette apparition charmante ? »

Quelques minutes après, armée d'une de ces ruses familières à toutes les femmes, Chrisna revint sur ses pas. Sa main, qui se portait alternativement à ses cheveux et à sa ceinture, ses yeux qui furetaient çà et là, le long de la route qu'elle venait de parcourir, semblaient témoigner qu'elle avait égaré quelque objet, détaché de son corsage ou de sa coiffure. Courbée en deux, et paraissant la seconder dans ses recherches, la camériste, cette fois, marchait à distance devant elle.

Margatt ! dit la jeune femme en élevant la voix de façon à être entendue de tout autre que de sa servante, ne perdons pas courage.... Pour ma part, j'ai bon espoir.... Tenez les yeux bien ouverts »

Le reste de la phrase ne s'adressait qu'à dame Margatt directement.

Au son de cette voix, dont le doux écho se réveilla tout à coup dans son souvenir, Georges tressaillit : sa protectrice invisible venait de se dévoiler à ses yeux ! Puisqu'elle est belle, elle est puissante. Il peut donc compter sur

son appui, avoir foi en ses promesses ! En dépit de ses douleurs à peine assoupies et des figures sinistres dont il se sait entouré, déjà les songes dorés lui arrivent ; il rêve la liberté, plus que cela peut-être ! Depuis qu'il a vu sa bienfaitrice, sa reconnaissance envers elle s'est décuplée ; et à l'âge d'Arnstein, ce qu'on doit en reconnaissance, on le paye en amour.

Témoin de son agitation, et se détournant pour ne pas rencontrer son regard, Chrisna s'éloigna de nouveau, en se posant un doigt sur la bouche.

Arnstein mit une main sur son cœur.

Assis sur l'un des plis traînants du froc de son prisonnier, et bien tranquille sur celui-ci, qu'il sentait se mouvoir derrière lui, de ces signes, de ces transports, de ces regards, le vieux Paoli n'a rien vu, rien observé.

Mais un autre a tout observé et tout vu pour lui ; et cet autre, c'est Pierre Zény !

II — Autrefois.

Georges Zapolsky, comte d'Arnstein du chef de sa mère, avait dans les veines un mélange de sang autrichien et de sang hongrois ; mais le type sarmate s'était presque entièrement effacé chez lui ; sa mère était Allemande.

Un jour, au retour d'une campagne, le comte Frédéric Zapolsky vit, dans la longue avenue de chênes du vieil Œdenburg, venir au-devant de lui, à la tête de nombreux vassaux, la comtesse, portant dans ses bras son fils, ce fils unique, né la veille de son départ, et le cœur lui battit de joie et d'orgueil. Dès qu'il tint entre ses mains cet enfant frêle, blond et rose, son front se plissa soudainement, comme de honte et de confusion.

« Par saint André ! murmura-t-il, celui-là ressemble plus à un Saxon qu'à un Magyar !... Quelle figure fera-t-il un jour à la chambre des magnats, au milieu des chevelures noires et des faces bronzées ! Mon frère Ladislas avait-il donc raison de s'opposer à mon alliance avec une fille de l'Autriche ? »

Et, sans l'avoir caressé, même du regard, il rendit l'enfant à sa mère.

Plus tard, oubliant sa vanité de race, revenu à ses sentiments naturels et contemplant son fils avec amour, le comte disait à sa femme :

Élisabeth, il vous ressemblera ; il vous devra sa beauté ; je veux qu'il me doive, à moi, sa force et son courage ; il faut que, de bonne heure, l'exercice

des armes et du cheval développe et transforme ces membres chétifs et délicats ; nous chargerons le grand air et le soleil de lui dorer la peau ; je veux que cet enfant, la dernière goutte du sang royal de Jean Zapsky, soit élevé aussi rudement que celui du plus infime de nos paysans slaves. C'est ainsi que de notre *fille* j'aurai fait un garçon, un homme, un hussard, un centaure, un cligne descendant d'Arpad ! »

Il ne tint pas au comte Frédéric de mettre entièrement son projet à exécution. Dès ses premières années, enlevé aux soins des femmes, le petit Georges, l'été, allait tout nu, exposé aux ardeurs d'un ciel dévorant ; l'hiver, les pieds à peine chaussés, le corps à moitié recouvert d'une petite *bunda* (casaque de peau de mouton), il s'ébattait au milieu de la boue neigeuse, avec ses jeunes et rustiques compagnons du village.

« Georges, disait le comte à l'enfant, qui, alors, l'écoutait le regard fixe, mais sans essayer même de le comprendre, le peuple auquel tu appartiens est un peuple de soldats. Après avoir secoué le joug des Turcs, après avoir dompté les vieilles races confondues avec la nôtre, il nous faut rester debout et à cheval pour les maintenir ; la Hongrie, c'est un camp ; c'est contre les Barbares une des frontières armées de l'Europe, comme autrefois, du côté du Nord, la Pologne. Nous avons confié la garde de nos libertés à l'Autriche ; nous, devons donc nous battre, pour nous d'abord, pour elle ensuite, contre elle peut-être.... Je t'expliquerai cela plus tard.... Mais voilà pourquoi ceux de la grande famille magyare doivent rester sans cesse la main au sabre. C'est une vie de fatigues, mais qui a ses douceurs, car c'est aussi une vie de dévouement. »

Et, après ce discours ou quelque autre du même genre, lui faisant monter sans selle un petit *joughe*, espèce de chevaux vifs et infatigables qui n'appartiennent qu'à la Hongrie, tous deux, pendant des heures entières, s'enfonçaient au grand galop dans les *pustaz*, vastes pâturages semés le long du Danube et se prolongeant encore au delà du fleuve, dans une étendue immense, jusqu'au désert de Barmegh.

Georges avait alors sept ans ; selon les vœux de son père, sa peau, naguère si blanche, d'un tissu si fin, s'était, non positivement dorée, mais roussie, durcie sous le soleil, et toutes les femmes du château, caméristes et autres, maugréaient tout bas contre leur seigneur, qui avait tenu ainsi à donner à un si bel enfant une carapace de bohémien.

Cependant l'élève commençait à manquer à la tâche ; à la suite de ses courses dans les *pustaz*, il fût atteint d'une fièvre qui se prolongea assez

longtemps. Malade, il retombait nécessairement sous la protection de sa mère. A peine entré-il en convalescence, qu'elle cessa de venir veiller auprès de lui. Aux questions du petit Georges, on répondait :

Elle est indisposée ; elle est malade aussi. »

Puis, dans le château, les figures devinrent graves et silencieuses. L'enfant cessa d'interroger.

Un matin, le comte, pâle et sombre, entra dans sa chambre, le fit habiller, le prit par la main et le conduisit droit à l'appartement de sa mère, après avoir pu à peine articuler ces paroles :

Mon fils, préparez-vous à la plus grande des douleurs ! »

Les volets étaient fermés quoiqu'il fit jour, et des bougies brûlaient çà et là et jusque près du lit de la comtesse. Assise sur ce lit, les pieds sur l'estrade, et soutenue par des coussins, celle-ci, richement vêtue de velours violet, portait des perles dans ses cheveux, à son cou ; des brandebourgs d'or, rehaussés de perles aussi, ornaient les fausses boutonnières de sa robe, dont les basques écartées laissaient voir, au bas d'un jupon de satin, l'écusson des Zapolsky, leur devise et la figure symbolique et fatale du moine blanc. L'ornement national des dames hongroises, le long voile de mousseline, descendait de la tête de la comtesse sur ses épaules et venait recouvrir ses mains, étincelantes de pierreries.

En pénétrant dans cette chambre, le pauvre Georges entendit d'abord comme un murmure confus, des soupirs, des paroles prononcées à voix basse. Terrifié, frémissant, il marche le front courbé, pressentant le malheur dont il est menacé, mais n'y pouvant croire encore. Levant enfin les yeux, il voit sa mère parée de ses plus riches vêtements, toujours belle, et qui semble lui sourire ; il pousse un cri de joie et s'élance vers elle. Au milieu de son élan, son père l'arrête :

« Mon fils, agenouillez-vous et priez Dieu pour votre mère : elle est morte ! »

Et l'enfant s'évanouit en poussant un sanglot, longtemps répété par tous les gens de la maison.

Un an plus tard, une autre scène d'un caractère tout différent, et qui devait aussi rester dans sa mémoire, se passait sous ses yeux dans ce même château du vieil OEdenburg.

C'était en 1809. Déjà maîtres de Vienne, les Français sentaient cependant se débattre encore sous eux l'aigle à double tête. Après l'affaire douteuse d'Essling, Napoléon offrit aux Hongrois de les reconnaître et de les

maintenir comme puissance libre et indépendante, s'ils voulaient se séparer de l'Autriche, ne leur demandant même que leur neutralité. A cette proposition, qui l'eût tentée peut-être si l'Autriche eût été triomphante, la noble et fidèle Hongrie de Marie-Thérèse ne répondit que par un rugissement de guerre. L'insurrection fut proclamée ; l'insurrection, c'est-à-dire la levée en masse contre l'étranger ; le dernier homme, le dernier cheval, le dernier écu mis au service du pays !

Un jour Georges entend le clairon retentir dans la grande avenue des chênes ; les vastes cours du château se remplissent de cavaliers en brillants uniformes et de villageois à peine vêtus, à peine armés, mais presque tous se tenant fièrement en selle sur l'humble coursier, leur élève, leur compagnon, et qui traînait leur charrue la veille. Ce sont les plus alertes et les plus braves d'entre les vassaux du vieil Œdenburg.

Près d'eux sont les paysans nobles, chaussés de l'éperon ; dans leurs rangs flotte l'étendard national, vert, blanc et rouge. Bientôt les clairons se rapprochent en sonnant la marche de Rakotzi, le vieux héros magyar, et l'un des glorieux ancêtres du comte Frédéric. Au même instant, celui-ci, en grand costume de colonel de hussards, se montre sur le haut perron du château ; un hurra général l'accueille, les bannières s'agitent, les sabres brillent au soleil : *Eljen ! Eljen !* (Vivat !) crie la foule en s'alignant tant bien que mal pour être passée en revue.

Le comte parcourt les rangs, puis il fait demander son fils :

« Que n'as-tu déjà quinze ans, Georges ! c'est à mes côtés que tu recevrais le baptême de feu. Quoi qu'il arrive, rappelle-toi ce que tu es et de qui tu descends ! »

Le prenant dans ses bras, il l'embrasse et, confus de sentir son cœur se fondre au milieu de l'étreinte, il donne brusquement le signal du départ, en adressant un dernier regard à son fils.

C'était un suprême adieu.

Un instant après, l'enfant battait des mains et poussait des cris joyeux en entendant la marche de Rakotzi, qui, en sons éclatants, se prolongeait sous la grande avenue, des chênes.

Resté entre ses aïeuls de père et de mère, Georges, comme s'il eût voulu suffire seul à animer autour de lui ces grandes cours désertes, ces longs appartements silencieux, devint bientôt tapageur et intraitable ; il sembla se multiplier à ce point qu'on eût dit qu'une troupe d'écoliers s'était déchaînée dans le vieux manoir. Les portes s'y ouvraient, s'y fermaient avec violence ;

les cloches y tintaient d'elles-mêmes ; la chapelle se trouvait illuminée, tandis que le chapelain, l'honnête abbé Giuliani, dormait encore.

Pour calmer cette fougue, les trois vieillards, les deux aïeuls et l'abbé, réunis en conseil, décidèrent que l'adolescent irait faire ses études dans les universités. Il entra d'abord à celle de Presbourg ; deux ans après, à celle de Vienne, toujours sous la surveillance du bon abbé Giuliani.

Jusque-là, à vrai dire, Georges, mélange d'énergie et d'indolence, s'abandonnant tour à tour à ses folles inspirations de jeunesse et aux bons instincts qu'il tenait de sa race, n'avait point encore laissé entrevoir à ses mentors des tendances de perversité et d'indiscipline réelles. Mais il touchait à cette époque critique de la vie où le caractère, indécis encore, cherche une base pour s'asseoir et se fixer ; où les passions, inertes en apparence, commencent pourtant à inquiéter les sens par leur prochaine et mystérieuse éclosion. Par une aveugle et fatale exigence de la société, dans ce moment qui va décider de leur avenir, nos fils sont au collège ou dans les universités, et celui qui recueille, qui dirige les premières aspirations de leur âme, qui est-ce ? C'est le premier venu, c'est un camarade, ce n'est plus la famille !

Il en fut ainsi de Georges. Parmi ses condisciples se trouvait un jeune garçon, de quelques années plus âgé que lui, railleur, sceptique, un de ces philosophes précoces et frivoles qui se targuent de désillusion lorsqu'ils n'ont pu encore entrevoir la valeur des choses ; qui écartent dédaigneusement la coupe avant même d'y avoir posé leurs lèvres. Tel était Christian ; Christian ne manquait, du reste, ni d'esprit ni de savoir. Il possédait cette gaieté *humoristique*, mêlée de folie et de gravité, des beaux esprits teutons ; sous ce vernis brillant du vice, qui attire et séduit les têtes légères, peut-être existait-il en lui plus de bon sens et de droiture qu'il n'en voulait faire paraître.

Sa vanité avait mis au défi sa raison, et il avait pris parti contre cette dernière,

Georges se laissa éblouir ; en dépit des remontrances de son gouverneur, vieillard au cœur pur, mais à l'esprit nul, qui pressentit le danger sans savoir le prévenir, il voulut à toute force se faire l'ami de ce sceptique fanfaron qui se vantait de ne croire à rien, pas même à l'amitié !

Au sortir de ses études universitaires, Georges, toujours en compagnie de l'abbé, alla visiter les grandes capitales de l'Europe. Des lettres de recommandation du puissant Metternich, allié à sa famille maternelle, le

firent bien accueillir partout, sa jeunesse et sa bonne mine y aidant. Au milieu des attentions, des prévenances dont, grâce à ce haut patronage, il se voyait l'objet, le goût du luxe et, du plaisir s'était développé en lui ; il avait commencé à mettre en pratique cette maxime favorite du philosophe Christian :

L'intelligence de l'homme doit être la servante de ses sens ; celui qui ne sait pas tout ramener, à son bien-être positif est un maladroit ou un sot. »

De retour à Vienne, maître de sa fortune, déjà grandement ébranlée par les frais de l'insurrection de 1809, Georges se jeta dans des dépenses folles, capables de compléter sa ruine. L'abbé osa faire des remontrances.

Ne dois-je pas soutenir dignement le nom de mon père ? » répondit le jeune homme.

Et ce nom, il le répudiait en quelque sorte, comme sentant par trop le barbare, le Sarmate, *la peau de mouton*.

Dans les hauts salons aristocratiques de Vienne, ce n'est plus un Zapolsky qu'on annonce, c'est le comte d'Arnstein, le parent du prince de Metternich. Celui-ci, suivant en cela la politique constante de l'Autriche, a aidé à la métamorphose, ravi qu'il était de germaniser un lionceau magyar, le descendant du royal compétiteur de Ferdinand I^{er}.

Georges a si bien accepté son nouveau rôle qu'il va jusqu'à s'enorgueillir d'oublier la langue et les habitudes de son pays natal. Préoccupé avant tout de fêtes et d'intrigues, il s'inquiète peu de savoir si l'argent qu'il prodigue lui est fourni par la Hongrie et si sa place reste vide à la chambre des magnats. Il a perdu cet amour instinctif de la patrie, ce sentiment de la nationalité, si puissant parmi les vainqueurs des Slaves.

Dieu a dit le mot de la création en langue magyare, et, s'il daignait encore se montrer aux hommes, c'est sous le costume national des Hongrois qu'il leur apparaîtrait ! »

Ce vieil adage, répété presque dévotieusement le long du grand fleuve, de Presbourg à Pesth, de Pesth aux écueils du Danube, et que son père lui-même redisait avec fierté, excite maintenant les joyeuses moqueries du comte d'Arnstein. Non-seulement il refuse de voir Dieu *en hussard*, mais il a cessé d'arrêter sa pensée sur lui ! Il ne reconnaît plus qu'un dieu, le plaisir, et quand, au service de cette divinité, terrible par les déceptions dont elle paye ses fidèles, il a épuisé ce qui restait en lui de croyances et de forces, pour se régénérer il se met en tête de devenir dieu lui-même !

Devenir dieu n'est pas aujourd'hui, surtout en Allemagne, chose bien rare. Il ne faut, pour cela, qu'arriver au dernier échelon philosophique de l'école d'Hegel. C'est la négation de tout ce qui n'est pas soi ; c'est l'adoration de l'individu par l'individu ; c'est l'homme se prosternant devant sa glace ; c'est l'égoïsme enfin élevé à la hauteur d'un culte. Cependant, rendons justice à Arnstein, ce n'était point tout à fait dans ce sens qu'il l'entendait.

Voici comment ce beau projet lui fut inspiré et ce qui s'ensuivit.

Au débotté d'un voyage fait à Paris, un matin, Christian arrive inopinément chez son ancien condisciple. Le philosophe avait mangé le mince patrimoine qui devait lui revenir ; il s'était fait peintre pour être quelque chose, et, toujours sceptique, à peine s'il croyait même à son talent.

L'artiste et le grand seigneur, en vertu du droit de compagnonnage universitaire, n'avaient pas cessé de vivre sur un pied d'égalité parfaite ; si l'un des deux se courbait devant la supériorité de l'autre, c'était le noble descendant de Jean Zapolsky.

Christian trouve Georges enveloppé dans une soyeuse robe de chambre, étendu sur un divan et les paupières à moitié closes.

« Dors-tu ? lui dit-il ; est-ce que notre bonhomme d'abbé vient de te servir un de ses ragoûts de morale, assaisonnés de latin de cuisine et de grec frelaté ? Sais tu encore le grec, toi, Georges ?

— Ma foi, non ! le grec, c'est du magyar pour moi aujourd'hui. Quant à l'abbé-je l'ai envoyé à OEdenburg surveiller mes créanciers, qui sont en train de faire la coupe de mes bois.

— Et comment mènes-tu la vie ?

— Je la traîne.

— Tu n'es donc plus amoureux ?

— Pendant ton absence, je crois l'avoir été une fois.

— Une grande dame, sans doute ? brune, j'espère ?

— Une jeune fille, ... blonde.

— Tu es blond toi-même ; cet amour-là est contraire à la loi de nature, qui, pour maintenir son niveau, veut que les extrêmes et les contrastes se rapprochent,

— C'est possible, mais c'est justement à cause de la couleur de ses cheveux que je m'y suis laissé prendre.... j'ai horreur des blondes.

— Le mot doit être joli, mais je ne le comprends pas.

— Eh ! sans doute ! reprit Arnstein ; je n'étais point en garde contre elle.

— Et le succès ?

— Dès le premier mot, nous nous sommes entendus.

— Vivat !

— Mais, au second, tout était fini.

— Comment cela ?

— Je lui ai dit : Amour ! » Elle m'a répondu : Mariage. » Je me suis enfui, je ne l'ai plus revue ; je l'ai oubliée, mais n'importe !. Il me semble que, depuis ce temps, j'ai contracté une affreuse maladie.

— Laquelle ?

— Je m'ennuie.

— Aussi pourquoi, imprudent, toujours porter ton cœur dans les hautes régions, où l'air lui manque, où le froid le pénètre ? Ce sont les grandes daines qui t'ennuient !

— Que faire alors ?

— T'adresser aux petites ! Cela demande moins de soins et coûte moins d'argent. »

Arnstein fit un geste de répulsion, croisa sa robe de chambre et s'enfonça entre les coussins de son divan.

D'où vient cet air de fâcheuse humeur, monsieur le comte, quand je veux vous sauver à la fois de votre ennui et de votre ruine ? reprit Christian en élevant la voix d'un ton magistral ; faisons usage de notre bon sens, s'il vous plaît ; discutons et comparons. Qui êtes vous presque toujours auprès de vos belles dames ? Une distraction, un joujou pour amuser leur caprice, un drapeau de plus conquis à leur panoplie amoureuse, un nom ajouté à leur liste ; puis, après, un souvenir douteux, souvent une gêne, quelquefois une honte, une espèce de fantôme terrifiant quand arrive pour elles le temps de la dévotion. Pour un galant homme, le beau rôle à jouer, vraiment ! Et je ne mets pas en compte ici la contrainte humiliante qu'il faut s'imposer, les ruses hypocrites et dégradantes auxquelles il faut avoir recours ; sans quoi, l'enfer s'allume autour de vous, l'éclair brille dans les yeux des maris et des frères ; les épées se croisent ; le sang coule.... misère ! Et tout cela pour obtenir à genoux un regard étudié, un rendez vous frissonnant et rapide, où l'on parle d'amour en suant la peur ! Fouillez au cœur de votre idole, qu'y trouverez-vous, monsieur le comte ? Vanité, oripeau, clinquant, mensonge ! Ah ! qu'il n'en est pas ainsi, mon brave camarade, avec les simples filles du peuple ! Ma maîtresse, à moi, me rit ouvertement à la face du soleil, en montrant ses dents blanches et lisses comme les écus d'un usurier ; du plus

loin qu'elle m'aperçoit, son œil se remplit de joyeuses étincelles, et, le front levé, me désignant de la main, elle dit à ses compagnes : Voilà mon amant ! » Le soir, sous les vertes allées de l'Augarten ou du Prater, fière de se suspendre à mon bras, elle marche, la tête sur mon épaule, en babillant à demi-voix ; au Casino, après la valse, c'est elle qui remplit ma chope, et qui, quelquefois, m'aide à la vider. Je fais un geste, elle me devine ; je dis un mot, elle ne craint pas de me suivre jusque dans ma mansarde, et, triomphante, battant de l'aile, elle chante à ma fenêtre avant de la fermer. N'est-ce pas là de l'amour vrai, Georges ? de l'amour en plein rapport ? et cet amour, que m'a-t-il coûté ? Une petite croix d'or le jour de la Sainte-Rosalie, et un collier de graines d'Amérique à la veille de Noël ? »

Georges hochait la tête et s'enfonçait de plus en plus dans ses coussins.

« Oh ! mon digne gentilhomme, une semblable maîtresse vous couvrirait de confusion, n'est-il pas vrai ? mais près de ces braves filles il y a plus d'un rôle à jouer : d'abord, celui d'amant, c'est le seul qui me convienne ; toi, tu peux y joindre, et à peu de frais, celui de magicien ! Te vois-tu, Georges, pénétrant, sous une apparence modeste, dans l'humble réduit habité par une jeune et jolie ouvrière qui, douze heures par jour, reste courbée sur l'aiguille qui la fait vivre à peine ; d'abord, tu te fais aimer pour toi-même, comme on dit dans les opéras-comiques français ; puis, soudain, tu passes à l'autre rôle ; d'un coup de baguette, tu changes les robes d'indienne en robes de soie ; les deux chaises de paille en fauteuils de drap rouge, avec rosace noire ; les meubles de merisier en bois d'acajou ou de palissandre ; la faïence en porcelaine ; les graines d'Amérique en grains de corail ; et le galetas devient une délicieuse chambrette, dans laquelle la plus heureuse des créatures se prosterne devant toi pour t'adorer : car, avec l'amour, ne viens-tu pas de lui apporter tous les autres biens de la vie ! À ses yeux, tu n'es plus un homme, tu es un dieu ! et, par la perruque de mon grand-père, monsieur le comte, il me semble que jouer le rôle d'un dieu, ce n'est pas déchoir ! »

Arnstein s'était dégagé de ses coussins. Il resta quelque temps pensif, la main au front.

Sais-tu que tu me tentes ? dit-il ensuite à Christian ; je me sens affriandé du personnage, non de celui d'amant.... mais de l'autre. Le sort en est jeté ! Dès demain, je me transforme en dieu ! »

Le lendemain, dans le faubourg de Léopoldstadt, Georges, vêtu avec la plus grande simplicité, accoste une jeune ouvrière dont l'œil sourit à travers

les dentelles de coton de sa cornette.

Wilhelmine le prend pour un étudiant, et rien que sur sa bonne mine lui accorde un premier rendez-vous. Bientôt Jupiter sort de son nuage et l'éblouit. Cependant, si la belle ne dédaigne ni les robes de soie, ni les meubles de palissandre, elle a encore une ambition plus haute, celle d'entrer au grand théâtre de Vienne en qualité de figurante. Un coup de baguette, et ses vœux sont comblés. Georges vient d'obtenir pour elle un ordre de début. Le jour de gloire est arrivé ; fille d'un ancien comédien, Wilhelmine obtient un succès immense, et quand, pour la complimenter, le comte d'Arnstein se présente à sa loge, il en trouve les abords déjà obstrués d'adorateurs.

Le dieu rencontre une déesse, son égale.

De tous côtés, les offres les plus brillantes pleuvent autour de la triomphante Wilhelmine ; mais Wilhelmine a le cœur reconnaissant ; du doigt elle désigne son jeune protecteur, et la bande effarouchée des aspirants disparaît aussitôt, sauf les plus expérimentés, qui se disent : « Nous attendrons ! »

Pour ne pas être ingrat, Arnstein devait la dédommager de son rare désintéressement. Nouveau coup de baguette, et la soie se transforme en velours, en brocart ; le palissandre en bois de rose et de citron ; le collier de corail en rivière de diamants. Puis, un beau soir, Georges trouve fermée pour lui la porte de la maison qu'il avait donnée à Wilhelmine. Christian l'y a supplanté. L'amant vient de chasser le dieu !

Furieux comme un simple mortel, Georges écrit à Christian :

« Vous êtes un ami déloyal et traître ; ce soir, à six heures, je vous attends avec des armes dans la petite avenue du *Prater*. »

Christian lui répond par le même courrier :

« Tu n'es encore qu'un écolier ; ce soir, à six heures, j'irai te demander à dîner. »

En l'abordant, Christian lui dit :

« Comment ! je te conseille un amour à bon marché, une divinité économique, un Éden meublé d'acajou, et le rôle de dieu que tu choisis, c'est celui de Jupiter pluie d'or ! Les bois d'Edenburg sont déjà engagés ;

je commençais à trembler pour les pierres du château. Voilà pourquoi je t'ai soufflé ta Danaé. Donne-moi la main et.... à table ! »

Georges ne songea plus à se venger de Christian, mais bien de Wilhelmine. Le seul moyen qu'il trouva, ce fut de reporter ses faveurs, ses prodigalités, sur les compagnes, sur les rivales de celle-ci. Ces nouvelles amours ne pouvaient que l'entraîner fatalement dans la voie déjà ouverte devant lui.

Aux environs de Vienne, sur les bords du fleuve, il acheta une riche et somptueuse habitation, et les prés, les vignes, les forêts du vieil Œdenburg vinrent s'engloutir là, dans l'abîme d'une fête perpétuelle.

Christian ne s'y montrait que rarement. Il avait en vain essayé de modérer l'impulsion désastreuse donnée par lui. Georges commençait à le regarder comme un prêcheur, comme un moraliste, et le prenait en pitié.

Cependant, malgré le nombre de ses favorites, à peine s'il avait entrevu l'amour, et le plaisir n'est pas un hôte de tous les instants. Un ennui plus profond, né, cette fois, non d'une douce espérance avortée, mais de l'épuisement et de la lassitude, venait le saisir au milieu de ses dissipations et de ses orgies. Il caressait alors avec une sorte de joie désespérée l'idée de se faire trappiste ou de chercher ses voluptés dans l'avarice, comme son oncle Ladislas. Repu, saturé de miel, il convoitait les saveurs amères de l'absinthe. Mais le moyen de se cramponner du talon sur cette route glissante ? La force lui manquait pour s'arrêter, et le vieil Œdenburg continuait de s'écrouler au chant des syrènes.

Déjà, armés de la loi hongroise qui donne aux créanciers droit de saisie sur les fiefs, à la condition de reconnaître la couronne comme légitime héritière lorsque arrive l'extinction complète de la famille noble, les usuriers avaient tout envahi dans l'ancien domaine des Zapolsky. L'insoucieux Arnstein n'avait pas même daigné employer son suprême recours quasi légal, l'opposition par la force ³, opposition consacrée par les usages de son pays, et qui pouvait encore retarder sa ruine. Il était trop Autrichien pour en appeler aux excentricités du code magyar. Nouveau Sardanapale, il assistait, couronné de roses, à son désastre comme à la fin d'un banquet, s'efforçant de savourer sa dernière goutte d'ivresse, quand tout à coup, à travers les danses, les éclats de joie, les coupes qui, pour la dernière fois peut-être, s'entre-choquent, il aperçoit une figure pâle, grave et désolée : c'est celle de l'abbé Giuliani.

Après avoir entretenu avec son élève une correspondance inutile, lui avoir prodigué ses bons conseils dans des lettres qu'on ne lisait même plus, subitement éclairé à la vue des juifs se jetant sur leur proie, il a quitté précipitamment le vieil Ædenburg.

Arrivé le matin à Vienne, s'armant d'une grande résolution, ce n'est point devant Georges qu'il s'est tout d'abord présenté, mais devant le prince-ministre, le jugeant seul assez puissant pour conjurer l'orage.

Celui-ci connaissait la situation ; néanmoins, pendant le lamentable récit que lui fit l'honnête Giuliani, il prit un air d'étonnement et d'indignation sous lequel se cachait un sourire de triomphe.

« Nous ne pouvons rien contre la loi, dit-il ; mais l'empereur n'a pas oublié les services du père ; il en tiendra compte au fils ; il faut que celui-ci se marie : c'est le seul moyen de l'arrêter dans ses déportements. Nous lui choisirons une femme ; après quoi, peut-être pourrâ-t-on lui accorder la faveur d'un commandement, soit dans les régiments galliciens qui se forment, soit dans la Croatie militaire. Faites-le-lui savoir, mais il est nécessaire qu'il s'éloigne, qu'il voyage, qu'il se fasse oublier pendant quelque temps. »

Ce sommaire rapide posé, le ministre développa avec plus de complaisance ses bonnes intentions à l'égard du jeune comte d'Arnstein, son parent ; puis il congédia l'abbé.

L'apparition imprévue de son ancien gouverneur avait fait à Georges l'effet d'une note discordante dans un concert. Il ne vit en lui qu'un trouble-fête, qui venait mettre une basse de doléances sous les chants joyeux de ses convives. Serrant d'un air distrait les mains du bonhomme, il lui adressa sur sa bienvenue un compliment assez mal tourné et ordonna qu'on lui servit des rafraîchissements.

L'abbé ne répondit qu'à moitié au serrement de mains, refusa les rafraîchissements offerts, prit un siège, et, avec une résolution héroïque, toujours dans son attitude triste et rigide, appuyé du menton sur sa haute canne, il demeura immobile comme un épouvantail au milieu de cette bande d'étourneaux. C'était le drapeau noir arboré sur la salle du festin. Ne pouvant se débarrasser du fâcheux, quelques-uns essayèrent de s'en amuser. L'abbé ne bougea pas.

Arnstein s'assombrissait ; les éclairs de joie s'amortirent peu à peu, les convives s'éloignèrent, et le vieux gouverneur et son ancien élève restèrent seuls enfin.

Alors l'abbé raconta franchement à Georges son entrevue avec le ministre, et, sans être interrompu, arriva à la conclusion.

« Je remercie le prince de son bon vouloir, dit Georges ; mais je ne me marierai pas !

— Cependant vous êtes ruiné ! Que Comptez-vous faire ?

— Le sais-je ?... me tuer, peut-être ! Oui, reprit-il avec un sourire rêveur ; c'est là une idée que j'ai caressée plus d'une fois. Une douce mort après une douce vie courte et pleine.... Du moins on a le choix du moment. A la fin d'une nuit de fête, entouré de ses amis, un peu d'opium dans un verre de vin de Johannisberg... Justement, le prince m'en a envoyé quelques bouteilles ! »

L'abbé fit un mouvement d'horreur.

« Parbleu ! poursuivit Arnstein, ce serait là un joyeux tour à jouer à mes créanciers et à mon oncle Ladislas ! Oui, il est mon héritier. Pour entrer en possession, il lui faudrait d'abord payer mes dettes, et, si l'avare s'y refuse, comme je n'en doute point, après moi mes biens, saisis ou non, appartiennent à l'Etat. Quelle figure tous mes Macchabées feront à mon enterrement ! Je suis sûr d'être pleuré bien sincèrement.... par eux, du moins !... J'y songerai !

— Malédiction ! s'écria l'abbé ; voilà où conduit la débauche : au suicide !

— Mais n'est-ce donc pas aussi un suicide qu'on nie propose ? interrompit Arnstein. Le mariage, avec quelque vieille dévote chargée de me convertir et de me moraliser, sans doute ! c'est le suicide par l'ennui. Et, aujourd'hui, quelle autre qu'une douairière daignerait vouloir du pauvre Georges ?

— La douairière dont il est ici question, répondit l'abbé, est Mlle Amélie d'Osterwein, qui, pour le moment, s'est réfugiée à Raguse, auprès de sa tante. Je ne la connais pas ; est-elle jeune ? est-elle vieille ? je l'ignore ; mais vous lui avez fait la cour, m'a-t-on dit en haut lieu. Maîtresse de sa fortune et pouvant disposer de sa main, elle consent à vous donner l'une et l'autre. »

Ici, le bon Giuliani développa longuement à son ancien élève tous les avantages positifs qui résulteraient pour lui de ce mariage.

Et, tandis qu'il se perd au milieu de ses chiffres et de ses supputations, Georges se sent pris d'une émotion soudaine et inaccoutumée :

Quoi ! se dit-il, ce mot d'amour qu'un soir, au bruit d'une mélodie de valse, j'ai murmuré à votre oreille, vous y avez cru, vous y croyez encore, Amélie ? Quoi ! tandis que je donnais ma vie et ma fortune à des courtisanes, que je leur prodiguais tant de promesses et de serments, sans valeur pour elles comme pour moi, du naufrage de ma raison vous aviez sauvé un mot, le seul mot d'amour sincère que j'aie jamais prononcé, peut-être ! et vous le conserviez dans les chastes replis de votre pensée pour que je pusse venir vous le réclamer un jour ! »

Puis coupant court aux dissertations de l'abbé :

« Je remercie le ministre de ses bonnes intentions..., et même de l'exil qu'il m'impose. Cependant, je n'épouserai point Mlle d'Osterwein ; ce serait trop mal répondre à sa générosité, Nous allons visiter ensemble votre beau pays d'Italie, cher Giuliani. Chemin faisant, vous irez à Raguse porter à Mlle d'Osterwein l'expression de mes regrets et de ma reconnaissance ; vous lui direz que je suis indigne d'elle.... que.... mais, avant tout, partons !... partons ! emmenez-moi d'ici, mon vieil ami ! »

La nuit même, ils quittèrent la villa des bords du Danube, traversèrent la Hongrie et l'Esclavonie jusqu'à la Save. Là, ils se séparèrent, l'abbé devant aller préparer les logements, après avoir touché à Raguse. Quant au jeune comte d'Arnstein, accompagné de deux serviteurs, ne possédant sur lui que la somme nécessaire à son voyage et la chaîne d'or, meuble de famille que son père avait portée dans les grandes cérémonies de la Diète, il prit une autre route vers l'Adriatique, voyageant à petites journées, en touriste, en curieux, mais traînant toujours l'ennui à sa suite. Il devait rejoindre l'abbé à Rome.

C'est dans ce trajet qu'un soir, aventuré au milieu des montagnes, il était tombé entre les mains de Pierre Zény.

L'isolement, la captivité, les ténèbres de la caverne du Monténégro, avaient produit sur lui le bienfaisant effet qu'il avait espéré naguère du séjour d'un cloître. Ses sens affaiblis, saturés, s'étaient régénérés là par des privations de toutes sortes. Il en était revenu à comprendre que l'air pur, que la lumière du soleil, peuvent être des joies pour l'homme ; il aspirait au repos, au bien-être, à la liberté, à tous, ces biens qu'il avait possédés sans les comprendre ; il désirait, enfin !

La première fois que la voix de Chrisna s'était fait entendre à lui à travers la fente du rocher, il en avait ressenti un ravissement si vif, que ses fêtes les

plus splendides ne lui en avaient pas donné de pareils !... Aujourd'hui, la vue de la belle Monténégrine venait de compléter l'enchantement.

« Ah ! se disait Georges en lui-même, si Christian pouvait la voir avec son port de déesse, lui, artiste, il resterait en extase devant elle ! elle n'est pas blonde, celle-là ; il ne viendrait plus contre moi opposer sa terrible loi de nature ! »

III — La dispersion.

La bande s'était remise en marche ; le prisonnier, à cheval cette fois, ainsi que les chefs et quelques éclaireurs, n'était retenu que par l'étrier. Avait-on à craindre de le voir essayer de la fuite au milieu de sentiers presque impraticables, obstrués d'arbustes épineux, de houx, de ronces, de lierres énormes, et qu'il fallait se frayer à la hache ?

Les sombres et silencieuses forêts de l'Herzégovine devenaient de plus en plus accidentées. Tantôt on franchissait des terrains marécageux, tantôt des landes rocailleuses, soudainement traversées par des troupes de buffles et de tchimbers qui, à la vue de ces envahisseurs de leurs solitudes, poussaient un sourd mugissement et se hâtaient de regagner les grands bois.

Pierre Zény, déployant son activité, courait d'un groupe à l'autre, gourmandant les traînards, excitant le bon vouloir de tous.

Zagrab d'un côté, le prisonnier de l'autre, essayaient de profiter d'un de ces incidents de route, qui jetaient quelque désordre dans les rangs, pour se rapprocher de la litière : tour à tour ils y parvinrent. Chrisna alors avançait la tête ; mais derrière Zagrab elle rencontrait le regard fauve du Rousniaque ; derrière le prisonnier, le regard pénétrant de Zény.

Il y eut un moment où mieux qu'un mouvement d'arrêt se manifesta sur toute la ligne ; ce fut une véritable alerte.

Les paysans de l'Herzégovine, comme ceux de là Bosnie, à demi sauvages, divisés par des différences de races aussi bien que de religion, ceux-ci catholiques romains, ceux-là grecs orthodoxes ou même musulmans, vivent entre eux dans un état de guerre presque perpétuelle. Toujours sur le qui-vive, leurs pâtres, en gardant leurs troupeaux, ont le fusil sur l'épaule, et leur œil défiant est tourné plutôt encore du côté de leurs voisins que du côté des loups.

Traversant des pentes arides et à peine boisées, les Slaves, manquant d'eau, avaient vu une légère fumée s'élever de quelques chaumières éparses çà et là au milieu des taillis et des rochers, à des distances assez considérables les unes des autres. C'est ce que dans ces contrées, ainsi qu'au Monténégro, on nomme des villages. Ils résolurent d'aller frapper à la porte d'une de ces habitations. A mi-chemin, ils furent accueillis par les hurlements furieux de dogues énormes, enchaînés au pied d'un arbre, et qui servaient d'avertisseurs à la famille.

Cette chaumière, à laquelle ils s'adressaient, s'élevant à peine de terre, avec ses murailles faites de torchis et ses toitures couvertes de roseaux, ils la trouvèrent crénelée, entourée de fossés et de fortifications, derrière lesquelles apparut bientôt un vieillard aux cheveux hérissés, à la figure rébarbative, à la ceinture tout étincelante de pommeaux de pistolets. Près de lui se groupaient des femmes au visage voilé et même des enfants, agitant en l'air des sabres et des carabines.

Rappelés vers leurs foyers par les aboiements qui redoublaient de tous côtés, des hommes, la plupart habillés de peaux de bêtes, se montrèrent à leur tour sur la lisière des bois ou sortirent du milieu des rochers. Aussi bien que les pâtres, tous étaient armés du fusil à rouet, et une hache pendait à leur côté. C'étaient des trappeurs, des chasseurs d'ours et de buffles, des récolteurs de ce miel que les abeilles de l'Herzégovine vont déposer dans les vieux troncs d'arbre transformés par elles en ruches. Réunis par un danger commun, remettant au lendemain leurs haines mutuelles, ils ne tardèrent pas à se présenter devant les Slaves, les hommes sur un double rang, l'arme au poing ; les femmes derrière eux, occupées à charger des fusils de rechange pour les combattants, et les enfants, groupés à la suite, déchirant les cartouches et venant à l'école de leurs pères s'habituer au sifflement des balles.

Quoique l'orgueil de Zény se révoltât en voyant cette poignée de paysans oser lui présenter la bataille, il ne lui convenait point d'engager une lutte dont le succès, quoique certain, ne pouvait amener que des résultats négatifs.

Il fallut donc pactiser. Ces hommes, pour la plupart, étaient des Croates qu'un caprice de la politique, une convention de la diplomatie, avait incorporés à la Bosnie, et fait passer de la domination de l'Autriche à celle de la Turquie. Zagrab fut chargé par le maître de faire entendre raison à ses anciens compatriotes ; il parlementa avec eux et parvint à tout arranger. A la

suite de cette alerte, on tint un conseil dont le soldat cattarin fit partie : il y fut décidé que, devant avoir bientôt des contrées plus populeuses à traverser, afin de ne pas alarmer les habitants par la menace apparente d'une troupe trop nombreuse, on se diviserait en deux grandes sections, dont chacune, prenant une route différente, serait divisée elle-même par petites bandes qui, plus tard, à l'heure convenue, se réuniraient au rendez-vous commun, les Masures.

Zény s'applaudissait de plus en plus de s'être fait un compagnon et un auxiliaire du soldat cattarin, homme de bon courage et de bon conseil.

Parmi les Slaves, tous les chefs partageaient aujourd'hui cette opinion, à l'exception toutefois du Rousniaque. Celui-ci, convaincu que Zagrab n'avait pris rang dans la troupe que par le pressentiment du sort qui lui était réservé en cas de refus, qu'il essaierait bientôt d'une tentative de fuite, ne le perdait pas de vue, et s'irritait jusqu'à la rage des éloges dont il était l'objet.

Tandis qu'on gravissait une rude montée :

Écoute-moi, camarade, dit-il à Dumbrosk en le prenant à part, le soldat de l'Autriche m'est suspect, sais-tu ? Il nous portera malheur ; c'est moi qui te le dis. Là-haut nous devons, à nous deux, en finir avec lui ; eh bien, si tu m'en crois, durant notre marche de nuit, le projet conçu dans le Monténégro, nous le mettrons à exécution dans l'Herzégovine. Ça te va-t-il, hein ? »

A la profonde surprise du Rousniaque, Dumbrosk hocha la tête et lui répondit :

« Cherche ailleurs, camarade ; je n'en suis pas.

— Et pourquoi ?

— Ma vieille sorcière de mère, à qui rien n'était inconnu, pas plus les plantes de la terre que nous foulons aux pieds, que les étoiles du ciel qui nous marchent sur la tête, me disait : Garçon, quand tu auras tiré un coup de fusil sur un homme, par derrière, ou sournoisement projeté de t'en défaire de façon quelconque, si la chose ne réussit pas, garde-toi de recommencer contre le même ; sans quoi, tu croirais n'avoir fait qu'un mort, et tu aurais fais un vudkolak, un vampire qui, la nuit, pendant ton sommeil, viendrait te sucer le sang au cou. » Voilà ce que ma mère m'a répété vingt fois.... Merci ! j'aime mieux ne pas me risquer.

— Tu crois à cela, toi, le Dalmate ?

— Tu ne crois donc à rien, toi, le Sanglier ?

— Que tu es enfant, va ! Avec toutes ces bêtes d'idées là, mais on ne tuerait jamais personne.

C'est ainsi qu'à travers ces grands bois, Chrisna de son côté, Zagrab du sien, Zény, Margatt, le prisonnier, le Rousniaque, chacun avait sa pensée secrète ; une foule d'émotions, d'espérances, de craintes, d'intérêts, étrangers à l'entreprise, venaient se heurter ; l'amour, la haine, la jalousie, la vengeance, toutes les passions grondaient sourdement ; mille projets, les uns généreux, les autres mystérieux encore, mais terribles, se croisaient et planaient, comme un nuage chargé de foudres, sur cette petite société nomade, qui ne semblait, en apparence, se préoccuper que du chemin à faire et du but à atteindre.

Quant à Georges Arnstein, nous devons le dire, depuis qu'il avait vu sa protectrice, moins soucieux de sa liberté peut-être, il paraissait s'occuper surtout de donner à son froc des plis plus gracieux, mieux étudiés.

Cependant le projet de se séparer en deux bandes venait d'être mis à exécution. Sous les ordres d'Ogulin, une moitié de la troupe, tirant à gauche, gagnait le pays découvert, éparpillée en petites sections, comme il était convenu.

Au grand regret de Zagrab, le Sanglier n'y fut pas compris ; son Argus resta près de lui ; il eut toujours là, à ses côtés, cet œil louche et inquisiteur, cette figure horrible, balafrée par une lèpre couenneuse. Il mesurait avec découragement le peu de temps qui lui restait pour l'accomplissement de sa double mission. La dispersion des Slaves en bandes réduites, incapables de résister à une force imposante qui viendrait leur barrer le passage, c'était quelque chose, ce n'était pas assez. Parfois, lorsqu'on abordait la sommité d'une haute montagne aride et chauve, il parcourait l'horizon d'un regard interrogateur ; mais à l'horizon, pas plus qu'aux plans intermédiaires des bois et des vallées, rien n'apparaissait qui répondit à sa pensée, à ses espérances. Il restait donc seul pour agir !... pas un compagnon sur lequel il pût s'appuyer !... pour unique complice, une femme !... une femme enfermée dans une litière, sous la garde d'une duègne, et dont il n'osait s'approcher, dans la crainte d'éveiller les soupçons de Zény ou ceux du Rousniaque. Son isolement devenait fatal à son énergie.

Il se demandait quel intérêt si puissant il avait à la délivrance de ce jeune Hongrois. D'un autre côté, ses projets de vengeance, sa haine contre l'Esclavon, il les sentait s'échapper peu à peu de son cœur, comme l'eau qui, par une fissure, s'échappe du vase goutte à goutte. Ce qu'il y avait de

bon et de spontané dans sa nature plaidait en faveur de cet homme qui lui donnait le nom d'ami. Alors, il prit la résolution d'aider seulement Chrisna à se relever de son vœu à l'égard du prisonnier, puisqu'il s'était engagé vis-à-vis d'elle, et d'abandonner le reste à la volonté de Dieu.

Quoiqu'il ne dût plus marcher que dans une seule voie, le chemin était âpre et difficile encore.

On avait franchi les forêts, qu'on devait retrouver plus loin, du côté de la frontière dalmate ; un sol montagneux et raviné, accidenté çà et là de quelques cabanes, ressemblant à des tanières de bêtes fauves, se développait aux regards sous les chaudes vapeurs du, soir, qui montaient du fond des vallées ; une ligne de brumes plus continue révélait la présence de la Narente, dont on approchait enfin. Cette vue rendit quelque énergie à la troupe, et on hâta la marche en descendant vers la rivière, qu'on atteignit bientôt, mais sans pouvoir s'y désaltérer, vu l'escarpement de ses bords. La chaleur était accablante ; à la base des montagnes, on voyait de petits lacs dont les eaux immobiles reflétaient un éclat métallique ; dans les sentiers avoisinant les habitations, on rencontrait quelques rares troupeaux de bœufs ou de moutons à cornes torses, qui, l'oreille basse et l'œil inquiet, regagnaient l'étable en soufflant ; l'orage menaçait, l'atmosphère était embrasée, et les cavaliers, à moitié assoupis, se laissaient aller au mouvement de leurs montures.

Les Slaves longeaient ainsi les rives de la Narente, lorsque le mulet chargé des munitions de guerre, qu'on avait dû masquer en ballots de marchandises pour se donner un air pacifique, fit un écart et disparut tout à coup dans la rivière, emporté par un courant rapide.

Cet accident, dont nul ne soupçonna la vraie cause, sinon Zagrab, pouvait devenir fatal à l'entreprise. Zény n'hésita pas. On n'était qu'à quelques lieues de la ville turque de Mostar, célèbre, par ses fabriques d'armes. Il y avait entretenu des relations autrefois, et s'y rendit aussitôt, accompagné seulement de son fidèle Marko et de quelques-uns des siens ; mais le Rousniaque ne fut pas encore de ce nombre.

N'importe ! comme sous une influence délétère, désorganisatrice, la troupe s'amoindrissait ; les chefs les plus capables, Ogulin, Marko, Zény lui-même, venaient d'être écartés, Mais il fallait se hâter de toucher au but avant le retour de Zény.

Le Croate y songeait, lorsque, non loin de lui, la litière s'arrêta. Les porteurs, épuisés de fatigue, refusaient de faire un pas de plus en avant, et

ceux qui devaient les remplacer objectaient que l'heure de la corvée n'était pas venue pour eux. Entre de pareils hommes, les discussions se traitent à poings fermés et les arguments laissent trace. La lutte allait commencer ; Zagrab intervint, fit un appel aux gens de bonne volonté qui consentiraient à jouer le rôle de suppléants, et, prêchant d'exemple, il s'offrit le premier.

Quand le vieux Paoli Mackéwitz, à qui Zény avait délégué le commandement, arriva sur les lieux pour jeter son holà au milieu de cette querelle avortée, il n'entendit que des hourras qui s'élevaient en l'honneur du nouveau porteur de litière ; et il le vit à son poste, lesté et fier, le brancard sur l'épaule, à l'arrière du palanquin. Paoli lui adressa un geste de congratulation, et regagna aussitôt la tête du cortège. Le Sanglier ne comprit rien à cette manœuvre, qui semblait devoir ôter au Cattarin le moyen de s'échapper ; néanmoins, il se promit de le surveiller de plus belle.

Maître de la position, rapproché enfin de Chrisna, ouvertement, et avec l'approbation des Slaves, Zagrab, qui avait trouvé moyen de se donner pour voisin, pour compagnon de brancard, un soldat albanais peu au courant des dialectes illyriens, et qui, de plus, avait mérité son surnom de *Sourde-Oreille*, attendit patiemment le moment favorable.

On avait regagné les forêts, dont l'ombre, épaissie par celle du soir, jetait sur nos voyageurs une obscurité complète. Un rideau de feuillage se souleva alors, deux mains se cherchèrent comme pour se reconnaître, et celle qui trembla dans l'autre durant ce contact rapide, ce ne fut pas la plus mignonne et la plus douce.

Zagrab se tint le plus près possible du corps de la litière ; Chrisna avança la tête de son côté, et il put échanger avec elle assez de paroles pour connaître son intention, dire ce qu'il avait déjà fait, et la consulter sur ce qu'il lui restait à faire.

A la halte prochaine ! dit la jeune femme ; il ne serait plus temps demain ! »

Et elle le mit au courant de ce qu'elle avait obtenu de sa vieille camériste.

Durant cet entretien, dont le murmure contenu s'était perdu facilement au milieu du bruit des pas, des doléances, des jurons du reste de la caravane, le dernier fragment de la chaîne d'or avait passé des mains de la Monténégrine dans celles du Croate, pour être rendu à qui de droit ; puis le rideau de feuillage s'était abaissé, et Chrisna se retrouva en face de Margatt, restée à sa place, immobile, silencieuse, et comme dans un état de torpeur.

Le moment approche, Margatt, » lui dit-elle.

Margatt ne répondit pas.

« Est-ce que vous dormez, ma bonne Margatt ?

— Non, je ne dors pas ; je songe, répliqua enfin la vieille d'une voix sèche et brève.

— Vous songez à notre projet ?

— A notre projet !... Dites le vôtre, ma mignonne et mon avis est que, vous et moi, nous ferions aussi bien d'y renoncer.

— Y pensez-vous, Margatt ? y renoncer !... Le courage vous fait-il défaut, juste au moment d'agir, et quand tout semble nous venir en aide ? Zény est absent ; l'obscurité qui règne à cette heure, les *bois*, l'orage même qui se prépare, tout nous doit être favorable pour arriver à nos fins.

— Mais que voulez-vous que je fasse seule, moi, faible créature, contre tous ces mécréants ?

— Vous ne serez pas si seule que vous le pensez, Margatt ; Dumbrosk non plus. Peut-être, dans la troupe, se trouvera-t-il quelque bonne âme qui lui prêtera assistance. Quant à vous, l'unique chose que vous ayez à faire, c'est d'agir auprès de votre mari, de le décider.... voilà tout.

— Voilà tout !... excusez !... vous en parlez bien à votre aise !... voilà tout ! on dirait qu'il s'agit simplement d'apprivoiser un pinson ! D'ailleurs, n'entendez vous pas comme moi, au fond de ces bois, les cris des chouettes et des orfraies ? C'est mauvais signe. Vous m'aviez ensorcelée ce matin, mais c'était une folie ; j'y renonce ! Expliquez votre affaire à la bonne Vierge, et retirez-lui votre vœu ; elle ne vous en gardera pas rancune, bien certainement !... Dites-lui que c'est moi qui n'ai pas voulu ! »

Comme elle parlait encore, une secousse fut imprimée à la litière. On était arrivé à la halte du soir.

Déjà des flambeaux allumés éclairaient çà et là le centre d'une vaste châtaigneraie. Chrisna, sans songer à quitter sa place, voyant toutes ses espérances ruinées, redoublait d'instances auprès de sa capricieuse et revêche compagne, sans pouvoir rien obtenir d'elle, quand une grande ombre se dessina du côté de la litière ; une grosse tête ronde s'y introduisit.... c'était Dumbrosk !

Après avoir jeté sur les femmes un regard moitié curieux, moitié souriant :

Vous étiez au frais là dedans, vous ! » dit-il en s'adressant à Chrisna.

Se tournant ensuite vers Margatt :

Bonjour, la vieille ; n'as-tu pas ta gourde sur toi ? Le soleil a léché la mienne, et il m'a tout humé l'ivrogne ! »

A une autre, l'apostrophe et la question eussent pu paraître également, injurieuses. Qu'il n'en fut pas de, même pour la dame Margatt ! Que lui importe de quelle épithète s'est servi son petit *Dumb* en s'adressant à elle ! Il lui a parlé du moins ! Il a rompu enfin ce silence presque décennal qui l'affligeait tant ! Quant à sa demande, rien n'était plus simple et plus naturel. En effet, la respectable suivante de Chrisna avait pour habitude de ne se mettre jamais en route sans se munir d'un petit flacon d'osier, à ventre arrondi, bien, empli jusqu'au bord de quelque liqueur réconfortante, rhum ou rack. Elle se hâta donc de fouiller à sa poche pour en tirer le bienheureux flacon. Dans sa précipitation, elle amena tout ensemble et le fragment de la chaîne d'or, qu'elle fit aussitôt rentrer dans sa cachette, et la fiole d'osier, qu'elle présenta à son époux, avec la grimace la plus gracieuse qu'elle put se composer.

Dumbrosk, après l'avoir vidée d'un coup.... à la régala, la lui rendit, en l'accompagnant d'un : « Merci, ma bonne Margatt !. » qui faillit faire tomber à la renverse l'heureuse créature. Puis, revenant à Chrisna :

Le maître n'est pas là pour veiller sur vous, lui dit-il ; mais soyez tranquille, la Monténégrine, je m'en charge, par l'ordre du Polonais. Vous n'aurez pas ici une belle petite grotte comme là-haut ; mais les feuilles des arbres ne vous manqueront pas pour vous faire une couche bien douillette, ainsi qu'à Mme Dumbrosk. »

Et il prit congé des deux femmes, pour mettre à exécution ses projets de galanterie. Margatt ouvrait des yeux démesurés.... Avait-elle bien entendu ? n'était-ce point un rêve ? Ma bonne Margatt ! Mme Dumbrosk !.. ; » Elle en avait des tressaillements nerveux ; elle n'était plus maîtresse d'elle-même. Pour la seconde fois depuis le matin, complètement métamorphosée, elle avait retrouvé tout son bon vouloir ; elle ne doutait plus du succès !

Décidément, j'ai été trop sévère avec lui, disait-elle ; si ses procédés à mon égard n'ont pas toujours été convenables, il y avait de sa part plus d'étourderie que de méchanceté ; il était si jeune ! Il faut bien que jeunesse se passe ! Oui, j'ai eu tort de désespérer si vite. Il me reviendra ! »

Et déjà l'avenir lui ouvrait de nouveaux horizons de bonheur du côté d'Edenburg ; et dans les transports de sa joie, prenant les mains de Chrisna, presque aussi heureuse qu'elle, elle se démenait et chantonnait tous les

vieux airs hongrois avec lesquels elle prétendait avoir bercé autrefois son jeune maître et bien-aimé seigneur, le comte Georges Arnstein Zapolsky.

Pendant ce temps, la châtaigneraie s'était transformée en camp. Par les soins de Paoli, des vivres avaient été distribués ; chacun, organisant son coucher du mieux possible, cherchait un coin de terre moussue, ou l'arbre qui pouvait lui fournir à la fois un dossier et un abri. Des feux disposés, non pour se garantir du froid, mais pour éloigner les bêtes fauves, offraient de plus, aux gourmets de la bande la facilité de se réconforter l'estomac par un souper chaud et mal servi.

Dumbrosk ne tarda pas à retourner vers la litière ; il apportait des vivres aux deux femmes. Fidèle aux engagements pris avec elle-même, Chrisna avait fait ses provisions à l'avance. Quant à Margatt, le bonheur lui avait ôté l'appétit. En ce moment, disait-elle, elle se sentait disposée seulement à secouer l'engourdissement de ses jambes, et bien volontiers elle cédait à son cher Dumb la double portion, si celui-ci, après avoir soupe, bien entendu, consentait à lui servir de compagnon dans sa promenade. Elle avait d'ailleurs à causer quelque temps avec lui.

Tout cela fut dit par elle, non d'une seule ondée, mais à petits flots de paroles montant les uns sur les autres, et envahissant le terrain à mesure qu'il se montrait abordable.

Si tu as à me parler, Marguerite, répondit le colosse en essayant de baisser d'un ton les cordes de sa voix vibrante, justement j'ai une heure à ton service. Le Sanglier est de garde auprès du Magyar, en attendant que je le relève de faction ; l'enfant est couché et son lit trop bien bordé pour qu'il bouge de place ; donc, si la Monténégrine peut se passer de toi, le moment est favorable pour la promenade ; le souper viendra ensuite. »

Chrisna se hâta de donner son plein acquiescement, et, refusant de profiter du lit de feuillage que le Dalmate lui avait préparé, elle resta dans sa litière, l'œil fixé sur Zagrab et sur le prisonnier.

Les deux époux, d'un même pas, se tenant à distance toutefois, gagnèrent, au grand ébahissement de quelques Slaves qui les aperçurent, le chemin ouvert devant eux, et se perdirent bientôt dans l'ombre.

C'était ce même chemin que la bande avait pris pour arriver à la châtaigneraie. Du sein des épais massifs, les orfraies et les chouettes faisaient entendre encore leurs piaulements lugubres ; mais la triomphante Mme Dumbrosk ne pensait guère alors à en faire un présage de malheur.

IV — Les Bucoliques du Dalmate.

Modestement recueillie en elle-même, étouffant dans son bonheur, les yeux baissés, le cœur palpitant, dame Margatt se croyait encore à l'heureux jour où, marchant ainsi près de son cher géant, elle avait été recevoir la bénédiction nuptiale à l'église d'Ædenburg. La pauvrete oubliait que la bénédiction nuptiale avait été suivie du repas de noces, le repas de noces du coucher de la mariée.

Sans songer que l'ombre tombait épaisse entre eux, elle adressa furtivement à l'enfant prodigue qui semblait revenir à elle un tendre regard, lequel n'arriva pas à son adresse ; puis, bientôt, elle se rapprocha tout à fait de lui, et, après quelque hésitation, prétextant des inégalités de la route qui pouvaient la faire trébucher, elle lui prit tout à coup le bras, en poussant un soupir.

Dumbrosk la laissa faire, et se prêta même d'assez bonne grâce à cette douce étreinte.

Après quelques instants de silence :

« Nous avons bien des choses à nous dire, Dumb, murmura l'épouse.

— Il faut le croire, Marguerite ; voyons, ne te retiens pas, je suis tout oreilles ; peut-être bien te dirai-je quelque chose à mon tour ; et, tout d'abord, asseyons-nous. »

Il gagna une des berges de la route et se laissa tomber au pied d'un bouleau.

Quand la douce Margatt se fut placée près de lui, la main sur le genou du bien-aimé :

Mon petit Dumb, lui dit-elle, te rappelles-tu OEdenbourg ?

— Allons, bon ! est-ce que c'est d'Ædenburg que nous allons causer maintenant ? Crois-moi, la Hongroise, parlons du soleil et de la lune, si tu veux, quoique, pour le moment, ils ne se montrent ici ni l'un ni l'autre ; parlons de ta maîtresse, la Monténégrine, si c'est ton plaisir ; je le veux bien.... C'est peut-être à son sujet que tu as une confidence à me faire ? Aurais-tu à te plaindre d'elle ?... T'aurait-elle offensée ?... Si elle est Mme Zény, tu es Mme Dumbrosk.... qu'elle y songe !...

— Il ne s'agit pas d'elle, mais bien de nous, Dumb, et, quoique tu ne semblés pas d'humeur à revenir vers le temps passé, c'est cependant de ce temps-là qu'avant tout je veux t'entretenir.... J'ai mes raisons !

— Si tu as tes raisons, Marguerite, et qu'elles soient bonnes, il suffit !... c'est autre chose, répondit le Dalmate avec une soumission parfaite.

— Où serait le mal, Dumb, quand nous nous rafraîchirions un peu la mémoire en remontant à cette joyeuse époque où vous me faisiez la cour, monsieur ? Te souviens-tu du jour où tu es arrivé dans le pays, avec ta mère, qui disait la bonne aventure ? Comme vous étiez pauvres et chétifs tous deux !... Selon l'usage, je vous fis héberger et donner asile, pour trois jours, dans les arrière-cours du château, du côté du chenil. Tu dévorais tout ce qu'on t'offrait alors, petit gourmand, et tu n'en avais pas encore assez ; à ce point de prendre sur la pitance des chiens. Ce que je te rappelle là, ce n'est pas comme reproche au moins : c'est pour dire qu'avant d'arriver chez nous, tu avais connu la misère, pauvre enfant ! Plus tard, ta mère prétendait que tu n'étais bon qu'à garder les porcs ; mais, moi, j'avais meilleure opinion pour t'avoir vu nager dans le lac Neusiedler. Tu avais été d'Edenburg à Eust sans quitter l'eau salée ; trois lieues ! et, quand tu en étais sorti, tout ruisselant, couvert de joncs et d'herbes vertes, vrai, petit Dumb, on t'aurait pris pour un esprit du lac, pour le lutin des roseaux, tant tu étais gentil, bien fait, et déjà de belle taille !... Tu n'avais pas ces vilains vêtements rapiécés cela t'allait mieux. Et garder les pourceaux avec une pareille encolure ! non pas ! Aussi je me mis aussitôt en quête d'une autre condition pour toi. Grâce à l'abbé Giuliani, le gouverneur de notre jeune maître, je te fis donner une place dans la faisanderie du château ; des faisans, c'est plus noble que des porcs.... Tu étais chargé d'aller recueillir des œufs de fourmis pour la nourriture des oiseaux.... Parti le matin, à peine si tu rentrais le soir.... tu buissonnais dans les bois ; tu n'aimais que les bois. Qu'y faire, puisque c'était ton goût ? Je te fis alors nommer agent surveillant dans les forêts de monseigneur ; mais, au lieu de guetter les braconniers, comme c'était ton devoir, tu te mis à braconner avec eux, démon ! N'importe ! je ne me décourageai pas, tant tu me plaisais déjà.

— Voilà une belle litanie ! murmura Dumbrosk en se croisant les bras ; tu as bonne mémoire, la Hongroise.

— Patience ! répliqua Margatt, qui, pour entrer adroitement en matière et réveiller dans le cœur de l'ingrat des sentiments trop longtemps assoupis, avait cru d'une grande habileté de lui rappeler d'abord, sous forme de préambule, tout ce qu'il lui devait de reconnaissance et de quel état d'abjection elle l'avait tiré. Oui, tu me plaisais, reprit-elle ; d'ailleurs,

n'étais-je pas devenue par le fait ta seule protectrice ? Ta mère avait déjà été chassée du pays comme bohémienne....

— Et comme voleuse ! interrompit le Dalmate. Mais je t'ai laissée parler assez, j'espère ! Si j'ai bien voulu retarder l'heure de mon souper, ça n'a pas été tout à fait pour t'entendre deviser longuement sur l'histoire ancienne. Dépêchons.

— Ce que je voulais avant tout vous rappeler, Dumb, reprit Margatt, d'abord quelque peu décontenancée, mais se remettant bientôt, ce ne sont pas nos amours, mais seulement le bien-être dont nous jouissions alors, vous et moi. Monseigneur était déjà à l'Université avec son gouverneur ; j'étais quasi une puissance à Edenburg. Quel bon temps ! Chaque soir, tu venais au château te chauffer au feu de la cuisine et braconner sur le rôti, comme tu le faisais sur le gibier. J'avais une bonne place, toi de même.... un bon gîte où nous aurions pu tenir tous deux bien à l'aise.... même trois ! : ajouta-t-elle avec un soupir ; mais le ciel ne l'a pas permis ! »

Et Margatt, se rapprochant de Dumbrosk, baissant la voix, reprit d'un ton à la fois solennel et mystérieux :

« Eh bien ! si tu le veux, Dumb, ce bon temps, il peut revenir !

— Ah ! bah ! fit celui-ci d'un air alléché. Et comment cela, ma bonne Marguerite ?

— Écoute-moi bien, mignon. Aujourd'hui, tu passes ta vie à courir sans savoir où tu vas, ou à te battre sans savoir contre qui. Tu n'es pas toujours sûr de faire tes quatre repas bien comptés ; chaque soir, il te faut coucher sur la dure, pour y mal dormir, dans la crainte des pandours ; chaque matin, tu risques de te réveiller au bruit d'une arquebusade, avec un lingot de plomb dans la tête. Dis-moi, ne te serait-il pas plus doux, plus agréable, de reprendre ton ancienne vie, de la recommencer sur de nouveaux frais, comme si tu n'avais jamais quitté les bords du Neusiedler ?... de la retrouver plus douce encore, plus réjouissante, avec un honnête revenu ? une large vie, bien libre, qui ne te coûterait qu'une bonne action à faire. Cela t'irait-il, hein, Dumb ?

— Voyons, explique-toi clairement, dit Dumbrosk ; as-tu rêvé tout cela, ou bien une fée est-elle venue te faire de belles promesses ?

— Une fée ?... peut-être bien, répondit Margatt.

— Alors, c'est la Monténégrine !

— Pourquoi la Monténégrine ? N'en dois-je pas savoir plus long qu'elle sur les choses d'Edenburg ? C'est une idée qui m'est venue et qui aurait dû

pousser dans ta tête avant de pousser dans la mienne ; car, avant moi, tu as su le nom du Magyar, de ce prisonnier que nous menons avec nous.

— Son nom ?... Du diable si je m'en suis inquiété ! Tout ce que j'en sais, c'est que son parent, ce vieux sanglier que nous allons relancer dans sa bauge, est un Zapolsky.

— Eh bien ! le comte Frédéric, mon ancien seigneur, n'était-il pas un Zapolsky ?

— Le blondin serait-il aussi le parent du comte Frédéric ? son neveu peut-être ?

— Mieux que cela, Dumb : il était son fils, son propre fils. C'est notre jeune maître, le possesseur légitime du château d'Edenburg, l'enfant que j'ai fait sauter sur mes genoux !

— Et que tu détestais, tu me l'as dit cent fois.

— Il était si mutin ! D'ailleurs, alors je détestais tous les enfants ; j'avais comme un pressentiment de ne jamais être mère ! »

Et le regard de Margatt, chargé d'un tendre reproche, se dirigea vers le Dalmate, sur lequel il sembla produire le même effet qu'un coup d'épingle sur une enclume.

Mais, reprit celui-ci, à quoi ce jeune comte d'Arnstein, en admettant que ce soit vraiment lui, peut-il nous être bon, aujourd'hui qu'il est tombé dans les serres de l'Esclavon, comme un roitelet dans celles d'un vautour ?

— Zény ne te l'a-t-il pas donné à garder, petit Dumb ? Si tu laissais la cage ouverte, l'oiseau s'envolerait.

— C'est juste !... rien n'est plus facile ! Brute que je suis, dit-il en se frappant le front, de n'avoir pas deviné au premier mot ! Mais, si je le délivre des griffes de l'Esclavon, est-il bien sûr qu'il m'en tienne compte ?

— C'est entendu comme ça, petit Dumb ; c'est chose bien convenue, dit Margatt rayonnant de joie en voyant la bonne tournure que prenait l'affaire ; rien ne manquera à tout ce que je t'ai promis.... droit de pêche, droit de chasse.... et le reste. Il l'a déclaré, le digne jeune homme ; c'est noble, ça n'a qu'une parole-.

— Tu lui as donc parlé, ma bonne Marguerite ?

— Non.

— Alors, comment sais-tu que c'est là son intention ?

— Je te le conterai plus tard ; je le sais, que cela te suffise. Ainsi, tu consens ?...

— C'est donc le jeune comte qui a dit à la Monténégrine... ?

— Non !

— Mais, enfin, la Monténégrine y est pour quelque chose, n'est-ce pas ?

— Non, petit Dumb ; c'est moi.... moi seule....

— Dis vrai, ma bonne Marguerite, c'est elle qui t'a conseillé....

— Non, non, mon enfant....

— Tu mens, sac à vipères ! s'écria tout à coup le géant en reprenant sa voix formidable. Tu mens ! La preuve que tu ne parles ici qu'au nom d'une autre, c'est qu'on a d'avance payé tes services avec ce joyau que tu caches là. »

Et par un geste rapide, enfonçant brusquement sa main dans la poche de la camériste, il en tira le fragment de la chaîne d'or.

Devant l'exclamation inattendue de son bien-aimé bandit, dame Margatt était tout d'abord restée stupéfaite, la bouche béante ; mais, dès qu'elle eut tremblé pour sa chaîne, la présence d'esprit lui revint.

Par une clairvoyance soudaine, elle croit deviner alors le but qu'a poursuivi Dumbrosk en s'adoucissant si vite avec elle ; ses petits soins, ses complaisances, tout lui semble s'expliquer par un seul fait. Lorsqu'elle lui a passé sa gourde, il a pu voir le bout de la chaîne sortir de sa poche en même temps que le flacon d'osier ; et c'est pour la voler, pour la dépouiller de ce trésor si longtemps convoité par elle, que, traîtreusement, le loup s'est fait mouton.

Sa supposition, toute vraisemblable qu'elle était, ne la conduisait pas même à moitié route du motif réel qui avait fait agir le Dalmate ;

Si Dumbrosk, non sans un héroïque effort, était parvenu pendant quelques instants à rentrer en de dans les aspérités de sa rude nature, à replier ses aiguillons, à contenir les éclats de sa grosse voix, c'était moins par cupidité que pour obéir aux ordres de son général.

A la précédente halte, témoin des signes d'intelligence échangés entre Chrisna et le prisonnier, Zény, atteint inopinément au cœur par une pensée de jalousie, avait résolu de s'éclairer au plus tôt. Pour obtenir des renseignements certains, était-ce à Chrisna qu'il devait s'adresser d'abord ? Qu'elle fût coupable ou non, c'eût été provoquer un éclat qu'il ne lui convenait guère de soulever dans les circonstances où il se trouvait. Margatt, ne quittant point sa maîtresse, devait nécessairement être au courant de l'intrigue ; mais la fierté de l'Esclavon s'irritait de ce rapport à établir entre lui et une pareille femme, devant laquelle il lui aurait fallu étaler ses faiblesses, ses défiances, injustes peut-être. Il en était venu à

penser que son épais Dalmate, en qualité d'époux, s'acquitterait de la tâche beaucoup plus facilement que lui-même, et sans compromettre en rien son orgueil de chef des Slaves. Avant de partir pour Mostar, il s'en était expliqué avec Dumbrosk, qui, peu diplomate de sa nature, n'avait accepté cette honorable mission que comme une affreuse corvée imposée par la discipline militaire.

C'est ainsi que, bon gré, mal gré, il lui avait fallu jouer son rôle dans cette espèce de bucolique conjugale ; mais si, jusqu'à présent, ce couple d'oiseaux de proie, avec ses faux roucoulements de ramiers, a semblé nous faire assister à une reproduction du Cantique des Cantiques entre l'Époux et la Sulamite, la scène vient de changer brusquement ; l'Époux est rentré déjà dans ses habitudes de violence et de brutalité, et la tendre Sulamite, se hérissant à son tour, ne paraît nullement disposée à céder sans lutte.

S'élançant vers son fragment de chaîne, qu'elle tient par un bout et le Dalmate par l'autre :

Rends-moi cela, Dumb ! rends-le-moi !... c'est mon bien !... ou plutôt, non !... c'est à la Monténégrine !

— Tu mens ! te dis-je ; c'est le prix dont elle a payé ton silence au sujet de ses amours avec le Magyar.... Confisqué ! »

Et, donnant une secousse à l'objet débattu, il força la duègne à lâcher prise.

« Ah ! brigand ! »

Bondissant comme une lionne à qui l'on vient d'enlever ses petits, Margatt essaya, mais vainement, d'imprimer ses ongles sur la figure du géant, alors debout, et par conséquent hors de portée :

« Rends-moi ma chaîne, voleur ! rends-moi ma chaîne, gardeur de porcs !... Mais assassine-moi donc tout de suite, misérable !

— Patience à ton tour, ma colombe. Ah ! tu m'as cru capable de trahir le maître et de quitter mes braves compagnons ! Pourquoi ? je vous le demande ! Pour aller m'enfermer dans une cahute hongroise avec ta vieille peau tannée, qui n'est plus bonne qu'à faire un tambour.

— Rends-moi ma chaîne ! » répéta Margatt en se démenant de toutes ses forces.

Mais l'autre ne bougea pas. Saisissant les deux mains de Margatt dans une des siennes, de celle qui lui restait libre, faisant pendre sous les yeux de sa captive le fragment du collier :

« Tiens, ta chaîne, jouis-en par la vue, comptes-en les anneaux, tandis qu'un petit bout de lune nous éclaire. »,

En effet, dans ce moment, à travers de gros nuages cuivrés, la lune se montrait, comme attentive à cette scène étrange.

Que le feu d'enfer te grille ! exclama tout à coup Dumbrosk. Il n'y a là qu'une moitié du collier ! où est l'autre ?

— Tu ne le sauras pas !... Rends-moi ma chaîne !... ma chaîne !

— Si ce bijou est bien décidément à toi, comme je n'en doute pas, il m'appartient, la vieille. Tout ne doit-il pas être commun dans un bon ménage ? Mais la Monténégrine n'est pas femme à ne faire les choses qu'à moitié ; où as-tu mis l'autre morceau ? »

Et, plongeant de nouveau sa main dans les poches de Margatt, il fit incontinent passer dans les siennes ce qu'elles pouvaient contenir, jusqu'à une vieille paire de ciseaux, un dé à coudre en argent, et même une pelote de fil, dont la lourdeur dénonçait assez la présence d'un trésor secret, fruit des économies ou des rapines de l'honnête camériste.

Pendant cette spoliation, qu'elle était impuissante à empêcher, la fureur de Margatt tourna à l'état convulsif ; ses petits yeux lançaient des éclairs qui venaient illuminer la bordure incarnate de ses paupières.

Ah ! misérable ! ah ! brigand ! s'écria-t-elle en se roidissant, en se tordant sur elle-même pour essayer d'échapper aux serres vigoureuses qui l'étreignaient. Tu me dépouilles !... tu me voles !... Voilà tout ce que tu voulais, zingaro !

— Non, mon ange, ce n'est pas tout, et, pendant que nous sommes en train de causer de choses et d'autres, comme de bonnes gens qui n'ont rien de mieux à faire, tu vas, ici même, à l'instant, me dire quels rapports il y a entre le blondin et la Monténégrine. Je suis curieux, moi.... Allons, allons, ne remue pas tant ; il ne s'agit pas de grincer des dents, mais de jouer de la langue. Tu aimes à causer. Dis-moi ce que signifiaient les gestes qu'ils se faisaient tous deux dans ce grand carrefour de l'Herzégovine où nous nous sommes arrêtés vers le midi, et où tu les favorisais en ayant l'air de chercher ce que tu n'avais pas perdu. Que se disaient-ils ? que voulaient-ils se dire ?... Hein ! tu le sais, n'est-ce pas ?

— Rends-moi tout ce que tu m'as pris, brigand ! et lâche-moi le bras, tu me fais mal !

— Ne détournons pas la conversation, ma bonne femme ! Écoute-moi bien. Tu vas tout me conter ; sinon, aussi vrai que je suis le fils de ma mère,

laquelle était, comme toi, une sorcière maudite, de la main qui me reste libre, vois-tu, je t'étrangle ! et bientôt ces hiboux qui, de temps en temps, du fond des bois, mêlent leur conversation à la nôtre, t'auront mangé les yeux et le peu de chair qui reste encore sur ta pauvre carcasse ; le veux-tu ? Non ; eh bien, parle !

— Je te dis que tu me fais mal ! — Parleras-tu ?

— Rends-moi ma chaîne, assassin ! rends-moi tout ce que.... »

Elle n'acheva pas ; les derniers mots de la phrase lui restèrent au gosier, interceptés au passage par la main du bandit.

Serrée au cou et aux poignets comme entre deux étaux, Margatt demeura immobile, le corps roidi, l'œil injecté, les pommettes écarlates, en poussant un râle plaintif, qui ressemblait aussi bien à une imprécation qu'à une supplication.

« Je n'ai qu'à soulever le bras et à t'enlever de terre ; te voilà pendue et me voilà veuf, reprit Dumbrosk ; c'est que mes doigts, sans être de chanvre, valent des cordes, n'est-ce pas ? Il est tout de même commode de pouvoir être ainsi à la fois la potence et le bourreau ! Mais je veux y mettre de la douceur, dit-il en élargissant son carcan de façon à ce que sa victime pût respirer quelque peu. Voyons, la vieille, maintenant parleras-tu ?

— Oui ! oui ! répondit-elle d'une voix étranglée et sifflante, je parlerai.

— A la bonne heure ! Eh bien, donc, que t'a dit la Monténégrine ? que sais-tu sur elle et sur le Magyar ? »

Et, momentanément, il lui rendit la double liberté du geste et de la parole.

Margatt se laissa glisser au pied de l'arbre : accoudée sur ses genoux, ses mains frissonnantes plongées dans ses cheveux, qui pendaient en longues mèches grises sur ses épaules, elle resta ainsi quelques instants, haletante, reprenant son souffle prêt à lui manquer. Puis, laissant tomber ses mains à terre, Comme avec découragement :

« Je parlerai !... je parlerai !... murmura-t-elle ; puis-je faire autrement, puisque le brigand m'y force !... Et cependant, il ne m'a rien rendu, ni ma chaîne d'or, ni mon pauvre argent que j'avais trouvé moyen de cacher si bien.... Et penser que c'est là mon mari ! et que c'est moi qui l'ai voulu, quand je n'avais qu'à choisir !

— Allons ! allons ! pas de doléances, la mère, et causons vite ; sans quoi... »

Et, se courbant vers elle, il lui montra ses deux mains à moitié repliées, et dont chacune se rapprochait de son cou.

Mais soudain, bondissant sur place, ses forces décuplées par la rage :

« Tu ne sauras rien, brigand ! » cria Margatt en lui lançant au visage une double poignée de poussière.

Et, avant que le Dalmate, étourdi de surprise, à moitié aveuglé, ait pu se redresser, s'élançant sur lui, elle lui laboure la figure de ses ongles durs et crochus comme ceux d'une panthère. D'un geste, il cherche à l'éloigner, mais sa main rencontre la bouche largement fendue de sa digne compagne, et le hurlement qui lui échappe prouve assez que les dents ont profondément pénétré dans les chairs.

Satisfaite de sa victoire, mais renonçant à l'honneur de rester maîtresse du champ de bataille, Margatt se jette aussitôt de côté, à travers bois, laissant aux branches des arbres, aux épines des buissons, des échantillons de ses vêtements, même de ses cheveux, et fuit en poussant des cris étouffés auxquels répondent les cris, les piaulements des chouettes, des buses et des orfraies, tout à coup mises en alarme sur leurs perchoirs nocturnes.

Maugréant de fureur, se frottant les yeux à les faire saillir de leur orbite, Dumbrosk est d'abord resté immobile. Quand il se dispose à poursuivre la fugitive, il croit entendre, au milieu de tous ces cris discordants qui s'élèvent, retentir le bruit d'une arme à feu et comme le sifflement d'une balle à travers le feuillage.

Ce bruit, ce sifflement, se répètent trois fois.

C'est l'appel des sentinelles ; sans doute ; l'alerte est au camp. Il regagne la route ; vers la châtaigneraie, il aperçoit des torches qui vont et viennent, qui se croisent dans tous les sens ; il prête l'oreille ; des rumeurs confuses se mêlent au grondement d'un tonnerre lointain.

Au même instant, le rapide galop d'un cheval arrive jusqu'à lui....

V — Les Masures.

Dans cette partie de la Dalmatie qui appartenait autrefois à la petite république de Raguse, non loin de la Narente, sur un terrain inculte et désert, mais où la main de l'homme a laissé comme traces quelques plantations d'oliviers et de raisins de Corinthe, enfouies à moitié aujourd'hui sous le sable, s'élèvent de misérables constructions, chancelantes, lézardées, et justement appelées les *Masures*.

Ces mesures, autrefois élevées, puis abandonnées par des défricheurs allemands ou dalmates, tels qu'on en rencontre, formés en colonies, dans les endroits les plus stériles de la contrée, s'appuient, d'une part, sur une petite chaîne montagneuse dont les derniers rameaux, soulevant à peine le sol, viennent les ceindre en avant comme pour leur servir de remparts. A gauche, le long de cette crête, fourmillent des broussailles de ronces et de prunelliers, au milieu desquelles des arbres fruitiers, naguère destinés à la culture et à la taille, se laissent à peine apercevoir, étouffés qu'ils sont maintenant par ces végétations naturelles et exubérantes ; à droite se déroule une vaste plaine qui permet au regard de se prolonger jusqu'aux cimes étagées des forêts de l'Herzégovine. Un large chemin creux, béant devant la construction principale, sert de voie de communication vers la plaine.

C'est là, c'est dans ces mesures, qu'un petit homme rouge et trapu, Assan le Morlaque, d'abord envoyé, en compagnie de Marko, auprès du vieux Zapolsky, et resté sur les lieux pour étudier le terrain, a, pendant près d'une semaine, attendu l'arrivée des Slaves.

D'origine turque, comme tous ceux de sa race, agile et vigoureux, capable de franchir en trois bonds les pics les plus escarpés, de grimper aux arbres comme, un chat sauvage, toujours remuant, toujours agissant, toujours souriant, mais d'un sourire qui lui fend la bouche d'une oreille à l'autre, Assan avait été surnommé *le Singe* par ses compagnons, et ceux-ci le considéraient comme un homme très-gai. Le joyeux Morlaque n'en était pas moins, le cas échéant, employé par Zény en qualité de distributeur d'étrivières ou d'exécuteur des hautes œuvres, fonctions honorables dont il s'acquittait non-seulement avec zèle, mais, pour ainsi dire, avec sensualité. Durant son séjour dans ce pays, qui est le sien (car la Morlaquie, si célèbre par ses sorcières et ses poètes, n'est qu'un canton dalmate ; une case de plus sur ce grand échiquier de peuples de toutes sortes), il a d'abord étudié les alentours de la demeure, du vieux comte ; il en a mesuré les murailles, sondé les fossés ; parfois même, la nuit tombant, hissé le long d'un bastion, caché sous de longues touffes de lierre et de clématites, il a pu, à travers l'embrasure d'un créneau, plonger de l'œil dans les cours du château et en nombrer les défenseurs.

Cependant. Paoli, depuis quelques heures déjà installé aux Masures, n'avait reçu les renseignements détaillés d'Assan qu'avec un visage triste et sérieux. La matinée s'écoulait ; Pierre Zény n'avait pas encore paru ; depuis

le point du jour, l'orage s'était déclaré ; un tonnerre incessant secouait les nuages et les faisait se résoudre en torrents de pluie. Le vieillard commençait à plier sous la responsabilité du commandement, quand, à un cri d'aigle répercuté trois fois, tous les visages se rassérénèrent subitement, à l'exception de celui de Paoli, dont l'air sombre et abattu fut remarqué par l'Esclavon, même au milieu des acclamations de joie qui saluaient son retour.

L'entraînant aussitôt dans une des masures, longue bâtisse où les Slaves avaient improvisé une écurie pour leurs chevaux, et que Zény transforma momentanément en salle de conférence :

« Qu'y a-t-il donc, mon brave Polonais, qu'un malheur semble se cacher sous chacun des poils de tes vieux sourcils gris ? lui dit-il en laissant tomber son manteau et en s'asseyant sur une selle jetée à terre. Parle ; quelles nouvelles ?

— Mauvaises ! répondit Paoli. Troublé dans sa marche par les populations bosniaques soulevées en armes contre lui, Ogulin n'a pu encore nous rejoindre ; au dire du messenger qu'il a pris soin de dépêcher vers nous, il ne pourra être aux Masures avant la nuit.

— N'est-ce que cela ? dit Zény de l'air le plus délibéré du monde ; rien n'est compromis, puisque cette nuit seulement nous devons aller faire notre visite à monseigneur Zapsky. Les montagnes et l'obscurité ne sont-elles pas nos meilleurs auxiliaires ?

— D'accord, Pierre ; Ogulin est exact et habile, je le sais ; il nous rejoindra à l'heure convenue, je le crois ; mais ses piétons pourront-ils le suivre, maintenant que les pluies ont défoncé tous les sentiers ?... Ce sera déjà, il me semble, une besogne assez rude pour ses cavaliers, si j'en juge d'après le cheval de son messenger, que tu peux voir là-bas, dans ce coin, et tout caparaçonné de boue des pieds à la tête.

— Voici le soleil qui nous luit, chaud et vermeil ; en quelques heures, il aura mis à sec toutes les rigoles de la plaine. N'as-tu rien de plus à me dire, mon brave ? Alors, fais venir ce messenger, que je l'interroge.

— Ce que j'ai à te dire encore, Pierre, c'est que je crains que le vieux Magyar n'ait l'œil aux aguets de notre côté. Depuis hier, le comte a quitté ses métairies du golfe ; il a rappelé ses travailleurs, même ceux des îles de Lézina et de Sabioncello, et une partie d'entre eux l'a suivi dans son château fort, où il est maintenant en éveil et bien barricadé sans doute.

— Par saint Dimitri ! mon vieux camarade, tu t'alarmes facilement aujourd'hui ; les carabines vont-elles trembler devant des bûches et des pioches, les Slaves devant les Magyars, des soldats devant des laboureurs ? Assan doit être au courant de toutes ses manœuvres ; dis à ce singe morlaque que j'ai à lui parler. Voilà tout ce que tu avais à m'apprendre ? Rien de plus ?... Et le prisonnier ?

— De ce côté, mauvaises nouvelles encore, Pierre. »

Le front de Zény, jusque-là resté calme et souriant, se crispa tout à coup.

A la halte de nuit, poursuivit le vieux Slave sans s'apercevoir de l'émotion du chef, le prisonnier, quoiqu'il fût étroitement placé entre le Rousniaque et moi, soudainement débarrassé de ses liens, a profité de l'ombre et du sommeil de tous pour s'échapper.

— Il est parti !... Tu l'as laissé s'enfuir !... » hurla Zény avec des imprécations terribles qui firent dresser vers lui les oreilles effarées des chevaux alignés le long des murailles.

Et, sans donner à Paoli le temps de s'expliquer :

Misérable vieillard ! pourquoi me suis-je obstiné à mettre ma confiance en toi, en toi seul ? Tu dormais, n'est-ce pas ?... Que le ciel te confonde et t'écrase !... Tiens, va-t-en ! il me semble que mon poignard grince dans sa gaine, que mes pistolets s'arment d'eux-mêmes pour se diriger vers toi !... Va-t-en ! j'ai peur de ma colère ! »

Le vieillard resta d'abord comme étourdi sous le coup ; puis sa main tremblante après s'être portée à son front, retomba sur la poignée de son sabre. Mais aussitôt, comme se parlant à lui-même :

Non !... non !... murmura-t-il ; ne l'ai-je pas choisi moi-même pour mon chef.... quand je pouvais devenir le sien cependant ! N'importe ; je dois respecter en lui le représentant de la cause sainte à laquelle je me suis dévoué. »

Et, faisant rentrer la lame au fourreau, se croisant les bras, fixant sur Zény un regard chargé plus encore de douleur que d'amertume :

« Tue-moi, Pierre ! lui dit-il ; mais du moins ne déshonore pas celui qu'autrefois tu nommais ton père et ton ami ! »

De tous les lieutenants de Zény, le vieux Paoli Mackéwitz était certes le plus digne de porter ce grand nom de patriote, que la plupart de ses autres compagnons ne gardaient plus aujourd'hui que pour masquer leur soif de rapines.

Issu d'une famille noble et riche parmi les Slovaques de la Hongrie, le jeune Paoli Mackéwitz avait dû d'abord gagner ses premiers grades dans les armées autrichiennes. Devenu possesseur de sa fortune, il l'avait prodiguée tout entière à la cause de la Pologne, dans la régénération de laquelle il voyait alors l'avenir du slavisme. Après avoir combattu contre les Russes, sous les ordres de Madalinsky et de Kosciusko, après avoir pris une part active à divers soulèvements partiels, découragé enfin de ce côté, moins par des revers que par de nouvelles convictions qui s'étaient faites en lui, Paoli, malgré le surnom de Polonais qu'il gardait encore, avait singulièrement modifié et agrandi ses idées sur la questions slave. Il n'en voyait plus aujourd'hui la solution que dans un appel à toutes les races de même origine, qu'elles fussent sous la dépendance de l'empereur, du tzar, ou même sous celle du sultan.

Rentré dans son pays, il venait de passer dix ans à faire de la propagande contre le *germanisme* et le *magyarisme*, quand il fit la rencontre de Pierre Zény clans une société secrète, établie sur les mêmes bases que les ventes du carbonarisme italien. Zény exerçait alors un Commandement subalterne dans l'une des colonies militaires de l'Autriche. Ambitieux, impatient de sortir de la position infime dans laquelle, vu son défaut de naissance et de fortune, il se sentait cloué depuis longtemps, homme de bonne mine d'ailleurs, à la parole facile, quelquefois brillante, doué, au plus haut degré, de cette confiance présomptueuse qui ne voit rien au-dessus de ses forces, le soldat esclavon n'avait pas tardé à éblouir l'honnête patriote slave. Une liaison s'était formée entre eux, liaison cimentée surtout par un commun amour de la grande patrie, à laquelle Zény avait déjà donné un gage, en rompant brusquement les liens qui l'attachaient au service de l'empereur.

Cependant, lorsqu'il s'était agi de transformer les projets en actes, de faire une première tentative pour relever le vieux drapeau slave, enfoui depuis tant de siècles dans les profondeurs du sol primitif, la pluralité des voix s'était élevée pour proclamer comme chef Paoli Mackéwitz, le compagnon de Kosciusko.

Paoli, plus désintéressé que clairvoyant, mettant le succès de sa cause bien au-dessus de son propre succès, alléguant son âge et les infirmités de la vieillesse qui commençaient à l'atteindre, avait lui-même reporté tous les suffrages sur Pierre Zény.

Depuis, il n'avait cessé de l'aider de ses conseils et de son expérience. Connaissant mieux que lui la science de la guerre, plus au courant de celle

des conspirations armées, il avait, presque seul, préparé les plans, combiné les mesures qui d'abord avaient donné l'apparence du triomphe à cette première insurrection, et, toujours se tenant dans l'ombre, le vieux patriote s'était gardé de détourner, au bénéfice de sa vanité, un seul de ces rayons qui composaient l'auréole de Pierre Zény.

Plus tard, s'enivrant à la vapeur du succès, celui-ci ne prêta plus l'oreille qu'à ses propres inspirations ; les revers se firent sentir, et Paoli n'en resta pas moins un soldat soumis et fidèle.

Telle était la position respective de ces deux hommes, lorsque Zény en vint ainsi à la menace et même à l'insulte vis-à-vis de Paoli.

Devant la figure pâle du vieillard, devant ces souvenirs, l'Esclavon, modérant, non sans efforts, les grondements de sa voix :

« Peut-être ai-je eu tort de m'emporter, dit-il. Je m'étais bien promis cependant de rester calme aujourd'hui pour entretenir la confiance des nôtres. Il y a souvent plus d'orages dans ma tête que mon visage n'en laisse deviner. Est-ce ma faute s'ils éclatent tout à coup malgré moi ?... Donne-moi ta main. »

Mais Paoli garda ses bras croisés et resta dans la même attitude.

« Ne veux-tu donc pas comprendre, reprit Zény frappant du pied, qu'avec ce Georges Arnstein notre dernière ressource nous échappe.... La force et la ruse, tout nous manque à la fois.... Crois-tu donc que je ne sois pas, ainsi que toi, inquiet de l'absence d'Ogulin ?... Cette lettre, que nous comptons dicter à notre prisonnier, pouvait du moins en partie suppléer au défaut de nos forces. Qui la remplacera ?... Le sabre et la carabine ?... Mais le sabre et la carabine seront-ils suffisants si, comme tu le crains, le Zapolsky vient de se renforcer de ses bandes de travailleurs ? Les milices dalmates seront bientôt appelées à son aide ! Où est notre prisonnier ? Sans doute près de son oncle, à qui il dévoile notre marche et nos projets ! Notre entreprise est manquée !

— Non, Pierre, dit enfin Paoli, sortant de son silence ; le comte Georges d'Arnstein n'est pas auprès de son oncle ; il est toujours en ton pouvoir.

— Que dis-tu ? s'écria Zény, dont les yeux rembrunis étincelèrent tout à coup. Mais voilà ce que tu aurais dû m'annoncer d'abord.

— M'en as-tu laissé le temps, Pierre ?

— Pardon, mon brave camarade ; mais, voyons ; il est encore en mon pouvoir, dis-tu ?

— Oui, Pierre, grâce à Dumbrosk, qui se trouvait justement sur la route qu'avait prise le jeune homme au grand galop de sa monture. Le Dalmate ne craignit pas de recevoir en pleine poitrine le choc du cheval pour désarçonner le cavalier.

— Mais alors, si le fuyard a été repris, pourquoi semblais-tu avoir encore, de ce côté, à me faire pressentir une fâcheuse nouvelle ?

— C'est qu'il y a un traître parmi nous, Pierre. Le jeune comte n'a pu nous échapper sans être secondé dans sa tentative de fuite.

— Et ce traître, quel est-il ?

— Moi !... oui, Pierre ; moi.... ou le Rousniaque ! Tous deux nous étions seuls alors chargés de la garde du prisonnier.

— C'est bien ! J'ai compris !... Et tu t'es assuré de ce maudit lépreux ?

— Oui ; les preuves contre lui ne faisaient pas défaut. Au cri d'alerte, quand je me levai, le Sanglier n'était plus là ; il avait déserté son poste ; car c'était à son tour de tenir les yeux ouverts. De plus, c'est sur son cheval que le jeune comte est parti, et les cordes qui avaient servi à le lier ont été retrouvées dans le manteau même de son complice.

— Le misérable ! murmura Zény les poings crispés. Et qu'a-t-il pu dire pour sa défense ?

— Il a prétendu ne s'être éloigné que dans l'intention de surveiller le Cattarin.

— Comment ?

— Faux prétexte, Pierre ; le Cattarin n'avait pas bougé de l'enceinte où nous campions. Un des premiers.... le premier même, je crois, il avait éventé la fuite du Magyar, et s'était tout d'abord élancé sur son cheval pour le poursuivre ; mais les sangles en avaient été coupées.... sans doute par le Rousniaque, ainsi que tu peux le voir : car, si je ne me trompe, la selle du Cattarin servait de siège tout à l'heure.

— Jean est un brave soldat.... et nous ferons justice à chacun, » répondit Zény.

Voici comment les choses s'étaient passées pour cette vaine tentative de fuite, dont le résultat final semblait devoir faire évanouir toutes les espérances de Chrisna..

Georges d'Arnstein avait été placé, en effet, entre Paoli et le Rousniaque, et chacun d'eux, par surcroît de précaution, tenait enroulé dans sa main un bout de la corde qui liait le prisonnier. A peu de distance devant eux, Zagrab paraissait s'occuper exclusivement de son dernier repas de la journée. Le

calme commençait à se faire au milieu de cette réunion d'hommes, tout à l'heure tuburlents et jaseurs.

Chez la plupart, le sommeil avait triomphé de la faim, Paoli lui-même, vaincu par la chaleur et la fatigue, après avoir donné les ordres nécessaires au campement et s'être bien assuré de l'état du prisonnier, dormait étendu sur son manteau.

Doublement tenu en éveil, le Rousniaque dardait son regard fauve plus encore sur le Croate que sur le Magyar. Il s'obstinait à ne voir dans le soldat cattarin qu'un ennemi toujours prêt à lui échapper.

Cependant les feux, cessant d'être entretenus, s'affaissaient sur eux-mêmes et ne jetaient plus que des clartés douteuses et rougeâtres. A l'exception du Sanglier, tout dormait ou semblait dormir.

Dans ce moment, à travers la demi-obscurité, celui-ci vit comme une ombre s'élever de terre devant lui et gagner lentement l'un des fourrés les plus épais du bois.

Il reconnut le Croate.

Après s'être rapidement assuré de la position du prisonnier, tranquille de ce côté, il se lève à son tour, prend parmi les armes placées près de lui sa carabine à coup double, qu'il arme aussitôt, et s'élance sur ses traces.

A peine a-t-il franchi l'enceinte, que Zagrab, qui, connaissant les instincts de son ennemi, avait savamment calculé sa manœuvre y reparaît aussitôt, et près de la place même que l'autre vient de laisser vacante. Avec la promptitude et l'agilité naturelles aux hommes de son pays, il se glisse sous le manteau que le Rousniaque vient d'abandonner, prend le poignard du bandit, coupe les liens qui retiennent le captif, ne laissant dans la main de Paoli qu'un inutile bout de corde flottant.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées, que le comte Georges d'Arnstein, rentré en possession du second fragment de sa chaîne, enfourchait fièrement le cheval même du Rousniaque, et, après avoir remercié Zagrab par un geste, après avoir prolongé un regard de regret vers la litière, libre enfin, s'élançait à bride abattue par la première route qui s'offrait à lui. Mais sur cette route, il devait rencontrer Dumbrosk.

« Dois-je d'abord t'envoyer Assan ou le messenger d'Ogulin ? reprit ensuite Paoli.

— Ni l'un ni l'autre ! Envoie-moi Dumbrosk ; dis au messenger d'attendre ; dis à Assan de se rendre, bien accompagné, auprès de ce porc de la Russie-Rouge, et de lui administrer cinquante bons coups de lanière plombée sur

les épaules ; nous aviserons plus tard à ce qu'il nous reste à faire de lui. Va, camarade ; oublie ce que j'ai pu dire dans un moment où le sang me montait au cerveau pour le troubler, comme font nos vins d'Esclavonie ; et que Dumbrosk vienne me rejoindre sur-le-champ ! »

Un instant après, le géant dalmate franchissait, en baissant la tête, la porte de cette écurie qui, en ce moment, servait de salle d'audience au roi du Danube.

Ah ! te voilà, mon fidèle, mon dévoué ! lui dit le maître en l'abordant familièrement et d'un ton de joyeuse humeur. Je suis au courant de tes hauts faits, Dumbrosk !... Si tu es parfois rétif et indiscipliné, on peut compter sur ta vigilance du moins. Je sais que, grâce à ton zèle, notre captif est encore notre captif, et je suis content de toi. Je n'oublierai pas le service que tu nous as rendu en arrêtant l'aiglon dans son vol. »

Les yeux baissés, et se dandinant des épaules, le géant avait semblé recevoir les félicitations du maître d'un air plein de modestie, comme un enfant d'ordinaire espiègle et tapageur, qui, pour la première fois, entend tomber de la bouche de son précepteur des compliments sur sa bonne conduite.

Et c'est l'aiglon qui t'a ainsi labouré la figure ? demanda Zény en cherchant à dissimuler sous un ton frivole le motif plus sérieux pour lui de cet entretien.

— Ceci ! dit Dumbrosk c'est bien la marque d'une griffe, mais d'une griffe de chouette. C'est ma tendre épouse qui a aiguisé ses ongles sur mon visage.

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais !... dit Zény en essayant de conserver son air d'insouciance : je t'avais chargé d'obtenir de Margatt certains renseignements...

Et il laissa la phrase suspendue.

Des renseignements sur le Magyar et la Monténégrine.... oui, maître, dit le Dalmate, en complétant la pensée que Zény, même devant son confident, n'osait encore exprimer plus clairement.

— Eh bien, tu as donc pu amener ta femme à cet entretien ?... Qu'en est-il résulté ?

— Il me semble que les traces de la conversation sont assez visibles, dit l'époux en désignant du doigt les profondes égratignures qui sillonnaient son visage. Il est juste de dire toutefois que le dialogue n'a pas commencé par là. Au contraire ; elle a d'abord été tout miel.... mais avec le miel on

prend les mouches, et non pas les Dumbrosk. Elle m'a premièrement parlé du prisonnier. Le croirais-tu, maître ? ce beau jeune Zapolsky, c'est Marguerite qui l'a élevé.... Elle l'a connu enfant, du moins.... et elle me faisait entendre que, si nous pouvions parvenir à délivrer ce monseigneur, nous mènerions tous deux une vie d'hospodar, qui consiste à se croiser les bras et à dormir.... excepté à l'heure des repas,

— Et de Chrisna.... que t'a-t-elle dit ? demanda Zény, avec plus d'émotion qu'il n'eût voulu en montrer.

— Rien !... je n'ai pu rien obtenir d'elle de ce côté. J'ai eu beau la prendre par tous les beaux sentiments.... et même aussi un peu par le cou rien !

— Où est Margatt ? Il faut que je lui parle !... à elle même !... à l'instant !
» s'écria Zény en proie à une agitation extraordinaire.

Dumbrosk se gratta l'oreille :

Qu'en veux-tu donc faire, maître ?

— Où est-elle ? répéta l'Esclavon. Auprès de sa maîtresse, sans doute ?

— Je ne crois pas. Elle est peut-être retournée à Œdenburg.... ou autre part.... mais elle n'est pas revenue de ce bois.... on ne l'a pas revue.

— Tu l'as tuée !...

— Moi ? dit Dumbrosk avec un ton marqué de répulsion ; je n'ai jamais connu que deux femmes ; ma mère, qui ne valait pas mieux que les autres, car elle me battait à déchirer mes souquenilles, et me rebattait ensuite plus fort de rage d'être obligée de les raccommode ; et ma bien-aimée Margatt.... N'importe ! pour nous autres Dalmates de Transylvanie, les femmes sont sacrées, comme les prêtres et les poètes. Je puis avoir mes idées sur elles.... je crois qu'elles ne sont bonnes à rien, mais je les respecte. Non, non, je n'aurais jamais le courage de tuer une femme.... fût-ce la mienne !

— Margatt n'a pas accusé Chrisna.... Margatt connaissait le prisonnier ! Elle l'a élevé ! murmura Zény, la main au front et se parlant à lui-même, sans prêter plus longtemps attention aux paroles de Dumbrosk. Pourquoi Margatt n'aurait-elle pas seule conçu le projet de délivrance de ce Zapolsky, en y associant le Rousniaque par l'espoir d'une récompense ? Ces paroles de Chrisna que j'ai voulu interpréter, elles ne s'adressaient qu'à Margatt.... ce regard du jeune homme Eh ! n'est-ce pas là le caractère de ces nobles libertins, de grimacer ainsi devant la beauté des femmes ?... D'ailleurs, où

et comment se seraient-ils connus ? Allons, allons, la jalousie m'avait rendu fou !... »

S'adressant alors à Dumbrosk :

De tout ceci, lui dit-il, qu'il ne soit plus désormais question entre nous ; oublie ce que j'ai pu te dire, et garde le silence sur ce que tu as pu supposer. Je connais maintenant les vrais coupables ; Chrisna n'est pour rien dans ce complot ; j'en ai la conviction.

— Elle n'y est pour rien, c'est possible, répliqua Dumbrosk en clignant de l'œil d'un air malicieux ; cependant, maître, ou je suis estropié de la cervelle, ou elle y a quelque peu mis du sien. En voici les preuves, que j'ai trouvées, moitié dans la poche de Mme Dumbrosk, moitié dans celle du Magyar. ?

Et, tirant d'une sorte de sac qui pendait à sa ceinture les deux fragments de la chaîne d'or, en déroulant un de chaque main, il les fit reluire et brimbaler aux yeux de Zény.

Celui-ci les lui arracha brusquement, et d'un bond s'élança hors de la salle.

VI — Ruse et violence.

Sur la même ligne, mais à quelque distance des écuries, s'élevait la masure principale, à laquelle faisaient face le chemin creux et la petite colline pierreuse, toute parsemée de buissons et de taillis.

Au premier étage de cette construction, dans deux chambres, séparées entre elles par un long grenier éclairé du côté de la plaine, étaient enfermés les prisonnier ; le Rousniaque d'un côté, Georges Arnstein de l'autre.

La cellule de celui-ci, dégradée par les eaux pluviales, recevait le jour à travers les barreaux rouillés d'une large fenêtre sans vitres, tournée du côté des montagnes. Les capricieuses arabesques tracées par l'humidité sur les murailles de ce triste logis en étaient les seules décorations.

Arnstein, garrotté seulement par les pieds, mais sous la garde de quelques soldats bien armés, gisait étendu sur le plancher humide, n'ayant pour matelas et pour couverture que sa robe de moine ; pour oreiller, que son bras replié.

Épuisé cependant par tant d'émotions et de fatigues successives, il dormait encore de son plus beau sommeil ; et, dans ses rêves, deux femmes,

l'une frêle et blonde, souriante et parée l'autre, à la démarche fière, aux yeux noirs, passaient tour à tour comme deux anges consolateurs et donnaient à son sommeil l'apparence d'un repos voluptueux après une douce journée d'amour et de fêtes.

Le Sanglier, lui, ne dormait pas ; il rugissait de rage, protestait de son innocence avec renfort de jurons, et appelait le *Maître* à grands cris. Au lieu du *Maître*, ce fut Assan le Morlaque qui se présenta.

Au rez-de-chaussée de l'habitation, dans une grande pièce basse et carrée, espèce de grange à l'aire salpêtrée, et où la lumière pénétrait seulement par une porte sans vantaux, se tenaient les principaux d'entre les Slaves, les uns debout, les autres assis en cercle, les jambes croisées ; d'autres encore, étendus, à moitié assoupis ou appuyés contre la muraille ; tous aspirant de leurs larges pipes des jets de fumée bleuâtre qui, s'élevant au plafond, semblaient suspendre un nuage sur leurs têtes et dérobaient du moins à leurs regards l'aspect misérable et nu de la salle où ils se trouvaient.

Le vieux Paoli causait, à voix basse, avec le messenger d'Ogulin ; plus loin, Marko donnait à ceux qui l'entouraient des détails sur le voyage de Mostar ; çà et là, une voix s'élevait, tantôt railleuse, tantôt inquiète, s'informant de la santé de dame Margatt, de la nature des entailles tracées sur la figure de Dumbrosk, ou maugréant sur les retards apportés à l'entreprise. Plus rapprochés de la porte, par conséquent de la lumière, ceux-ci disposaient devant eux, en nombres cabalistiques, des cartes noires et visqueuses, et pronostiquaient à tous gloire et fortune ; ceux-là, faisant tinter les dés dans le cornet, à défaut d'argent, jouaient les derniers boutons de leurs vestes ou les boucles de leurs chapeaux. Zagrab seul, adossé dans un coin, contre la muraille, avec le soin scrupuleux du soldat, semblait exclusivement occupé à réparer le désordre de ses vêtements maculés par la boue ou entamés par les ronces.

Puis, de temps en temps, une ombre interceptait subitement la clarté et s'effaçait. C'était Chrisna.

Ferme encore, inébranlable dans sa résolution d'accomplir son vœu et de sauver le prisonnier, mais à bout de ressources et presque d'espérance, rêveuse et le front penché, elle errait le long des masures.

Parfois, s'arrêtant sur le seuil de cette salle commune, son regard y plongeait rapidement pour interroger celui de Zagrab.

Au milieu de ces causeries, de ces occupations, de ces interpellations des Slaves, un bruit plus prononcé se fit au dehors, et, suivi de Dumbrosk, Zény entra brusquement dans la salle. Il alla droit d'abord à l'envoyé d'Ogulin, le congédia en trois mots, puis s'adressant à Marko :

Qu'on fasse venir le Magyar, dit-il d'une voix brève et haletante ; avant peu, il nous aura rendu le seul service que nous puissions attendre de lui.... Qu'il vienne donc, qu'il écrive et qu'il meure ! »

Toutes les têtes se redressèrent.

Quoi ! dit Paoli, l'avons-nous ramené tout exprès du Montenegro pour le faire mourir à notre entrée en Dalmatie ? »

Dans ce moment, le plafond de la salle sembla plier sous un trépignement de pieds, et on entendit le Rousniaque hurler sous le fouet qui lui déchirait les épaules ;

Tiens, devines-tu d'où partent ces cris ? poursuivit l'Esclavon en s'adressant à Paoli ; ah ! que n'en avons nous fini dans la vallée des Fougères avec notre prisonnier ! Sans sa présence parmi nous, nous n'aurions pas compté un traître dans nos rangs ! Il est temps d'ouvrir enfin la correspondance entre l'oncle et le neveu, et de la clore tout à la fois : car, sa lettre écrite, par le Danube ! je le jure, le comte Georges Arnstein mourra !... Contre une rançon prise de force, ce n'est point un homme vivant, c'est un cadavre qu'on échange !

— Voilà qui est parler ! dit Assan, qui venait de reparaître dans la salle, et qui, mis en goût par une première exécution, se frottait les mains à l'idée de celle qui allait suivre, plus complète, plus décisive. Mais ce cadavre, allons-nous donc en embarrasser nos bagages ? » demanda-t-il.

L'ombre mobile de Chrisna se profila à ce moment dans la salle. Zény l'aperçut, et répondit d'une voix saccadée, en fixant sur la jeune femme un regard de bête fauve guettant sa proie :

« Rassure-toi, Assan ; nous n'emporterons du prisonnier que sa tête, que nous allons faire saler et boucaner, et que le Zapolsky retrouvera, intacte, à la place de son or, dans son coffre ride !

— Par l'âme de mon père, qui lui est sortie par je ne sais où, car il est mort pendu, bien imaginé ! » s'écria le singe morlaque.

Le rire que fit éclater cette saillie du joyeux Assan était à peine calmé, lorsque le prisonnier, précédé de Marko, fit son entrée par une petite porte pratiquée au fond de la salle.

Les yeux à moitié ouverts, la démarche presque somnolente, la pensée flottant indécise entre les doux songes qui venaient de le bercer et le contraste de sa position présente, Georges ne savait trop encore de quel côté se trouvait la réalité.

Il fit un mouvement et se réveilla tout à fait.

On lui présenta une plume, du papier, en lui enjoignant d'écrire ce qu'on allait lui dicter. Il regarda autour de lui :

« Je ne vois ni table, ni siège, dit-il.

— C'est juste ! répondit Dumbrosk ; on ne pense pas à tout. »

Arrachant alors une longue planche, à moitié vermoulue, qui formait à elle seule le mobilier de ce lugubre salon, il l'appuya obliquement contre le mur :

A cheval, camarade ; voilà votre chaise et votre pupitre trouvés.

— Je vous avouerai, messieurs, que je répugne à toute espèce d'écriture, dit le jeune homme d'un ton d'impatiente indolence.

— Écrivez ! lui fut-il répondu d'une voix impérieuse.

— Mais pour écrire faut-il au moins y voir clair ; et cette pièce obscure, où le jour ne pénètre que par la porte....

— Je vais vous ouvrir les fenêtres ! » répliqua Dumbrosk, en abattant d'un formidable coup de talon un pan tout entier du mur extérieur ; et il alla tranquillement se rasseoir au milieu d'un groupe de fumeurs.

Georges salua Dumbrosk d'un air de courtoisie, comme pour le remercier, et le complimenter en même temps sur sa force et sur son génie inventif ; puis Marko présenta au prisonnier le papier et la plume ; Assan lui tint l'encrier.

De quoi s'agit-il, messieurs ? demanda Georges. Exigez-vous de moi une lettre de change ?... Fixez la somme ; mais, hélas ! je crains fort que Joseph Greelman, mon banquier, ne refuse d'y faire honneur.

— Vous allez correspondre avec le seigneur Zapolsky, votre parent, lui dit Zény.

— Ah !... » fit le jeune homme d'un air d'hésitation et de répugnance.

Puis, après avoir semblé en prendre son parti, il ajouta :

« Je suis sous votre dépendance ; j'obéirai. Si c'est encore une supplique au sujet de ce que vous appelez ma rançon, je fais, plus que vous-mêmes, des vœux pour la réussite ; mais, entre nous, nous n'y pouvons guère compter. Le seigneur Ladislav Zapolsky tient plus à son or qu'à son neveu. N'importe !... »

— Il n'est pas question ici d'une demande d'argent ! interrompit Zény.

— Tant mieux ! répliqua Georges ; dictez, je suis prêt. »

Et tandis que Zény, Paoli et Marko, délibéraient entre eux sur la teneur de la lettre, il examina la taille de sa plume, en se tournant vers le jour, enleva de l'ongle un léger fil soyeux logé dans la fente du bec, et prit position, attendant de l'air le plus résigné que la dictée commençât.

Les soldats se regardaient entre eux, étonnés de cette soumission, quelques-uns désappointés peut-être de n'avoir point à employer la violence pour forcer la volonté de leur captif. Zagrab ne cessait, pendant ce temps, d'avoir les yeux attachés sur Arnstein, mais inutilement. Celui-ci ne tourna pas la tête de son côté.

Le résultat de la lettre devait être de décider le vieux Zapolsky à sortir de son château, accompagné de quelques-uns de ses plus braves serviteurs, pour aller au devant de son neveu, que la fièvre retenait à Almissa, sur le littoral de l'Adriatique, et qui avait à lui révéler des choses de la plus haute importance pour ses intérêts les plus chers. Grâce à cette fable, Zény espérait profiter du moment de la sortie du vieux Hongrois pour s'introduire dans la place, ou, mieux encore, s'emparer de lui dans une embuscade, capture qui lui assurait celle du château.

Le texte convenu, arrêté, Zény s'adressa à Georges :

Écrivez, » lui dit-il.

Et il commença à lui dicter les lignes suivantes :

« Échappé enfin, et non sans peine, aux bandits.... »

— Plût à Dieu ! murmura Georges en laissant courir sa plume.

« Mais retenu aujourd'hui par la fièvre au couvent d'Almissa, je vous adjure, mon oncle bien-aimé.... »

Le jeune homme se recula subitement, hocha la tête et dit :

« Je n'écrirai pas cela !

— Je saurai bien t'y contraindre, répondit Zény en le menaçant du geste.

— Jamais !... je ne l'écrirai pas !...

— Tu l'écriras !... » s'écrièrent à la fois vingt voix menaçantes. Déjà Dumbrosk essayait de se lever de terre pour se ruer vers le prisonnier.

Mais, avant qu'il pût faire prendre l'équilibre à sa niasse énorme, un autre, plus agile, s'était élancé vers Georges, le regard allumé, et, lui saisissant la main de façon à la lui briser :

« Tu l'écriras ! » répéta-t-il.

Georges poussa un cri de douleur ; ses yeux se mouillèrent de larmes. Mais l'étonnement plus encore que la souffrance se peignit sur son visage, quand il reconnut, dans celui qui venait de le torturer si cruellement, Zagrab, Zagrab déjà une fois son libérateur.

Zény lui-même l'arracha des serres du Croate, et s'adressant au prisonnier :

Pourquoi ce refus que rien n'explique ? Tu semblais si bien disposé à nous obéir !

— Faites de moi ce que vous voudrez, répliqua le jeune homme avec une chaleur de langage qui n'était guère dans ses habitudes, mais jamais, non jamais je n'appellerai *mon oncle bien-aimé* celui qui, après avoir poursuivi ma mère de sa haine, s'est toujours montré sans pitié pour moi.

— Si ce n'est que cela, dit Zény, supprimons les mots inutiles, et achevons notre missive. »

Georges reprit la plume ; mais les doigts de fer du Croate s'étaient imprimés trop profondément sur sa main frêle et délicate, dont les chairs étaient meurtries ; la plume lui échappa. Il fallut que Zény patientât encore. On donna au prisonnier une demi-heure pour se remettre, et il fut réintégré dans sa geôle, sans liens aucuns cette fois, mais toujours sous bonne garde.

A peine était-il rentré dans son galetas que, droite, pâle, les yeux ardents et fixes, Chrisna s'y présenta à son tour ; et, s'adressant aux soldats avec un geste impérieux :

« J'ai besoin de parler au prisonnier, dit-elle ; éloignez-vous ! »

Ils hésitaient.

« Qu'avez-vous à craindre ?... Ces barreaux ne suffisent-ils pas à vous rassurer ? Est-ce donc pour moi que vous avez peur ? Eh bien, restez dans ce corridor, mais à distance, car il faut que je lui parle en secret ; c'est par l'ordre du maître !... Allez ! »

Chrisna était la femme de leur chef. Les Slaves avaient toujours voulu voir en elle une créature à part, quelque chose d'étrange et de surnaturel. Ils courbèrent la tête et sortirent.

Immobile et muet devant cette apparition inespérée, Georges croyait rêver encore. La présence de l'ange protecteur avait suffi pour effacer jusqu'au souvenir de sa situation présente, et, dans la mobilité de son esprit insoucieux, ce n'était pas même à sa délivrance qu'il songeait alors.

La jeune femme, sans lui adresser la parole, évitant même de le regarder, après avoir quelque temps prêté l'oreille du côté de la porte, alla aussitôt

vers la fenêtre, en détacha un barreau descellé à l'avance, le posa doucement à terre, et attacha fortement à un autre barreau de la croisée la corde qui avait servi à garrotter le captif.

« Il n'y a pas un moment à perdre, murmura-t-elle à mi-voix ; la petite cour située sous cette fenêtre est déserte en ce moment ; elle s'ouvre sur la montagne ; fuyez !

— Fuir ! lui répondit Arnstein ; mais c'est vous laisser exposée à sa fureur ! »

Sans interrompre son œuvre, Chrisna ne lui répondit que par un sourire contracté et un mouvement d'épaules qui semblaient témoigner de son mépris pour la vie.

Non ! reprit Georges, j'en ai assez de cette dernière tentative de fuite qui m'a si peu réussi ; je renonce à lutter contre le sort ; je ne veux pas vous livrer au ressentiment de cet homme.

— N'est-ce que cela ? lui dit Chrisna en se rapprochant de lui ; bientôt moi-même je serai en sûreté et hors de son pouvoir. Partez ! Au second repli de la montagne, vous trouverez un cheval. Partez ! et que la Vierge vous conduise ; c'est à sa sainte garde que je vous confie maintenant !

— Eh bien, dit Georges, s'agenouillant devant elle et l'enveloppant d'un ardent regard d'admiration, fuyons ensemble !... A cette condition j'accepte, et je vous devrai mieux que la liberté !

— C'est la liberté seule que je puis, que je veux vous donner.

— Du moins, Chrisna, pourrai-je vous revoir ?

— Me revoir ? A quoi bon ? Que pouvons-nous avoir de commun ?

— Chrisna, croyez-vous mon cœur sans reconnaissance et mes yeux sans regard ? Avant de vous avoir jamais vue, je tressaillais à votre voix, et, maintenant.... je vous aime ! »

A ce mot, la jeune femme releva fièrement la tête.

« A quoi pensez-vous, seigneur comte ? Suis-je donc une de vos grandes dames saxonnes ou un *brodequin rouge* de votre Hongrie, que vous me parliez de la sorte ? Je ne vous demande pas de reconnaissance, et ce serait le seul lien d'affection qui pût exister entre vous et moi. »

Et, dans un état inexprimable de trouble et d'impatience, le tirant à elle :

« Debout ! debout !... Mon Dieu ! devez-vous rester ainsi cloué à cette place, quand il est si grand temps d'agir, quand les minutes sont des siècles ?

— Allons, puisqu'il le faut, puisque vous le voulez, répondit Georges en se relevant et du ton d'un homme qui cède par déférence plutôt que par entraînement, je tenterai Dieu encore une fois.... moins par goût que par obéissance à vos ordres, je vous le déclare en toute sincérité. »

Puis, fixant de nouveau sur elle son regard bleu plein de flamme :

Oh ! ma belle Providence, si j'étais aimé, je me sentirais plus hardi et plus confiant.

— Partirez-vous ?... Ne comprenez-vous donc pas qu'il y va de votre vie ?... Au nom du Christ, par le souvenir de votre mère, partez ! » répéta Chrisna l'air presque farouche.

Et après avoir d'un coup d'œil rapide inspecté la petite cour, elle revint vers la porte, l'oreille toujours aux aguets, tandis que Georges s'emparait enfin de l'extrémité de la corde.

Mais tout à coup des voix tumultueuses se firent entendre ; la porte s'ouvrit et Pierre Zény parut. A la vue de l'Esclavon, Chrisna se rejeta en arrière avec un mouvement désespéré.

Il était temps ! » dit Zény en projetant un regard vers la fenêtre.

On eût pu s'attendre à le voir éclater tout d'abord en imprécations et en transports furieux ; il n'en fut rien. A son entrée, comme si le spectacle qu'il avait sous les yeux ne pouvait ni le surprendre ni l'offenser :

C'est bien, » reprit-il d'une voix à peine émue.

Et, se tournant vers ceux qui l'avaient accompagné :

Votre présence n'est pas indispensable, camarades. »

Les Slaves firent quelques pas au dehors, la porte se referma derrière eux, et nos trois personnages restèrent seuls face à face.

Malgré ses violences habituelles, Zény, quand il le voulait impérieusement, retrouvait cette singulière faculté de contrainte et de ruse, privilège accordé, presque sans exception, à tous les descendants des Scythes.

La tête haute, les bras croisés, dans une attitude affectée de calme, il appelait à son aide toutes les forces de sa volonté pour rester maître de lui-même clans l'explication qui allait suivre.

Il n'en était pas ainsi de Chrisna. Devant l'évanouissement de son projet, conduit par elle si près du but, au prix de tant d'efforts et de patience, elle dédaignait de se contenir plus longtemps ; ses yeux menaçaient ; sa bouche murmurait des paroles grondantes. On eût dit que c'était à elle que Zény allait avoir des comptes à rendre. Entre elle et lui, les rôles étaient changés.

Quant à Georges, quoique, de fait, le personnage le plus dangereusement compromis, il gardait, et sans avoir besoin de feindre, une attitude calme et résignée. C'était là son héroïsme. Non par philosophie ni par force d'âme, mais par une des conditions essentielles de sa nature efféminée, il se soumettait assez résolument aux mauvaises chances du destin. N'ayant d'ardeur et d'élan que pour le plaisir, il opposait son inertie aux coups qui le frappaient ; il s'endormait volontiers au milieu de son désastre, dont, par système, il évitait ainsi de mesurer l'étendue et de sonder la profondeur. Au moment présent, s'il n'eût pas tremblé pour sa belle protectrice ; si, de temps à autre, son regard ne s'était pas arrêté sur elle, plein de commisération, on aurait pu croire que, seul étranger à ce drame dont le dénouement terrible approchait, il n'assistait là qu'en qualité de simple spectateur. Il savait presque gré à Zény d'être arrivé à temps pour faire obstacle à une tentative où lui, Arnstein, n'entrevoyait que de nouvelles fatigues et de nouvelles souffrances. Ce qu'il redoutait avant tout, c'était la douleur physique, et ce sceptique, qui serait resté impassible devant la perte d'un empire, s'effrayait à l'idée d'une piqûre d'abeille.

A l'entrée de l'Esclavon, jugeant l'affaire manquée, il laissa tranquillement retomber à terre l'extrémité de la corde qu'il tenait ; Zény la releva et, avec le même sang-froid, du moins en apparence, il s'occupa de la détacher du barreau et de la replier sur elle-même. Après quoi, se rapprochant de Chrisna et rompant enfin ce silence plein de tempêtes :

Tu l'aimes ! lui dit-il tout bas.

— Tu mens ! répliqua celle-ci d'une voix haute et vibrante.

— A la bonne heure ! » reprit Zény, sans paraître s'offusquer de l'âpreté de la réponse.

Et d'un ton toujours contenu :

Cependant tu conspirais pour lui et contre nous ; c'est mal. As-tu oublié que le sang qui coule dans tes veines n'est pas de la même couleur que celui de ces Sarmates ? Si j'en crois les paroles prononcées par toi même, hier, devant Margatt, déjà tu projetais sa délivrance, et la reine du Danube n'a pas été étrangère aux événements de cette nuit ?

— Ces paroles, qui te les a répétées ?

— Je les ai entendues.

— Tu m'espionnais donc ?

— N'est-ce pas au mari de veiller sur sa femme ? »

Chrisna fit un geste de dégoût.

Au surplus, poursuivit Zény, ta présence ici, cette corde, ce barreau détaché, ne prouvent-ils pas suffisamment que tous deux vous vous disposiez à la fuite ?

— Je voulais le sauver, mais non le suivre, dit Chrisna ; je voulais t'épargner un crime et réparer celui que tu as commis contre sa personne et celle de ses serviteurs. Cet étranger, tu t'es emparé de lui par une lâche violence, par un guet-apens infâme ! Il ne te faisait pas la guerre !

— Sourde ou déclarée, la guerre est perpétuelle entre les Slaves et ceux qui les ont dépossédés du sol de leurs ancêtres, répondit Zény, étourdi de l'attaque et songeant d'abord à sa justification. Du Danube à l'Adriatique, la terre nous appartient Dieu le veut ! Toi même. Voilà ce que tu avais semblé comprendre autrefois. Il n'en est plus ainsi, à ce qu'il paraît. D'ailleurs, M. le comte a-t-il à se plaindre de moi ? A quoi pensé-je en ce moment ? à renouer par la correspondance ses relations de bonne parenté avec le seigneur Zapolsky. »

Et d'une voix qu'il essayait de rendre douceuse :

Pour la pleine authenticité de cette correspondance, ajouta-t-il, nous aurons besoin sans doute du cachet à ses armes.... Il pend au bout de cette belle chaîne d'or, à laquelle tu tiens tant, *mitidika*, parce qu'elle te vient de moi, n'est-ce pas ? »

Chrisna entr'ouvrit la pelisse qui recouvrait ses vêtements :

Chaîne et cachet, je n'ai plus rien, dit elle d'un ton bref.

— Qu'en as-tu fait ?

— Ai-je besoin de répondre ?... J'ai craint que le bien volé ne me portât malheur !

— Qu'en as-tu fait ? répéta Zény, dont l'œil commençait à briller d'un éclat sinistre.

— Cette chaîne !... Eh bien, je l'ai jetée dans la Narente.

— A mon tour, je te dis : tu mens ! »

Et sortant de sa poche les deux fragments que lui avait remis Dumbrosk :

La chaîne et le cachet, les voici !... Épargne-toi de nouvelles impostures, et laisse-nous ! »

Chrisna ne bougea pas de place.

Maintenant, poursuivit l'Esclavon en s'adressant à son prisonnier, je me charge d'apposer le sceau de vos armes sur la lettre que vous allez écrire sur-le-champ.

— N'écrivez rien ! cria impétueusement la Monténégrine, les bras tendus vers Arnstein comme pour le protéger encore ; la lettre écrite, ils vous tueront ! »

S'adressant alors à Zény :

Tu vois que, moi aussi, j'ai bien entendu ! » ajouta-t-elle.

Le visage de l'Esclavon s'empourprait ; sa fougue, à grand'peine contenue, éclata :

Et tu disais ne pas l'aimer !...

— Je le disais.... mais je l'aime, entends-tu ? Oui, je l'aime de toute la haine que j'ai pour toi ! »

Faisant siffler dans l'air la corde qu'il tenait encore, Zény en porta un coup violent à la jeune femme.

Georges poussa un cri et s'élança vers le barreau détaché de la fenêtre ; mais, avant que sa main tremblante eût pu l'atteindre, vingt Slaves, chefs ou soldats, s'étaient précipités dans la chambre.

Qu'on s'empare de cette femme ! » leur cria Zény.

Parmi les bandits, quelques-uns seulement osèrent faire un pas vers elle ; devant l'éclat de sa beauté fulgurante, les autres s'arrêtèrent et baissèrent la tête, comme retenus par un sentiment de crainte superstitieuse. Mais l'énergie de Chrisna était épuisée ; sa vue se troubla, ses genoux fléchirent, et Dumbrosk l'emporta dans ses bras, à moitié évanouie.

Qu'est-il donc arrivé ? demanda alors Paoli ; et cette lettre, a-t-il consenti à l'écrire ?

— Il s'agit bien de la lettre ! interrompit Zény ; j'ai fait ce que j'ai pu dans l'intérêt de tous ; mais l'honneur du chef importe aussi aux soldats. Chez les gens de notre race, la vengeance est le premier des devoirs.

— Qui épargne son ennemi, dit Marko, mérite qu'une femme troque son costume contre le sien et qu'un enfant lui crache au visage.

— Qui oublie de se venger n'est pas un homme, ajouta l'Esclavon, et qui tarde à se venger est un homme, mais un lâche !

— *Amen* ! murmura Zagrab, qui entra en ce moment, pâle comme un spectre.

— Assan ! Assan ! »

A cet appel du maître, à ce nom, répété du haut en bas de l'escalier, le Morlaque, étendu dans un angle obscur de la salle commune, au milieu d'un nuage de fumée, semblable à une chauve-souris qui va prendre son vol,

souleva, en étendant ses bras, les pans du manteau dont il était enveloppé, et en trois bonds il se trouva près de Zény.

Écoute, lui dit alors celui-ci en l'attirant à l'écart ; derrière la colline qui fait face aux Masures, à gauche, en tournant du côté de la Narente, existe un enfoncement de terrain, où le vent du sud a poussé les feuilles desséchées. »

Assan se gratta le front et prit un air inquiet, comme si le maître lui eût proposé une énigme à deviner.

Tu vas choisir quatre hommes, armés de leurs mousquets, et c'est là que tu conduiras le Magyar. »

L'intelligence d'Assan parut se réveiller subitement :

D'après les conventions faites, je ne conserverai de lui que sa tête, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais.... le reste ?

— Sous les feuilles.

— Et la défroque ?

— Pour toi. »

Le Morlaque fit un bond, se frotta les mains et dit :

« Avant peu, je pourrai mettre un frac à la française, comme le plus fier bourgeois de Raguse ou de Cattaro ! »

Bientôt l'escorte se mit en marche avec le captif, maintenant le condamné. Au lieu de suivre les chemins tracés, elle tourna les Masures, escalada la petite colline, et, se dirigeant vers la Narente, s'arrêta enfin dans un bas-fond ombragé de quelques arbres, et que de hauts buissons masquaient de droite et de gauche.

Assan le Morlaque vint droit à son prisonnier et lui banda les yeux.

Alors seulement le malheureux comprit le sort qui lui était réservé ; ses tempes s'humectèrent, son cœur se comprima.

« A vingt-cinq ans ! murmura-t-il ; c'est trop tôt. »

Au milieu du silence qui régnait dans cette solitude, Georges Zapolsky entendit un bruit de feuilles sèches. C'était sa tombe que l'on creusait....

VII — Duel entre un mort et un vivant.

Transportée demi-morte par Dumbrosk, quand Chrisna revint à elle, elle se trouva dans cette vaste pièce du rez-de-chaussée, nue et sombre, devant

laquelle elle rôdait, inquiète, effarée, une heure auparavant. Une heure auparavant, son regard, en y plongeant furtivement pour essayer de surprendre quelques-uns des projets mystérieux qui s'y tramaient, ne rencontrait que celui de Zagrab, et la présence de cet ami suffisait à la rassurer. Maintenant, autour d'elle, sont tous ceux là dont elle épiait les paroles et les gestes ; mais ils restent immobiles, silencieux, les yeux tournés de son côté, et, parmi tous ces regards, le seul qu'elle cherche et qu'elle n'a pas rencontré encore, c'est celui de Zagrab.

Sortant, par exception, de ses habitudes de rudesse, Dumbrosk a pris soin de composer à la jeune femme une espèce de lit de camp, afin de lui épargner tout contact avec les aspérités du sol. Pendant son évanouissement, il lui a tour à tour humecté les tempes d'eau fraîche et d'eau-de-vie de prunes ; sa gourde s'en est allégée, mais il y a songé à peine. L'âme de l'épais Dalmate, pour la première fois, s'est sentie atteinte de pitié à la vue de cette femme, de cette pauvre fée, comme il l'appelait, si cruellement flagellée par Zény ; maintenant, à demi courbé devant elle, les mains grandes ouvertes, l'air inquiet, il semble attendre ses ordres. Mais, tout entière à sa préoccupation, la Monténégrine n'a pas même un remerciement pour lui.

Où est-il, le Croate ? A-t-il donc désespéré du sort ? Gagnant la montagne et les bords de la mer, a-t-il été rejoindre ses vrais compagnons à Cattaro ? »

A l'étage supérieur, elle entendit des pas.... des pas calmes et réguliers comme ceux d'une sentinelle.

C'est lui ! se dit-elle, c'est Zagrab : il veille sur le prisonnier. »

Quelques instants après, les mêmes pas résonnèrent, mais bruyamment ; ils ébranlèrent l'escalier fragile qui conduisait à la grande salle où elle se trouvait. Elle leva les yeux ; ce n'était point Zagrab, c'était Pierre Zény, qui, l'air radieux, apparut en poussant le cri de joie et de triomphe des Slaves :

« *Jivio ! Jivio !* »

Après le départ d'Assan et de Georges, Zény s'était efforcé de ne plus songer qu'à son entreprise contre le château du vieux Zapolsky. Sans doute l'absence d'Ogulin rendait cette tentative imprudente, téméraire aujourd'hui ! Ogulin, perdu dans ses marais, harcelé par les populations bosniaques, ne devait peut-être plus le rejoindre !... Ainsi pensait Zény, quand, du haut corridor qui régnait le long des Masures, il aperçut au loin une masse confuse d'hommes, précédés de quelques cavaliers parmi lesquels, à sa

stature, à l'élégance de sa taille, à la couleur de son cheval, il crut reconnaître celui-là qu'il appelait de toute la force de ses désirs. Il regarda plus attentivement : c'était Ogulin, son jeune compatriote, son ami, et, après Paoli, le premier de ses lieutenants. Ces hommes, dont un nuage noir abaissé sur la plaine permet maintenant de mieux apprécier le mouvement et le nombre, ce sont ses hommes à lui, ce sont ses braves, c'est le complément de sa troupe ! Par saint Dimitri ! s'il le faut, il enlèvera de vive force la bauge du vieux sanglier.

C'est alors que Zény était descendu dans la salle commune en poussant son cri triomphal. A peine au bas de l'escalier, il vit devant lui Chrisna, pâle, défaite, étendue sur un manteau de soldat ; il détourna la tête et, s'adressant aux chefs, leur annonça l'arrivée prochaine d'Ogulin.

Un hurra général salua la grande nouvelle ; les vedettes disséminées dans la plaine accouraient pour la confirmer ; tous les Slaves se levèrent en répétant *Jivio* ! les noms de Zény et d'Ogulin retentirent au milieu des acclamations de joie. Le tumulte n'avait pas encore cessé quand une décharge de mousqueterie se fit entendre du côté de la Narente, là où se trouvait située la petite excavation.

Alarmés à ce bruit, quelques hommes sautèrent sur leurs armes ; mais, les rassurant du geste :

Ce n'est rien, camarades, dit Zény avec un air d'insouciance cruellement étudié, moins que rien !... C'est notre singe morlaque qui se met en mesure d'hériter d'un magnat hongrois ! »

A ce mot, Chrisna tressaillit et se redressa à moitié.

Oui, reprit Zény, que l'émotion manifestée par la jeune femme rendait plus impitoyable encore ; notre prisonnier ne s'échappera plus !... Il est mort !... bien mort !... ou du moins voici qu'on l'achève !... ajouta-t-il en entendant quelques nouveaux coups de feu retentir dans la même direction.

— Assassin ! » murmura la Monténégrine d'une voix étouffée.

Puis, soudain, se relevant frémissante et de toute sa hauteur :

Slaves, s'écria-t-elle en désignant l'Esclavon avec un geste écrasant de mépris, je ne suis pas la femme de cet homme !

— Ogulin est dans la plaine, interrompit Zény ; il attend un signal de nous ; en avant ! »

Et, le premier, il se disposait à s'élancer à la rencontre du jeune chef, mais se jetant au-devant de lui :

Tu m'entendras ! répéta Chrisna, et les tiens aussi m'entendront ; ils vont te connaître comme je te connais, car tu les as trompés comme tu m'as trompée moi même !

— Pas un mot de plus ! » dit l'Esclavon d'une voix brève et sourde, en portant la main à ses pistolets.

Chrisna ne vit point le mouvement, ou elle n'en tint compte.

« Slaves ! vous croyez que c'est par amour pour la liberté qu'il vous a tous appelés à l'insurrection ?... C'est par amour de l'or !... Il n'a voulu vous affranchir du joug des Magyars que pour vous faire passer sous celui des Moscovites !... »

Et faisant résolûment face à Zény.

Ose me démentir ! »

Les yeux de celui-ci prenaient une effrayante fixité. Il tira un pistolet de sa ceinture et en fit crier le ressort.

« Après avoir menti aux hommes, tu as menti à Dieu lui-même, poursuivit Chrisna ; tu t'es parjuré devant son autel, devant le saint prêtre qui croyait recevoir ton serment. Tu n'étais donc point un héros, Pierre Zény ! Non ; tu n'étais, et tu n'es encore qu'un lâche, un infâme, un traître !

— Va donc le rejoindre, misérable ! » hurla Zény en dirigeant l'arme vers la Monténégrine.

Parmi les Slaves terrifiés, Dumbrosk seul avait fait un geste et poussé un cri sauvage, aussitôt réprimé par un regard foudroyant du maître. Mais un homme est entré qui vient d'arracher le pistolet des mains de Zény avec un mouvement d'autorité.

Cet homme, c'est le vieux Mackéwitz.

Silence ! fait celui-ci en désarmant l'Esclavon ; le bruit d'une arme à feu peut nous perdre tous.... Entends-tu le pas des chevaux ?

— Par le Père et par le Fils ! s'écrie Marko ; pourquoi ne serait-ce pas Ogulin qui nous envoie les plus alertes de sa troupe pour nous annoncer son arrivée ?

— Ce n'est point Ogulin, répliqua Paoli ; car le bruit nous arrive du côté de la Narente, et non du côté de la plaine. »

Un soldat, de garde auprès du Rousniaque, et qui, par une des ouvertures pratiquées au premier étage, veillait, sur les alentours, se précipita tout à coup au milieu des Slaves en criant :

Aux armes !... les Saxons ! »

Presque au même instant, une douzaine de cavaliers autrichiens défilèrent devant les Masures, lentement, les rangs à moitié rompus, ceux-ci comme assoupis sur leurs montures, ceux-là causant entre eux avec une apparence de sécurité parfaite. Devant cette apparition subite, inattendue, les Slaves restèrent un instant indécis.

« Ils ne nous ont pas vus, dit Marko à voix basse ; car nous sommes dans l'ombre.

— Ils ne peuvent manquer de rencontrer Assan ou Ogulin, répondit Zény, qui, devant le péril, venait de retrouver son courage et son sang-froid. Quoique en petit nombre, ils suffisent à sonner l'alarme contre nous ; prévenons-les en les exterminant. »

Puis s'adressant à Paoli, le doigt dédaigneusement étendu vers Chrisna :

« Toi, mon vieil ami, veille sur cette femme et garde les Masures avec la moitié de notre monde. »

Il désigne alors ceux qui doivent le suivre et donne le signal.

On court aux écuries ; Zény, le premier, s'élance en avant pour inspecter les mouvements de l'ennemi, et, quand il se retourne, un seul homme est près de lui ; c'est Zagrab. Les autres le rejoignent bientôt. Tous ensemble, les cavaliers au galop, les piétons au pas de course, s'enfoncent dans le chemin creux, seule voie praticable, ouverte de ce côté. Descendant à bride abattue sur les traces de la faible escouade, ils ne tardent pas à l'apercevoir à quelque distance devant eux, toujours poursuivant sa route avec le même calme apparent. Mais, au moment où les Slaves débouchent en plaine, une fusillade à brûle-pourpoint part d'un fourré, jette le désordre au milieu d'eux et les force d'obliquer sur la droite.

Zény vient de tomber dans une embuscade. Il essaye de rétrograder vers les Masures : un peloton d'infanterie dalmate a fermé le chemin creux. Cependant va-t-il abandonner ainsi le reste de sa troupe ? Pensant à Paoli, à Chrisna peut-être, il est près d'ordonner une charge désespérée, quand, poussant une rauque exclamation, il s'arrête comme pétrifié.

Derrière les fantassins dalmates, à l'endroit où le chemin creux va en s'exhaussant, deux hommes se tenaient sur de hauts coursiers transylvains et dépassaient de presque tout leur corps la tête des soldats alignés devant eux. L'un était l'officier commandant le détachement ; l'autre, qui ne portait pas l'habit militaire, jeune et beau, même sous son costume délabré, même sous sa longue chevelure en désordre, c'était le prisonnier des Slaves, Georges Arnstein, Arnstein que la mort devait menacer encore plus d'une

fois avant de l'atteindre, et que les soldats de l'Autriche, rencontrés d'abord par le Croate et guidés par lui, venaient de délivrer à temps.

Les coups de feu entendus du côté de la Narente n'avaient été fatals qu'à Assan le Morlaque et à ses quatre bandits.

C'est à la vue de ce visage, pâle d'émotions récentes et qui lui sourit ironiquement, c'est en retrouvant devant lui cet objet de sa haine, qu'il croyait déjà couché sous les feuilles, et qui le salue d'un geste de défi, que Pierre Zény a poussé ce cri d'angoisse et de détresse.

Revenu à lui, il saisit sa carabine, ajustée, vise au Magyar.... Celui-ci voit le mouvement, devine l'intention et, sortant d'un de ses arçons un long pistolet, il s'en abrite la figure, sans essayer autrement d'éviter le coup, comme s'il se fût agi d'une simple affaire d'honneur, et que la primauté fût revenue de droit à Zény.

Détournée par un brusque regimbement de son cheval, la balle de l'Esclavon passa à dix pieds au dessus de la tête de son jeune adversaire, lequel, comme pour mettre fin à ce duel étrange, tira courtoisement en l'air avec le plus beau sang-froid du monde.

Zény avait perdu la conscience de sa position ; la parole du commandement se glaçait sur ses lèvres ; ses idées désordonnées se heurtaient dans sa tête. Frappé de vertige, il tourna bride, et les soldats impériaux saluèrent sa retraite par une décharge générale.

Le prisonnier était libre ; mais Zagrab avait vu Chrisna flagellée par Zény : le besoin de la vengeance lui était revenu au cœur plus ardent que jamais. Il n'avait encore accompli que la moitié de sa tâche.

TROISIÈME PARTIE.

I — Le Casino de l'Esturgeon.

Il y avait fête dans une bourgade située sur la lisière du territoire de Raguse, du côté des montagnes. On y célébrait l'anniversaire de la translation de saint Blaise, patron et protecteur de l'ex-république ragusaine. En dépit d'un ciel sombre et des fortes pluies tombées dans la matinée, des guirlandes de feuillages et de fleurs décoraient le porche de la petite église catholique du lieu, et le seuil des plus humbles chaumières. Entre deux averses, aussitôt que le soleil venait à luire à travers les déchirures des nuages, les processions se mettaient en route, bannières déployées ; les habitants, dans leurs habits des grands jours, inondaient les rues, et tous entonnaient en chœur l'antique litanie :

Saint Blaise, protégez nos vaisseaux ;
Saint Biaise, veillez sur notre république,

Les niches des madones, éclairées *a giorno*, parées de clinquants, regorgeaient de bouquets, de gâteaux de miel, de grappes de raisins de Corinthe. Tout ce qui avoisine l'Adriatique reçoit l'impulsion des mœurs italiennes.

Sous un pan de ciel bleu qui resplendit subitement, parut alors, du côté de Raguse, une berline de voyage aux panneaux armoriés, tirée par trois paires de bœufs épais et trapus, maculés par les fanges de la route, aussi bien que la voiture : deux chevaux essoufflés suivaient ; l'un, monté par un valet de pied, en petite livrée ; l'autre, par un grand diable de chasseur, qui avait dissimulé son long plumet, son baudrier et ses grosses épauettes d'argent, sous des enveloppes de taffetas ciré. Le cocher dormait sur son siège, laissant à des paysans recrutés en chemin le soin de diriger et d'aiguillonner leurs bœufs. Auprès de lui, alerte, éveillée, une petite femme de chambre française regardait de tous ses yeux, et les processions qui passaient, et les

brillantes madones dans leurs niches illuminées, et les beaux garçons du village, dans leur imposant costume dalmate.

La voiture s'arrêta devant la porte du *casino de l'Esturgeon*, second relais de poste placé sur la route de Raguse à Spalatro.

Avec sa veste et son bonnet garnis de fourrures, chaussé de bottes fortes dans lesquelles venait s'engouffrer son large pantalon, l'hôtelier, maître Boscowich, se tenait gravement sur le pas de sa porte, où, vu la solennité du jour, il fumait sa pipe, un chapelet à la main. A l'arrivée de ses nouveaux hôtes, il ferma le fourneau de sa pipe, suspendit le chapelet à sa ceinture, et s'avança aussitôt vers la portière de la voiture, pour l'ouvrir lui-même ; le valet, déjà à bas de son cheval, le prévint et l'écarta d'un geste. Le marchepied abattu, une femme d'une soixantaine d'années, aux traits froids et impassibles, au front hautain, se montra à moitié hors de la berline ; l'hôte se hâta de lui offrir sa main comme point d'appui ; mais, reculant à son approche, elle laissa tomber sur lui un regard dédaigneux, et fit son entrée dans le casino, appuyée sur le bras du valet. Aussitôt une ravissante figure, rose, blanche et souriante, encadrée de boucles de cheveux blonds, apparut à son tour à la portière, en avançant le pied le mieux arqué, le plus menu, le plus mignon, qui se soit jamais trouvé à l'extrémité d'une jambe allemande.

Cette fois, l'hôtelier se garda bien de se mettre en frais de politesse ; il laissa le chasseur présenter son poing ganté à la jolie Saxonne ; mais cette dernière, d'un geste plein de grâce et de bienveillance, appela Boscowich à son aide. Parfaitement au courant des grandes manières de sa noble compagne, elle faisait de son mieux pour adoucir les froissements d'amour-propre que celle-ci laissait derrière elle.

Le casino de l'Esturgeon est très-connu des voyageurs qui, des bords de l'Adriatique, regagnent les routes du Tyrol par Gradaz et Spalatro, et des habitants de la Servie ou de l'Herzégovine qui, traversant la Trébignitza sur le pont de Slano, se rendent à Raguse en tournant les montagnes.

Pour le moment, la salle à manger du casino ne comptait qu'un seul consommateur. C'était un jeune Allemand, qui venait d'achever sa soupe au chocolat. Déjà la pipe à la bouche, il dessinait en attendant le second acte de son dîner. Près de lui, sur la table, étaient des crayons, un petit havre-sac de touriste et un riche couteau de chasse, avec son ceinturon.

Comme il achevait son esquisse, la porte s'ouvrit ; précédées de maître Boscowich, de la femme de chambre française, du valet de pied et du

chasseur, les deux voyageuses firent leur entrée dans la salle.

La plus âgée, vrai type de baronne allemande, droite et roide, la taille courte, les membres allongés, portait une robe de drap de couleur foncée, bordée d'une torsade orange, avec accompagnement d'énormes manches à gigot. Une de ces longues bandes de fourrure, qu'on nommait alors des *boas*, lui servait d'écharpe.

Sa compagne, vêtue de damas clair, avec un mantelet de velours grenat, le cou libre au milieu d'un flot de dentelles, n'avait sur la tête qu'un simple mouchoir de mousseline, mis en fanchon ; tout cela si net, si coquettement ajusté, et s'harmoniant si bien avec les fraîches couleurs de son teint, qu'elle semblait sortir de son boudoir et non de cette vieille berline, couverte de boue, où elle avait été cahotée pendant six heures.

Sur ses traits, plus fins et plus gracieux encore que réguliers, à travers l'expansion d'un enjouement naturel, on entrevoyait cependant une certaine expression de fermeté, d'obstination peut-être, qu'elle tenait plutôt de son cœur que de sa raison. A tort, généralement, on attribue aux blondes un caractère toujours souple et facile à vaincre ; elles résistent avec plus de douceur que les autres, peut-être ; plus patientes, plus craintives, plus femmes enfin, elles plient dans l'attitude de la résignation, mais sans se laisser convaincre ; elles n'imposent pas violemment leur volonté, mais elles la maintiennent ; comme elles reculent devant la lutte, elles en sortent, sinon toujours victorieuses, du moins sans trop d'ébranlement, et c'est chez elles surtout que se développe cette puissante force d'inertie, qui à la longue finit par surmonter l'obstacle le plus solidement enraciné.

Notre jeune voyageuse en avait fait l'épreuve ; aussi, quoiqu'elle n'eût pas encore atteint au but, elle croyait au succès. Comment n'y eût-elle pas cru ? Blanche et frêle créature, elle était parvenue à fléchir les rancunes, à briser la résolution du plus célèbre, du plus absolu diplomate de l'Europe. De doux projets d'avenir l'avaient préoccupée pendant toute sa route ; quelque chose de triomphal s'épanouissait en elle, et ses yeux, où la flamme rayonnait dans l'azur, ces étoiles bleues, qui ne brillent vraiment de tout leur éclat que chez les femmes du Nord, scintillaient en ce moment au reflet de son ardente pensée.

Lorsqu'elle fit ainsi, radieuse et souriante, son entrée dans la salle rustique et demi-sombre du casino, l'artiste, toujours en train d'achever son esquisse, resta comme ébloui. Depuis son départ de Vienne, il n'avait guère arrêté son regard que sur des formes féminines très-mal empaquetées ; s'il

n'eût été philosophe, il eût cru à une apparition. Toutefois, quoique philosophe, d'un coup de main rapide, éteignant sa pipe, jetant par terre sa casquette de cuir verni, passant ses doigts dans ses longs cheveux, taillés à la mode des étudiants d'Allemagne, rajustant les basques de sa veste de voyage, il se leva, le front incliné. La beauté, la jeunesse, sont de toutes les puissances d'ici-bas les seules qui exercent encore leur pleine autorité.

Après un regard dédaigneux, promené autour d'elle, sur la salle, sur le chétif mobilier qui la décorait et même sur celui qui en avait été jusque-là le seul occupant :

« Nous désirons être seules, monsieur l'hôte, » dit la douairière, d'une voix sèche et brève.

L'artiste se redressa subitement et fronça le sourcil ; mais presque aussitôt, désarmant son regard en l'arrêtant sur la jeune et charmante fille :

Si ces dames, dit-il, daignent me témoigner du désir qu'elles ont de me voir leur céder la place, je suis prêt à les satisfaire.

— Monsieur l'hôte, nous désirons être seules, répéta l'orgueilleuse Allemande, sans même répondre par un geste à l'offre courtoise du peintre.

— Puisqu'il en est ainsi, je reste ! » reprit celui-ci.

Et frappant sur la table :

Allons, monsieur de l'Esturgeon, qu'on se dépêche de me servir, quoique je ne sois guère pressé de partir, sur ma foi ! »

Et il ralluma sa pipe.

Donnez-nous une autre chambre, articula la douairière d'un ton impératif, en roulant son boa autour de son cou, ce qui était chez elle un signe de méchante humeur.

— Il ne me reste plus à vous offrir, madame, répondit l'hôtelier de sa voix fortement timbrée, que la salle du rez-de-chaussée ; cependant, quoique à l'auberge tous les voyageurs soient égaux de droit, je crois devoir prévenir Votre Seigneurie qu'elle s'y trouverait de compagnie avec les conducteurs de bœufs et les buveurs du pays, citoyens honorables sans doute, mais....

— Fi ! horreur ! »

Les deux domestiques, le chasseur et le valet, debout, immobiles, comme deux soldats sous les armes, se regardaient du coin de l'œil, sans sourciller ; la petite femme de chambre, véritable enfant de la France, tenait son mouchoir sur sa bouche pour ne pas rire des grands airs de la dame.

Nous dînerons dans notre voiture ! dit cette dernière, après un instant d'indécision.

— Dîner au milieu de la rue, de la foule ! s'écria la jolie blonde, en intervenant enfin ; est-ce là ce que vous appelez être seules, chère tante ? Mais on nous regardera par la portière comme deux bêtes curieuses qui prennent leur nourriture. ».

Et elle fit entendre les cascadelles d'un petit rire saccadé, qui ressemblait à une modulation de harpe.

« Si nous ne sommes pas trop importunes à monsieur, reprit la jeune voyageuse en adressant une gracieuse révérence à l'artiste, et S'il veut bien nous permettre de rester ici, nous y resterons, n'est-ce pas, chère tante ? »

Ces quelques paroles, quoique articulées sur un ton de douceur et de déférence, témoignaient cependant de la ferme volonté de quelqu'un qui se sent le droit d'imposer ses conditions. La tante se mordit les lèvres et ne répondit pas.

L'artiste salua, et, de nouveau, éteignit sa pipe ;

Les domestiques avaient apporté dans une petite valise de palissandre le linge et l'argenterie de voyage. Ils dressèrent le couvert à l'une des extrémités de la salle.

En Hongrie, et dans les États adjacents surtout, lorsqu'on veut dîner à l'auberge, il est souvent prudent de se précautionner de vivres.... et même d'un lit, si l'on doit y séjourner.

Tandis que les étrangères prenaient leur repas, l'artiste les examina l'une après l'autre et, malgré son admiration pour la jolie fille aux yeux bleus, peu à peu sa pensée s'imprégnait du fiel philosophique.

Ah ! qu'il a fallu de temps et de révolutions sociales, se disait-il, pour composer avec la femelle de l'animal appelé homme cette double contrefaçon !... D'un côté, cette gracieuse poupée, à la fois perfectionnement et dégénérescence du type primitif ; de l'autre, cette vieille Caricature, roide de vanité, orgueilleuse de.... de quoi ? Qui sait ?... De quelque titre qu'elle tient de son mari, d'une fortune léguée par ses pères, ou de ses faux cheveux, qu'elle doit peut-être encore à son coiffeur !
»

Il reprit son crayon ; mais, malgré lui, son œil obliquant vers la jeune Allemande, il maugréait en lui même :

« Qu'est-elle, celle-là ?... Quelque descendante d'une vieille race, élevée à l'ombre des tentures de soie et gracieusement étiolée une tourneuse de

têtes, à coup sûr, une de ces sirènes, muettes d'abord, qui attirent un pauvre diable par un regard, le retiennent par un sourire, et qui, lorsqu'elles l'ont poussé dans l'abîme, chantent alors, mais pour se moquer de lui !... J'en ai vu de ces belles magiciennes, au *Prater* de Vienne et au boulevard de Gand, à Paris.... Bah ! il vaut mieux aimer ailleurs et garder sa raison ! »

Et ses yeux s'arrêtèrent instinctivement sur la petite femme de chambre.

Pendant ce temps, poursuivant une conversation commencée à demi-voix :

Vraiment, Amélie, disait la douairière à sa jeune compagne, comment avez-vous osé vous risquer dans ces affreuses routes, et avec un pareil attelage ?

— Je vous assure, chère tante, que je ne me sens nullement humiliée d'avoir été, une fois dans ma vie, traînée par des bœufs, comme la déesse Cérès !

— Aussi, je vous le demande, qui vous pressait si fort de partir ? Le baron, qui est marin et qui s'y connaît, vous a pronostiqué un temps affreux.... Mais non, rien n'a pu vous retenir ! Tenez, si vous m'en croyez, nous retournerons à Raguse.

— Y pensez-vous, madame ? la saison des eaux s'avance ; Dolis est dans les environs de Bude ; tarder plus longtemps à nous y rendre, ne serait-ce pas compromettre votre précieuse santé ?

— Allons donc, railleuse ! vous savez bien que, si je me rends aux bains de Dolis, c'est, avant tout, pour vous faire la conduite, ma toute belle. Voyons, soyez franche ; il y a eu un autre motif que ma précieuse santé à ce départ si prompt, si imprévu ?

— Cet autre motif, chère tante, si je ne vous l'ai pas révélé plus tôt, c'est que je connais votre pénétration, et vous l'avez deviné par avance, j'en suis certaine.

— L'arrivée du comte Ferdinand Mackéwitz à Raguse, n'est-ce point cela ? Vous n'êtes pas raisonnable, Amélie ; le comte vous aime éperdument.... Qui peut vous déplaire en lui ?... Il est fort bel homme et bien vu en cour. Est-ce son état de marin ?... Enfant ! un marin d'Autriche ne quitte jamais sa femme !... Voyez le baron de Gribhausen, mon mari ; sans qu'il ait jamais perdu de vue les côtes de l'Adriatique, de Trieste à Cattaro, le voilà capitaine de frégate, voire même gouverneur du port de Raguse, place honorable, peu lucrative, il est vrai, et, si vous n'étiez venue à notre aide....

— Ne pourrions-nous changer la conversation, madame ? dit la jolie blonde en l’interrompant d’un petit air d’impatience mutine.

— Vous avez raison, mon ange ; c’est blesser votre délicatesse, je le sais, que de vous rappeler un bienfait ; je voulais seulement vous faire comprendre que tous les marins ne sont pas des loups de mer ; il y en a de fort casaniers, de fort aimables, M. Mackéwitz, par exemple.

— Ma tante !... je vous en prie.... occupons-nous un peu moins de marine ! Rien que d’en parler, cela me donne le mal de mer.

— Ah !... malicieuse ! dit la baronne de Gribhausen en brandissant son doigt ; eh bien ! ne parlons plus marine, mais parlons raison.

— A la bonne heure !

— Savez-vous, Amélie, que le comte est fort riche ?

— Encore !

— Presque aussi riche que vous, et, certes, ce n’est pas peu dire !

— Oui, madame, répliqua Amélie en prenant tout à coup un ton de sarcasme et de dédain, je sais que M. Ferdinand Mackéwitz, votre protégé, deviendra bientôt l’un des propriétaires les plus considérables de la Hongrie, pour peu que le fisc et les confiscations lui viennent encore en aide ; mais permettez-moi, chère tante, de considérer cette brillante fortune moins comme un avantage pour lui que comme une honte, car il en a usurpé une partie sur un parent malheureux.

— Oh ! ma toute belle, que voilà donc de grands mots au service d’une petite cause ! dit la baronne en faisant faire un tour à son boa. N’allez-vous pas prendre la défense de ce vieux fou, qui a été s’enrôler dans une troupe de bandits pour finir honorablement sa carrière de soldat ? Voyons, est-ce que l’empereur n’a pas agi sagement et avec justice, en donnant l’investiture des biens à celui qui le servait, après en avoir privé le rebelle qui s’armait contre lui ?

— Je connais peu les lois, madame, mais j’ai grand’-peine à croire, je l’avoue, que le comte Paoli Mackéwitz, qui a été l’ami de mon père, l’ami et le frère d’armes de Kosciuzko, ait pris rang, comme vous venez de le dire, dans une bande de mauvaises gens ; s’il s’est armé, ce n’est pas contre l’empereur, mais contre la tyrannie des Magyars.

— Je vous le répète, Amélie, l’ancien Mackéwitz était un fou, un illuminé de la plus fâcheuse espèce. Au surplus, il ne doit plus être de ce monde ; il est donc tout naturel que ce soit son plus proche parent qui hérite de lui ; un si aimable garçon !... Vous ne le fuirez pas toujours, je vous le

prédis, ma mignonne, car il n'est pas une alliance qui vous convienne mieux que celle-là.

— En vérité, chère tante, répondit Amélie en s'efforçant de reprendre son ton de gaieté, vous voulez absolument aujourd'hui que je vous apprenne tout ce que vous savez aussi bien que moi-même ? Eh bien ! je n'épouserai point M. Mackéwitz, quoiqu'il soit fort bel homme et bien en cour ; je ne l'épouserai point parce qu'un autre a mes préférences ; qu'à cet autre, de ma libre volonté, et avec l'autorisation du prince, j'ai fait l'offre de ma main

— Qu'il a repoussée ! murmura la baronne.

— Son refus l'honore à mes yeux, madame ; car j'en connais le motif.

— Vous, ma nièce, vous !... oser avouer votre penchant pour un pareil libertin, un dissipateur, un homme ruiné ! Je le parierais, c'est ce maudit abbé qui, pendant son séjour à Raguse, a ravivé en vous ces sentiments romanesques et déplorables. »

L'entretien des deux voyageuses se prolongea encore quelque temps.

Préoccupé de son esquisse, puis de la petite femme de chambre, puis enfin d'une omelette aux pruneaux qui venait de lui être servie, l'artiste n'avait d'abord prêté nulle attention au discret gazouillement de la tante et de la nièce, facilement étouffé sous les bruits du dehors.

Mais un mot, un nom, arriva jusqu'à lui. Il crut avoir mal entendu et prêta l'oreille. Le même nom, nettement articulé cette fois, retentit de nouveau ; il n'y tint plus, et, prenant la parole :

Pardon, mesdames, si je me permets de vous adresser une question, dit-il en se levant ; mais ne venez vous pas de vous entretenir de M. le comte Georges d'Arnstein ?

— Peters, dit la baronne, se levant à son tour et se tournant, non vers le questionneur, mais vers le valet qui se tenait respectueusement à distance, veillez à ce qu'on attelle et sur-le-champ ; avec des chevaux de poste, entendez-vous ? et si l'hôtelier n'en peut fournir un nombre suffisant, qu'on en prenne n'importe où ! Nous voyageons avec patente impériale. Pour ma part, je souhaite ne plus figurer au milieu de cette mascarade de bœufs et de bouviers. Allez ! »

Peters, avant de s'éloigner, consulta d'un regard la jeune dame, comme s'il n'avait d'ordres à recevoir que d'elle, et, sur un signe imperceptible de celle-ci, il obéit. La baronne alors, quittant sa place, se rapprocha de la porte pour adresser mystérieusement d'autres recommandations à la femme de

chambre et au chasseur, et, à sa grande surprise, à sa profonde indignation, quand elle se retourna, elle vit Amélie et l'artiste, l'un près de l'autre, échangeant entre eux, d'un air animé, de rapides paroles.

Vous connaissez le comte d'Arnstein, monsieur ?

— J'ai l'honneur de le compter au nombre de mes amis.

— Alors, pourriez-vous me donner de ses nouvelles récentes ? »

Et, le pourpre au visage, Amélie ajouta :

Parlez, je vous prie ; je ne me défends pas de prendre à son sort le plus vif intérêt.

— Serait-ce une danseuse ? » se dit à part le sceptique, sans prétendre en rien ravaler la jeune dame dans son estime.

Et réglant à son égard son ton et ses paroles d'après cette dernière impression :

« Georges d'Arnstein doit être présentement en Italie, ma belle demoiselle.

— Non, monsieur, il n'y a pas encore paru.

— Par Hercule ! interrompit l'artiste en se frappant le front, lui serait-il donc arrivé malheur ? »

Prenant aussitôt sur sa table le couteau de chasse qu'il y avait déposé, et qui portait sur la poignée le blason des Zapolsky, avec la figure du moine blanc :

« Reconnaissez-vous cet écusson, mademoiselle ?

— Ce couteau a-t-il appartenu à M. d'Arnstein ?

— Non, mais à un de ses gens qui l'accompagnait, et qui, dit-on, a été dépouillé ou assassiné en route. »

Amélie poussa un cri perçant.

« Qu'y a-t-il ? » s'écria la baronne en intervenant alors.

Comprenant un peu tard que le désir d'être bref lui avait fait émettre sa pensée sans les ménagements et les préparations indispensables en pareil cas :

« Ne vous alarmez pas trop vite, se hâta d'ajouter l'artiste ; l'histoire que je vous raconte là, ma belle demoiselle, ne regarde en rien notre ami. J'ai fait, par hasard, la trouvaille de cette arme dans un village des montagnes où, certes, il n'a jamais mis les pieds ; sans doute le valet qui en était porteur a été simplement ramassé ivre-mort dans quelque fossé.

— Le sort de M. d'Arnstein ne peut m'être indifférent, balbutia Amélie ; vous êtes son ami, monsieur ; votre devoir, le mien, c'est de nous efforcer,

chacun de notre côté, de retrouver ses traces. Celui de nous qui, le premier, aura réussi dans ses recherches, en instruira l'autre ; le voulez-vous ?

— Pour ma part, je m'y engage formellement, et sur mon honneur ! » répondit le peintre.

Dans ce moment, un grand bruit de chevaux retentit dans les cours de l'hôtellerie ; maître Boscowich ne tarda pas à rentrer dans la salle, suivi d'un renfort de consommateurs, tous gens d'assez mauvaise mine.

La figure écarlate, son boa par-dessus les oreilles, la baronne, assez scandalisée déjà d'avoir vu sa nièce en conversation réglée avec un artiste malappris, qui se permettait de l'appeler *ma belle demoiselle*, s'empressa de l'entraîner hors de la salle ; mais celle-ci, s'arrêtant au seuil de la porte, et s'adressant à son nouvel allié :

Votre nom ?

— Christian Muller.... chez M. Treuttel, à Vienne. Et vous, mademoiselle ?

— Amélie d'Osterwein.... aux eaux de Dolis. »

Les nouveaux venus qui, au nombre de sept, venaient de faire irruption dans la salle et de mettre en fuite les deux dames, tous hommes vigoureux, étaient armés, comme il est d'habitude dans ces pays frontières, où les voyageurs marchent volontiers de compagnie. A les en croire, ils se rendaient au marché de Raguse pour y échanger du blé contre des bestiaux ; leurs attelages, engravés dans des chemins devenus impraticables, les attendaient à un quart de lieue du village, sous la garde de leurs gens ; ils sentaient le besoin de se sécher et de dîner copieusement.

Demeuré seul avec les sept compagnons, Christian, tandis que ceux-ci entourent le *brasero*, reste plongé dans ses réflexions. Quoi ! cette charmante fille blonde, par lui qualifiée d'abord de duchesse, puis de danseuse, c'est M^{lle} d'Osterwein ? Amélie !... ce premier amour sérieux que lui-même a pris soin d'étouffer dans le cœur de Georges ? Pauvre Georges ! Qui sait si cet amour-là n'eût pas empêché sa ruine ?... Qu'est-il devenu ? Et son œil se porte vers le couteau de chasse, vers cette pâle figure du moine blanc dont il connaît la signification mystérieuse, et que tous les membres de la famille des Zapolsky ont toujours tenu à maintenir dans leurs armes, comme pour se préparer à une mort imprévue et fatale.

Christian n'était pas homme à laisser son esprit s'égarer longtemps au milieu des pensées noires. Examinant les voyageurs qui, devant le *brasero*, séchaient leurs vêtements trempés de pluie, il fut frappé de la fière

prestance et de la physionomie caractérisée de l'un d'eux ; son instinct d'artiste se réveilla, et, rouvrant son livre d'esquisses, il le dessina à la dérobée.

Le modèle ne se prêtait pas toujours aux exigences du dessinateur ; pour le forcer à se tourner de son côté, il prit le parti d'engager une conversation avec lui. La difficulté était de savoir dans quelle langue tous deux pourraient se comprendre. L'hôte venait de s'adresser aux voyageurs dans l'un des dialectes slaves ; Christian n'y entendait rien ; à tout hasard, il se servit de l'idiome le plus en usage le long de la côte, l'italien.

L'autre lui répondit en hongrois. Résultat nul des deux côtés. Christian essaya du latin, la langue officielle et administrative de la Hongrie ; même insuccès. Enfin, le marchand de blé, à la blancheur de peau et à l'accent de l'artiste, avisant à qui il avait affaire, lui dit :

Ne sauriez-vous pas l'allemand, *meinherr* ?

— *Derteufel* ! c'est ma langue maternelle !... Nous venons de répéter là une des scènes les plus charmantes de Rabelais ; mais vous n'avez peut-être pas lu Rabelais ?

— Non....

— Tant pis.... Étiez-vous déjà venu dans cet affreux pays ? » lui demanda Christian, toujours sans autre but que de maintenir la pose de son modèle.

A cette question, l'interrogé en opposa une autre sur-le-champ :

Qu'y a-t-il de nouveau à Raguse, *meinherr* !

— Je ne viens point de Raguse, j'y vais. J'arrive de Spalatro et de Gradaz, où le mauvais temps m'a retenu trois jours emprisonné.

— De Gradaz ! s'écria l'interlocuteur ; mais alors vous touchiez à la Narente !

— Justement !... la Narente, si riche en poissons des espèces les plus rares ! Connaissiez-vous le *paklara*, monsieur

— Non.

— Ni moi ! mais, je le suppose du moins, le *paklara* n'est autre que l'échneis des Grecs, et le remora des Latins. Les Romains d'autrefois et les Dalmates moderne sont fait à tour de rôle des récits merveilleux sur ce poisson extraordinaire. »

La conversation menaçait de continuer en se bifurquant de plus en plus. Le nouveau venu tenta de la ramener vers un point qui paraissait particulièrement l'intéresser.

Nous parlions de Gradaz, *meinherr*, reprit-il avec insistance.

— Certes, j'ai été à Gradaz, et je m'en vante, car j'y ai fait la découverte d'un amphithéâtre romain que, jusqu'à ce jour, on avait pris pour une carrière et qui pourrait bien en être une ; mais mon dessin est fait et porte pour inscription : *Amphithéâtre romain à Gradaz*.

— Nous ne nous comprenons pas, seigneur saxon ; il ne s'agit ici ni de poissons ni d'amphithéâtres ; mais là bas ne parlait-on pas d'un passage de troupes ?

— En effet.... oui ; mais des troupes impériales.... uniformes connus.... Les costumes dont, nous autres, nous sommes le plus friands, ce sont souvent les plus délabrés ; le désordre, au physique comme au moral, a toujours son côté pittoresque. »

Et, tout en causant, Christian achevait de crayonner le bizarre accoutrement de son interlocuteur, ne s'interrompant, dans sa causerie comme dans son travail, que pour savourer à petits coups un excellent vin doré de Méléda.

Et ces troupes, poursuivait le nouveau venu, étaient elles nombreuses ?

— Oh ! vous m'en demandez là, monsieur, plus que je n'en sais. Cependant, on assurait que toutes les milices dalmates étaient sur pied ; il s'agissait de donner la chasse à un célèbre chef d'aventuriers, qui avait fait irruption sur le territoire autrichien de l'Herzégovine.

— Je croyais l'affaire terminée !

— Non pas ! ce matin même, avant mon départ de Gradaz, on entendait encore une fusillade dans le lointain. »

Le marchand fit un mouvement de surprise, aussitôt réprimé ; ses compagnons, réunis autour du *brasero*, se penchèrent mystérieusement les uns vers les autres pour échanger quelques mots à voix basse. Un seul, parmi eux, ne prit point part à cette consultation secrète ; dès son arrivée, accablé par la fatigue, il s'était étendu sur la table, les bras en croix, la tête ballante ; il dormait ; et ses ronflements, mêlés aux fragments de litanies qu'on entendait s'élever du dehors, interrompaient parfois, d'une façon assez disgracieuse, le dialogue entre le peintre et son modèle.

Néanmoins, ce dernier, après s'être remis de sa surprise, continua avec une apparence de tranquillité parfaite :

Nous avons vaguement entendu parler d'une rencontre entre les Slaves et les uhlands ; mais plus loin, du côté de la Narente, dans un endroit appelé, je crois, *les Masures*, et il y a deux jours de cela ! Êtes-vous bien certain qu'on se batte encore ?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'hier au soir on assurait avoir vu, au delà de Gradaz, du côté de la plaine, deux uhlands blessés, et qui avaient été atteints tous deux, une heure auparavant, par la carabine enchantée du chef de ces bandits, un certain Zéno ou Zény, un diable incarné, un vampire, que les journaux de Vienne appelaient le roi du Danube. Connaissiez vous Zéno, mon cher monsieur ?

— Non !

— Pas plus que le *paklara* alors, c'est fâcheux. Il faut pourtant qu'il figure dans mon excursion en Dalmatie. Ah ! si Sa Majesté danubienne voulait venir un seul instant poser devant moi, quelle bonne fortune pour la maison Treuttel ! »

Et, son esquisse achevée, l'artiste, ne se souvenant déjà plus si celui qu'il venait de dessiner était en route pour échanger du blé contre des bœufs ou des bœufs contre du blé, inscrivit au-dessous du portrait : Bouvier serbe se rendant à Raguse.

Il achevait à peine, lorsque le bruit d'une trompe se fit entendre du côté de la rue. C'était celle du crieur public.

L'artiste, dans la curieuse relation duquel nous avons retrouvé les détails de cette scène, ouvrit la fenêtre, et la voix du crieur pénétra en plein dans la salle :

« Au nom de S. M. l'empereur François d'Autriche, roi de Bohême, de Hongrie, de Croatie, d'Esclavonie et d'Illyrie ; duc de Lorraine, de Salzbourg, de Styrie, de Carinthie et de Carniole ; grand vayvodede Transylvanie ; margrave de Moravie ; comte princecier du Tyrol, de Kybourg, de Goertz et de Grodska ;souverain de la Vénétie et du Milanais ; recteur héréditaire de Raguse, Zara et Cattaro, etc., etc., faisons savoir à tous les sujets de l'empire, et principalement à ceux des trois Dalmaties, que le chef de bandes, Pierre Zény, dit l'Esclavon, autrefois sergent dans une colonie militaire, aujourd'hui déserteur, faussaire, meurtrier, a osé reparaître en armes du côté de l'Adriatique.... »

« Bon ! s'écria le jeune peintre en frappant des mains et en adressant un regard demi-joyeux à son précédent interlocuteur ; Pierre Zény ! Je demandais des renseignements sur lui, et voilà qu'ils m'arrivent d'une manière tout officielle.

— C'est vrai, répondit avec calme le soi-disant bouvier serbe ; mais la chose ne manque pas d'un certain intérêt. Écoutons, »

Le crieur poursuivit :

« En raison de quoi, pour le châtier de ses crimes et garantir plus sûrement de ses sévices et rapines ses sujets bien-aimés, Sa Majesté l'empereur a résolu « d'accorder une récompense de vingt mille florins d'Autriche en argent, ou de quatre mille sequins de Venise en or, à quiconque livrera Pierre Zény aux autorités, mort ou vif. »

« Ah ! le pauvre diable ! dit Christian. Il m'intéresse vraiment : j'ai toujours eu une faiblesse pour les vauriens ! Avez-vous lu l'histoire du brigand Schubry, meinherr ?

— Non.

— Décidément on est arriéré en Servie ! Dans ma jeunesse, je raffolais du brigand Schubry. »

Se levant alors, l'artiste se découvrit, et, mêlant sa voix à celle du crieur :

Je bois à la santé de Pierre Zény l'Esclavon ! dit-il.

Et d'un coup il vida son dernier verre de vin de Méléda.

L'homme à la trompe acheva sa proclamation en promettant, toujours au nom de l'empereur, la somme offerte et leur grâce à tous les complices de Zény, si d'eux-mêmes ils parvenaient à s'emparer de la personne de leur chef ou à le faire prendre. Ceux qui se soumettraient volontairement et rendraient leurs armes pouvaient compter sur la clémence du souverain.

Dans ce moment, l'hôte apporta le dîner.

« A table, et hâtons-nous ; on nous attend ailleurs, » dit Zény, car c'était bien lui, qui, tandis qu'on le croyait encore combattant dans la plaine, fugitif depuis deux jours, épuisé de fatigue, mis aux abois, venait de se réfugier au casino de l'Esturgeon.

Quand les Slaves avaient vu leur chef fuir le premier devant les Impériaux, ils s'étaient dispersés en désordre, les uns vers la plaine, les autres en escaladant les berges du chemin creux. Cette dispersion des siens eut cela de favorable pour Zény, qu'elle dérouta la poursuite des uhlands.

Après une course désordonnée, lorsque la raison lui revint et qu'il promena autour de lui son regard encore effaré, il ne retrouva à ses côtés que cinq compagnons, cinq amis fidèles et dévoués, Marko, Zagrab, Dumbrosk et deux autres Slaves.

Le chemin qu'ils suivirent alors, à travers les prolongements de la petite colline, les fit s'enfoncer de plus en plus dans la partie centrale de la Dalmatie. Ils passèrent la nuit à errer dans les montagnes, sans pouvoirs orienter.

Pour ajouter à leur désastre, avec le jour l'orage recommença. La pluie tomba sans discontinuité, avec une violence telle, que les torrents mugirent bientôt de tous côtés autour d'eux. Malgré les eaux qui débordaient en nappes, en cascades furieuses, Zény prit désespérément la résolution de rebrousser chemin vers les Masures, où il avait laissé Paoli et Chrisna. Mais les chevaux glissaient ou s'enfonçaient dans les routes fangeuses qu'il fallait se frayer ; on perdait un temps précieux sans avancer d'un pas ; les vivres manquaient ; les plaintes s'élevaient autour du chef vaincu ; les deux soldats obscurs associés à sa mauvaise fortune refusaient de le suivre plus longtemps ; Dumbrosk, affaîssé sur lui-même, semblait avoir perdu, par défaut d'aliments, l'âme vigoureuse qui l'animait naguère. Il proposait d'abattre un des chevaux pour le repas de la petite troupe, jurant qu'il n'en laisserait qu'une part minime aux vautours et aux corbeaux. Marko et Zagrab, celui-ci rêveur et soucieux cependant, celui-là vif encore, alerte, loquace, et s'évertuant à remonter le courage de son général, se résignaient seuls avec un dévouement absolu.

Comme on délibérait sur ce qui restait à faire, ils aperçurent deux paysans conduisant, à coups de manche de fouet, un homme garrotté, au cou duquel ils avaient passé un lourd carcan de bois. Reconnaisant dans le prisonnier un des leurs, resté sous les ordres de Paoli, ils n'eurent pas de peine à mettre les deux paysans en fuite.

Délivré par eux et débarrassé de son carcan, le Slave leur apprit que Paoli, sorti des Masures au bruit de la mousquetade, y avait été ramené avec perte par les Impériaux ; du reste il ne pouvait rendre un compte bien détaillé de ce qui s'était passé alors, ni de ce qu'était devenue la Monténégrine, s'étant trouvé séparé des autres dès le commencement de l'action. Il pensait néanmoins que *le Polonais* avait dû se replier en arrière pour tenter de regagner les forêts, où Ogulin lui-même s'était sans doute réfugié.

Zény résolut de suivre la même direction, et, guidés par Marko, qui avait déjà traversé le pays, il changea encore une fois de route. On prit à gauche, pour gagner les hautes montagnes qui séparent le cercle de Raguse des plaines de l'Herzégovine.

C'est vers les deux tiers de ce même jour que, forcés de se rapprocher d'un village, afin d'y trouver à la fois repos et nourriture pour eux et pour leurs chevaux, Zény et ses six compagnons étaient arrivés à l'auberge de maître Boscowich. Christian venait de prendre congé d'eux.

Vous avez entendu ce Saxon, dit Zény ; on se bat dans la plaine, dont ces hautes montagnes seules nous séparent. Il n'y a point de fatigues qui puissent nous empêcher de rejoindre Ogulin ! Hâtons-nous ! Par le Danube ! ces chiens d'Autriche n'en ont pas encore fini avec nous !

— Ni nous avec cette longe de porc, dit Dumbrosk ; dînons d'abord, puis après, en route ! »

La résolution de Zény avait paru noble et grande ; le conseil de Dumbrosk fut plus goûté encore. Tous, la main au plat, se préparaient à s'escrimer de leur mieux, quand maître Boscowich rentra à petit bruit, et leur dit en baissant la tête :

Dieu me garde, mes hôtes, de voir en Vos Seigneuries autre chose que d'honnêtes marchands qui vont vendre leur blé à la ville ; mais on vient de me souffler à l'oreille que deux habitants de ce pays, qui avaient fait prisonnier un des soldats de *l'Esclavon*, rencontrés eux-mêmes par des révoltés, se sont vus forcés de lâcher leur captif. Ces deux hommes sont de ce pays et, de retour au village, ils ont parlé de leur rencontre ; les têtes sont montées ; on croit déjà tenir Zény, et avec lui, la récompense : promise par l'empereur.... Certes, je ne dis pas que vous soyez ceux-là qu'ils désignent.... Dieu m'en garde ! toutefois, on peut s'y méprendre ; vous êtes en nombre égal, comme eux vous êtes armés, de race slavonne comme eux, comme moi.... vive Dieu ! ajouta maître Boscowich en s'interrompant par un mouvement patriotique. Jivio ! Jivio ! pour les Slaves !... »

Puis il reprit, en modérant tout à coup les éclats de sa voix :

Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit ; consultez vous donc ; ceci vous regarde et ne me regarde pas : si vous jugez prudent de partir, voici les cloches qui sonnent pour notre bienheureux saint Blaise ; chacun va se hâter de se rendre à l'église ; la rue sera déserte alors, et le moment favorable. »

Zény allait prendre la parole :

Je ne vous demande pas de confidences !... elles pourraient me compromettre ; je vous demande encore moins une justification !... je n'en ai pas besoin ; vous êtes mes hôtes. Vous voilà avertis ; faites ce qu'il vous semblera sage et prudent de faire. »

Après leur avoir donné ce conseil charitable, l'honnête Boscowich se disposait à prendre congé d'eux, lorsqu'une légère rumeur s'éleva au dehors ; les Slaves se levèrent tous d'un même élan.

Je vais à la découverte, dit Zagrab. Le costume que je porte ressemble encore assez à un uniforme de l'Autriche pour éloigner tout soupçon.

— Va, brave Croate, avait répondu Zény.

— Ce reste d'uniforme autrichien au milieu de nous m'inquiète toujours, quoi que je fasse, » murmura alors Marko à l'oreille de Dumbrosk, qui haussa les épaules.

Tandis que Zagrab gagnait la porte, l'hôtelier se dirigea vers la fenêtre :

C'est une troupe d'enfants qui passe, » dit-il, d'un air rassuré ; puis, presque aussitôt, il ajouta en fronçant le sourcil : Non !... elle s'arrête.... et plusieurs désignent cette maison !... Voici des femmes qui accourent se joindre à eux ! »

Au même instant, les vitres de la salle à manger volèrent en éclats sous une grêle de pierres « , et les cris : A l'aide ! Au secours ! L'Esclavon ! A nous ! Pierre Zény ! L'Empereur ! La récompense ! Ils sont là ! A l'aide ! A l'aide ! » retentirent dans la rue.

Zagrab était déjà de retour, prêt à soutenir le siège avec ses compagnons. Sur l'ordre de Boscowich, on avait fermé les portes du rez-de-chaussée. Les Slaves eurent le temps de s'échapper par un petit escalier de pierre qui descendait dans les cours ; ils se précipitèrent aussitôt vers les écuries.... il les trouvèrent closes et barricadées. Ce fut là pour eux un nouveau et terrible désastre.

Abandonnant à maître Boscowich leurs chevaux comme acquit de leur dépense, ils gagnèrent les champs, et, tandis qu'ils poursuivaient péniblement leur fuite, à pied, au milieu des terrains inondés, ils entendaient derrière eux s'élever encore la voix perçante des femmes et celle des enfants, qui venaient de reprendre en chœur cette strophe de la litanie :

Saint Blaise, délivrez-nous des Turcs et des Vénitiens,
Des insectes qui rongent nos blés,
Des passereaux qui vendangent avant nous,
Et des Heidukes qui descendent de leurs montagnes.

II — Les Zingari.

Après deux grandes heures de course et de marche, les Slaves avaient atteint les sentiers élevés des montagnes. Réunis, ils se comptèrent ; les deux soldats qui déjà, en route, avaient paru disposés à se mutiner contre leur général, soit qu'ils eussent été capturés par les paysans, soit qu'ils se fussent décidés à profiter du bénéfice de la proclamation impériale, ne répondirent point à l'appel.

Nous ne sommes plus que cinq ! dit Dumbrosk.

— C'est encore un de trop, » lui répondit Marko.

Et du doigt, dans l'ombre, il désigna Jean Zagrab, qui marchait silencieusement près de Zény.

Brrou ! fit le Transylvain ; tu rêves, Marko !... Le Rousniaque aussi avait de mauvaises idées sur lui, et ça lui a porté malheur, au Rousniaque. Je l'ai vu à la besogne, ce garçon.... il ne me déplaît pas ; tu es jaloux de lui parce que le maître a voulu le prendre pour son *pobratim*.

— Je ne suis pas jaloux, je suis défiant. Je ne sais quoi me souffle à l'oreille que cet homme nous sera fatal ! »

Et tandis qu'ils échangeaient ces paroles à voix basse :

Jean, disait Zény au Croate, tu aurais le droit de te plaindre, de m'adresser des reproches ; mais, il en est temps encore, fais volte-face du côté de l'Adriatique ; nous nous sommes rapprochés de Cattaro, en peu de temps tu peux »

Zagrab ne lui répondit que par un geste négatif.

Ainsi, reprit l'Esclavon, malgré ma mauvaise fortune, tu me suivras donc, camarade ?

— Jusqu'au bout, Zény ! »

Ils avaient continué de s'avancer vers le sommet de la montagne. Les chaudes vapeurs qui s'élevaient des vallées, se métamorphosant au contact des zones supérieures, les enveloppèrent tout à coup d'un réseau de brouillard froid et pénétrant qui leur cacha le ciel et le chemin qu'ils devaient suivre. Le brouillard se dissipa ; mais bientôt tout s'obscurcit de nouveau, le vent souffla, de gros nuages tourbillonnèrent sur leurs têtes, et une neige abondante couvrit les sentiers.

Chargé de diriger la petite troupe à travers ces terrains scabreux, Marko perdait la trace ; Dumbrosk soufflait bruyamment dans ses doigts, ou battait des bras à réveiller en sursaut les échos des Alpes dalmates, et à faire croire

qu'un groupe de lavandières nocturnes venait de se mettre à l'ouvrage à chaque angle des rochers.

Parce que je suis un peu géant, on me croit sans cervelle, grommelait-il sourdement ; et cependant, si l'on m'en avait cru, nous ne serions pas entrés dans ce village maudit ; après avoir tourné le dos à des Saxons, nous aurions du moins évité la honte de le tourner à des paysans, et pis que cela encore.... à des femmes ! à des écoliers !... Malédiction ! »

Le soldat slave délivré par Zény le matin marchait seul à l'écart. Son nom était Milex, son surnom *Sligovitz*, sans doute parce qu'autrefois il avait tenu un débit d'eau-de-vie de prunes. Né pour l'usure, jeune homme encore, quoique pauvre, il l'avait exercée avec des paras, des groschen, du billon, parmi les populations des plus misérables villages. Condamné pour ce fait, il s'était réfugié près de Zény, espérant bien devenir le trésorier ou le munitionnaire de la troupe. Zény connaissait sa manière de tenir les comptes, et, au lieu d'une plume, il lui avait mis un mousquet entre les mains. Aujourd'hui, Milex Sligovitz se damne de ne point être resté en arrière, comme les deux soldats, ses compagnons. Il était trop tard.

La nuit s'écoulait. Parvenu à l'autre versant de la montagne, l'Esclavon put voir, au dernier cercle de l'horizon, se dessiner, au delà de Mostar et de la Narente, un jet naissant de lumière, qui par instants faisait scintiller les roches siliceuses et micacées du Nissava-Gora. Le jour ne devait pas tarder à paraître : il parut enfin ; mais les rayons du soleil n'éclairaient que la partie culminante des montagnes. En vain les Slaves essayaient de sonder la plaine pour l'interroger sur le mouvement des troupes autrichiennes et sur la marche d'Ogulin ; dans les bas-fonds, comme sur les monts inférieurs, tout était encore silence et obscurité.

Cependant la neige avait disparu ; la lumière descendait graduellement. Continuant d'avancer, les fugitifs entendirent tout à coup le bêlement lointain d'une chèvre, auquel répondit le chant glapissant d'un coq.

Il y a dans le chant du coq quelque chose qui, même aux natures les plus âpres, semble parler de vie calme, d'abondance et d'hospitalité. A ce chant qui, de la profondeur des vallées montait vers eux comme un appel bienveillant, les Slaves relevèrent leurs fronts appesantis ; leurs lèvres, longtemps muettes, s'ouvrirent et laissèrent échapper quelques paroles de bon espoir, Déjà Dumbrosk était tombé en pleine idylle. Il se voyait au coin d'un bon feu, devant une bonne table, surchargée d'un large broc de vin et

d'un quartier de lard fumé. Mais comment croire qu'un village, même une simple métairie, pût se trouver sur ces pentes arides ?

La petite troupe, néanmoins, se dirigea avec plus de précaution. Marko, en tête, éclairait la marche ; Zény, Zagrab et Sligovitz formaient le corps principal ; Dumbrosk composait l'arrière-garde. Pendant un long temps encore ils s'avancèrent ainsi, sans que rien leur révélât ni une habitation humaine ni même la présence d'un homme ; seulement quelques chèvres sauvages se montraient sur la crête des précipices. Enfin, de dessous une roche qui faisait cap sur les autres, ils virent s'élever de légers flocons de vapeur bleuâtre, qu'ils prirent d'abord pour des lambeaux éparpillés de brume ; mais l'odeur pénétrante de la fumée de tabac arriva bientôt jusqu'à eux.

Les cinq proscrits s'arrêtèrent, la main sur leurs armes.

Derrière le massif, et abrités par lui, trois individus, à la peau d'un brun foncé, aux yeux noirs, aux cheveux de même couleur, se tenaient assis sur leurs talons autour d'un petit feu de broussailles. Le groupe se composait d'une femme et de deux hommes, jeunes tous trois, tous trois à peu près pareils par leur taille svelte et bien prise, même par leur costume, composé simplement d'une chemise de laine en lambeaux. Par coquetterie, la jeune femme y avait ajouté un morceau d'étoffe rouge, qui du front lui retombait, non sans quelque grâce, sur les épaules, et un collier des graines entre mêlées de la pivoine rose et du pate nô trier complétait son ajustement. Si la couleur de leur teint, la forme arrondie et tant soit peu épatée de leur nez, semblaient les reléguer parmi les races nègres, leurs cheveux lisses et soyeux, leurs lèvres minces et bien arquées et l'ovale de leur visage les rapprochaient évidemment du type européen, ou du moins asiatique. Tous trois avaient vu le jour dans ces pays enclavés entre la mer Noire, l'Archipel et le golfe de Venise ; et cependant leur origine, leur culte, leur langage, étaient inconnus aux Grecs comme aux Turcs, aux Slaves comme aux Hongrois et aux Allemands. C'étaient les enfants de cette race mystérieuse, dispersée dans le monde comme celle des Juifs, mais pour qui, nulle part, le jour de la réhabilitation n'est encore venu ; proscrits qui, fièrement drapés dans leurs haillons comme dans leur orgueil, ne daignent pas même en appeler de la proscription ; qui, au milieu des peuples casaniers, ont conservé leurs habitudes nomades, comme, devant les lois et les bourreaux, de tous les pays, ils ont gardé leurs mœurs, leurs usages, leur langage étrange et le mot final de leur énigme impénétrable. Ces êtres

singuliers, persécutés tour à tour sous le nom de Gitanos, de Gypsies, de Madjubs, de Diajii, de Giganos, de Zingari, de Zigeuners, et que, nous autres Français, nous nommons des Bohémiens, pouvaient-ils manquer de se trouver en nombre au milieu de toutes ces autres nationalités obstinées de l'Orient de l'Europe ?

Des deux hommes, l'un s'appelle Polgar, l'autre, Massob ; le premier, comme la plupart de ses compagnons de race, est tout à la fois maquignon et forgeron ambulant : il fait bien d'autres métiers encore ; aujourd'hui, faute de mieux, il s'occupe de recueillir l'écorce des chênes-lièges qui croissent entre les escarpements de la montagne. Massob, le plus jeune, entretient un petit troupeau de chèvres, et, au besoin, joue du violon lorsque, à travers leurs fréquentes pérégrinations, ils rencontrent quelque noce de paysans. Tous deux sont frères. Quant à leur compagne, la femme du premier, peut-être aussi du second (car leurs mariages ont des formes, des conditions mystérieuses et anormales comme tout le reste), son emploi auprès de Polgar, forgeron, consiste à faire mouvoir le soufflet : elle aide Massob dans la surveillance du troupeau, se charge du soin de traire les chèvres et de confectionner les fromages ; elle s'occupe de plus de médecine et de sciences occultes, compose des onguents merveilleux et dit la bonne aventure, non-seulement d'après l'inspection des lignes de la main, comme toutes les Bohémienne, mais, chose moins vulgaire, d'après le chant du coq. Aussi a-t-elle un coq qui ne la quitte pas, et c'est celui-là dont les Slaves viennent d'entendre le cri matinal. Cette compagne des deux frères se nomme Tsap.

Dans ce moment, nos trois Zingari, groupés autour de leur feu mal éteint, tout en causant avec une certaine animation, fumaient à pleine gorgée dans de petites pipes de bois.

De quoi t'es-tu avisé, disait Tsap à Massob, de le hisser jusqu'ici sur tes épaules et à demi mort ?

— C'est lui qui m'a prié bien poliment de lui rendre ce petit service, répondit Massob en jetant de côté un regard honteux et embarrassé.

— Belle raison ! Il fallait te boucher les oreilles et le laisser là où tu l'as trouvé.

— Ah ! ce pauvre vieil homme ! il avait le ventre *troué* ; il serait resté sur la place.

— Eh bien ! après ? Est-ce que ça te regarde ? Est-ce que c'est un des nôtres ? Pour nous autres Zingari, mieux vaut rapporter au logis un chien

mort qu'un homme blessé, entends-tu bien ? Du moins, on a la peau pour soi.

— On ne rencontre pas toujours des chiens morts répliqua Massob sans lever la tête et en concentrant timidement son regard sur sa pipe de bois. — Veux-tu que je te dise, piteux Massob ? tu as compté hériter de son habit et de ses souliers ; tu songes toujours au profit, toi ! Qui sait s'il en mourra, cet homme ? Moi, d'abord, j'ai fait les choses en conscience... j'ai bien soigneusement pansé sa blessure ; il est possible qu'il en guérisse ; alors, qui sera attrapé, hein ?

— J'ai cru bien faire.

— Et il a bien fait ! dit l'aîné des frères en intervenant d'un ton d'autorité ; je l'approuve, moi, Polgar ! » Et Polgar, sans s'expliquer plus longuement, recharge a sa pipe et la fit flamber en prenant une pose magistrale.

« J'ai bien fait ! oui, j'ai bien fait !... le frère m'approuve !... s'écria Massob ; d'ailleurs, cet homme, le frère le connaît. »

Tsap se tourna vers Polgar.

Tu le connais ?

— Autrefois, je lui ai vendu des chevaux.

— Et il s'appelle ?...

— Je n'en sais plus rien.

— Est-ce qu'il est riche ?

— C'est possible. »

Tsap hocha la tête.

Ça me surprendrait ; en le pansant, j'ai tâté les poches : il n'a pas un groschen sur lui.

— Tranquillise-toi ; si nous le retirons de là, il ne sera pas ingrat, j'en réponds.

— Et s'il meurt, on dira que c'est nous qui l'avons tué pour le dépouiller, pour le manger, peut-être !

— *Gabèn ! Gabèn !* Femme ! dirent ensemble Massob et Polgar avec un geste de répulsion.

— Faites donc les effarouchés, tous deux. Les pauvres nôtres n'ont-ils jamais eu à souffrir d'une accusation semblable ?

— C'était bon autrefois ! Depuis, l'empereur, le grand weyda de l'Autriche, a pris en merci le peuple de Pharaon, comme ils nous appellent ; il a reconnu que les juges avaient menti pour donner de l'ouvrage à leurs

bourreaux, dit Polgar. Mais je n'aime pas à parler en fumant ; pendant ce temps, l'esprit de l'air me hume mon tabac ; c'est autant de perdu.

— Oui, reprit Massob, le grand weyda n'est plus méchant pour nous ; les chrétiens ne nous traitent plus de chiens et de voleurs, ils nous laissent même entrer parfois dans leurs villes : pourquoi serions-nous méchants pour eux ? Massob est juste, lui.... Ah ! ah !... Massob est venu en aide à ce vieux, et il a bien fait ! N'est-ce pas, frère ? »

Polgar ne répondit que par un signe de tête, tout occupé qu'il était de sa pipe de bois, qui commençait à charbonner. Pour un Zingaro, une pipe charbonnée passe à l'état de friandise.

« Au surplus, poursuivit Tsap, ce que j'en dis, c'est moins pour moi que pour vous ; ne dois-je point veiller à votre sûreté ? Vous aimez l'empereur, je veux le croire ; eh bien, celui à qui vous venez de donner asile, c'est un de ses ennemis !

— Bah ! fit Massob.

— Si tu n'avais pas la cervelle d'un oiseau, bon Massob, n'aurais-tu pas compris déjà que celui que tu as porté là, dans cette grotte (et du doigt elle indiqua une vaste ouverture pratiquée à la base d'une des collines environnantes), c'est un des bandits qui, depuis deux jours, se battent dans la plaine contre les troupes ?

— Non ! non ! c'est un fermier de Gradaz ; il me l'a dit ; il revenait de Trébigne à cheval, et suivait le bord de la rivière lorsque, dans l'obscurité, il a été atteint par une balle, partie il ne sait d'où ; il est tombé, son cheval s'est sauvé, et....

— Et tu l'as cru ? Un fermier qui voyage les poches vides ?... Je le répète, c'est un bandit !

— Si c'était vrai, dis donc, frère, toi qui le connais ? »

Et Massob, hésitant dans sa conviction, se tourna brusquement du côté de Polgar.

« Il paraît que le baptême vous a réussi, à vous autres, répondit Polgar. Qu'est-ce que cela signifie, un bandit ? Est-ce que nous ne sommes pas des bandits, nous ? des vagabonds ? L'homme que nous avons caché là, que mon brave Massob a recueilli, je vais vous dire qui il est, moi ! J'espère que ni l'un ni l'autre vous n'avez oublié le fameux Pierre Zény, l'Esclavon, le roi du Danube ? Si jamais nous avons pu enfouir quelques pièces d'or où vous savez, c'est à lui seul que nous les devons.

— De l'or ! murmura Massob ; c'est beau, l'or ! » Et son regard s'illumina tout à coup sous une pensée de convoitise.

Oui, nous avons de l'or enfoui, dit Tsap en jetant un regard dédaigneux sur le piètre vêtement qui la couvrait. A quoi nous sert-il, notre or, puisque je n'ai même pas une bague au petit doigt ? pas même des bottines de cuir !... Mais enfin, l'homme qui est là, serait-ce Zény ?

— Non ! Mais c'est un de ses fidèles !

— J'étais bien sûr que c'était un digne *monsieur* ! s'écria le jeune Bohémien ; ah ! ah !... c'est que Massob s'y connaît !... Baï ! Baï !... »

Et, après s'être frotté les mains, se tournant vers l'entrée de la grotte :

Dors, vieux brigand, dit-il ; dors en paix ; Massob t'aime, et il te défendra s'il le faut.

— A la bonne heure ! répliqua leur compagne, sacrifions-nous pour, des étrangers ; mais, par l'étoile *Aldébaran* ! sa présence dans nos montagnes ne me présage rien de bon. Voulez-vous que j'interroge Mulro ?... Tenez, il me répond à l'avance !... N'entendez-vous pas ses cris de détresse ?...

— Tsap connaît mieux que nous ce qui doit arriver, dit Massob, dont les faciles convictions vacillaient sans cesse de droite à gauche, de l'un à l'autre ; oui, elle a raison, *Mulro* n'a plus son cri ordinaire. »

En effet, *Mulro*, le coq de la Bohémienne, les ailes battantes, la plume hérissée, poussait des piailllements aigus, à l'instar d'un chien de garde qui signale l'approche d'un danger.

Dans ce moment, un bruit semblable à celui d'une avalanche qui aurait sillonné la montagne se fit entendre au-dessus d'eux. Au milieu de pierres jaillissantes, nos Bohémiens rirent rouler un amas confus de feuillages, d'étoffes, de fourrures, d'où sortaient des bêlements étouffés, des jurons haletants. Le bizarre éboulement vint justement s'abattre et s'arrêter à l'endroit où ils se tenaient ; alors la division s'opéra dans le mélange ; le feuillage s'entr'ouvrit et laissa voir Dumbrosk pressant encore de son poignet vigoureux une grosse branche de chêne-liège, tandis que, de son autre main, il retenait une chèvre par la corne.

C'est en poursuivant la chèvre sur laquelle il avait fondé l'espoir du déjeuner commun, qu'il a perdu l'équilibre. Cédant forcément à la pente, il dévalait sans lâcher prise, lorsque, pour se retenir, il saisit par instinct une forte branche horizontalement étendue sur son passage ; la branche rompue l'avait suivi, enveloppant à la fois de son feuillage l'homme et la bête, et amortissant pour eux la rapidité de la chute. Au point d'arrêt, néanmoins,

celui-ci étant tombé sur celle-là de tout son poids, la chèvre poussa son dernier cri ; l'homme seul en fut quitte pour une rude secousse.

Après un éblouissement, le Dalmate secoua la tête, ouvrit et ferma les yeux à plusieurs reprises, et regarda autour de lui. A l'aspect de ces trois figures bistrées, reconnaissant aussitôt à qui il avait affaire :

Ganaka ! piavako ! kafidjake ! (à manger ! à boire ! à table !) s'écria-t-il dans le propre jargon des Zingari ; ce qui, non moins que son étrange manière de voyager, jeta en grande surprise Tsap et les deux frères. Mille ergots de coq ! reprit Dumbrosk en langue vulgaire ; c'est que je suis un ami, moi, la jolie moricaude ! Ma mère était tant soit peu Bohémienne aussi ; elle fréquentait volontiers les vôtres, et ne se faisait pas faute de sacrifier à la vache rousse !... Allons, debout, bonnes gens ! il s'agit de nous composer, non de l'onguent pour la brûlure, mais un déjeuner copieux. Vous le voyez, j'ai pris soin d'apporter à la fois le gibier et du bois pour le faire rôtir ; il doit y avoir des poules par ici, puisque voici un coq... Mettez tout ça à la poêle ; à l'œuvre, camarades ! *Ganaka ! piavako ! kafidjake !* »

La Bohémienne arrêta sur Dumbrosk son regard noir ; puis, se tournant vers Polgar :

Vas-tu aussi donner asile à celui-là ? dit-elle.

— Laisse-moi faire, femme. »

Et Polgar s'avança vers le Dalmate Transylvain, toujours resté accroupi dans sa position première :

Je ne vous connais pas, vous !... Qui êtes-vous ?... d'où venez-vous ?

— Ah ça ! bonhomme de pain d'épice, lui répondit l'interpellé, est-ce qu'il va falloir que je te raconte mon histoire depuis ma naissance jusqu'à ma mort ? Avec d'autres amis, j'arrive d'un pays où il fait très-soif et très-faim ; j'étais d'arrière-garde, mais, par l'effet de la culbute, me voilà tout juste aux avant-postes pour commander le déjeuner. Comprends-tu ?...

— Vous nous avez tué une chèvre, interrompit Polgar sans s'émouvoir ; vous allez nous en tenir compte, et sur-le-champ ; après quoi, puisque avec une première culbute vous avez pu arriver jusqu'ici, une seconde vous suffira sans doute pour atteindre à la plaine. Celle-là, je suis prêt à vous aider à la faire.

— Toi, camarade ? Combien êtes-vous donc ici de faces couleur de pruneau, que tu te montres si brave ? Dans mon pays de Transylvanie, étant enfant, j'entendais dire qu'une servante, armée d'un torchon mouillé, suffisait à mettre en fuite cinquante Bohémiens.

— La marmite ne chauffera pas ici pour vous, reprit Polgar ; payez la chèvre et en route ! Dépêchons !

— Dépêchons ! » répéta Tsap, prenant une attitude menaçante.

Le coq *Mulro* lui-même, se hérissant contre Dumbrosk, fit entendre son cri de guerre.

Pour toute réponse, Dumbrosk, d'un air dédaigneux, se leva de toute sa hauteur, développa ses larges épaules et ses bras musculeux, comme un aigle des hautes Alpes qui, menacé par une bande d'émouchets, se contenterait, dans un moment de clémence, de leur montrer le tranchant de ses serres et la vaste ampleur de son envergure.

Reculant d'un pas, Polgar et Tsap échangèrent entre eux un regard découragé ; le coq, à son tour, abaissa ses ailes, replia ses plumes, et chercha un refuge sous la jupe de sa maîtresse.

Massob, durant cette scène, resté immobile, les mains croisées, la tête penchée sur l'épaule, avait tenu ses yeux humides attachés sur sa pauvre chèvre encore entre les mains de Dumbrosk. Il profita du mouvement de celui-ci pour tirer la chèvre à lui, se courber sur elle, lui tâter le cœur, lui soulever les paupières, lui souffler dans les narines ; après quoi, la laissant retomber :

« Elle est bien morte ! » dit-il,

Et il se mit à pleurer.

Cependant Zény, Marko, Zagrab et Sligovitz s'étaient rapprochés. Du haut d'un promontoire de granit, l'Esclavon promenait ses yeux à travers les déchirures de la brume, interrogeait la plaine et les bords de la rivière ; mais des milices dalmates et autrichiennes, des bandes d'Ogulin, aucun vestige ne lui apparaissait,

Pierre Zény ! s'écria tout à coup Polgar, qui venait de reconnaître la mâle figure de l'Esclavon, illuminée par un rayon du soleil,

— Pierre Zény ! » répéta Tsap.

Déjà Polgar, l'air radieux, était auprès du nouvel arrivant. Après avoir fait le signe de la croix, il lui baisa la main et dit :

Le maître reconnaît-il son ancien serviteur ?

C'est toi, *Tête-d'Ébène* ! Par le grand Bogh ! oui, je te reconnais. Eh bien ! mon brave maquignon, sommes-nous amis aujourd'hui comme autrefois ? Les Slaves peuvent-ils toujours compter sur ta fidélité ?

— De ma fidélité, maître, ce n'est pas moi qui te répondrai, c'est un autre qui vaut mieux que moi ; un autre en qui tu auras pleine confiance peut-être.

»

D'un bond alors il regagna la roche, prit dans un vieux bissac quelques brins de paille soufrés, les fit flamber aux dernières étincelles de son feu de broussailles, alluma une torche de résine, et, le front haut, le geste impatient, se tournant vers Zény :

Viens avec moi, viens maître ! Tu vas savoir si Polgar est encore de tes amis ! »

Tous deux descendirent rapidement alors vers l'ouverture du souterrain, la franchirent, tandis que Massob, gambadant à l'entrée, criait de toutes ses forces :

C'est Massob qui l'a sauvé, le vieux ! Ah ! ah !... c'est Massob qui l'a porté sur ses épaules ! Baï ! Baï !... Il est bon, Massob ! aussi faudra-t-il lui bien payer sa pauvre chèvre que le grand homme a tuée ! Ah ! ah !... »

Le souterrain dans lequel venaient de s'enfoncer Zény et Polgar avait été creusé dans les entrailles de la terre par les efforts simultanés de plusieurs courants d'eau intérieurs, que des secousses volcaniques avaient récemment fait disparaître ⁴. Il aboutissait, vers son autre extrémité, à une seconde ouverture, tournée vers la plaine et masquée par des décombres et de hauts ajoncs épineux. Dans sa partie intermédiaire, de longs corridors, de grandes cryptes aux voûtes arrondies, encombrés de blocs de calcaire et de silex, disaient ce qu'avait été le travail de ces flux torrentueux. Une de ces cryptes, dont le sol allait en s'abaissant, offrait surtout à nos Bohémiens une ressource précieuse ; elle était baignée, dans sa partie la plus reculée, par une espèce de petit lac, et parfois l'eau était rare dans la montagne. C'est là que se trouvaient tous leurs ustensiles de ménage : la forge portative, un poêlon, une marmite de fer, des fagots d'ajoncs et de branches de sapin, la provision d'écorces de chêne, des sacs remplis de chiffons et quelques moitiés de calebasses, qui complétaient l'ameublement. C'est là aussi que gisait le blessé, sur un de ces lits où la mousse et les feuilles sèches tiennent lieu de matelas et d'édredon.

Polgar plaça son flambeau entre le malade et le visiteur, et une double exclamation, fondue dans un double cri de surprise et de joie, se fit entendre aussitôt :

Pierre !

— Paoli ! »

Après quelques mots affectueux, le vieux Mackéwitz se hâta de prendre la parole ; il avait beaucoup à dire et le temps le pressait ; la mort n'était pas

loin.

Dans l'affaire des Masures, quoique refoulés d'abord, Paoli et les siens avaient trouvé moyen de se faire jour à travers les bandes ennemies et de rejoindre Ogulin, qui s'avancait par la plaine. On savait l'Esclavon errant dans la montagne ; le bruit d'un nouveau combat, parvenant aux oreilles de Zény, lui dirait assez de quel côté, il devait marcher.

Deux tentatives de ce genre avaient été faites par Ogulin : l'une, vers Gradaz ; l'autre, la veille même, sur les bords de la Trébignitza. C'était à la suite de cette dernière affaire que Paoli Mackéwitz, blessé jeté bas par son cheval, s'était trouvé sur la route de Massob.

Mais Ogulin n'avait essayé là que d'une simple démonstration à l'adresse de Zény ; il devait s'être retiré presque sans pertes dans son dernier campement, où la frontière turque l'aurait protégé. Essayer de le rejoindre avant la nuit, c'était vouloir tout risquer ; car les milices gardaient le pays. Cependant Ogulin pouvait s'éloigner, regagner les forêts. Il était donc indispensable de le faire prévenir de la présence de Zény dans la montagne. Il ne fallait, pour cela, qu'un messenger adroit et dévoué qui les mît en rapport. On pouvait se donner un rendez-vous pour cette nuit, au pont de Slano, par exemple.

« Qu'en penses-tu, ami ? »

Tel fut, en résumé, le récit que le vieux Mackéwitz fit à Zény ; tels sont les sages conseils qu'il lui donna.

L'espoir de se retrouver bientôt parmi les siens avait d'abord fait battre de joie le cœur de l'Esclavon ; mais, à mesure que Paoli entraînait dans quelques développements sur ce qui s'était passé et sur ce qui restait à faire, Zény semblait saisi d'une fièvre d'impatience qui allait toujours en s'augmentant.

Enfin, sans répondre à la question conclusive de Paoli :

« Mais tu ne parles pas d'elle ! lui dit-il ; n'as-tu donc rien de bon à m'apprendre ? Est-elle morte, est-elle vivante ?... Prisonnière des Saxons, peut-être ?... Enfin, qu'est devenue la Monténégrine ?

— Allons au plus pressé, Pierre ; cette femme n'est-elle pas déjà entrée assez avant dans la cause de nos malheurs ?... Le plus pressé, ajouta-t-il, c'est d'envoyer sur-le-champ un messenger sûr vers Ogulin.

— D'accord, dit Zény en réprimant un geste de dépit ; mais où trouver ce messenger ?

— Me voici, répondit Polgar, qui, pendant cet entretien, debout et silencieux, sa torche de résine à la main, était resté devant les deux Slaves comme un candélabre de bronze.

— C'est aussi sur toi que je comptais, mon honnête Zingaro, reprit Paoli ; les Saxons te laisseront passer, loi ; tu n'es des nôtres que par le cœur, et non par la peau,

— Si tu réussis dans ton message, Tête-d'Ebène, tu sais que le roi du Danube n'a jamais laissé un service sans récompense. »

Polgar se disposait à partir :

« Encore un mot, » reprit Zény.

Et, arrachant de sa veste un des boulons d'argent ciselé qui y pendaient :

Ceci t'aidera à prouver à mon jeune compatriote que c'est bien de ma part que tu te présentes. »

Après avoir fiché la torche de résine contre une saillie de la muraille, Polgar s'élança par la galerie sombre du souterrain, dont les ténèbres semblaient avoir des clartés pour lui. En trois bonds il arriva sous la roche penchée.

Assise à l'écart, courbée en deux, les doigts enfoncés dans son abondante chevelure noire, la jeune Bohémienne songeait encore au péril qui les menaçait tous trois, grâce à l'invasion malencontreuse de ces étrangers. *Mulro*, son coq, placé près d'elle, observait une même contenance triste et refrognée.

A son nom prononcé, Tsap leva les yeux.

Écoute, femme, lui dit Polgar ; bonne nouvelle ! l'Esclavon m'a chargé d'un message.

— Tant pis ! Ce message, quel est-il ?

— C'est son secret ; ce n'est pas le mien.

— Tu n'iras pas !

— Ne cherche pas à me retenir, femme ; par Devla, le grand esprit, j'irai, je le jure. »

Tsap laissa retomber sa tête.

« Je le savais bien, que le malheur était proche ! » murmura-t-elle.

Puis, la voix et les mains suppliantes :

N'y va pas, Polgar ; s'il faut absolument que quelqu'un se charge de ce message, envoie Massob à ta place ; j'aime mieux qu'il lui arrive malheur qu'à toi ! Tu sais ma préférence.

— Massob a la tête trop légère. D'ailleurs, il faut que je gagne ma récompense moi-même.

— Oui ! Zény t'a promis une montagne ; il te donnera un caillou ; peut-être même te le jettera-t-il à la figure.

— Zény ne ressemble pas aux autres ; il est généreux, il est l'ami des Zingari.... Rassure-toi, femme, je ne cours aucun danger.

— Mais si on t'arrête en route ?

— Je ne porte sur moi que ce petit bouton.

— Oh ! il est bien joli ! s'écria Tsap changeant de ton tout à coup, et examinant curieusement le bouton d'argent ciselé. Et tu es sûr de revenir sain et sauf ?

— Oui, et presque sûr aussi à mon retour de te rapporter, femme, une paire de bottines rouges. »

La figure de Tsap acheva de se transformer complètement.

« Va, mon bon Polgar, va où Zény t'envoie, et reviens vite ! »

Polgar se ceignit les reins, plaça sous sa langue une petite pierre noire, et prit sa route en courant. Pour la rapidité, la course de certains Bohémiens vaut celle d'un cheval de race.

Des bottines rouges !... répéta la Bohémienne avec un joyeux scintillement dans l'œil ; pour que Polgar se mette en si grosse dépense, il faut que Zény lui ait promis au moins dix sequins !

Elle lissa ses cheveux, rajusta autour de son cou les plis de son mouchoir, et, faisant montre de son plus gracieux sourire, en maîtresse de maison bien apprise, elle alla faire une révérence à chacun de ses hôtes, comme s'ils venaient d'arriver à l'instant même.

Mulro ne manqua pas d'imiter le mouvement ; la crête gonflée, étalant sa queue, il se dandina en levant les pattes d'un air majestueux, et fit entendre un aigre chant de joie en tournoyant autour des Slaves.

En voilà un qui nous aurait fait une bien bonne soupe ! grommela Dumbrosk en clignant de l'œil de son côté.

— Que dites-vous, mon digne seigneur ? lui répliqua Tsap. Par la Vierge Marie, qui est ma patronne, ainsi que sainte Anne, sainte Élisabeth, sainte Marthe, sainte Perpétue, sainte Flavie et d'autres encore !... on ne saurait trop en avoir !... la chair du coq est sacrée tout autant que celle du cheval. N'en est-il pas ainsi parmi vous ?... Au surplus, la soupe qu'il vous faut, je puis vous la donner sans qu'il en coûte la vie au pauvre *Mulro*. N'avons-nous pas ici du lait de chèvre à discrétion ? Le pain manque, mais la farine

de maïs y suppléera. Allons, Massob, réveille-toi, et songeons au déjeuner de ces messieurs ! »

Massob, après avoir ravivé le feu, s'était vu contraint de dépecer lui-même sa pauvre chèvre tant regrettée, ce qui l'avait fait retomber dans ses tristesses. Il leva vers Tsap un regard ébahi, sans pouvoir s'expliquer sa bonne grâce soudaine vis-à-vis de ses hôtes.

Quant à ceux-ci, laissant les deux Bohémiens s'occuper de la cuisine, ils rejoignirent Zény dans le souterrain ; seulement, par prudence, Marko plaça Milex Sligovitz, le soldat slave, en sentinelle près de la roche penchée, d'où l'on pouvait inspecter les abords de la place.

A peine se furent-ils éloignés que le soldat, d'un air inquiet, regarda en avant, en arrière, de tous les côtés, puis, s'adressant sournoisement aux deux Bohémiens déjà occupés de leur besogne :

Dites donc, vous autres, qu'est allé faire, du côté de la plaine, cet homme, votre compagnon, qui vient de partir comme un cerf qui a les chiens aux jarrets ? Hum !..., Ceci m'est suspect.... Se serait-il laissé tenter par la récompense promise ?

— Quelle récompense ? demanda vivement Massob.

— Faites donc semblant de ne pas me comprendre ! Si haut que vous soyez perchés ici, le bruit de la proclamation impériale a dû arriver jusqu'à vous. »

Et, après avoir déposé son fusil contre une des anfractuosités de la roche, se rapprochant d'eux et baissant la voix :

« Promettre une pareille somme à quiconque livrerait l'Esclavon ou dénoncerait seulement sa retraite !...

— Quelle somme ? demandèrent Tsap et Massob.

— Une somme de »

L'ancien usurier hésita.

De deux mille sequins, dit-il enfin.

— Deux mille sequins !... murmurèrent-ils avec un accent où se reflétaient à la fois toutes leurs misères passées, toutes leurs convoitises présentes : deux mille sequins !... »

Les yeux de Massob s'étaient dilatés, sa poitrine se gonflait, et, trop simple pour ne pas mettre à nu, sur le-champ, le fond de sa pensée :

Sonnaï ! sonnaï ! (de l'or ! de l'or !) poursuivit-il ; deux mille ! Une fortune !... une fortune donnée par l'empereur !... Les crales de Hongrie n'oseraient pas nous la prendre.... Massob pourrait se chauffer toute la

journée à un bon feu flambant et fumer dans une pipe turque, comme le gouverneur de Pesth ; il ne garderait plus les chèvres, Massob !... Il aurait des vaches.... il mangerait du pain blanc ; il serait riche, Massob !

— Veux-tu bien te taire ! lui cria Tsap d'une voix grondeuse. Excusez-le, monsieur le soldat ; l'esprit de *Devla* l'a visité ; c'est un pauvre innocent qui ne sait pas toujours ce qu'il dit ; il parle sans penser. Dénoncer l'Esclavon !... jamais ! Il sait bien que Polgar aime Zény à l'égal de son père ; Massob aussi a de l'amitié pour les Slaves....

— Non ! interjeta Massob, du ton d'un enfant boudeur ; ils m'ont tué ma chèvre !

— *Gabèn* sur toi, méchant Massob ! Veux-tu nous perdre, de parler ainsi devant un soldat de Zény !

— Qu'il pense et qu'il parle comme il voudra ; je ne dénonce personne, moi, dit le Slave en adressant un regard significatif à l'un comme à l'autre. Je comprends qu'on ne laisse point échapper une pareille aubaine ; n'est-ce pas, garçon ? Quant à vous, l'Égyptienne, n'en auriez-vous pas votre part tout comme lui ?... De jolies petites pièces d'or enfilées côte à côte, ne voilà-t-il pas de quoi vous orner gentiment la tête et le cou, comme font les femmes des vayvodes et des boyards ? »

Massob s'était assis sur la terre, la tête inclinée ; mais, en dessous, son regard épiait celui de la Bohémienne. Restée debout, la main au front, Tsap gardait le silence. Cette fois, le coup avait porté, en s'adressant non à son avarice, mais à sa vanité. Puis, au milieu de l'exaltation qui commençait à la prendre comme elle avait pris Massob, une pensée de défiance lui traversant l'esprit :

Tu nous trompes !... Tu mens !... s'écria-t-elle en se retournant vers le soldat ; tu veux nous éprouver !... Mais j'aime Zény, moi ; je ne trahirai pas Zény ; je ne veux d'or que celui que Zény a promis à Polgar, à Polgar son ami.... Les bottines rouges me suffiront !... Oui, oui.... Gaben !... Tu voulais nous éprouver, n'est-ce pas ?... Dis vrai.

— Chut ! parle plus bas, l'Égyptienne ; la vérité, tu la connais ; l'empereur promet une forte récompense à celui qui dénoncera l'Esclavon.

— Jure-le !

— Quel serment veux-tu que je te fasse ? Par la sainte hostie, par le sang du Christ, par les reliques de saint Boniface et de saint Cyrille.... Ça te suffit-il ? Me crois-tu ? »

Immobile, le bras étendu, Tsap tint quelque temps ses grands yeux noirs fixement arrêtés sur lui.

Aidée par sa pénétration naturelle, elle avait appris dans son métier de sorcière à discerner les secrets de la pensée dans les contractions du visage, dans les diverses et subites colorations de la peau, dans la lueur fugitive du regard, et jusque dans les vibrations des cils de la paupière.

Rien, chez Sligovitz, ne vint trahir une pensée autre que celle qu'il avait exprimée.

Mais, alors, pourquoi ne l'as-tu pas dénoncé toi-même ?

— Pourquoi ? belle question ! Je n'ai su la chose que par le crieur d'un village où nous nous sommes arrêtés hier, vers la fin de la journée ; cette nuit, nous n'avons traversé que des chemins déserts. Aurais-je osé, moi seul, m'attaquer à l'Esclavon ? Il ne suffisait pas de le signaler au premier podestat venu ; il fallait dire l'endroit où gîtait le gibier, et il allait toujours de l'avant !

— Mais maintenant, reprit Tsap poursuivant son interrogatoire avec toute l'insistance et la perspicacité d'un vieux juge, tu sais où il s'est abrité ; le podestat habite ce petit hameau aux toitures rouges que tu vois là-bas, sur la dernière pente de la montagne ; pourquoi n'essayerais-tu pas de gagner la somme aussi bien que nous ?

— J'y ai pensé ; mais Marko n'est pas homme à laisser longtemps une sentinelle seule sur le qui-vive. A peine aurais-je le dos tourné, qu'il arriverait pour m'envoyer une chevrotine dans les reins. D'ailleurs, mon absence serait bien vite éventée, et alors la nichée prendrait son vol ; tandis que toi, ou cet autre-là, vous êtes allés traire vos chèvres ou chercher du bois ; ça ne regarde pas Marko. Oh ! sois tranquille, l'Égyptienne, j'ai réfléchi avant de risquer le mot avec toi !

— Je te crois, dit Tsap, en détendant tout à coup son regard, comme on met une arme au repos, quand celui qu'on prenait pour un ennemi a cessé de nous paraître à craindre. Debout, Massob ! en route ! »

Massob, qui n'avait pas perdu un mot du colloque mystérieux, se leva aussitôt, prêt à prendre son élan.

« Un instant ! dit Sligovitz en le saisissant vivement par le bras ; un instant ! Entendons-nous bien auparavant ; car il me faut ma part aussi, à moi !

— Je n'y avais pas pensé ! murmura la Bohémienne.

— Il me faut la moitié de la récompense.

— Non, non ! cria Massob ; c'est une injustice !

— Pourquoi ?... puisque c'est lui qui nous procure cette bonne fortune ?

»

Massob se gratta l'oreille.

« Au fait, il a le droit ; ce n'est pas une injustice. Mais il ne nous reviendra donc plus que mille sequins ?... C'est peu.

— Rassure-toi, garçon, reprit Sligovitz en donnant à sa figure sournoise une expression de jovialité, vous aurez les deux mille, pas un *groschen* de moins ! — Comment ?... Mais si nous partageons ?...

— Le prix offert par l'empereur est de quatre mille sequins d'or ! Hein ?... Voilà ce que je n'ai pas voulu vous dire tout de suite, pour ne pas trop éveiller votre appétit ; vous voyez que j'ai ma part sans prendre sur la vôtre ? »

Massob bondit de joie.

Sonnaï ! sonnaï ! répéta-t-il.

Puis il tira de sa poche une petite bandelette de cuir, se sangla les reins comme avait fait Polgar ; il n'oublia pas non plus la petite pierre noire.

Pendant ce temps, Tsap lui donna ses instructions.

« Hâte-toi, ajouta-t-elle ensuite ; *Mulro* a chanté cette nuit ; le soleil est pâle et les fourmis ne sortent pas de chez elles ; l'orage ne peut tarder à reprendre.... Hâte-toi. »

Massob descendit par un sentier qui longeait le souterrain. Tsap le suivit quelque temps des yeux d'un air rêveur :

« Polgar grondera, pensait-elle ; il grondera, il se fâchera ; il me comparera au reptile dont je porte le nom ⁵. Mais, plus tard, il sera bien content de mettre tant d'or dans sa cachette, et, moi, je pourrai porter une robe de soie et un châle rouge. »

C'est ainsi que, des deux frères, l'un se dévouait au service de Zény, tandis que l'autre se mettait en route pour le livrer aux troupes de l'empereur.

III — Mort du Panslave.

Lorsque Marko, Zagrab et Dumbrosk s'étaient rendus auprès de Zény, ils avaient trouvé celui-ci échangeant encore avec le blessé quelques paroles qui s'interrompirent brusquement à leur arrivée. Les traits de Zény étaient

contractés, ses lèvres violettes ; son teint avait la couleur jaune et terreuse des quartiers de roche qui l'environnaient.

« Les nouvelles sont donc mauvaises ? demanda Marko.

— Au contraire, répondit Zény d'une voix saccadée ; sauf l'état de notre ami, tout va au mieux.... Cette nuit, nous rallierons notre monde.... Ogulin nous tend les bras de l'autre côté de la Trébignitza.

— Maintenant, dit Marko, il ne s'agit plus que de nous bien précautionner jusqu'à ce soir ; il y a deux issues à ce souterrain ; l'une est déjà gardée, Dumbrosk va se charger de l'autre. »

Dumbrosk fit un mouvement d'épaules qui équivalait à un refus.

Zagrab s'offrit pour le remplacer.

Il y eut entre lui et Marko un combat de générosité ; peut-être la défiance plus que la générosité entraînait-elle dans l'insistance de ce dernier ; enfin, tous deux, d'un même accord, se dirigèrent vers l'extrémité de la crypte, qui, comme nous l'avons dit, s'ouvrait, à moitié masquée par des ajoncs, vers les vallées inférieures.

Quant au Dalmate transylvain, le sommeil, pour le moment, l'emportait sur la faim ; en attendant le déjeuner, il s'étendit sur un des lits de feuillage et s'y endormit bientôt profondément.

Après quelques instants de silence, Paoli, tournant sa tête du côté de l'Esclavon :

« Je t'ai affligé, ami ?... Pardonne-le-moi.

— Plus un mot là-dessus ; c'est la seule grâce que je te demande, Paoli. Par le Danube ! je n'y veux plus songer ! »

Et, désignant Dumbrosk, couché non loin d'eux : Il est heureux, celui-là !... Il ne connaît que les souffrances de la chair. Au milieu des plus grands périls, la faculté du manger et du dormir ne lui fait jamais défaut.... Comme il dort bien !... Tiens, mon vieux camarade, fais comme lui.... Le repos te rendra les forces dont tu vas avoir besoin pour nous accompagner.

— Je n'aurai bientôt que trop de temps à donner au repos, répondit Paoli, dont la figure, pâle d'ordinaire, commençait à s'empourprer. D'ailleurs, je ne sais si c'est la fièvre qui m'agite, il me serait impossible de me livrer au sommeil. Frère, reprit-il d'une voix ferme et retentissante, tandis que, par une grâce du ciel, je sens la parole couler encore de mes lèvres, limpide et abondante, laisse-moi t'enseigner la doctrine panslave, sur laquelle s'appuient mes convictions. Grâce à cette grande autorité de la mort, qui s'approche pour moi, puissé-je les rendre tiennes ! Tu as toujours été plutôt

un homme d'action que de principes.... soldat, sois apôtre, sois croyant !... alors, ma mission est accomplie sur la terre, et la tienne n'est pas achevée.

— Ton fils t'écoute, ami, répondit *Zény*, non sans que son geste témoignât de quelque inquiétude.

— Ce qui constitue les peuples, Pierre, c'est la race. Nos pères ont laissé s'anéantir ou s'égarer à travers les siècles les papiers de la famille ; mais, s'il ne suffisait pas, pour y suppléer, de la physionomie et du langage, au besoin, nos traditions et nos légendes nous reconstitueraient un arbre généalogique.

« Il faut, mon Pierre, que je t'apprenne d'abord la grande légende que nos anciens des Carpathes me répétaient quand j'étais petit enfant ; elle est restée gravée dans ma mémoire ; grave-la dans la tienne.

Un jour, Slava, la bonne mère, rassembla autour d'elle ses trois fils, Tcheck, Leck et Rouss. Tous trois étaient en butte aux persécutions des Romains. Elle leur conseilla d'aller chercher leur sûreté loin, bien loin de cette terre d'Illyrie qu'ils avaient cultivée de leurs mains et sur laquelle paissaient leurs troupeaux. C'est du haut des monts de la Zagorie, dont tout à l'heure tu pouvais voir les crêtes s'élever devant toi, que Slava, le doigt étendu, leur indiqua la route du Nord. Tcheck, le plus jeune des trois frères, était chasseur ; il s'arrêta le premier, en voyant de belles forêts verdoyantes, sous les rameaux desquelles courait ou volait du gibier de toute espèce. Il fonda le royaume de Bohême. Leck, le second, qui était pêcheur, suspendit d'abord sa marche pour écouter le murmure des flots de la Vistule ; après avoir créé Varsovie, le désir lui prit d'aller jeter ses filets dans les golfes de Livonie et de Finlande : la nation polonaise naquit à sa voix. Quant à Rouss, leur frère aîné, il poussa plus avant, suivi de troupeaux si nombreux, qu'ils faisaient disparaître toute végétation sur leur route ; il planta tour à tour sa tente sur les bords du Don, sur ceux de la Moskowa ; là, les pieux qui supportaient la tente du pâtre prirent racine et marquèrent l'emplacement de Moscou la sainte. Rouss poussa encore devant lui ; ses troupeaux s'abreuverent dans le lac Ladoga et le lac Onéga ; il traversa les plaines d'Arkhangel et ne s'arrêta que devant les glaces polaires. Rouss est le père des Russes.

Longtemps Slava attendit le retour de ses trois fils ; elle les attend encore, et pleure de ne pas les voir revenir vers elle en se donnant la main.

Ah ! qu'il vienne donc, ce jour trois fois saint, où les fils des trois frères, rompant les barrières qui les séparent, se réuniront dans une étreinte

générale. Que tous se lèvent au cri de : *Slava* ! et, sous cette clameur immense, les autres peuples resteront interdits et tremblants ; et la promesse de Dieu sera accomplie : le monde appartiendra aux Slaves !... s'écria le vieillard, que la fièvre commençait à pousser à l'exaltation, et dont le corps épuisé semblait reprendre une nouvelle vigueur dans un élan suprême vers la grande patrie.

Comptons-nous ! reprit-il en soulevant avec orgueil son front baigné de sueur. Pierre, ferme les yeux pour mieux voir la fière armée qui va défiler devant toi. Transporte ton esprit sur le plus haut sommet des Alpes Noriques ! A tes pieds se déroule cette longue plaine serpentant à travers l'Herzégovine et jusqu'à la base des monts de la Zagorie. Regarde :

Voici d'abord trois millions de Croates, de Dalmates, d'Esclavons, qui s'avancent, des rameaux verts à la main. Nos frères, aujourd'hui dispersés dans la Hongrie et la Transylvanie, les suivent en nombre égal ; derrière eux, marchent huit millions de Bohêmes et de Moraves ; puis voici venir les nobles fils de Leck, les Polonais, trois fois plus nombreux, et cachant, dans ce jour de réconciliation, leurs plaies saignantes sous les fleurs qui sont tombées sur eux pendant la route.

Pierre, n'entends-tu pas, au loin, comme le bruit d'une trombe qui ébranle la terre ?... Regarde, regarde encore ! quarante millions de Slaves viennent de sortir de la Russie pour figurer à leur tour dans cette grande revue de la grande famille.

« Regarde toujours, Pierre. Les Serbes, les Bosniaques, les Bulgares, les Monténégrins ; avec eux, toutes ces populations qui, courbées sous le bâton du Turc., couvrent les rives du Bosphore et s'étendent jusque dans l'Asie. Attends !... ils vont venir !... C'est douze millions de frères de plus qui nous arrivent !

Eh bien ! camarade, ne te semble-t-il pas assister au jour du jugement dernier, et avoir plongé tes regards jusque dans les profondeurs de la vallée de Josaphat ? Qui, c'est la résurrection de notre monde à nous ; c'est son réveil, c'est sa transformation ; l'astre de la Slavie va se lever pour toujours sur un horizon sans bornes !

Jivio pour la Slavie ! poursuivit le vieillard avec une agitation croissante. Ami, ne la vois-tu pas déjà victorieuse, balayant devant elle les Saxons désarmés, et présentant aux races latines, comme un rempart impénétrable, ses quatre-vingt-dix millions de poitrines fraternelles ? »

Essuyant alors son front ruisselant, l'œil encore allumé, il se tourna fièrement vers Zény, pour juger de l'effet de ses paroles.

Celui-ci, pendant cette fiévreuse improvisation, où, venaient de se résumer toutes les hardies espérances du panslavisme, était resté plutôt réfléchi qu'attentif.

Après l'alliance par la race, poursuivit Paoli, viendra la division par la langue parlée. Quatre dialectes, quatre empires fédérés : la Russie, la Bohême, la Pologne et l'Illyrie !... l'Illyrie, où viendront se fondre toutes les populations tronquées, du Danube au Bosphore, avec Constantinople pour tête. Oui, frère, Constantinople, jadis la ville romaine, la ville grecque, aujourd'hui la ville turque, deviendra la ville slave et prendra le nom de *Slava* ! C'est là que la mère, autrefois inconsolable, désormais consolée, tendra les bras à ses fils, et que Rouss, Leck et Tcheck consacreront leur alliance dans un long embrassement !

— Légende ! légende !... » murmura l'Esclavon en hochant la tête.

Ce seul mot, l'air dont il fut prononcé, suffit pour abattre tout d'un coup l'exaltation du vieux Panslave ; les muscles de son visage se détendirent, ses yeux se voilèrent et son front s'inclina sur sa poitrine.

« J'ai rêvé, n'est-il pas vrai ?... C'était un beau rêve !... Mais tu as raison : des hommes dispersés, inconnus les uns aux autres depuis tant de siècles, consentiront-ils jamais à se rallier à.... une légende ?... Il eût fallu avant tout leur refaire une croyance, une foi nationale. De vrais patriotes y ont songé.... Réussiront ils ?... Pierre, le doute me saisit !... Il pénètre non seulement dans ma conscience, mais dans mes chairs, et dans mes os !... Est-ce le doute, est-ce la mort qui me glace ainsi ? »

A mesure que son enthousiasme allait en s'affaiblissant, Paoli sentait ses douleurs physiques se réveiller plus fortes. Des compresses qui l'enveloppaient un sang noir coulait à flots ; il le regarda couler silencieusement ; pas une plainte, pas un soupir n'échappa à ce vieux et stoïque soldat.

Ah ! reprit-il ensuite avec un accent ironique, l'heure était bien choisie, vraiment, pour rêver de triomphe, quand toi, tu fuis, et que, moi je meurs !

— Quoi ! toujours ces idées ? » lui dit Zény en essayant de lui prendre les mains.

Et il retira les siennes rouges de sang.

« Marko ! » cria-t-il alors d'une voix retentissante.

Au cri du maître, Dumbrosk, toujours étendu sur son lit de feuilles, s'était réveillé en sursaut. Au même instant, Marko accourait.

Il avait quelque habitude du pansement des plaies ; faute d'un plus habile, c'était lui qui remplissait dans la troupe les fonctions de chirurgien. Agenouillé devant le blessé, il s'empressait de lever l'appareil posé par la Bohémienne, quand une sorte de lutte se fit entendre dans la galerie, et Zagrab se présenta, non pas seul, mais traînant après lui un homme qui se débattait sous sa solide étreinte, et que les clartés douteuses de la torche de résine ne permettaient pas encore de reconnaître. C'était Massob, le Zingaro.

Trahison ! trahison !... Comme j'étais en sentinelle là-bas, à l'extrémité du souterrain, dit le Croate en s'adressant à Zény, j'ai vu ce chevrier à face noire se glisser le long des rochers pour gagner le rivage. Il allait nous dénoncer !

— Moi, saint Christ ?... Non, non.... Massob, jamais !

— Tu mens, Judas ! lui répliqua Zagrab en le secouant avec rudesse.

— Où allais-tu ? dit Zény au Zingaro.

— Je cherchais des herbes dont Tsap avait besoin pour guérir tout de suite, tout de suite le malade.

— Tu mens ! répéta Zagrab ; tu te disposais à une longue course, car tu avais ta ceinture étroitement sanglée.

— Massob cherchait une chèvre qui s'était égarée....

— Tout à l'heure tu nous parlais seulement d'herbes à recueillir, interrompit Zény. Allons, dis la vérité, et je serai indulgent, car tu es venu au secours du meilleur d'entre nous, et ton frère lui-même est en route pour nous rendre service.

— Les deux frères sont deux traîtres ? dit Zagrab.

— *Gabèn !* non, non ! Polgar aime Zény ; Polgar n'aurait pas voulu livrer Zény pour tout l'or promis par le grand weyda. »

Un même mouvement se manifesta parmi les Slaves.

Tu viens de te dénoncer toi-même, misérable ! Tu sais donc qu'il y a une récompense promise à la trahison ! Et elle t'a tenté, n'est-ce pas ?

Massob, sans répondre, jeta autour de lui un regard effaré.

Mon brave et digne Croate, Jean, t'avait donc bien deviné ? poursuivit Zény ; fais l'aveu de ton crime, mangeur de chair humaine, ou, par Gzerni-Bogh, le dieu noir, qui est votre seul Dieu, à vous autres, je vais te faire griller à petit feu jusqu'à ce que tu parles ! Voici justement là des fagots de

sapin.... Allons, Dumbrosk, prépare le lit de ce païen, et malheur à lui si la vérité ne lui sort pas des lèvres à l'instant ! »

Dumbrosk se leva, prit parmi les fagots une brassée des branches les plus sèches, et les éparpilla sur le sol en disant :

Voilà le gril ; peut-être bien le chevrier sera-t-il cuit avant la chèvre. »

Le pauvre Massob commença à trembler de tous ses membres, et, le corps courbé, les yeux humides, les mains suppliantes :

« Grâce pour Massob !... il va tout avouer !... Il n'est, pas coupable, Massob !... Tsap non plus.... Elle est, bonne, Tsap.... elle aime Zény, comme Polgar, comme Massob.... C'est le soldat.... oui.... *gabèn* !... Pourquoi a-t-il parlé à de pauvres gens de deux mille.... de quatre mille sequins d'or ?... C'est le soldat qui est méchant !

— Je vais, relever la sentinelle, dit Dumbrosk en prenant sa carabine.

— Reste ! il n'est pas encore temps. »

Et Zény se disposait à poursuivre son interrogatoire, lorsqu'un nouvel incident vint s'ajouter aux diverses péripéties de cette scène.

Sous la longue galerie du souterrain, le cri caquetant d'un coq se fit entendre. Tsap, suivie de son fidèle *Mulro*, venait visiter son malade.

A son approche, Zény ordonna le silence. Sur un geste, devinant sa pensée, Marko poussa le jeune Zingarodans une encoignure formée par le quartier de roc sur lequel était implantée la torche. Là, voilé par une nappe d'ombre, invisible, mais pouvant tout voir, Massob resta cloué, immobile et muet, sous la menace d'un poignard.

Dumbrosk s'était étendu de tout son long et avait repris son attitude de dormeur ; le Croate et l'Esclavon s'assirent au bord du lit de feuillage où reposait Paoli, appuyé contre la muraille et les yeux à demi clos.

Tsap s'étant avancée :

« Sois la bienvenue, hôtesse, lui dit Zény en affectant un ton presque cordial ; quelle bonne nouvelle nous apportes-tu ? Ton frère s'est-il consolé de la mort de sa bique ?

— Il se consolera bientôt, répondit Tsap.

— Par le grand Bogh ! je ne veux pas qu'un si digne garçon s'attriste plus longtemps. Tout ce qui lui est dû va lui être payé sans retard. »

Se tournant alors vers le Croate :

« Va le chercher, Jean, et amène-le-moi. »

Zagrab fit un mouvement pour se lever.

« Il est absent ! se hâta de dire la Bohémienne.

— Comment ! Et qui donc prend soin de notre déjeuner ?

— C'est justement pour votre service qu'il s'est éloigné, seigneurs soldats. Massob est descendu vers la métairie située à l'un des derniers échelons de la côte ; il est allé chercher du pain ou du riz crevé ; vous autres, vous n'aimez la viande qu'autant que vous pouvez lui donner pour accompagnement une autre nourriture.

— Voilà une courtoisie dont il vous sera tenu compte comme du reste, dit Zény en échangeant furtivement un regard avec le Croate. Mais, puisque te voilà, hôtesse, et que tu es, ou que tu dois être quelque peu sorcière, comme toutes celles de ta race, tu vas tirer mon horoscope. Cette voûte sombre pèse sur mes esprits et les fait tourner au noir ; dis-moi si le mauvais sort qui me poursuit est près de finir, ou si quelque nouveau danger me menace encore.

— Volontiers, » répondit la jeune femme sans se troubler.

Et elle alla prendre la torche pour distinguer plus nettement, dans la paume de cette main que Zény lui tendait ouverte, le treillis mystérieux des lignes fatidiques.

Lorsqu'elle s'approcha de l'endroit où se tenait Massob, celui-ci fit un mouvement ; mais Marko lui posa sur le cœur la pointe du poignard.

La torche à la main, Tsap, courbée devant Zény, demeura quelques instants comme en profonde méditation.

Ce n'était pas là un tableau sans quelque grandeur sauvage. Cette jeune femme, cette sorcière au teint bronzé, ressortant au milieu d'une zone lumineuse ; devant elle, ces personnages attentifs et silencieux, aux vêtements maculés de fange, aux cheveux et à la barbe en désordre ; plus loin, contre la muraille, ce vieillard étendu, pâle et sans mouvement ; à sa gauche, sous l'angle de la roche, le Zingaro, les traits contractés, la bouche béante, arrêtant son regard terrifié sur cette lame menaçante ; joignez-y le singulier ameublement de cette salle froide et lugubre, et les grandes ombres, les clartés fantastiques projetées par la résine enflammée, et qui allaient se refléter dans les eaux mornes qui entouraient à demi la caverne. Certes, si l'artiste voyageur qui déjà s'était rencontré avec les Slaves au casino de l'Esturgeon, avait pu les suivre jusque sous la crypte de la montagne, il eût enrichi son album d'une large esquisse pleine de vigueur et d'originalité.

Enfin, la sorcière, après avoir articulé lentement les mots sacramentels : *Authos.... anostro noxio !...* prit sa pose de pythonisse :

Jusqu'à présent, voilà qui va bien, dit-elle. Un homme, dépêché par toi, coupe la plaine en ce moment ; malgré le débordement de la rivière, il a osé la traverser à la nage Je le vois ! tout ruisselant encore, il marche.... il marche.... il court ! Ah ! le bon messenger que celui-là !... Mais reviendra-t-il ?... reviendrait-il vers toi avec ce que tu désires ?... Attends, Zény.... Ici, il ne suffit plus d'interroger les lignes. »

Abandonnant alors la main de l'Esclavon, elle appela à elle son coq ; à plusieurs reprises, elle le caressa, lui passa sa main sous les ailes, et chaque fois Mulro fit entendre son cri aigre et strident.

« *Baï ! Baï !* la chance est favorable.... jusqu'à présent, du moins. Ton messenger reviendra la bouche remplie de bonnes paroles.... Attends encore cependant !... »

Elle interrogea derechef la main de Zény et la voix de Mulro. Le coq ne fit plus entendre que des gloussements, des crâlements sourds et entrecoupés. Tsap fronça les sourcils.

« Quel que soit le rapport de ton messenger, reprit elle ensuite, crois-moi.... crois-en Mulro, ne quitte pas ces grottes avant ce soir !... »

— Que je reste ici, moi ?... lui répliqua Zény, qui n'avait cessé de fixer sur elle son regard investigateur. Est-ce bien là ce que t'a dit ton sorcier de coq ?

— Pas avant ce soir ! répéta-t-elle ; entends-tu bien ?...

— Mais si quelque traître, instruit du lieu que j'habite, songeait à me dénoncer, ne serait-ce pas lui donner le temps de me prendre dans ses filets ? »

Tsap resta quelque temps droite et rêveuse, ses yeux sur ceux de Zény.

« Oui.... on songe à te trahir.... oui.... prends garde, Zény ! poursuivit-elle avec un mouvement convulsif, qui semblait redoubler sous le regard de l'Esclavon.

— Et ce traître, demanda Zény, est-il déjà en route pour aller me vendre ?... Le vois-tu marcher aussi, celui-là ? De quel côté se dirige-t-il ? Réponds, l'Égyptienne !

— Il ne marche pas, » dit Tsap la lèvre palpitante, les membres tremblants.

Et, détournant ses yeux, non sans effort, pour éviter ceux de son interrogateur :

« Il ne marche pas il se tient en repos, mais il n'en médite pas moins son projet.... Oh ! Zény ! murmura-t-elle avec un frémissement, que lui as-tu

donc fait ?... Que de sang !... aujourd'hui même..... Prends garde !...

— Mais, mon ennemi, où est-il ? reprit Zény, dont la voix devenait de plus en plus impérieuse et grondante.

— Il n'est pas loin !... défie toi !... D'où vient donc tant de haine ? Je ne sais.... mais, par Devla ! il a juré ta perte, et il te perdra, Zény !

— Non ! il ne me perdra pas, infâme ! s'écria l'Esclavon en se levant brusquement ; il ne me perdra pas, car je l'ai mis dans l'impuissance de me nuire !... Regarde !... »

Et il força la Bohémienne de faire volte-face vers l'enfoncement où pantelait le jeune chevrier, épuisé par la torture qu'il venait de subir.

Saisissant ce dernier par le bras, Marko l'eut bientôt rejeté hors de sa cachette ; Tsap et Massob, effarés tous deux, se trouvèrent debout l'un devant l'autre.

Dans cet instant, au jeu de physionomie, à la pantomime expressive de Tsap, on aurait pu croire qu'elle sortait seulement d'un songe pénible ; elle passait tour à tour sa main sur son front et sur ses yeux, comme pour en chasser un reste de sommeil, et, quand elle reconnut Massob, elle l'accueillit d'abord par une sorte de sourire vague, par un étonnement plutôt de joie que de terreur. Presque aussitôt, la réflexion rapide vint imprimer l'épouvante sur ses traits. Pendant le silence qui se fit alors autour d'elle, elle promena lentement son regard sur les diverses parties de la salle, tressaillit en l'arrêtant sur la figure pâle du vieux Mackéwitz ; puis, soudain, déposant la torche sur le sol, elle s'accroupit sur elle-même, ramena son mouchoir rouge sur ses yeux, plaça sa tête alanguie sur son genou, et demeura ainsi, comme dans l'attente de l'arrêt qui allait suivre.

« Qu'allons-nous faire de ces deux misérables ? dit Zény.

— La potence manque pour les pendre comme ils le méritent, répondit Marko ; un coup de mousquet pourrait donner l'éveil à leur complice ; qu'ils soient étranglés, et que Dumbrosk, à défaut d'Assan, se charge de l'exécution.

— Grand merci ! j'ai affaire ailleurs ! interrompit le Dalmate ; maître, cette fois, il est temps, je crois, que j'aie relevé la sentinelle ?

— Va !

— *Gabèn ! gabèn !* s'écria la Bohémienne en arrachant le mouchoir qui lui couvrait la figure. »

Et, se relevant tout à coup, le bras étendu vers la couche de Paoli :

Que parlez-vous encore de sang et de meurtre ? La mort n'a-t-elle pas déjà eu sa part en prenant celui-là ?... »

A cette révélation inattendue, Zény s'était précipité sur le lit de feuilles où gisait étendu le Panslave ; il lui souleva les paupières ; il lui palpa la poitrine :

Mort !... il est mort ! » répéta-t-il avec un profond accent de regret et de douleur.

Le Dalmate, qui se disposait à partir, s'arrête et baisse la tête, en proférant un effroyable juron.

Par un même mouvement, Dumbrosk, Zagrab et Marko font un pas vers le cadavre.

A genoux, frères ! » leur dit l'Esclavon d'une voix solennelle.

Tous trois s'inclinent, les yeux tournés vers leur vieux compagnon. A leur tour, la Bohémienne et le chevrier se courbent et touchent terre ; mais, pendant leur génuflexion, un regard a été échangé, Tsap s'est rapprochée de Massob ; d'une main, elle attire à elle le pauvre Zingaro, toujours palpitant ; de l'autre, elle saisit la torche ; et, comme une étoile filante qui traverse un ciel sombre, la torche lancée par elle décrit une courbe enflammée, et va tomber et s'éteindre dans les eaux qui remplissent les bas-fonds de la grotte.

Au même instant, et du même bond, Tsap et Massob, sur les traces de Mulro, qui semble les guider, s'élancent à travers l'obscurité, précipitent leur fuite, laissant derrière eux Zény et les siens se démener et se heurter au milieu des ténèbres.

Quand les Slaves parvinrent enfin à trouver l'issue du souterrain, Tsap et Massob avaient disparu, et Sligovitz avec eux.

Ils n'étaient plus que quatre.

IV — La ravine.

De larges gouttes de pluie commençaient à tomber ; le tonnerre grondait sourdement.

Attendrons-nous ici la réponse d'Ogulin ? demanda Dumbrosk.

— Ce serait attendre que ces damnés païens nous aient livrés aux impériaux, répondit Zény. De deux choses l'une, ou le brave maquignon, à la fidélité duquel je crois encore, a rejoint Ogulin, et la réponse favorable de celui-ci n'a pu être qu'un rendez-vous, pour ce soir, au pont de Slano ; ou

ils ne se sont pas rencontrés ; dans ce dernier cas, le pont de Slano est encore la seule voie qui nous soit ouverte pour regagner les forêts. En route ! »

Quelle que fût sa hâte cependant, avant de s'éloigner il voulut rendre les derniers devoirs à son vieil ami. Le corps de Paoli Mackéwitz, transporté vers la seconde issue du souterrain, allait y être enseveli au milieu des décombres et des ajoncs, quand un long hennissement se fit entendre, et les fugitifs virent venir à eux, la bride flottante, les sangles à demi rompues, un cheval sans son cavalier. A son encolure, aux cordages qui pendaient encore aux arçons de sa selle, et qui avaient servi, peu de jours auparavant, à maintenir le prisonnier magyar, ils reconnurent sans peine la monture de Paoli, un vigoureux morave élevé dans les Carpathes.

A la vue des Slaves, le cheval piaffa de joie, caracola, jeta au vent les flots de sa crinière ; puis, tout à coup, comme si l'idée de la mort se fût révélée à lui, il s'arrêta court dans ses élans, plia sur ses jarrets ; ses flancs battirent, sa tête s'inclina, ses oreilles s'abaissèrent, et, les yeux inquiets, les naseaux haletants, il alla droit vers cet amas d'ajoncs et de décombres où reposait le corps de son maître. A plusieurs reprises, alors, il fit entendre un cri si perçant, si lamentable, que, jusque dans le fond des vallées inférieures, on dut croire aux sons d'une trompette funèbre.

Dumbrosk lui-même en fut ému ; il se reprocha de montrer moins de sensibilité qu'un quadrupède, et, si un regard de son général ne fût venu lui imposer silence, peut-être sa douleur allait-elle se manifester d'une façon aussi bruyante que celle du fidèle coursier.

La cérémonie de l'inhumation rapidement accomplie, les quatre compagnons firent le signe de la croix, abaissèrent silencieusement leurs armes vers le tombeau du Panslave ; après quoi, Marko ajusta les sangles du cheval, et Zény, plus abattu encore par l'émotion que par la fatigue, l'enfourcha et donna le signal du départ. Ils marchèrent pendant plusieurs heures, ne rencontrant d'autres obstacles que la nature même du terrain, et l'orage qui éclatait dans toute sa force. Vers la tombée de la nuit (le soleil ne devait pas éclairer les désastres de cette journée), ils avaient franchi les dernières rampes de la montagne et touchaient aux vallées, non sans peine, car de tous côtés des ravines et des torrents roulaient et hurlaient autour d'eux. Une heure encore, et ils allaient atteindre le pont de Slano.

Dans ce moment, pour la première fois, crépitèrent au loin quelques mousquetades isolées.

Croyant à un appel d'Ogulin, ils se dirigèrent de ce côté-.

Autour d'eux, dans un bois taillis où ils se trouvaient alors, le feuillage sembla frissonner de lui-même. Y avait-il là quelque embuscade cachée ? Par prudence, attachant à un arbre voisin le cheval, qui pouvait attirer l'ennemi sur leurs traces, ils résolurent d'éclairer la route ; Dumbrosk et Zagrab, armés de leur double carabine, prirent vers la gauche du bois ; Zény et Marko vers la droite.

Dix minutes de marche et d'une inspection muette et attentive, sans résultat aucun, allaient convaincre Zény que le bruit entendu n'avait eu d'autre cause que la course nocturne de quelques sangliers regagnant leur bauge, ou le frottement des branches agitées par le vent, quand il crut distinguer à travers le murmure des feuilles des mots articulés en langue slave.

Est-ce vous, camarades ? disait la voix.

— Marchons de ce côté ! » murmura Zény.

Au même instant plusieurs coups de feu jetèrent leur retentissement et leur clarté dans cette partie du bois où s'étaient aventurés Zagrab et Dumbrosk ; puis on entendit comme la chute d'un corps à travers les branchages.

« Je vais à la découverte, dit Marko à Zény ; maître, songe à ta sûreté ; ta vie est plus précieuse que la nôtre. »

Dans ce moment, ils virent revenir vers eux, à grands pas, Zagrab, agité, convulsif, et projetant en arrière des regards terrifiés.

Et Dumbrosk ? lui cria Zény.

— Dieu le reçoive ; il est mort ! répondit le Croate en se signant.

— Mort !... lui aussi !... Mais cette voix qui nous appelait ?...

— Un piège ! un piège des milices dalmates... Ils sont sur nos traces ; fuyons ! »

Tous trois alors.... ils n'étaient plus que trois !... reprirent leur marche en rebroussant chemin du côté des montagnes ; mais, malgré la rapidité de leur fuite, ils entendaient derrière eux un galop continu, qui les poursuivait, qui les pressait, tour à tour se ralentissant ou redoublant de vitesse, selon leur propre course à eux-mêmes, et semblait un écho menaçant éveillé brusquement sous leurs pas. C'était le cheval de Paoli ; au premier bruit des armes à feu, se débarrassant des liens qui le retenaient, il avait retrouvé leur piste. Maintenant, épuisé, harassé, haletant comme eux, comme eux il s'était arrêté le cou tendu et l'oreille attentive.

Sur leur gauche, vers les vallées, retentirent de sourdes rumeurs, puis un bruit de trompettes et de clairons.

Un régiment de dragons autrichiens qui traversait le pont de Slano....

Tout espoir de rejoindre Ogulin était perdu ; l'ennemi leur barrait le passage.

A leur droite, une large ravine, débordant sous les eaux torrentueuses des montagnes, leur opposait sa barrière grondante.

Cette barrière, il faut la franchir cependant ; il faut que les trois fugitifs la placent entre eux et les Saxons. C'est le seul moyen de salut.

Redevenu cavalier, posant verticalement sur sa selle les trois carabines pour les garantir de tout contact humide, Zény lance son cheval en avant. Ses deux compagnons, se prêtant un mutuel secours, doivent nager près de lui, en amont du torrent, de façon à retenir le cheval par la bride, si le courant l'entraîne, ou à se cramponner aux arçons si les forces viennent à leur manquer. En dépit des précautions prises, soit que Marko eût trop compté sur sa vigueur et sur son habileté, soit que le froid glacial de l'eau l'eût tout à coup paralysé dans ses mouvements, il ne put suivre ; Zagrab et Zény arrivèrent seuls sur la rive opposée.

Tandis que ce dernier, descendu de cheval, errait sur les bords de la ravine en appelant Marko à grands cris, et que sa voix impuissante, faible bruit ajouté à tant d'autres bruits, se perdait dans le fracas du torrent, Zagrab, veillant au salut commun, après avoir bien examiné les armes et ce qu'il restait de munitions, prit connaissance des lieux.

L'endroit où ils se trouvaient était un vaste tertre rocheux et boisé, dont la ravine, en se bifurquant, avait fait momentanément une île. Des buissons clairsemés, quelques bouleaux, quelques chênes verts, en accidentaient la surface, où n'apparaissait nul vestige d'habitation, ni même de culture. Pas un sentier tracé sur ce coin de terre aride qui, pour toutes délices, ne pouvait offrir à ses possesseurs qu'un lit de mousse sur un cadre de pierres anguleuses, et les fruits de la ronce au milieu d'un faisceau d'épines.

Rebuté de ses recherches et de ses appels inutiles, quand Zény, à son tour, eut reconnu que le torrent franchi était encore à franchir et faisait ceinture autour de lui, un doute poignant le saisit. Déjà Marko est resté sur l'autre rive ; doit-il, en poursuivant obstinément son interminable fuite, risquer de laisser en arrière ce dernier compagnon, ce digne. Croate, dont la bravoure et la vigilance l'ont préservé de tant de périls durant la route ? D'ailleurs, lui-même peut-il espérer d'échapper une seconde fois au gouffre ? Le

cheval dont le poitrail vigoureux ouvrait le flot devant lui, épuisé, à bout de forces, il est là, sur le flanc, râlant son agonie.

Pendant qu'il hésite, il voit sur la pente des collines, en deçà comme au delà de son île, s'allumer les feux des bivouacs autrichiens et dalmates ; de tous côtés, l'ennemi l'environne et le traque. Le torrent dût-il s'écouler dans la nuit, dût-il laisser à sec le lit de la ravine, comment le proscrit briserait-il le réseau vivant qui l'enserre ? Son front se détourne, en s'inclinant sous le poids de son désastre inévitable, et il aperçoit alors, assis au pied d'un arbre, Zagrab, dans un torpeur muette, livré sans doute à ces réflexions désolantes qui viennent de l'assaillir lui-même.

Devant l'abatement du Croate, Zény sent son courage, quelque peu fanfaron, se réveiller subitement :

Le mauvais destin t'a-t-il donc tout à fait vaincu, Jean ?

— Je suis perdu, je suis déshonoré ! répond celui ci d'une voix sombre.

— Ami, laisse la plainte aux femmes ; chacun entend l'honneur à sa façon, et le gibier qui fuit devant là meute est moins lâche que les chiens qui le poursuivent, cent contre un !

— Mais je suis soldat, moi ! reprend Zagrab ; ce n'est point la mort que je crains.... c'est la honte ! et je suis déshonoré, te dis-je !... Déserteur ! déserteur !... Ah ! mon nom sera maudit dans le pays où je suis né !... Pourquoi ai-je cru à ta parole ? »

Zény garda le silence quelques instants, puis :

Relève-toi, Jean, et redresse le front ; la parole que je t'ai engagée, les promesses que je t'ai faites, je les tiendrai.... toutes ! et au delà ! Que t'avais-je promis en premier lieu ?... une chaîne d'or, n'est-ce pas ? Eh bien, la voici ! »

Et, tirant de sa ceinture les deux fragments de la chaîne, il les laissa tomber aux pieds de Zagrab.

Celui-ci ne bougea pas, et, toujours plongé dans sa morne stupeur :

« Que veux-tu que j'en fasse ? murmura-t-il ; est-elle donc fée, qu'elle puisse me faire rejoindre mon régiment à l'heure voulue ? Voilà ce que tu m'avais promis encore !

— Ton régiment, tu le rejoindras, et assez à temps pour y être admis encore comme un bon et loyal soldat, poursuivit Zény en reprenant son allure haute et superbe. Pour cela faire, il te faudrait un talisman, dis tu ? Ce talisman, c'est moi qui te le fournirai. Ma tête est mise à prix : je te la donne

!... Sais-tu, camarade, que c'est un cadeau de vingt mille florins ou de quatre mille sequins, or ou argent à ton choix ? »

Le Croate fit un geste de répulsion.

« Tes hommes, à toi, Zény, auraient pu obtenir leur grâce en te livrant ; mais, moi, je suis leur homme, à eux ! un déserteur, ton complice !

— Mon complice ?... tu n'as jamais été que mon prisonnier, Jean ! »

Alors, essayant d'un ton de sarcasme et de gaieté :

Oui, oui, camarade, tu l'as été plus longtemps que tu ne le crois peut-être ; ah ! tu penses m'avoir accompagné de ta pleine volonté ? Mais, si tu avais refusé de me suivre, c'en était fait de toi. Ce n'est donc pas librement que tu m'as accompagné ; c'est de force ! Aujourd'hui, je suis séparé de tous les miens.... te voilà seul avec moi ; ne pourrais-tu profiter de mon épuisement, de mon sommeil, pour me garrotter, pour me faire prisonnier à ton tour ?... Tiens ! voici justement des cordes ! »

Et il alla prendre des liens de toutes sortes qui pendaient à la selle du cheval de Paoli.

Eh bien, soldat de l'empereur, comment penses tu être accueilli à Cattaro après une telle capture ? »

Zagrab paraissait en proie à une vive agitation ; deux volontés également puissantes luttait en lui. Tour à tour il attachait ses yeux ardents sur Zény ou courbait tout à coup le front comme pour échapper à son regard ; ses mains crispées se tendaient vers les cordes et se retiraient aussitôt par un mouvement brusque et saccadé.

Par saint Dimitri ! n'aimes-tu donc que la besogne toute faite, ami ? faudra-t-il que je m'attache moi même à l'un de ces arbres ? »

Et il jeta le paquet de cordes sur les genoux du Croate, qui, quelques instants encore, garda son attitudes ombre et perplexe.

De nouveau, Zény vint à son aide.

Debout, camarade !... pas de fausse honte !... le temps presse.... »

Puis, soit pour achever de décider le jeune soldat, soit par un retour bien naturel vers des idées moins exaltées, il ajouta :

Qui sait si ce n'est pas là le moyen de nous tirer d'affaire tous deux ?... Tu vas avoir une bonne somme à ta disposition.... l'or ouvre bien des portes ; tu travailleras à ma délivrance.

— Qu'il en soit donc ainsi ! » dit Zagrab, comme si cette dernière considération eût seule été puissante sur lui.

L'Esclavon s'adossa à l'arbre au pied duquel s'était assis le Croate, à qui il tendit ses mains ; celui-ci les lui boucla ; puis, passant une corde entre les coudes de son captif, il les rapprocha par derrière ; après quoi, il attacha les jambes l'une à l'autre et chacune d'elles à l'arbre. Non content de ces précautions, les cordages manquant, il fit usage des bridés et bridons du cheval pour compléter ses ligatures.

Assez ! dit le prisonnier volontaire ; à quoi bon cela ?

— A donner une apparence de vérité au rôle qu'il nous reste à jouer l'un et l'autre, Zény ; on connaît ta vigueur, et je dois paraître n'avoir négligé rien pour la maîtriser.

— Puissamment et prudemment raisonné ! Maintenant, fais feu de nos trois fusils, et viennent les impériaux !

— Pas encore, Pierre ; ils n'oseront traverser le torrent tant qu'il aboiera ainsi contre eux.

— Mais vais-je donc, attaché à ce pilori, n'avoir pour toute distraction que mes propres pensées ?

— Si tu le veux, Zény, je puis te raconter une histoire.... celle de mon premier amour.... Tu sais, alors que nous cheminions dans ces vieilles forêts de l'Herzégovine, tu as désiré la connaître, et j'ai promis de satisfaire à ta curiosité.

— Le moment est singulièrement choisi.... N'importe, parle.... la lune et moi nous t'écoutons. Mais d'abord, prends ma pipe, Jean, et prépare-la-moi.
»

Zagrab bourra la pipe, l'alluma, et la plaça lui-même dans la bouche de Zény.

Ensuite, s'asseyant sur une saillie de rocher qui pointait de terre à deux pas de l'arbre Irassembla ses souvenirs.

V — Une confidence.

L'eau grondait dans la ravine ; du côté des impériaux, on voyait comme des ombres passer et repasser devant les feux toujours allumés ; la lune brillait au-dessus des rochers, le vent fraîchissait ; les grands vautours des Alpes Noriques décrivaient leurs cercles sur cette solitude sauvage, en mêlant leurs cris lugubres aux qui vive éloignés des sentinelles, et le

battement de leurs ailes se confondait avec le double bruissement des arbres et du torrent.

Zagrab commença son récit :

Mon père habitait au pied des monts Kapella, dans le canton de Licavie, une de ces vallées à demi submergées par l'eau des rivières. Avec l'aide de mes frères, là, il faisait valoir deux moulins, mis en mouvement par l'une des quarante-trois cascades de Szluinchieza. Une autre occupation m'était réservée, à moi. J'étais chargé par lui d'agrandir le petit domaine qu'il avait déjà conquis sur les rochers, autour de son habitation ; tâche rude et pénible ! Du matin au soir, le pic à la main, je devais défricher le granit, amolli par le suintement des sources. Que le soleil embrasât sous mes pieds ce sol de pierre et de lave, ou que le vent glacial du Bora soufflât à congeler la moelle de mes os, il ne m'en fallait pas moins travailler sans relâche et au péril de ma vie.... Oui, car parfois la pluie rendait glissantes les pentes granitiques, la chaleur me poussait au vertige, le froid engourdissait mes membres, et j'avais là des précipices béants au-dessous de moi. Qu'importait à mon père ? Épuisé de fatigue, la peau crevassée, les mains gonflées, les pieds saignants, je rentrais à la maison, et pas une parole de pitié ne venait me tinter doucement à l'oreille. A peine s'il m'était permis de manger mon pain de blé noir dans un coin de la salle commune, tandis que mes deux frères, assis près de l'âtre, sur de bons escabeaux, les pieds au feu, soupaient copieusement. Pendant mes travaux, mon unique distraction était de viser à quelques balbuzards ; j'avais toujours un fusil à portée de la main, les bêtes fauves faisant souvent irruption dans nos vallées. Il arriva qu'un ours, que j'avais blessé seulement, revint sur moi et m'entailla si bien la poitrine et la cuisse, que mon chemin jusqu'à la maison fut rougi de mon sang. En me voyant rentrer en cet état, mes frères se mirent à rire ; mon père me railla de ma maladresse, sans s'inquiéter autrement de mes blessures. Il ne m'aimait pas ; j'avais coûté la vie à ma mère !

Oh ! combien de fois l'envie me prit de retourner la pointe de mon pic, de me précipiter dessus, ou de m'abandonner à l'abîme ! L'idée de ne laisser aucun regret après moi me retenait.... Oui, si j'avais été certain de faire répandre une larme, une seule ! je me serais tué.... C'eût été ma vengeance ; mais ils auraient ri encore !... Mon père aurait dit : « Le maladroit !... » Voilà tout.

Un soir, au logis, je trouvai la table augmentée d'un convive.

Ici, Zagrab, saisi d'une vive émotion, garda un instant le silence ; puis il reprit :

C'était une jeune fille, notre parente. Elle venait de perdre le frère de sa mère, un oncle qui l'avait élevée ; ne se connaissant nul autre soutien, elle était arrivée en Croatie pour réclamer de mon père la protection qu'il lui devait en sa qualité de chef de la famille.... Voilà ce que j'appris plus tard ; car, d'abord, on n'avait pas cru devoir m'instruire des causes de ce surcroît dans le personnel de l'habitation. Quand je gagnai mon coin, dans le fond de la salle, la jeune fille se pencha vers mon père ; j'entendis mon père lui répondre :

C'est celui-là dont la naissance a été maudite. »

Elle tourna alors ses grands yeux de mon côté. Pour la première fois, un regard plein de commisération venait de s'arrêter sur moi ; pour la première fois, je sentis mon cœur tressaillir sous un sentiment de reconnaissance. Ce soir-là, mon pain noir me parut savoureux, et je fis un vaillant repas.

« Notre cousine avait été mise à la tête du ménage. A partir de ce jour, je trouvais, quotidiennement, dans l'écurie où je couchais, une fraîche litière, et même une petite provision de vivres, qu'elle détournait de la table de mes frères, ou qu'elle ménageait sur sa part....

— C'est elle que tu as aimée ? demanda Zény en tournant la tête vers le narrateur, au récit duquel il n'avait prêté jusqu'alors qu'une faible attention.

— Prends patience ; si ce début de mon histoire n'excite pas encore vivement ta curiosité, tout à l'heure tu m'écouteras avec plus d'intérêt, j'en suis sûr. »

Et le Croate poursuivit :

« Le travail m'était donc devenu plus facile ; la fatigue et les feux du soleil n'avaient plus le pouvoir de m'abattre ; il me semblait que les précipices s'étaient refermés et que les ours de la montagne n'étaient plus à craindre pour moi. Quelques mois s'écoulèrent ainsi, durant lesquels je n'eus pas l'occasion d'adresser trois fois la parole à la ménagère ; mais, de temps en temps, elle me regardait comme le premier jour ; cela me suffisait. Un dimanche, resté à la maison, j'aidais des lavandières à battre et à tordre le linge. Une d'elles me dit :

« — Tu vas donc aller à la noce, Jean ?

— A la noce de qui ? demandai-je.

— A celle de la dernière venue avec un de tes frères. Elle a le choix. Ainsi l'a voulu ton père. »

Durant la semaine qui suivit, je n'aperçus point ma cousine ; elle ne quittait pas sa chambre, où elle priaît Dieu sans doute, pour se préparer au mariage. Voilà ce que je pensais. Moi, de mon côté, je priai la bonne Vierge d'Agram pour que ce mariage ne se fit pas.

« La semaine expirée, comme je revenais de ma besogne, à la nuit noire (car je m'étais attardé, non à travailler, mais à songer), je vis, en approchant du logis, quelque chose se mouvoir dans l'ombre, près d'une haie. C'était elle qui était venue au-devant de moi, sur la route.

— Lequel de mes deux frères épousez-vous ? lui dis-je.

— Ni l'un ni l'autre, me répondit-elle, car tous deux, ils sont méchants pour vous ! »

— Brave fille ! murmura Zény, toujours sa pipe entre ses dents. Et, lâchant une large bouffée de fumée de tabac : « Ceci en son honneur, ajouta-t-il. Mais alors c'est donc toi qu'elle aimait, Jean ?

— Attends ; laisse-moi suivre le fil des événements ; quoiqu'ils soient profondément fixés dans ma mémoire, je crains de ne pas te les présenter comme je le voudrais. »

L'eau grondait toujours dans la ravine ; mais les qui-vive des sentinelles résonnaient plus rares sur les pentes opposées des collines qui entouraient cette solitude sauvage ; les grands vautours des Alpes Noriques s'étaient abattus sur la proie que leur offrait le cheval de Paoli, et leurs cris et le battement de leurs ailes avaient cessé de se confondre avec le double bruissement des arbres et du torrent.

Après un moment de silence, Zagrab reprit :

« Une autre joie ne devait pas tarder à m'arriver, et, celle-là, c'est à toi que j'allais la devoir, Pierre Zény.

— A moi ?

— Oui ; vers ce temps, des envoyés du vice-roi vinrent parcourir la Licavie. Tu avais paru sur les bords de la Save, et l'on demandait des soldats volontaires à nos vallées, pour renforcer les troupes du Banat. Mon père avait servi autrefois ; on lui offrait le commandement d'une compagnie, avec la haute paye. Sa vieille ardeur se ralluma ; il maria aussitôt mes frères à deux filles du voisinage, installa chacun des couples à la garde d'un de ses moulins, et décida que je marcherais avec lui, car j'étais bon tireur. Nous allions tenir garnison dans un village du Banat ; ma cousine dut nous accompagner pour être notre providière. D'ailleurs, pouvait-on la laisser avec mes frères, qui la détestaient depuis l'affront de

son refus ? Comprends-tu bien ce que j'éprouvai alors ? J'étais soldat, moi que le mot guerre avait toujours fait tressaillir de joie ; je quittais le pic et la pioche pour la carabine ; la peau de mouton pour la casaque militaire ! j'allais m'éloigner de ces monts maudits de Kapella, au milieu desquels un mauvais sort m'avait, depuis ma naissance, tenu enchaîné, comme dans une prison de granit ; et je les quittais avec elle !... Voilà ce que je t'ai dû, Zény, et ce que je t'ai dû, je ne l'ai point oublié, crois-le bien !

— Explique-toi.

— Dans ce temps, poursuivit le Croate, mon père, qui avait fini par s'habituer à moi, me disait :

« Jean, si tu parvenais à t'emparer, mort ou vif, de ce prétendu roi du Danube, je crois que je t'aimerais à l'égal de mes autres fils. »

« Il me le répétait sans cesse, même en présence de ma cousine, et, moi, je l'avoue, me laissant aller au courant de ses idées, je me nourrissais de l'espoir de cette grande capture.

— D'où vient alors, camarade, que, l'occasion s'offrant ensuite si belle pour satisfaire à ton ambition, tu n'en usas que comme un vrai Slave, et pour me sauver la vie ?

— Attends, Zény.

— J'écoute.

— A diverses reprises, j'avais fait partie de l'escorte qui accompagnait le commissaire du vice-roi, lorsqu'il prétendait t'amener à soumission par un traité ; ta physionomie, ton allure, étaient si bien restées dans ma mémoire, que, vingt ans après, t'eussé-je rencontré au milieu d'un couvent de nonnes, en habit d'évêque, j'aurais dit : C'est lui ! » Il ne s'agissait donc plus que de te retrouver sur un terrain de guerre. Oh ! alors ma balle savait bien qui elle devait chercher au milieu de la mêlée. J'étais dans ces dispositions et je venais d'en réjouir l'oreille de mon père, quand ma cousine me prit à part :

« Le plus grand malheur qui nous puisse arriver, Jean, me dit-elle, c'est que cet Esclavon soit pris ou tué, entends-tu bien ? Lui mort, ses bandes se disperseront d'elles-mêmes ; on n'aura plus besoin de vos services ; on vous congédiera ; ton père sera privé de sa haute paye, qui nous met à même de si bien vivre ici ; il nous faudra retourner avec lui en Licav ; tes méchants frères l'auront bientôt regagné à eux ; tu reprendras tes travaux dans la montagne, et, moi, moi, je serai leur servante et celle de leurs femmes. Jure moi donc que, si jamais tu rencontres cet homme, tu

l'épargneras, Jean ; bien mieux, que tu te dévoueras, s'il le faut, pour le sauver : car notre bonheur présent mourrait avec lui, vois-tu ! »

« Je jurai tout ce qu'elle voulut, et voilà comment, deux jours après, dans les défilés de Sluin, je devins ton sauveur, Zény.

— Il a le cœur d'un homme, celui-là qui parle loyalement comme tu viens de le faire, dit l'Esclavon ; plus tard, dans la lutte contre le tchimber, au Monténégro, tu m'as suffisamment prouvé que tu savais te dévouer aussi de ton propre mouvement.

— Cette fois encore, Zény, j'ai dû te paraître meilleur que je ne suis en réalité. Pouvais-je laisser périr sous la corne du taureau celle à qui un regard avait suffi pour me consoler dans mes misères ? »

Le captif se roidit tout à coup contre l'arbre auquel il était attaché, et, donnant une secousse à ses liens pour se tourner vers le narrateur :

« Quoi ! Chrisna ?... s'écria-t-il.

— Chrisna Garlowitz est ma cousine, interrompit le Croate.

— Ne te nommes-tu pas Zagrab ?

— Jean Zagrab, oui ; Zagrab est le nom que j'ai emprunté à ma protectrice invisible, qui est au ciel. »

Zény courba silencieusement la tête, et sembla se perdre dans mille pensées confuses.

L'eau grondait encore dans la ravine, mais à plus petit bruit ; les feux s'étaient éteints du côté de la plaine. On entendait au loin de sourdes rumeurs ; et les grands vautours des Alpes Noriques, toujours guidés par leur instinct, prenaient leur vol du côté de la Trébignitza.

« Achève, Jean Zagrab, dit Zény avec un calme apparent et en reprenant sa position première.

— Eh bien ! avais-je tort de dire que la curiosité te viendrait ? Elle t'est venue, n'est-ce pas ?

« J'avais donc épargné ta vie ; mon père, qui n'avait entendu parler que de mon acharnement à te poursuivre, se rapprochait de moi de jour en jour ; ma cousine semblait me tenir compte de mon obéissance à ses ordres, quand, tout à coup, sans laisser trace, elle disparut. Avait-elle été la victime d'un ravisseur ou d'une bête féroce ? Tandis qu'elle lavait le linge au bord d'une de ces petites rivières torrentueuses qui vont rejoindre la Save, quelque crue d'eau subite l'avait-elle emportée ? Telles furent d'abord nos suppositions.... Nous ne pûmes rien éclaircir. Elle était perdue pour nous.

« Après deux mois de recherches inutiles, je quittai mon service volontaire pour un service régulier, et, de garnison en garnison, j'arrivai enfin à Cattaro. Fixé près du pays où elle était née, s'il me prit fantaisie de visiter les montagnes Noires, ce n'était pas pour l'y chercher ; je la croyais morte.... c'était moins encore pour t'y épier, Zény. Sur ce chapitre, tu m'as soupçonné à tort, crois-le bien. Nous voici donc dans ta vallée des Fougères ; il y a sept jours de cela, et comme, durant ce temps, nos deux ombres, marchant de compagnie, ont presque toujours noirci la terre à la même place, tu t'imagines peut-être que je n'ai rien à t'apprendre sur les événements écoulés pendant cette longue semaine ; eh bien ! c'est ce qui te trompe,

J'avais retrouvé Chrisna : je connaissais son séducteur ; ma route était tracée, car j'avais un serment à accomplir. J'ai négligé, je crois, de te dire que, lors de sa disparition, Chrisna Carlowitz était ma fiancée.... Oui, Zény, elle et moi, nous allions nous marier.

Après l'événement, si mon père avait pu supposer un rapt ou une séduction, il se serait mis en route pour rejoindre le ravisseur et pour le tuer, quel qu'il fût ; malgré leur antipathie pour la Monténégrine, mes frères eussent fait de même. Ce n'était là pour eux qu'un devoir de famille à remplir. Moi, le plus intéressé dans l'affaire, moi qui pense que l'honneur des femmes doit se payer à plus haut prix que la vie des hommes, et que le sang n'y suffit pas toujours, j'avais juré, par la Notre-Dame de Zagrab, sur mon âme, sur mon salut éternel, que le ravisseur, s'il existait, qu'elle l'eût suivi de force ou de sa pleine et libre volonté, le temps venu, j'assouvrais sur lui une vengeance implacable comme la fatalité qui m'avait poursuivi depuis le ventre de ma mère. Ce ravisseur, c'était toi, Pierre Zény ! »

Zény fit a peine un mouvement ; mais sa pipe tomba à ses pieds ; il venait d'en broyer le bout d'ambre entre ses dents.

« Dès lors, reprit le Croate, je marchai vers mon but sans savoir encore quelle trace sanglante devait m'y conduire.

Tu voulus que je fusse ton hôte, j'acceptai ; tu m'offris ton amitié, je la subis ; elle pouvait m'être utile.

« J'étais donc ton ami ! mais, ce jour même où tu le proclamais si haut, plus de la bouche que du cœur, ton ami le Croate adressait une lettre au commandant de Cattaro, pour l'instruire de tes projets contre le château du comte Zapolsky ; et Lazo-Jussich le bossu, Lazo, à qui j'avais donné ma montre d'argent en même temps que je lui remettais le message, franchissait

la distance qui séparait ton camp dû fort de la Trinité.... T'en étais-tu douté, Zény ? »

Ici, Zagrab suspendit un instant son récit pour étudier les émotions de Zény. Celui-ci gardait son immobilité,

Mon plan était bien simple, poursuivit enfin le terrible narrateur ; avertis à temps, le gouverneur de l'Herzégovine autrichienne, celui de la côte dalmate, devaient t'envelopper dans un double réseau de fer ; et moi, pour surveiller tes mouvements, pour les paralyser s'il le fallait, je m'étais fait ton compagnon le long de cette route, au bout de laquelle ma vengeance et toi vous deviez vous rencontrer. Comprends-tu ? »

Même impassibilité de la part de Zény,

« Ah ! quelles angoisses n'ai-je point ressenties durant cet interminable trajet !... Dussent les Autrichiens te chercher jusque sur la Narente, seraient-ils en nombre ? arriveraient-ils à temps ? Alors, je te fis disséminer tes forces ; je soulevai contre toi les populations de l'Herzégovine ; je poussai dans l'abîme le mulât chargé de tes munitions de guerre ; bref, grâce à moi, Ogulin et les deux tiers de ton monde demeuraient en arrière, et tu arrivais aux Masures assez tard pour que les impériaux pussent t'y rejoindre, assez affaibli pour y être vaincu par eux dès la première rencontre. Bien calculé, n'est-ce pas ?

Ma tâche n'était pas encore finie. La fuite pouvait t'ouvrir une voie de salut ; aussi, pour que ma proie ne pût échapper, le premier, je me trouvais près de toi dans la mêlée ; près de toi, avec toi, toujours, sans cesse, j'escaladai les montagnes abruptes et glissantes, je m'aventurai dans les sentiers perdus, dans les fanges, dans les fondrières, remerciant l'orage, que j'avais prévu et qui m'était venu en aide !

« Oh ! tu n'es pas au bout, l'Esclavon !

A l'hôtellerie de maître Boscowich, c'est moi qui ai barricadé l'écurie ; j'étais bien aise de te voir, dans ta fuite, user tes propres forces et non celles de ta monture. Dans cet antre de Bohémiens, si je te livrai ce jeune chevrier, c'est que nul autre que moi n'avait le droit de dire aux Autrichiens : et Voilà votre ennemi ; « je vous l'abandonne, prenez-le !... » D'ailleurs, en agissant ainsi, non-seulement je ravivais ta confiance, dont j'avais besoin encore, mais je te forçais à précipiter ton départ, à renoncer de toi-même à ta dernière chance favorable, le retour de cet autre Zingaro qui devait t'apporter des nouvelles d'Ogulin.

« Enfin, le moment était venu où cette nombreuse escorte, descendue à la suite du Monténégro, se trouvait réduite à trois hommes démontés, Dumbrosk, Marko et moi ! C'était deux de trop, car je te voulais à moi seul, et Dumbrosk tomba le premier, non sous la balle d'un Saxon, mais sous la balle d'un Croate !... Comprends-tu ? »

Le captif demeurait toujours immobile et muet, mais sa poitrine se soulevait avec force, et un râlement aigu s'en échappait.

Sais-tu bien, Zény, que, là, dans ce bois où nous nous enfonçâmes, Dumbrosk et moi, j'ai failli voir s'évanouir tout à coup ce but auquel je croyais déjà toucher ? Les quelques hommes que nous y avons entrevus.... tu ne t'y étais pas trompé cette fois c'étaient des Slaves.... des hommes à toi !... Sans doute des éclaireurs envoyés par Ogulin, qui s'impatientait de t'attendre vainement au pont de Slano. Par bonheur, au bruit des coups de feu sous lesquels tombait le géant, ils se sont promptement dispersés.

Restait Marko, ton fidèle, continua le Croate ; celui-là aura été emporté par l'eau de la ravine.... Il n'était pas habile nageur, Marko ; le maladroit est mort noyé.... noyé par moi.

— Misérable ! » hurla Zény.

Et, dans le mouvement désespéré qu'il fit, un de ses liens éclata.

Zagrab porta aussitôt la main à sa carabine placée près de lui, et l'arma sans perdre son prisonnier de vue.

Dans ce moment, un cri se fit entendre, répondant au cri de Zény ; le frôlement et le craquement des branches, que l'on écartait avec force, annoncèrent la présence d'un nouveau personnage, et bientôt, sortant d'un fourré placé justement vis-à-vis de l'arbre auquel était adossé l'Esclavon, un homme apparut, hâve, défait, ruisselant.

C'était Marko ; Marko, que le torrent avait d'abord rejeté sans mouvement sur une berge voisine, et qui, revenu à lui, accourait à la voix de son général.

« A moi, Marko ! cria le supplicié.

— Alerte, maître ! répondit Marko sans voir encore par quels liens serrés et nombreux l'Esclavon était retenu. Alerte ! nous sommes sauvés !, .. Le torrent ne nous oppose plus qu'une barrière impuissante ; attiré du côté de la plaine par une vigoureuse attaque des nôtres, l'ennemi vient d'abandonner....

— A mon aide, ami ; coupe mes liens ! »

Et Marko s'élançait vers l'arbre, lorsqu'une balle l'atteignant au front, le fit rouler roide mort aux pieds de Zény.

Le Croate poursuivit :

« J'étais donc resté seul avec toi sur ce tertre isolé, doublement fermé par la ravine grondante et par la ligne des soldats de l'Autriche ; mais j'étais loin de m'attendre, roi du Danube, que Ta Majesté aux abois se livrerait à moi de si bonne grâce. Maintenant viennent les Saxons, et ma tâche est terminée, J'avais juré à Chrisna de ne pas verser ton sang ; je tiens parole. Je te livrerai vivant, Mais sache-le bien, Zény, pour accomplir ma vengeance, tout le sang contenu dans tes veines n'aurait pu me suffire. Il me fallait voir ton courage, ta fermeté, tes espérances s'échapper par toutes les plaies de ton âme : ai-je réussi, dis ?... Tes espérances, où sont-elles ? Ton courage, je l'ai brisé ; je voulais entendre tes cris de détresse et de désespoir, je les ai entendus. Tu m'as donné ta tête, et je la prends ; mais je la prends au profit du bourreau, non au mien.... Je te fais rudement souffrir, n'est-il pas vrai, Zény ? Eh bien ! ce que j'ai souffert par toi, ce que j'ai enduré de déchirements et de supplices, quand tu m'as volé Chrisna, a mille fois surpassé toutes les tortures que tu viens d'éprouver,

Tu as voulu connaître l'histoire de mon premier, de mon seul amour ; tu la connais maintenant. Que t'en semble ?

Il faut bien que je te l'avoue cependant, cette haine que je te porte, plus d'une fois le l'ai sentie broncher dans ma poitrine. Dès le Monténégro, quand tu me proposais d'être ton *Pobratim*, j'eus un instant d'hésitation, de lâcheté, oui, de lâcheté !.... Ne l'as-tu pas dit toi-même : Qui ne comprend pas la vengeance n'est point un homme, et qui tarde à se venger est un homme, mais un lâche ! J'ai failli devenir doublement lâche vis-à-vis de toi, Zény, car dans notre traversée de l'Herzégovine j'avais complètement renoncé à mes projets. Te reprendre la proie que tu m'avais enlevée me semblait suffire à ma vengeance ; que veux-tu ? j'ai mes heures de faiblesse ; je le dis à ma honte, je ne suis qu'à moitié le fils de mes pères ; mais aux Masures.... dans la chambre du prisonnier » Ici Zagrab sembla soudainement en proie à une émotion plus vive encore que celle ressentie par Zény, et, le regard allumé d'une lueur terrible, la voix haletante, il poursuivit ; ce Aux Masures, j'ai vu ton bras se lever sur Chrisna ; je t'ai vu d'un coup de corde faire jaillir le sang de son col et de ses épaules.... Infâme ! De ce moment, la haine, une haine profonde, invincible, impitoyable, me revint au cœur !... Chrisna, sache-le bien, c'est par elle que tu vas mourir

captif des Autrichiens !... D'ailleurs, fou que j'étais ! si tu vivais, pouvais-je en faire ma femme ?

— Ta femme ! s'écria Zény, dont les yeux étincelèrent dans l'ombre.

— Oui, ma femme ! répéta Zagrab ; oui, le bonheur, la richesse, nous attendent tous deux au même foyer.... Que ce soit là pour toi une douleur de plus.... Ce jeune Magyar, ton ennemi, ton prisonnier, c'est à moi qu'il doit la vie et la liberté ; c'est à moi seul, et volontairement, qu'il payera une large rançon !

— C'est toi qui l'as sauvé ? c'est à toi qu'il doit de vivre encore ?... Ah ! raconte-moi cela, Croate ! »

Et les traits du captif se dilatèrent dans un rire triomphant.

Tu l'as donc sauvé, mon brave pandour ?... Moi aussi, Jean, fils de Jean, j'ai une confidence à te faire.... Ce Georges Arnstein, que tu as sauvé, il est l'amant de ta Monténégrine ; ne le savais-tu pas ?... Elle me l'a bien osé dire, à moi !... Il a été aux Masures l'arracher des mains de Paoli, et tous deux sont partis ensemble !... Comprends-tu, à ton tour ?... C'est le vieux Mackéwitz lui-même qui m'a appris cette heureuse nouvelle ! Oui, camarade, ton ami, ton obligé, par reconnaissance, il t'a pris ta maîtresse, ta femme, ta Monténégrine que tu aimes tant !... Maintenant, je puis mourir, tu m'as vengé d'elle et de toi ! »

La foudre semblait avoir atteint Zagrab.

L'eau avait cessé de gronder dans la ravine ; la lune pâlisait devant les premières clartés du jour ; les différents bruits de la plaine s'étaient confondus en un seul ; on n'entendait plus que le pas mesuré des soldats de l'Autriche ; déjà, de tous côtés, ils envahissaient ce tertre qui avait cessé d'être une île, et les grands vautours des Alpes Noriques revenaient à tire-d'aile, comme dans l'attente d'une nouvelle proie.

QUATRIÈME PARTIE.

I — Le Bloksberg.

Dans la partie centrale de la Hongrie, des sommets du Bloksberg, on jouit de la vue d'immenses plaines fertilisées par de larges cours d'eau. Parmi ces plaines est celle de Rakos, où la nation s'assemblait autrefois, en armes et à cheval, pour élire ses souverains ; parmi ces cours d'eau, il en est un qui les crée ou les absorbe tous : c'est le père des fleuves, le fleuve-roi par excellence, le puissant Danube. En passant près du Bloksberg, il a pris soin d'élargir ses rives, pour lui laisser deux îles enchantées à contempler, l'île Saint-André et l'île du Palatin ; comme il a laissé le Prater à Vienne, le grand et le petit Schutt à Presbourg et à Raab. Mais ces belles prairies verdoyantes, tant de charmants villages parsemés le long des bords du fleuve, ne complètent pas encore le tableau dont on peut jouir des sommets du Bloksberg. Par derrière, et décrivant une courbe de l'est à l'ouest, les montagnes de Csérhat, celles de Gran et d'Albe-Royale viennent majestueusement s'encadrer, avec leurs vieilles forêts de chênes et de pins séculaires, étagées en amphithéâtre. Si votre œil se fatigue et se perd au milieu de l'immensité de ce grand panorama, regardez à vos pieds ; le tableau, se rétrécissant, va gagner en intérêt ce qu'il perd en grandeur.

Là, au-dessous de vous, sont deux villes, deux sœurs, grandes et belles toutes les deux, toutes les deux l'orgueil de la Hongrie, mais qu'on croirait nées d'un lit différent, tant chacune d'elles a sa physionomie spéciale et tranchée. Sur la rive droite du fleuve, voilà Bude, Bude l'impériale. C'est la sœur aînée. Demi chrétienne, demi-turque, elle se ressent encore du joug des Osmanlis. Au milieu des nombreux clochers de ses églises et de ses couvents, surmontés de la croix, on voit s'élever les tours carrées en forme de minarets, et les dômes arrondis des anciennes mosquées. Sa noire forteresse, implantée sur un rocher, ses précieuses ruines, d'origine romaine, ses rues presque toujours silencieuses, la gravité même du costume de ses habitants, tout contribue à lui donner un aspect grandiose, mais sévère et sombre.

L'autre sœur, plus jeune, plus vive, plus coquette, c'est Pesth, qui, sur la rive gauche du Danube, en face de son aînée, étale ses riches maisons semblables à des palais, ses toitures aplaties à l'italienne, ses magnifiques promenades Couvertes de cafés et de redoutés, ses larges rues bordées d'élégantes boutiques, où s'agite l'activité allemande ; ses portiques de marbre, somptueuse décoration qu'elle doit à l'art moderne, Bude, c'est l'ancienne *Sarmatie*, c'est la ville du passé, la ville extérieure, armée contre les dangers qui peuvent Venir du dehors, et les épiant aussi bien du côté de l'Allemagne que du côté de la Turquie ; c'est la tutrice de Pesth. Pesth, c'est la ville du bien-être et de la civilisation nouvelle ; protégée par les fortifications de Bude et par la barrière des flots du Danube, insoucieuse et tranquille, elle s'endort et se réveille au milieu des fêtes.

Ces tableaux si divers, Arnstein et Chrisna les contemplaient, vers le milieu d'octobre, de l'une des pentes du Bloksberg. Georges, abaissant son regard, restait surtout en admiration devant Pesth, que le soleil remplissait alors d'éclat et de lumière ; sa compagne embrassait l'horizon dans toute son étendue, et ses yeux s'arrêtaient surtout du côté des montagnes. Un troisième personnage, une femme, jeune encore, petite, replète, au teint vif et brun, assise à quelques pas d'eux, sur un tertre, les regardait en souriant, comme si la jeunesse et l'amour eussent été pour elle un spectacle plus digne d'intérêt que tout autre.

Avant de quitter les Masures, Chrisna avait d'abord attendu le retour de Zagrab, pour rentrer avec lui dans sa famille, quel que fût l'accueil qui dût y saluer son arrivée. Elle s'y était engagée envers le Croate ; il avait tenu sa parole en délivrant le prisonnier, elle voulait tenir la sienne. L'absence de Zagrab se prolongeant, elle résolut d'aller droit en Licavie, où il s'était rendu sans doute. Pouvait-elle s'opposer à ce que Georges l'accompagnât, ne fût-ce que durant une partie de la route, pour veiller à sa sûreté ? A son entrée en Licavie, elle apprit que son oncle et ses cousins s'étaient engagés par d'effroyables serments, si jamais ils la revoyaient, à lui faire cruellement expier sa fuite et le mépris qu'elle avait fait d'eux. D'ailleurs, le jeune soldat n'y avait pas reparu.

S'obstinant dans sa poursuite, Chrisna se rendit à Cattaro. Là, il lui fut affirmé que Jean Zagrab avait livré l'Esclavon à la justice de l'empereur ; que, pour ce fait, il avait, tout à la fois, obtenu son congé et la récompense promise, vingt mille florins d'Autriche. Elle ne le chercha plus alors.

Qu'allait-elle devenir ? Cette situation de deux jeunes gens, livrés à eux-mêmes, vivant sans cesse en présence l'un de l'autre, pouvait-elle se prolonger longtemps sans péril ? Il n'en pouvait être ainsi ; Chrisna le comprit. Elle ne vit personne, que Dieu, qui pût la recueillir et la sauver. Dès que le mot couvent fut prononcé, Georges témoigna une si grande douleur, qu'elle n'eut pas le courage de persévérer dans son projet.

Autrefois, je passais pour habile ouvrière, lui dit elle ; du moins, laissez-moi me fixer dans quelque ville où je puisse trouver à vivre. »

Georges se rappela qu'un ancien serviteur de son père, qui maintenant habitait Bude, où il occupait un petit emploi dans l'administration, avait épousé une maîtresse passementière. Il pouvait placer Chrisna dans cette famille, dont il connaissait la probité et le dévouement. Ils se dirigèrent vers Bude. M^{me} Suzini, là passementière, était une de ces bonnes et honnêtes créatures, étrangères aux intrigues, dont la vie calme et laborieuse se passe sans trouble au coin du foyer domestique. Mais, comme tant d'autres femmes de cette même catégorie, il lui fallait un roman en tête, pour raviver par un peu d'idéal la monotonie de son existence casanière. Ce roman, ne pouvant, ne voulant pas en faire les frais pour son propre compte, elle le cherchait volontiers autour d'elle, chez ses amies, chez ses voisines, prenant un plaisir tout particulier, à l'aide de commentaires et de suppositions, à transformer les événements les plus simples en aventures extraordinaires ; le tout sans malice aucune. Quand M^{me} Suzini vit entrer chez elle ces deux voyageurs inconnus, elle eut comme un doux pressentiment que c'était un roman complet qui lui arrivait. Les traits fins et distingués du jeune homme, la beauté de sa compagne, la charmèrent tout d'abord ; aux regards qu'ils s'adressaient de temps en temps, elle crut deviner un amour contrarié ; l'intérêt qu'elle leur portait déjà s'en augmenta. M. Suzini, survenant, nomma le comte Georges Zapolsky, et le roman prit dans l'esprit de la bonne dame des proportions colossales. Lorsque Chrisna, introduite dans la famille, eut confié à M^{me} Suzini une partie de ses malheurs, celle-ci pleura à chaudes larmes, et se sentit pour elle des entrailles de mère.

Pour ne point donner matière aux mauvais propos, d'après l'avis de Chrisna, Arnstein avait choisi un logement à Pesth. Seulement, à une certaine heure de la journée, il se rendait au Bloksberg, où Chrisna, en compagnie de M^{me} Suzini, ne tardait pas à le rejoindre. Son projet bien arrêté était de se rendre au plus vite à Vienne, pour y réaliser ses dernières

ressources et s'en créer de nouvelles ; mais_ chaque jour il inventait un obstacle qui reculait son départ. Il ne comprenait plus comment il pourrait vivre éloigné de Chrisna. Si le cœur de Georges était changé à ce point, le caractère de la Monténégrine, cessant d'être sur excité par les rudes influences de ce monde étrange au milieu duquel elle avait vécu, semblait aussi s'être métamorphosé.

Entourée de bons soins et d'affections douces, peu à peu elle sentit s'effacer en elle ce qu'il y avait d'exagéré dans sa nature. La montagnarde, l'héroïne, firent place à la jeune fille simple, confiante, qui facilement faisait plier sa raison devant celle des autres, Elle redevint ce qu'elle était aux monts Kapella,

Aujourd'hui, détournant sa pensée du Croate comme de l'Esclavon, elle s'efforçait de savourer en paix ce moment de calme et de bonheur que Dieu lui avait accordé pour la reposer de tant de fatigues et de douloureuses émotions. S'abandonnant aux impressions du moment, essayant de s'initier à ce mystérieux bien être des grandes cités, jusque-là resté lettre close pour elle, elle avait des étonnements d'enfant, de naïves admirations de pensionnaire. L'amour d'Arnstein, né au milieu de circonstances exceptionnelles, pour une femme si différente de celles qu'il avait aimées jusqu'alors, si différente d'elle-même aujourd'hui, prenait, pour cette fois, le vrai caractère de la passion. A cette, passion, M^{me} Suzini, sans y songer, donnait plus de force encore, en racontant au jeune homme, avec une légère amplification de la vérité, comme c'était son habitude, le bruit que faisait dans la ville la rare beauté de la Monténégrine, et même les tentatives de séduction dont elle était déjà l'objet. Néanmoins, monseigneur pouvait s'éloigner en pleine sécurité ; M^{me} Suzini répondait de tout.

Georges ne songea plus à partir pour Vienne ; il se contenta d'écrire de tous côtés à ses banquiers, à ses usuriers, et spécialement au bon abbé Giuliani, qui l'attendait toujours à Rome.

Un jour, comme il se rendait au Bloksberg, où Chrisna ne devait pas tarder à le rejoindre, sous l'arbre qui d'ordinaire marquait le lieu de leurs rendez-vous, il vit un peintre, un artiste, installé et en train d'esquisser le magnifique tableau offert à ses regards. C'était Christian,

Les deux amis se retrouvèrent avec des transports de joie. Après quelques paroles échangées :

« Où en est ta fortune, Georges, demanda l'artiste ; ce beau torrent cristallin, qui commençait à montrer les sables de son lit, lorsque je t'ai vu

pour la dernière fois à Vienne ?

— Je suis ruiné, complètement ruiné, Christian.

— Eh bien, mon ami, un violoniste qui perd un bras est bien forcé, s'il tient encore à vivre, de tourner la meule avec le bras qui lui reste. Vous autres, grands seigneurs, vos deux bras véritables, les deux leviers qui constituent votre force, sont, d'une part, votre fortune patrimoniale, de l'autre, votre nom blasonné. Te voilà manchot comme mon violoniste ; mais il te reste ton nom, avec lequel tu peux faire encore un excellent mariage, et j'ai ce qu'il te faut.

— Toi, mon philosophe ? dit Arnstein en souriant d'un air de doute.

— Moi-même, Dans un village de la Dalmatie, où je crois, sauf erreur, avoir retrouvé le temple d'Épidaure, j'ai fait la rencontre d'une délicieuse petite marionnette allemande, fabriquée à Vienne, ... ou à Nuremberg, mais qu'on croirait avoir été confectionnée à Paris, tant elle est gracieuse, alerte, sautillante.

— Et c'est ta marionnette qu'il faut que j'épouse ?

— Pourquoi non, si elle se nomme Amélie d'Osterwein ?

— Tais-toi ! » s'écria Arnstein en lui mettant la main sur la bouche.

Puis il reprit, après un moment de silence :

J'ai refusé la main d'Amélie parce qu'il ne me convenait point, à moi qui n'avais plus rien, de devoir tout à ma femme ; c'eût été me placer, vis-à-vis d'elle, dans une position inférieure que je n'accepterai jamais.

— Voilà une idée, Georges, qui fait honneur à la délicatesse de tes sentiments.... mais non à ton intelligence. »

Et, d'un air magistral, Christian poursuivit :

« Le maître ⁶a dit, dans sa logique, chapitre de la réalité subjective : ce Pour être admissibles aux yeux de l'araison, nos sacrifices doivent avoir pour but *la consolation*, autrement dit *la compensation*. » Certes, reprit l'artiste philosophe en quittant son ton d'emprunt, une riche bourgeoise qui viendrait à s'éprendre follement de mon nom, et consentirait à partager avec moi ses écus, laborieusement amassés, pour l'unique plaisir de s'entendre appeler M^{me} Muller, agirait en dépit du sens commun ; elle n'aurait pas sa compensation. En serait-il de même, vis-à-vis de toi, pour la personne dont il s'agit ? Voyons. Le père de Mlle d'Osterwein était conseiller aulique, et décoré d'une foule de jolis rubans de toutes couleurs ; mais son grand-père avait modestement débuté dans le monde, en qualité d'intendant du vieux prince de Kaunitz ; elle est donc de très-petite noblesse. Grâce à sa fortune,

elle peut te rendre le bras qui te manque ; mais toi, ne lui donneras-tu donc rien d'équivalent ? Par toi, elle sera comtesse ; elle aura ses entrées à la cour ; elle t'aura acheté le droit de placer sur les panneaux de sa voiture, sur le dos de ses gens, sur la maîtresse grille de son château, sur son cachet, sur ses bracelets, sur ses breloques, le glorieux écusson des Zapolsky. Elle aura satisfait à tes habitudes d'aisance et même de luxe ; toi, de ton côté, tu auras satisfait au besoin le plus impérieux chez une femme, la vanité. C'est donc un mariage parfaitement assorti, convenable ; ce mariage, j'ai presque mission pour en dresser les préliminaires ; mais ne perdons pas de temps, car, je t'en préviens, notre ancien condisciple, Ferdinand Mackéwitz, s'est mis sur les rangs.

— Je ne t'opposerai plus qu'une raison, Christian. Hier, à cette place où tu te tenais tout à l'heure, sous ce même arbre qui te servait d'abri, j'ai juré à Chrisna de la prendre pour femme ; et Chrisna est encore plus pauvre que moi. »

L'artiste hocha la tête, fronça les lèvres.

« Chrisna ! murmura-t-il ; elle se nomme Chrisna !..., Georges, tu lui as juré sans doute aussi un amour à perpétuité ? Décidément, les blonds restent enfants plus longtemps que les autres hommes. »

Ce serment, qui l'engageait envers la Montégrine, même en dépit de celle-ci, qui voyait l'avenir d'un œil plus sûr, Georges l'avait prononcé. Il connaissait cependant le premier mariage de Chrisna ; il savait que, faussé dans le droit, il avait besoin, pour être annulé, d'un arrêt légal ; mais il espérait que le tribunal suprême, qui devait décider du sort de Zény, le mettrait bientôt à même de remplir ses engagements sans qu'il fût besoin de faire rejaillir autour de la femme aimée les scandales d'un pareil procès.

« Voyons Georges, reprit l'artiste, cette Chrisna, ne vas-tu pas me dire où et comment tu l'as rencontrée ? Ne me la feras-tu pas connaître ? Es-tu donc si jaloux de ton trésor, qu'un ami n'y puisse jeter les yeux ?

— Tiens, regarde, Christian, la voici !... » Chrisna et M^{me} Suzini venaient de se montrer sur un des sentiers qui serpentent aux flancs du Bloksberg.

Elle est bien belle ! dit Christian reproduisant cette même exclamation échappée à Georges dans la clairière de l'Herzégovine. Sur mon honneur, j'ai grande envie de tomber à deux genoux devant elle pour obtenir, la permission de la prendre un instant pour modèle.

— Ma chère Chrisna, dit Georges en abordant la Monténégrine, je vous présente un artiste, un peintre distingué, M. Muller ; il est mon ami, et

deviendra le vôtre sur-le-champ, si vous l'autorisez à esquisser votre portrait. »

Chrisna rougit et se troubla ; puis, après quelques secondes d'hésitation :

Cela vous regarde, Georges ; mais, à moi, pauvre fille ignorante, il me semble étrange qu'on puisse ainsi laisser reproduire son image en dehors de soi.... Cela est-il sans danger ? Le miroir, du moins, ne la conserve pas.

— Ce sont là des idées turques, ma chère fille bienaimée, dit M^{me} Suzini en intervenant. Dans notre Hongrie, il n'y a plus que les petites gens qui s'en préoccupent. Laissez-vous faire, enfant ; et, si M. le peintre a besoin d'un second modèle, ajouta-t-elle en faisant une grande révérence à l'artiste, je mets ma figure à son service, et avec grand plaisir ; M. Suzini adore les images. »

On avait regagné l'arbre du rendez-vous, et déjà Christian préparait ses crayons.

Chrisna posait devant l'artiste, oubliant parfois ce rôle de modèle qu'elle ne remplissait qu'à contre cœur. Pendant ce temps, M^{me} Suzini, en attendant son tour, s'était rapprochée d'Arnstein, et lui parlait à l'oreille. Celui-ci l'écoutait attentivement, et son front crispé témoignait d'une grande agitation intérieure.

L'esquisse terminée, la Monténégrine, obéissant à un instinct bien naturel de curiosité, passa derrière le peintre pour juger de la ressemblance du portrait, et le portrait qu'elle aperçut d'abord, ce ne fut pas le sien, mais celui d'un homme à la haute prestance, représenté sur la feuille opposée à celle qui lui était consacrée à elle-même dans l'album.

Pierre Zény ! s'écria-t-elle ; mon Dieu !... c'est lui ! c'est bien lui !... »

Et son œil, plein d'éclairs, se fixa sur l'artiste, pour lui demander sous l'influence de quelle idée il avait ainsi placé ces deux images en regard l'une de l'autre.

Mais, en ce moment, l'artiste se sentait lui-même plus disposé à interroger qu'à répondre. Le nom de Pierre Zény, qui déjà avait fait accourir Arnstein et M^{me} Suzini près de Chrisna, n'avait pas laissé que de l'impressionner vivement aussi.

« Quoi ! dit-il, mon bouvier serbe, c'était Pierre Zény ! Cet homme aux formes puissantes, à l'œil fin et rusé, qui n'a jamais lu Rabelais ni rencontré le *Paklara*, c'était lui ! le célèbre chef de bandes ! le roi du Danube !... et j'ai bu à sa santé ! et son portrait, dessiné d'après nature, figurera dans mon

œuvre !... Quelle bonne fortune pour la maison Treuttel et pour moi ! Mais comment l'avez-vous connu, ma belle enfant ? »

Georges, à la dérobée, pressa la main de Chrisna, qui tressaillit et baissa la tête.

« Comme moi, dit Arnstein se hâtant de répondre pour elle, elle a subi la captivité de l'Esclavon ; tout ce qui rappelle cet homme ne peut qu'éveiller en nous des souvenirs pénibles ; qu'il n'en soit plus question, »

Et, avec un mouvement d'autorité, enlevant l'album des mains de l'artiste, il en détacha la page sur laquelle était tracé le portrait de Chrisna, dont le vent qui soufflait dispersa bientôt les mille fragments à travers tous les sentiers du Bloksberg.

II — Un bal par souscription.

Il était près de midi lorsque, le lendemain, Christian se rendit à l'hôtel des Étrangers, où le comte d'Arnstein logeait, dans la Herrngasse. Celui-ci était encore couché ; cependant un petit pupitre-écritoire, ouvert sur son lit, des plumes, quelques feuilles de papier à lettre, froissées, chiffonnées, éparses çà et là autour de lui, disaient qu'il s'était déjà occupé de correspondance, et que la rédaction de son courrier avait été laborieuse.

« Le soleil touche à sa perpendiculaire, tandis que tu gardes encore la ligne horizontale, dit Christian en entrant et en prenant un siège ; c'est là une habitude de satrape autrichien. Allons, lève-toi, et allons ensemble, visiter le *Sudorium* de Bude ; c'est un monument des Romains, encore très-bien conservé, assure-t-on.

— Et que me font, à moi, ton *Sudoriwm* et tes Romains ? répliqua le comte avec un ton marqué de brusquerie. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, poursuivit-il en passant sa main sur son front mouillé de sueur ; j'ai la fièvre.... je suis furieux.... je suis jaloux !... Un certain baron de Baïmozs, proche parent du gouverneur de Bude, a vu Chrisna ; il en est devenu éperdument épris.

— Cela n'a rien que de parfaitement naturel si le baron est jeune, dit-Christian.

— Certainement, il est jeune ! et il est capitaine dans la garnison !... et il est riche, immensément riche !... Déjà la Suzini m'avait mis au courant de ses démarches.... elle et Chrisna ne peuvent plus sortir sans le rencontrer sur

leur passage. Hier, au Bloksberg, elle m'informait que, malgré son active surveillance, il avait réussi à faire parvenir une lettre.... A cette lettre, je me suis chargé de répondre !

— Pourquoi, si elle ne t'était pas adressée ?...

— Tiens, Christian, ton sang-froid ne fait que m'irriter davantage !... Je viens d'écrire au baron la lettre que voici, ajouta-t-il en montrant du doigt à Christian un papier plié en quatre, jeté sur le lit, et qu'une enveloppe emprisonnait pas encore. Je compte sur toi pour être mon témoin. »

Christian prit le papier, le déplia, le parcourut des yeux ; après quoi, il le déchira et en fit voler les morceaux par-dessus sa tête.

« Que fais-tu ?

— Ce que tu as fait hier de mon dessin, qui était, par ma foi, mieux réussi que ta lettre. Voyons, Georges, poursuivit-il en se levant et en prenant son attitude de sermonneur, je ne te reconnais plus. Je suis porté à supposer que, durant ta captivité chez l'Esclavon, tu as vécu en plein mélodrame, comme on dit à Paris. Comment ! toi, grand seigneur, homme du monde, tu écris au baron de Baïmozs, ton compatriote, ton égal, comme on écrit à un laquais qu'on menace d'une correction ! En quoi a-t-il pu t'offenser ? Il admire, il aime ta belle Monténégrine ; ce n'est là qu'un lien de sympathie entre vous deux. Il emploie, pour adoucir son humeur tant soit peu sauvage, des moyens que, nous autres philosophes, nous pouvons blâmer, dont, nous autres artistes, nous sommes incapables d'user, mais auxquels certes toi-même, mon noble ami, tu n'aurais pas manqué d'avoir recours, lorsque tu te trouvais dans les mêmes conditions d'opulence que M. de Baïmozs, Alors, pourquoi ce duel ? Le baron a-t-il insulté ta maîtresse..., pardon, fiancée, lorsqu'elle était suspendue à ton bras ?... Porte-t-elle sur son front la marque des Zapolsky ? Ah ! il en serait tout autrement si votre amour, au lieu de chercher les voies mystérieuses et les sentiers déserts du Bloksberg, s'était montré en plein soleil ; s'il avait hardiment fréquenté les promenades publiques et les lieux de réunion ; si.... »

Georges ne le laissa pas achever.

Le même soir, à force d'instances, il avait décidé Chrisna à se montrer avec lui dans les endroits les plus fréquentés de Bude ; M^{me} Suzini les escortait sous un semblant de dame de compagnie. Les jours, suivants, ils visitèrent les quais populeux de la rive gauche du Danube, l'île du Palatin ; ils se montrèrent dans toutes les promenades, même à celle des Nobles, qui, à Pesth, représente la quatrième allée du Prater de Vienne. Partout, la

Monténégrine attirait les regards de la foule, et, sur son passage, s'élevait un de ces murmures auxquels nulle femme ne reste indifférente. Maisson compagnon en triomphait encore bien plus qu'elle.

Christian se joignait parfois à eux et dirigeait la marche. Un soir, il les conduisit droit au grand casino de Pesth. Il voulait étudier l'effet que produirait sur cette enfant des montagnes la vue de ce lieu splendide, où semble triompher la folie humaine. Quand les portes s'ouvrirent devant elle, Chrisna, prise comme d'un éblouissement, s'arrêta court et refusa d'entrer. Dans une immense salle, longue de cent cinquante pieds, vivement éclairée de bougies et de lanternes de couleur, au bruit d'orchestres retentissants, tourbillonnaient en cercle les plus intrépides valseurs du monde. On y exécutait ces polkas, ces danses nationales des Hongrois, qui quelques années plus tard, affaiblies, dénaturées, devaient faire irruption dans le reste de l'Europe. Mais ici, c'était la polka primitive, grandiose, avec sa mise en scène théâtrale, avec ses danseurs en hussards, ses danseuses chaussées du brodequin éperonné et couvertes de rubans flottants ; la polka avec ses coups de talon sonores, avec sa fougueuse énergie, avec toute son effervescence désordonnée.

Loin de se sentir entraînée, fascinée, par ce mouvement, ce bruit, ces lumières, Chrisna n'en éprouva que comme une atteinte douloureuse ; cette folle joie ne faisait que la ramener au souvenir de ceux qui souffraient. Ses traits, se contractèrent, ses lèvres pâlirent ; elle se boucha les oreilles pour ne plus entendre, elle détourna la tête pour ne plus voir ; mais, en détournant la tête, elle rencontra un regard qui lui fit pousser un cri aussitôt réprimé.

Un jeune homme à la chevelure épaisse et bouclée, portant par-dessus le frac militaire un manteau fourré, tout passementé d'or, se tenait derrière elle. Quand, grâce au mouvement d'effroi de la Monténégrine, l'attention des deux amis se fut portée sur lui, l'homme au manteau, après avoir salué avec moins d'aisance que d'affectation, s'avança vers Arnstein.

« Monsieur le comte, lui dit-il, je viens d'avoir l'honneur de passer à l'hôtel de Votre Seigneurie ; ne l'y ayant pas rencontrée, j'y ai déposé ma carte et une lettre qui vous instruira de l'objet de ma visite. J'espère une réponse prompte et satisfaisante.

— Quel est cet homme ? demanda Arnstein lorsque celui-ci se fut éloigné.

— C'est le baron de Baïmozs, » répondit M^{me} Suzini d'une voix tremblante et presque éteinte.

En rentrant chez lui, Georges dit à Christian :

Tu le vois, j'ai écouté tes conseils, et je me suis laissé prévenir par lui. Je ne m'en consolerais pas. »

Tout en décachetant la lettre du baron :

Du moins, reprit-il, c'est lui qui me provoque, j'aurai le choix des armes.... Je choisirai le pistolet, il tue plus sûrement que l'épée. »

La lettre du capitaine était simplement une invitation à un bal par souscription.

A cette époque de l'année, les étrangers, Anglais, Allemands, Italiens, Polonais, qui, durant la saison des eaux, se réunissent aux nombreuses sources thermales qui environnent Bude et Pesth, ont pour habitude de venir passer une partie de l'automne dans cette dernière ville appelée *la ville de joie*, comme Vienne est appelée la ville d'or.

Pour donner occasion à cette population nomade de se divertir, on avait organisé une série de fêtes par souscription, au *Stadwald*, résidence célèbre, située à trois quarts de lieue du faubourg de Pesth. M. de Baïmozs était un des commissaires de ces fêtes, qui devaient être inaugurées quelques jours après par un grand bal de nuit, précédé de la représentation d'un opéra italien et d'un vaudeville français. Soit, par déférence à cause de son titre et de son nom, soit par un calcul de toute autre nature, il avait cru devoir y inviter M. Georges Zapolsky, comte d'Arnstein, et *les personnes de sa compagnie*. La lecture de la lettre achevée :

« Décidément, choisis-tu le pistolet ? dit Christian avec son ton coutumier de raillerie.

— Ne t'y trompe pas, répondit Georges, c'est là un cartel comme un autre ; c'est un défi ! Cet insolent Baïmozs croit que je n'oserai me présenter avec Chrisma dans un lieu où je sais devoir le rencontrer.... Eh bien ! j'accepte l'invitation !... je l'accepte pour le braver en face, et malheur à lui si, seulement du regard, il ose s'adresser à celle qui sera là sous ma protection !

— Allons, mon Georges, je vois que tu vas te préparer pour le bal comme on se prépare pour la guerre. Mais à ces soirées du Stadwald, toutes les élégances de l'Allemagne et de la Hongrie vont se donner rendez vous ; ta belle amie s'y présentera-t-elle donc avec son manteau de voyageuse ? Ta bourse est à sec, je le sais : je t'ouvre la mienne de grand cœur, niais je

doute fort que tu puisses en faire sortir un équipement complet de femme, dusses-tu te contenter, comme ornements, d'une broderie de perles fausses et de diamants de cristal. »

Cette réflexion, dont Arnstein ne pouvait contester l'inexorable justesse, lui fit pousser des cris de désespoir. Pour la première fois, il s'assombrit devant son désastre.

Cependant, un matin, à Bude, dans la maison habitée par les Suzini, des voix babillardes résonnèrent le long de l'escalier, et la chambre occupée par Chrisna fut tout à Coup envahie par un essaim de couturières, de marchandes de modes et de brodeuses, M^{me} Suzini en tête. On étala devant Chrisna des robes, des étoffes de toutes sortes, des châles, des écharpes de toutes couleurs. La Monténégrine crut d'abord à une méprise ; M^{me} Suzini la détrompa. On mesura ses épaules, son buste, ses bras, sa tête ; la soie, le velours, les tissus de mousseline et de cachemire coururent et serpentèrent vingt fois de ses pieds à son front, dessinant son corps sous des flots de pourpre et de moire, A chaque essai, ouvrières et modistes se récriaient sur la beauté de ses formes, sur la souplesse de sa taille, sur l'élégante courbure de son pied. Un joaillier plaça sous ses regards des parures de rubis et d'émeraudes, des chapelets de perles fines, des constellations de diamants ; elle ferma ses yeux éblouis, et ne les rouvrit ensuite que pour les fixer obstinément sur le parquet.

Quand Georges se présenta à son tour pour jouir de la douce surprise qu'il avait si bien préparée, il trouva Chrisna dans Cette même position d'immobilité et de rêverie. Éloignant d'un geste tout ce monde agissant et importun, attirant à lui la jeune femme, lui souriant au visage :

Ma belle libératrice est-elle si sûre de son empire sur moi, lui dit-il, qu'elle dédaigne de se parer pour me plaire ?

— Georges, répondit-elle, que me font les vêtements des femmes de votre pays ? Je ne saurais les bien porter. C'est sous mon costume de montagnarde que vous m'avez vue pour la première fois ; je vous ai plu ainsi.... vous me l'avez dit.... je le garderai.

— Mais cela n'est plus possible, lorsqu'il s'agit de vous montrer au Stadwald.... Je veux qu'ils vous y admirent dans tout votre éclat !

— Ne l'exigez pas, Georges. Déjà on étouffe dans vos villes ; qu'irai-je faire dans vos lieux d'assemblée ? Renvoyez donc ces bijoux et ces riches étoffes. D'ailleurs, vous n'êtes plus riche, je le sais.

— Eh bien ! c'est ce qui te trompe, mon âme ! s'écria Georges avec une joyeuse expansion. Pour satisfaire à toutes tes fantaisies, tu n'as qu'à vouloir. Vive Dieu ! toutes les bourses me sont ouvertes aujourd'hui ! mon crédit, trois fois éteint, vient de ressusciter mieux portant que jamais !... Mon oncle Ladislav est mort !... mort de peur, sans doute, en apprenant par la police la tentative que maître Zény avait méditée contre son coffre fort. J'en ai reçu la nouvelle par Giulani, mon digne abbé, qui m'est enfin arrivé hier avec tous mes titres de possession ! Le vieil avare, moins encore mon parent que mon ennemi, a quitté ce monde de misère sans avoir eu le temps de me déshériter et même de se confesser ; le diable et moi, nous devons être contents. Je suis riche ! Je puis enfin m'acquitter envers tous, même envers notre brave soldat, Jean Zagrab, qui touchera une paye de colonel ! Voyons, déridez votre beau front et ne craignez plus de le couvrir de perles et de fleurs !

— Vos idées font confusion dans votre tête, Georges, répondit Chrisna. Que parlez-vous tout ensemble de mort et de parure ? Mais ce sont des vêtements de deuil qu'il vous faut commander.

— Le deuil ne regarde que moi, et moi, de ma pleine volonté et pour un motif qui touche à mon honneur, je le remets à huitaine. Après m'avoir interdit les portes de sa maison, il ne sera pas dit que messire Ladislav viendra fermer devant moi celles même du Stadwald. »

Tous les scrupules, toutes les observations, toutes les résistances de Chrisna furent inutiles. Arnstein suppliait à mains jointes ; elle dut se soumettre. M^{me} Suzini était trop connue pour les accompagner dans ce monde aristocratique. Arnstein chercha si bien, qu'il put donner pour chaperon à Chrisna une vieille joueuse de bouillotte, qui n'avait pour toute fortune que seize quartiers de noblesse. C'était une baronne allemande, complètement ruinée par le brelan. Il la prit à location pour la circonstance, se chargeant de lui fournir la voiture, le costume et la bourse de jeu bien garnie.

Le jour venu, sous la haute direction de la passementière, qui prétendait savoir par cœur le journal des modes de Paris, des ouvrières habiles se chargèrent de procéder à la toilette de Chrisna. Celle-ci se résigna à la façon du bloc de marbre qui, sous le ciseau du sculpteur, se laisse transfigurer en nymphe ou en déesse.

Dès sept heures du soir, comme on devait commencer par l'opéra italien, la route qui conduit du faubourg de Pesth au Stadwald était couverte de

brillants équipages.

Quand la Monténégrine, avec sa robe de velours incarnat, ses flots de dentelles, des perles enroulées autour de ses abondants cheveux noirs et lustrés, belle, imposante, mais effarouchée sous une émotion de trouble et de terreur, parut sur le devant de sa loge, ayant près d'elle la vieille baronne allemande, derrière elle Arnstein, un mouvement se fit dans la salle : les hommes avaient peine à reconnaître en elle la belle étrangère qu'ils avaient remarquée dans les promenades, et semblaient hésiter à l'admirer, Les femmes, les yeux obliqués vers elle, se parlaient à l'oreille, critiquant les détails de sa toilette, son air quelque peu hérissé. Elles se disaient que c'était là une Judith après le meurtre d'Holopherne, et qu'elle tenait justement son éventail comme on tient un sabre.

Placé à l'orchestre, le capitaine Baïmozs admirait sans réserve, louait sans restriction, hautement, bruyamment, ne laissant pas que de trouver de l'écho autour de lui ; et, chose incroyable, le jaloux Arnstein, qui le voyait ainsi s'agiter, lui savait presque gré de son enthousiasme,

On exécutait l'ouverture du petit opéra, lorsque, au dessus de la loge occupée par Chrisna, une autre loge s'ouvrit avec fracas. A l'orchestre, comme au parterre, quelques têtes se tournèrent vers les interrupteurs pour réclamer le silence, mais elles gardèrent cette dernière position. Une jeune femme enveloppée d'une mante de soie doublée d'hermine, un voile de gaze coquettement jeté autour de sa tête et de ses épaules, le rire sur les lèvres, un éclair joyeux dans le regard, montrant une double rangée de petites dents blanches et perlées, faisait son entrée dans la loge. Sans paraître se douter qu'elle pût troubler le spectacle et que des batteries de lorgnettes fussent braquées de son côté, avec un mouvement gracieux de cygne, elle avança la tête pour juger de l'ensemble et de la composition de la salle ; puis, laissant tomber sa mante et se débarrassant de son voile, elle apparut avec un frais visage, une taille charmante, un col arrondi et des bras blancs, délicieux de forme et de distinction. Tout en elle respirait à la fois la simplicité, le bon goût et l'habitude du monde. Une robe de fine mousseline des Indes, autour de laquelle courait une légère broderie de soie bleue ; une ceinture, une résille de même couleur, suffisaient à son costume, si bien assorti au ton de sa peau, à l'air de sa figure, à la nuance de ses cheveux, que les matrones de l'assemblée elles-mêmes, naturellement si peu indulgentes pour les personnes de leur sexe non parvenues à maturité,

parurent charmées à l'aspect de ce charmant spécimen de la jeunesse et de la grâce.

Pendant quelque temps, les regards montèrent et descendirent d'une loge à l'autre. On procédait à la comparaison, quoique, en réalité, le seul point de ressemblance entre ces deux belles personnes était que chacune d'elles se trouvait flanquée d'une baronne allemande, et qu'un beau garçon occupait le fond de la loge.

Chrisna avait ses partisans ; néanmoins, il en faut convenir, le plus grand nombre se déclarait pour la jeune dame à la résille bleue. Celle-ci était plus en harmonie avec le milieu dans, lequel elle se trouvait ; celle là, dans sa beauté alpestre, avait peut-être besoin d'un cadre plus large et plus sévère. D'ailleurs, au physique Comme au moral, la pauvre Monténégrine ne ressentait que gêne et contrainte. Introduite presque de force dans ce monde qui lui était étranger et antipathique, comprimée dans un costume qui, pour elle, n'était qu'un déguisement, en détresse devant tous ces regards fixés sur elle, elle avait perdu la franchise de son geste, l'éclat de ses dix-neuf ans, et tant d'autres avantages dont la nature avait été prodigue envers elle.

Arnstein se sentit profondément irrité contre cette rivale inconnue qui venait disputer à Chrisna l'admiration de la foule. L'opéra terminé, tout le monde se dirigea vers les salons qui servaient de foyer, et où se distribuaient les rafraîchissements. Certain qu'un examen plus attentif ne pourrait qu'être favorable à la fille du Monténégro, il était impatient d'opposer les deux concurrentes l'une à l'autre, non plus dans la cage d'une loge, mais dans un endroit où elles pussent apparaître dans leur ensemble. Les gestes complimenteurs qui, le long des couloirs, s'adressent à sa compagne, surexcitent encore ses idées de triomphe. Comme il traverse une galerie, il aperçoit le capitaine Baïmozs, auquel il ne pensait déjà plus, appuyé contre un mur, et arrêtant sur Chrisna un regard fixe et enflammé. Loin de songer à lui chercher querelle, car il lui semble que maintenant leur cause est la même, il le salue de la main et trouve même à propos de lui adresser quelques mots pour le remercier au sujet de sa lettre d'invitation, ce qu'il n'avait pas cru devoir faire jusqu'alors. Enfin, dans le grand salon, les groupes stationnant, plus compactes qu'ailleurs, autour de quelques damés qui se tiennent assises, quelques hochements de tête significatifs des vieillards, les salutations empressées des jeunes gens, l'air rogue et mélancolique des douairières, lui révèlent assez que là est la beauté à la mode, l'autre reine de la fête. Il s'avance le front haut ; les groupes

s'écartent, non devant lui, mais devant la belle étrangère qu'il traîne à son bras, et Georges, frappé de stupeur, se trouve en face de la blonde Amélie d'Osterwein.

Non moins troublée que lui, celle-ci, pâle, tremblante, par un mouvement spontané, involontaire, s'était levée à son approche. Chrisnane pouvait se méprendre sur la cause de cette double émotion qui semblait les paralyser tous deux. Elle dégagea brusquement son bras de celui d'Arnstein, et ces deux rivales en beauté comme en amour se mesurèrent lentement dans un regard plein d'angoisse, mais où rien cependant, ni d'un côté ni de l'autre, ne trahissait un sentiment de haine. Celui d'Amélie exprimait surtout l'étonnement, celui de Chrisna, la compassion : elle était sûre d'être aimée.

Peut-être aussi son amour pour Arnstein, confessé par elle à Zény dans un emportement de colère, n'était-il pas en réalité assez vif pour lui imposer une souffrance de plus, au milieu de ses tristes préoccupations habituelles.

Quant à Georges, le plus embarrassé des trois, bouleversé, ahuri, pour essayer de se donner une contenance, il s'approcha d'abord de la noble baronne de Gribhausen, placée près de sa nièce, et qui revenait avec elle des eaux de Dolis. M^{me} de Gribhausen ne répondit à ses politesses que par un coup d'œil foudroyant. Mais déjà Arnstein ne la voyait plus ; il tendait la main à Ferdinand Mackéwitz, son ancien camarade d'université, l'obstiné prétendant d'Amélie. Il était dit que, ce soir-là, il serait plein de courtoisie pour tous ses rivaux. De ses rivaux, il ne connaissait pas encore le plus redoutable.

Quand le vaudeville français, qui devait clore la partie dramatique de la soirée, commença, les spectateurs furent grandement désappointés. Deux loges étaient vides.

Une heure après, comme le bal était dans son essor, une rumeur sinistre vint se mêler à tous ces bruits de fête. On affirmait que le comte Georges Arnstein Zapolsky, sur la route qui conduit du Stadwald à Pesth, venait d'être assassiné, et que sa voiture n'avait ramené qu'un cadavre à l'hôtel des Etrangers.

III — Nouvelles de Zény.

En quittant les salons du Stadwald, Chrisna avait manifesté le désir, presque la volonté, de regagner la ville sans plus tarder. Arnstein fit

demander sa voiture, et avertit sa baronne de louage que la musique de Paisiello leur suffirait pour ce soir-là. Ce n'était pas l'affaire de la dame, qui, du coin de l'œil, venait de voir les tables de bouillotte se dresser. Elle déclara qu'elle était venue au Stadwald pour y passer la nuit et non pour y faire une simple apparition. Les deux jeunes gens durent partir seuls.

Le tête-à-tête, vu les circonstances, leur inspirait en ce moment plus de contrainte que de joie ; mais Chrisna croyait de sa dignité de ne pas exiger d'explications, et Georges ne se souciait guère de les provoquer. Tous deux, sans s'adresser un mot, se tenaient dans leur coin. Chrisna songeait aux événements de la soirée ; à tous ces regards effrontés qui l'avaient assaillie ; à la jolie fille blonde qu'Arnstein avait aimée autrefois, sans doute ; à ce baron de Baïmozs, qu'elle semblait devoir rencontrer partout et qui l'épouvantait. Arnstein, de son côté, ne songeait qu'à Mlle d'Osterwein ; jamais elle ne lui avait paru plus charmante ; il regrettait de n'avoir pu la contempler tout à loisir, et comprenait cette espèce d'ovation qui lui avait été faite.

L'équipage gravissait lentement une pente montueuse de la route, quand un chant lointain se fit entendre, perdu, effacé à moitié par la distance. Mais les notes détachées qui arrivaient jusqu'à l'oreille de Chrisna avaient une si douce accentuation, produisaient un tel effet au milieu de cette nuit claire et silencieuse, qu'elle sentait toutes ses fâcheuses idées s'affaiblir peu à peu en elle. La voix se rapprochait ; à travers les notes, d'abord confuses, un motif délicieux se dessinait, et elle s'abandonnait à la rêverie, aux sons de cette voix, pleine à la fois de douceur et d'éclat. Bientôt, sur la route qu'ils suivaient, mais venant d'un point opposé, un cavalier se montra ; c'était le chanteur. La lune, déjà élevée sur l'horizon, éclairait justement le côté de la voiture où se tenait la jeune femme. A sa vue, le galant cavalier suspendit sa phrase musicale, déposa rapidement un baiser sur une fleur de grenade qu'il portait à sa boutonnière, la jeta sur les genoux de la Monténégrine, et reprit sa marche et son chant.

Chrisna, surprise, se retournait vers Arnstein pour lui montrer la fleur, quand celui-ci poussa tout à coup un sourd gémissement :

Le misérable ! il m'a tué ! » balbutia-t-il en ouvrant des yeux hagards.

Aux cris poussés par Chrisna, la voiture s'arrêta ; le cocher descendit de son siège, souleva le manteau qui recouvrait les habits de fête du jeune comte une tache de sang rougissait sa chemise.

Tandis que le cavalier dilettante occupait seul l'attention de Chrisna, un homme que le cocher avait vu suivre la voiture, et qu'il avait pris pour un mendiant, s'était élancé comme un chat-tigre à l'autre portière, et, au moment même où la fleur de grenade tombait sur les genoux de sa compagne, Arnstein, toujours préoccupé du souvenir d'Amélie, était frappé en pleine poitrine d'un coup de poignard.

Ramené chez lui, le blessé reçut les soins d'un habile chirurgien de Pesth, qui déclara la blessure sans importance, l'épais manteau du comte ayant complètement amorti le coup. Cependant, les curieux et les bavards de la ville n'en continuèrent pas moins à raconter les détails de sa mort, et, le lendemain, les gens, de justice se présentant pour procéder à une information, on les prit pour des médecins qui venaient faire l'autopsie du cadavre.

Arnstein, convaincu que Baïmozs était l'auteur, ou du moins l'instigateur de l'attentat, mais ne se souciant pas de figurer comme accusateur dans un procès criminel, déclara qu'il ne se connaissait pas d'ennemis, qu'il ne savait ni d'où le coup lui était venu, ni par qui il lui avait été porté. L'affaire en resta là.

Christian s'étonna que Georges, si irrité contre Baïmozs quelques jours auparavant, lui fit si bon marché de son coup de poignard ; mais il comprit qu'en redevenant riche, il avait dû modifier ses idées et regagner une partie de sa philosophique insouciance. L'artiste avait passé la première nuit près du blessé, ainsi que Chrisna, M^{me} Suzini et le bon abbé. Vers le matin, Chrisna et M^{me} Suzini avaient regagné leur domicile ; Georges dormait ; l'abbé, en train de lire son bréviaire, l'avait laissé tomber, et ne le ramassait pas ; Christian prit une feuille de papier sur le bureau de Georges, et il écrivit la lettre suivante :

A Mademoiselle A. d'O.....

« La blessure est sans gravité, le médecin répond de tout ; dans deux jours, le prétendu défunt sera sur pied ; néanmoins, je me reproche, ma belle correspondante, d'avoir exécuté avec trop de conscience l'engagement pris vis-à-vis de vous à l'auberge de maître Boscowich ; j'ai eu tort de vous parler du Stadwald ; mais pouvais-je prévoir qu'il vous plairait de vous y rendre pour juger par vos propres yeux ? Qu'en est-il résulté ? vous en avez appris là plus que je ne voulais vous en faire savoir. Ne vous hâtez pas

toutefois de caver les choses au pire. La jeune dame est fort respectable, jusqu'à présent ; il ne peut l'épouser, puisqu'elle est mariée.... Je crois cependant devoir vous avouer que le mari est en ce moment fort malade, et menacé de mort subite. Ne m'en demandez pas davantage ; j'aurais peut-être encore la faiblesse de céder à vos prières.... je devrais dire à vos ordres. J'ai tout lieu de penser que maintenant notre correspondance est close à jamais.

« C. »

Ce malade menacé de mort subite, Zény, qu'était-il devenu depuis qu'il avait été livré aux milices de l'Autriche par Jean Zagrab ? Transporté dans les prisons de Raguse, il avait déjà subi plusieurs interrogatoires devant la commission spéciale chargée d'instruire contre lui. Les commissaires étaient Autrichiens, et Zény, comme moyen de défense, prétendait ne s'être jamais soulevé que contre les Hongrois, tyrans des Slaves, et rebelles à la tutelle de l'Autriche.

Deux autres accusations pesaient encore sur lui, celles de désertion et de bigamie. Sur le fait de désertion, retournant son premier argument, il répondait que ce n'était pas quitter le service de l'empereur que de l'aider à mettre à la raison des sujets indociles ; il en donnait pour preuve que, lors de ses premières levées d'armes, l'Autriche n'était pas intervenue dans sa querelle avec les Magyars. Quant à l'accusation de bigamie, sans trop de honte, il avouait s'être marié trois fois. D'abord, en premières noces, avec une certaine Maria Kolb ; mais il était bien jeune alors, comptant seize ans à peine, et elle avait au moins le double de son âge ; depuis, elle avait disparu dans un incendie. Il était en droit de se croire veuf lorsqu'il avait épousé Thérèse Masiglii, Hongroise et fille noble du district de Thuropolie, où il suffit de naître pour jouir de la noblesse et des privilèges qui y sont attachés ; Celle-là, sa famille l'avait reprise ; il ignorait ce qu'elle était devenue, Si, vu son troisième mariage, qu'il ne prétendait pas nier plus que les autres, on parvenait à prouver qu'il avait été à la fois le mari de deux femmes, il invoquait en sa faveur la loi esclavone.

Il existe, en effet, en Esclavonie, une loi, ou plutôt un usage, sans doute d'origine musulmane, qui rend, dans certains cas, la polygamie chose licite ; mais le code autrichien ne reconnaissait pas cette étrange législation.

Après divers interrogatoires où l'on ne put obtenir de Zény le nom d'un seul de ses complices, ni même celui de sa dernière femme, on poursuivit l'enquête par voie de témoignage.

Arnstein, quoique sa blessure commençât à se cicatriser, gardait encore la chambre par précaution, lorsqu'il reçut une invitation légale de comparaître devant le gouverneur de Bude, pour y répondre, en présence de celui-ci, aux diverses questions qui lui seraient adressées par un juge instructeur. Il s'agissait du procès de Zény ; la déposition de M. le comte d'Arnstein Zapolsky était d'une haute importance, et, s'il ne lui avait pas été ordonné de se rendre à Raguse, à cette fin d'y être confronté avec le prisonnier, il ne le devait qu'à son titre de membre titulaire de la chambre des magnats.

Georges était furieux. Il lui semblait étrange, lorsque, par horreur des comparutions judiciaires, il venait d'abandonner une plainte contre un homme sans doute encore à craindre pour lui, qu'il lui fallût se faire l'accusateur de ce pauvre Esclavon, dont il n'avait plus rien à redouter. Pour sortir d'embarras, usant d'un remède héroïque, il s'enfuit sur-le-champ de Pesth, et, reprenant enfin son voyage, si tristement interrompu naguère, se dirigea vers l'Italie, non plus avec l'abbé cette fois, mais avec sa belle Monténégrine, qui fut loin de mettre obstacle au départ. M. et M^{me} Suzini les accompagnèrent, l'un comme intendant-factotum du comte, l'autre en qualité de femme de charge, de dame d'atour, et surtout d'amie de la future comtesse. Quant à l'abbé Giuliani, chargé des pleins pouvoirs du maître, il eut pour mission spéciale d'aller purifier le vieil (Edenburg, après l'avoir, à prix d'or, reconquis sur Israël.

IV — Rome et Edenburg.

Une fois en Italie, pour se conformer aux usages du lieu, et d'après l'avis de Chrisna, Georges avait fait dire de nombreuses messes pour le repos de l'âme de feu Ladislav Zapolsky ; il y avait dévotieusement assisté en habits de deuil ; en habits de deuil, il avait couru ensuite secouer sa fausse douleur au carnaval de Rome. Là, prenant pied, il loua un palais sur la place Navone, le fit meubler somptueusement, le remplit d'un nombreux domestique ; il eut des chevaux, des équipages, un excellent cuisinier français, et, quand il ne lui manqua plus que des amis, il ouvrit son salon à la foule des oisifs.

Il aurait bien voulu décider Chrisna à en faire les honneurs ; elle s'y refusa. Cependant une montagnarde telle que Chrisna, d'une distinction innée, douée de tous les nobles instincts, était capable de se métamorphoser plus vite en grande dame que la provinciale la mieux dressée à singer les belles manières. Elle ne connaissait pas l'affectation, cette ennemie mortelle du bon goût.

Le rôle qu'elle avait refusé ne tarda pas à lui échoir malgré elle. Quoique ne paraissant dans les réunions du palais de la place Navone que de temps à autre, les hommages unanimes dont elle y fut entourée la désignèrent bientôt comme la véritable maîtresse du logis. Elle parlait la langue italienne avec une grande facilité, comme la plupart de ses compatriotes, et dans ce monde nouveau, elle s'étonna de se sentir vivre à l'aise. Si, parfois, au milieu d'une conversation, tout à coup distraite, elle devenait rêveuse et même taciturne, cette étrangeté ne faisait que lui prêter un charme de plus.

Les maisons les plus illustres s'ouvraient d'elles mêmes devant Arnstein et sa séduisante compagne. Pas une fête où ils ne fussent conviés. Lui, n'était-il pas comte, n'était-il pas riche, par conséquent à même de rendre ce qu'il recevait ? Quant à elle, sa beauté répondait de la noblesse de sa race. Si quelques doutes s'élevaient sur la solidité du lien qui les unissaient l'un à l'autre, était-on forcé d'y regarder de si près avec des étrangers ? Aux astres errants demande-t-on raison de leur point de départ ?

Il semblait à Chrisna que l'Italie fût devenue son pays d'adoption. Elle s'y trouvait plus heureuse et surtout plus calme qu'ailleurs.

Comme à Pesth, comme toujours, l'amour de Georges s'exaltait au bruit des louanges dont elle était l'objet. Surexcité par l'enthousiasme des autres, surexcité surtout par la résistance que la Monténégrine apportait à son amour, il prit la ferme résolution de l'épouser, sans attendre le dénouement du procès de Zény, qui menaçait de s'éterniser. Les mariages à Rome sont entourés de moins d'empêchements que partout ailleurs ; il s'agirait tout au plus de produire un certificat de vie de la femme légitime de l'Esclavon. A cet effet, il écrivit à Christian, le chargeant de se mettre en quête, même du côté de Raguse, et de se faire aider dans ses recherches par un avocat habile qui, au besoin, pourrait aller prendre ses informations jusque dans le cachot de Zény,

L'intention d'Arnstein était de se fixer à tout jamais à Rome avec sa femme.

Une année passa ainsi.

Cependant, à ce contact perpétuel d'un monde frivole, au milieu de cette atmosphère de louanges, les forces morraies de la Monténégrine commençaient à se détendre ; le climat de l'Italie, comme sa civilisation raffinée, faisaient pénétrer en elle quelque chose d'alangu et de dissolvant qui allait jusqu'au fond de son âme y ébranler ses austères croyances d'autrefois. Elle éprouvait des aspirations nouvelles qui, tout ensemble, l'étonnaient et la charmaient. Il lui semblait qu'elle commençait à vivre. Cette étroite vanité personnelle, l'admiration de soi-même, si longtemps restée étrangère à sa nature, lui était née. Elle se sentait maintenant - fière de sa beauté, et, quand elle s'était mirée dans sa haute glace, son mariage avec le comte d'Arnstein Zapolsky, auquel jusqu'alors elle n'avait osé croire, lui semblait devoir être la chose la plus facilement réalisable. Autour d'elle, vivaient honorées, des femmes de l'origine la plus obscure, qu'un haut et puissant personnage avait été chercher sur les planches d'un théâtre, et quelquefois plus bas, pour en faire une comtesse ou une marquis. Pourquoi, elle, coupable seulement d'un excès de générosité, mériterait-elle moins ?

Les femmes, comme les rois, doivent trop souvent leur chute au principe même qui a fait leur force. Plus la reine du palais Navone comptait sur sa beauté, moins elle songeait à se défendre contre les exigences suppliantes, d'Arnstein. Elle en était venue à se demander si cette inflexibilité du devoir, qui ne veut transiger ni avec nos instincts les plus doux, ni avec cette charité qui nous porte à rendre heureux ceux qui nous aiment, n'était pas une de ces vertus sauvages pratiquées seulement au Monténégro ?

Chrisna traitait avec sa conscience ; elle raisonnait ses sentiments. Son pied glissait déjà sur les pentes de l'abîme.

Tout à coup, une révolution se fit en elle, sans qu'Arnstein en eût pu deviner la cause. Elle se déroba brusquement à cette vie de plaisirs et de triomphes, à ces fêtes, où Georges, seul continua de chercher des distractions.

Vivant retirée au milieu du ménage Suzini, elle ne fréquentait plus que les églises, et là, elle, s'oubliait dans ses prières. Parfois aussi restée chez elle, pendant des heures entières, elle y demeurait soucieuse et pensive,

A qui donc avait-elle songé en priant, en rêvant, en pleurant ?... à qui ?... A Zény, l'Esclavon. Oui, le sentiment de la pitié qui, quoi qu'elle fit, dominait toutes ses autres émotions, la ramenait forcément vers lui, pour le plaindre et lui pardonner. Aujourd'hui, Arnstein est libre, il est riche, il est

heureux ; ne pouvait-elle détourner de lui sa pensée en faveur du misérable captif qui, sans doute, allait bientôt mourir ?

De son côté, Georges, frustré de nouveau dans ses convoitises amoureuses, commençait à se lasser de la vie qu'il menait. ; il ne songeait plus à se fixer en Italie, Tout bien examiné, les plaisirs de la société romaine lui semblaient empreints de quelque monotonie. Toujours des soupers, avec du chant pour intermèdes ; des sorbets et des barcarolles ; des promenades et des concerts ; toujours un soleil éblouissant ; toujours des figures riantes, des convives pleins de courtoisie, et un lendemain semblable à la veille. Il jetait un regard en arrière vers ses joyeux compagnons d'autrefois ; aux allures moins policées, mais plus entraînantes ; il regrettait les plaisirs inattendus, improvisés, le sans gêne des réunions de garçons, les courses au Prater, à Schoenbrunn, à Léopoldstadt, et jusqu'au ciel gris de l'Allemagne. Peut-être, dans ses regrets, les danseuses du grand théâtre de Vienne avaient-elles aussi leur part. Il aimait encore Chrisna ; mais l'amour platonique ne lui suffisait plus.

A quelque temps de là, au vieil Œdenburg, sous la grande allée des chênes, la foule des vassaux et des serviteurs, en costume d'apparat, des bouquets à la main, s'agitait impatiente, en faisant par avance retentir l'air de ses vivats, comme du bruit des trompettes et des clairons.

Bientôt on entendit une décharge de mousqueterie, et un cavalier parut à l'extrémité de la route. C'était Georges Zapolsky.

L'abbé Giuliani l'attendait devant le haut perron de la cour d'honneur pour lui adresser, selon l'usage, au risque de n'être qu'imparfaitement compris, un discours de félicitations et de bienvenue en langue latine. La parole lui manqua tout à coup. Il venait d'apercevoir la Monténégrine descendant d'une voiture en compagnie de M. et M^{me} Suzini.

Arnstein, dans ses lettres, ne lui avait jamais parlé d'elle ; d'ailleurs, connaissant le caractère de son élève, il avait dû penser que cette liaison s'était rompue depuis longtemps. De là sa stupéfaction en la revoyant.

De son côté, Chrisna, quoiqu'elle n'eût point remarqué le mouvement de l'abbé, semblait frappée de trouble et de surprise. Du milieu de cette foule où elle ne devait voir que des figures étrangères, une femme, portant le voile et les pleureuses de veuve, s'était avancée vers elle.

C'était Margatt.

A la vue de son ancienne compagne, tous ses jours de misère et d'épreuves se représentèrent à l'esprit de la Monténégrine.

Margatt pleurait encore son cher défunt, et ne cessait d'en parler avec attendrissement. Comme un enfant retourne à la maison paternelle, elle était revenue à Œdenburg, après sa dernière scène conjugale avec le Dalmate. Au récit de tout ce qu'elle avait tenté pour la délivrance de son bien-aimé seigneur, le bon Giuliani l'avait réinstallée dans son ancien emploi de femme de charge, où Arnstein consentit à la maintenir, mais à la condition qu'elle irait l'exercer dans une maison qu'il possédait à Presbourg, et que là elle perdrait complètement la mémoire du temps qu'elle avait passé près de l'Esclavon.

Le vieil Œdenburg, malgré tous les changements qu'y avait fait exécuter Giuliani, gardait toujours sa physionomie triste et sévère d'autrefois. L'ennui, qui s'acharnait volontiers à la poursuite d'Arnstein, sembla y être rentré en même temps que lui. Pour essayer d'en triompher, d'après les conseils de Chrisna, il prit la résolution de se dévouer entièrement aux affaires publiques. Tous les partis alors étaient en fermentation en Hongrie ; la fameuse diète de 1825, dite de la Renaissance, se préparait. Georges, un instant, se laissa aller à cette vivifiante impulsion. Il réclama sa place à la chambre des magnats, assista à plusieurs réunions préparatoires, se fit même affilier à un club politique.

Mais bientôt il s'aperçut que ses habitudes de vie et son éducation première l'avaient fait plus Allemand que Hongrois ; il chercha ses distractions hors des clubs. Il organisa chez lui de grandes chasses qui lui causèrent plus de fatigue que de plaisir. A la dernière de ces chasses, cependant, il fut en proie à une vision singulière.

Il lançait le cerf à quelques lieues d'Œdenburg. Débouchant sur une hauteur d'où l'on dominait tous les environs, il aperçut à ses pieds un parc enclos de murs et traversé par une petite rivière. Dans un bateau se tenaient plusieurs personnes, parmi lesquelles il distingua une tête blonde qui lui rappela aussitôt Amélie d'Osterwein. Il en ressentit comme une secousse. R vit alors un jeune homme s'asseoir sur la banquette dû bateau près de la dame à la tête blonde, et, dans ce jeune homme, il reconnut ou crut reconnaître Christian. Le bateau tourna un coude de la rivière, et tout disparut à ses yeux, derrière un rideau de saules et d'osiers.

A coup sûr, se disait Georges, c'est Christian que je viens de voir ; mais alors cette jeune femme blonde ne peut être Amélie.... Comment pourraient-ils se trouver ensemble ? Leur monde n'est pas le même. »

Ayant rejoint ses compagnons de chasse, il s'informa près d'eux à qui appartenait cette propriété.

« Au baron de Gribhausen, qui l'a récemment achetée avec l'argent de sa nièce, lui fut-il répondu,

— En ce cas, la tête blonde pourrait bien être celle d'Amélie, pensa de nouveau Arnstein ; mais je me suis trompé en croyant reconnaître Christian.
»

Dans la matinée du jour suivant, jour mémorable et fatal, bien enveloppé dans sa robe de chambre, il se tenait chez lui, devant un bon feu, parcourant la *Gazette de Francfort*, lorsque son œil, jusque-là fort inattentif, se fixa subitement sur le nom de Pierre Zény. Le journal annonçait que le célèbre, partisan esclavon, dont le procès avait été si longtemps suspendu, allait paraître enfin devant ses juges.

Cette annonce le rendit quelque temps soucieux ; mais d'autres idées se jetèrent bientôt à la traverse de celles qu'avait fait naître en lui la lecture du journal ; il songea de nouveau à Mlle d'Osterwein, et à ce bateau dans lequel il l'avait vue la veille : « Non, non, se disait-il, la fière baronne ne recevrait pas un artiste chez elle !... cela est impossible !... D'ailleurs, Christian me sait à Edenburg ; il ne séjournerait pas si près de moi sans accourir pour me serrer la main. »

Au même instant, l'heiduque de service annonça M. Christian Muller.

Georges fit un bond sur son fauteuil ; mais sans songer à se lever.

« Ah ! ah ! c'est vous, monsieur ? dit-il, en apostrophant l'artiste d'un ton acerbe et hautain ; en vérité, vous êtes bien bon d'avoir pris le temps de venir à Edenburg quand je vous sais mieux occupé ailleurs.

— Oui, c'est moi ; Georges ; es-tu en humeur de m'écouter ? »

Le maintien grave et solennel de Christian en prononçant ce peu de mots causa au jeune comte un nouvel étonnement. Il l'examina alors avec une attention inquiète. Christian n'était plus le même homme. Il y avait sur son front, comme dans son attitude, quelque chose d'attristé qui ne lui était pas ordinaire, et dans ses yeux une certaine lueur que naguère on y eût en vain cherchée. Aussi bien que sa figure, son costume avait subi de grandes modifications. Au sans-façon de l'ancien étudiant, au débraillé de l'artiste, avait succédé une tenue correcte, simple et presque sévère. Un changement dans le costume témoigne presque toujours d'un changement dans les idées.

« Mon Dieu ! Christian, vous me semblez transfiguré ! continua Georges avec son même ton de persillage ; mais je devais m'y attendre, puisque,

malgré vos antipathies d'autrefois, c'est aux poupées de Nuremberg que vous portez maintenant vos hommages.

— Voyons, Georges, cesse de me dire *vous*, ce qui nous met tous deux dans une position ridicule, et instruis-moi d'abord de ce que tu entends par une poupée de Nuremberg ?

— Mais... une élégante de Vienne.. une belle dame Mlle d'Osterwein, par exemple ! N'était-ce pas ainsi que tu la désignais autrefois ?

— Si je me suis servi de cette expression en désignant cette noble créature, j'étais un fou et un insolent ; mais c'est justement de Mlle Amélie d'Osterwein que je viens te parler.

— Vraiment ?... Allons, parle, parle, mon ami, répliqua Arnstein en s'étendant nonchalamment dans son large fauteuil, la tête renversée en arrière et les jambes croisées ; je t'écoute ; je sais par expérience que tout amoureux aime à parler de sa maîtresse.

— Sa maîtresse ! s'écria l'artiste ; osez-vous employer un pareil mot quand il s'agit d'elle ?

— Écoute donc, cher ami, ne m'as-tu pas déjà enlevé Wilhelmine ?

— Ah ! taisez-vous ! C'est un nouvel outrage que d'associer ces deux noms !

— Par tous les diables ! explique-toi donc à la fin, dit Georges, changeant brusquement de posture et faisant face à Christian. Mais, d'abord, à ton tour, cesse d'employer ce *vous* qui m'est aussi déplaisant qu'à toi. Je t'ai connu loyal et franc, mon brave camarade ; eh bien, parle avec ton ancienne franchise.

— Avant de m'expliquer plus catégoriquement, laisse moi te poser une question, Georges. Aimes-tu Mlle d'Osterwein ?

— Eh ! tu le vois bien, s'écria. Georges en se levant, puisque je suis jaloux de toi !

— Cette jalousie, je n'ai pas mérité de la faire naître. Prête-moi toute ton attention. Lors de notre rencontre au Bloksberg, j'ai écrit à Mlle d'Osterwein, j'en avais pris l'engagement vis-à-vis d'elle ; je lui ai écrit que tu étais encore de ce monde et que je t'avais revu. Plus tard, après l'aventure du Stadwald, j'ai dû lui écrire de nouveau pour la rassurer sur les suites de ta blessure. Lors de ton séjour en Italie, ce fut elle qui renoua la correspondance. Elle me demandait de tes nouvelles, et m'invitait à les lui porter moi-même. Dans nos premiers entretiens, je dois te l'avouer avec cette franchise que tu veux bien m'accorder, j'ai essayé de refroidir son

cœur sous l'aspersion glaciale de toutes les vérités que je lui tenais en réserve ; je lui ai dit quels liens d'amour et de reconnaissance t'enchaînaient ailleurs. Elle a cru à ta reconnaissance, mais non à ton amour pour une autre.

— Amélie ! s'écriait Georges, sans craindre de laisser éclater les perpétuelles versatilités de son cœur ; elle m'aime encore !... Elle est toujours aussi jolie, n'est-ce pas ? Maintenant, ma fortune égale la sienne... Ce ne serait plus vendre mon nom !...

— Ainsi, reprit l'artiste, tu es décidé à faire à Mlle d'Osterwein l'offre de ta main ? »

Mais déjà la figure de Georges se rembrunissait,
Et Chrisna ? dit-il.

— Chrisna te rendra ta parole. Bientôt, d'elle-même, elle va s'éloigner d'Edenbourg, et faire la place libre pour une autre !

— Que dis-tu ?

— Je dis, reprit Christian en élevant la voix d'un ton d'autorité et d'affirmation, je dis que la Monténégrine ne peut plus rien être pour toi, car elle est la femme de Pierre Zény.... sa femme légitime ! »

Arnstein, frappé de stupeur, le regarda fixement, comme s'il ne comprenait pas.

Tu m'avais chargé lors de ton séjour à Rome, poursuivit Christian en tirant quelques papiers de son portefeuille, de te procurer un certificat de vie ; je t'apporte deux actes mortuaires : celui de Maria Kolb, la première femme de l'Esclavon, et celui de Thérèse Masiglii, sa seconde femme. La date de ce dernier prouve que, lorsqu'il épousa Chrisna, il était libre, et le mariage valable. Comprends-tu, maintenant ?

— Ah ! mon ami ! mon cher Christian ! Et je te soupçonnais ! et je t'accusais d'être amoureux d'Amélie ! »

Christian l'interrompit.

« Cette fois, Georges, tu ne te trompais pas. »

Puis, détournant la tête, étouffant un soupir et haussant les épaules en souriant, comme pour se railler lui même de sa faiblesse :

« Oui, j'aime Mlle d'Osterwein. A ton tour de lancer le sarcasme contre mes amours insensés. J'avais cru jusqu'alors qu'on pouvait argumenter avec son cœur comme avec sa raison, et ma raison et mon cœur ont pris parti contre moi et pour Mlle d'Osterwein, qui n'a pas argumenté et ne se doute même pas de son triomphe ! Je n'ai pu m'approcher de ce sphinx à la

pensée hardie, à la parole timide, sans me laisser prendre à ses séductions ; dans cette énigme incompréhensible qu'il semblait me proposer, j'ai rencontré la naïveté de l'enfant, la grâce de la femme, la pudeur de la jeune fille et la spontanéité de l'esprit le pins audacieux. Vraiment, Georges, je commence à croire que les femmes nous dépassent en énergie. Oui.... peut-être parce qu'elles raisonnent moins, parce que chez elles l'organe de la volonté est dans le cœur, et non dans la cervelle, comme chez nous. Tu as cru, Georges, que le prince-ministre avait naguère désigné Mlle d'Osterwein pour le mariage qu'il t'imposait, et qu'elle n'avait fait que se soumettre à ses ordres ; il n'en a rien été. C'est elle qui, de son propre mouvement, est allée trouver le prince et a provoqué ce choix ; c'est elle qui a sollicité de lui la faveur insigne de prendre pour époux ce jeune débauché perdu de dettes et de réputation. Elle croyait que son amour seul pouvait te sauver ; elle le croit encore ; vingt fois elle me l'a répété, et moi, misérable logicien que je suis devenu, en l'entendant me parler de son amour pour un autre, je me suis mis à l'aimer, sans espoir possible, et à t'aimer davantage toi-même, toi, mon rival, tant j'étais déjà sous l'influence de ses propres sentiments ! J'admirais en elle jusqu'à cette obstination fatale qui l'attirait vers toi comme vers un aimant irrésistible. Enfin, que te dirai-je ?... je puis croire maintenant à la sorcellerie : la poupée de Nuremberg a fait tourner la tête du philosophe. Aujourd'hui, je ne comprends plus Hegelet son impitoyable *ego* ; mais je comprends l'amour ; je cherche ma *compensation* dans les joies du sacrifice, dans le bonheur de ceux qui me sont chers ! »

Et, tout rayonnant encore de cet élan d'enthousiasme, il s'avança vers Arnstein en lui tendant la main. Mais déjà celui-ci était redevenu rêveur et distrait.

Chrisna est la femme de Zény, dit-il, sans répondre autrement à la chaleureuse allocution du ci-devant philosophe ; tu l'affirmes et ces papiers le prouvent ; mais Zény va mourir ; alors, elle redevient libre !... Ma position est toujours la même.

— Monseigneur Zapolsky, lui répondit Christian, faut-il donc que ce soit moi, moi, le sceptique d'hier, qui vous rappelle ce que vous devez à ce grand nom dont le poids fait plier vos faibles épaules, car vous êtes seul à le porter aujourd'hui ? Voyons, Georges, j'aurais compris que là-bas, en Italie, sans bruit, sans scandale, ce nom, tu l'aies donné à une pauvre fille digne d'intérêt et dont l'origine pouvait rester obscure.... mais, qu'ici, en pleine

Hongrie, dans le château de tes pères, tu songes à le prostituer à la femme du bandit, à la veuve du supplicié !...

— Non, non.... une pareille union est impossible !... J'y avais déjà renoncé, » dit Georges.

Et il ajouta en baissant la voix :

« Mais j'ai peur d'elle ; j'ai peur de ses reproches. »

— L'artiste jeta sur lui un regard de dédain.

« Tu n'es pas digne de ce que je rêvais pour toi ! »

Et il sortit brusquement.

Christian venait de s'éloigner, lorsque Theiduque annonça un nouveau visiteur, le révérend supérieur du couvent des Augustins de Raab.

« Il s'agit d'une quête, sans doute ? demanda Arnstein sans bouger de place ; dites à Suzini, mon intendant, de s'entendre avec lui ; qu'il lui donne trente florins et qu'il me recommande à ses prières. »

L'heiduque rentra quelques moments après

« M. le comte, le révérend accepte les trente florins, au nom de ses frères, et il en remercie Votre Excellence....

— C'est le moins qu'il puisse faire.

— Mais il désire que M. le comte veuille bien le recevoir.

— Qu'on mette vingt florins de plus dans son aumônière, dit Georges ; faites-lui savoir que je ne désire rien plus au monde que de mourir chanoine aux Augustins de Raab ; mais je travaille : il m'est impossible de le recevoir. »

L'heiduque rentra une troisième fois.

« Monseigneur, le révérend accepte les vingt florins et vous remercie de nouveau ; mais il insiste pour avoir l'honneur d'entretenir en particulier Votre Excellence.

— Qu'il entre donc !... Voilà des pourparlers qui nous coûtent plus de temps qu'une conférence ! »

La porte s'ouvrit à deux battants devant le supérieur des moines augustins de Raab.

V — Le moine blanc.

Le supérieur des Augustins de Raab était un vieillard de taille moyenne, d'une apparence plutôt douce que grave ; sa manière de se présenter, le pli

souriant de sa bouche, la netteté de ses mains, et jusqu'à l'arrangement quelque peu étudié de sa robe, témoignaient qu'il avait fréquenté le monde autrefois. Pourtant, sa physionomie, d'une expression heureuse et bienveillante, était défigurée en partie par les excroissances de chair et les verrucosités saillantes qui donnaient à son nez une forme et des proportions tout à fait anormales. Salomon a dit : Le nez de l'homme se dresse au milieu du visage comme la tour élevée au centre de la ville. » La tour du révérend de Raab, donnant un complément à la comparaison biblique du roi-prophète, se montrait crénelée, bastionnée, flanquée de contre-forts, et Ton prétendait que cette circonstance, tout à fait physique, n'avait pas été étrangère aux premiers élans de sa vocation religieuse.

Arnstein eut peine à retenir à sa vue un geste de surprise peu charitable ; mais une pensée d'un autre genre y fit diversion :

Pour que ce moine se soit décidé à quitter son couvent et à promener pendant l'espace de plusieurs lieues, et en plein jour, un pareil objet, se dit-il, il faut que l'affaire qui l'amène chez moi ait plus d'importance que je ne le supposais. Peut-être s'agit-il d'une donation secrète faite par mon oncle Ladislas au monastère de Raab. »

Redevenu sérieux, il s'avança vers le visiteur, le salua, et l'heiduque sortit, après avoir placé deux sièges devant la cheminée.

« Mon fils, dit alors le supérieur des Augustins d'un ton de doux reproche, permettez-moi d'abord d'user de l'autorité religieuse que je tiens du ciel pour vous adresser, quelques remontrances paternelles. A la mort de votre respectable parent, le comte Zapolsky, comment s'est passé pour vous le temps du deuil et des prières ?

— J'étais en Italie, mon père, lui répondit Arnstein, et j'y ai fait dire un grand nombre de messes auxquelles j'ai régulièrement assisté.

— Avant votre voyage, vous avez d'abord séjourné à Bude, où une femme vous retenait et où votre conduite causa un scandale public.

— Même au couvent des Augustins, se demanda Arnstein, est-on donc si bien instruit de tous mes faits et gestes ? N'importe ! j'aime mieux qu'il s'en prenne à, mes amours qu'à mon héritage. »

Le moine poursuivit :

Ne saviez-vous pas comment Dieu, les marquant du doigt de sa colère, peut interrompre nos folles passions et les mettre à néant ? Déjà, cependant, ce doigt terrible vous a touché ; vous en portez l'empreinte.

— Je ne vous comprends pas, mon père !

— Vous ne me comprenez point, jeune homme ? Avez-vous oublié qu'un soir, comme vous sortiez d'un lieu de plaisirs pour regagner Bude avec votre maîtresse, vous reçûtes en pleine poitrine un coup de poignard ?

— Quoi ! s'écria Georges en se redressant, savez-vous donc quel est mon assassin ?

— Depuis un an et plus, répondit le moine, il est parmi nous à expier son crime Mais reprenez votre place, mon fils, et prêtez-moi, je vous prie, toute votre attention, car c'est à ce sujet seulement que j'ai désiré vous entretenir.

— Parlez, mon père, parlez ! et soyez trois fois le bienvenu, dit le jeune comte en s'accoudant sur son siège comme quelqu'un qui s'apprête à jouer attentivement son rôle d'auditeur. Pusqu'il paraît que j'ai erré d'abord dans mes soupçons, je suis curieux, je vous l'avoue, de savoir quel est le noble cavalier qui, sans manquer la mesure, sans fausser la note, jette en chantant des bouquets aux dames, tandis que, de l'autre côté de la voiture, un de ses *bravi* est là, le bras levé, pour frapper, en mesure aussi sans doute. On n'est pas tué plus méthodiquement, d'après les règles du contrepoint, que j'ai failli de l'être.

— Celui qui vous a frappé, dit le supérieur, n'avait pas de complice.

— Comment ! mais c'était un mendiant ! un de ces honnêtes vauriens qui courent les bas côtés des routes ! Il a été le bras !... mais la tête ?...

— Sa tête seule a conçu le crime ; son bras l'a exécuté.

— Mais quels rapports ai-je jamais pu avoir avec un pareil misérable ?... En quoi ai-je pu l'offenser ?... Quel est son nom ?

— Son nom, répondit le prieur, je ne puis vous le faire connaître qu'après que vous aurez loyalement accepté mes conditions.

— Ces conditions, quelles sont-elles ?

— Que vous ne poursuivrez pas le coupable devant les hommes, et que vous lui pardonnerez comme Dieu lui a pardonné.

— Dieu lui a pardonné, c'est très-bien.... mais l'affaire me regarde personnellement.

— Il s'est repenti.

— Qui me le prouvera ?

— Ma parole et ma foi de chrétien. Demain, nous le compterons parmi nos frères.

— A la bonne heure !... et je désire qu'il édifie votre couvent par sa sainteté. Maintenant, mon révérend, faites-le-moi connaître.

— Puis je compter pour lui sur votre indulgence et votre miséricorde ?

— Oui, j’y engage mon honneur de noble Hongrois !

— Dieu vous tiendra compte de cette bonne parole, mon fils ! »

Et l’abbé, après être resté un moment pensif, comme pour bien rassembler ses souvenirs, reprit, sans remarquer quelques mouvements d’impatience de son auditeur :

« Il y a quinze mois.... oui.... ou peu s’en faut, car nous touchions à la Saint-Jean d’hiver, un homme vint, la nuit, frapper à la porte de notre couvent. Le frère portier hésita d’abord à lui ouvrir, vu l’heure avancée ; mais, à travers le guichet, il l’entendit pousser de si profonds soupirs, qu’il en eut pitié. Cet homme demanda alors instamment à me parler. Je procédais en ce moment à la visite des dortoirs, et, ma tournée faite, je me rendis à son désir. Dès que je le vis, sa pâleur, l’état misérable de ses vêtements, une sorte d’égarement qui se lisait dans ses yeux, tout me dit que c’était là une pauvre créature bien malheureuse ou bien coupable. Dans l’un ou l’autre cas je lui devais assistance ; car Dieu ne nous a pas choisis pour venir en aide aux heureux de ce monde, et ceux qui marchent d’un pas ferme dans la voie du salut n’ont pas besoin de notre secours. Quand il se fut remis de son trouble, il tira de ses poches un petit sac rempli d’or, et un portefeuille renfermant parmi d’autres papiers, des billets payables à vue. Or et billets, il y en avait pour vingt mille florins d’Autriche. Jetant le tout sur une table :

« Mon père, me dit-il, depuis deux mois, je porte cette fortune avec moi, et j’ai souffert de la fatigue et de la faim ; j’ai entrepris à pied une route longue et difficile ; j’ai laissé mes vêtements tomber en lambeaux ; te j’ai mendié pour vivre.... oui, j’ai mendié pour ne pas toucher à cette somme. Elle est à moi, cependant, elle est à moi ! répéta-t-il en frémissant dans toutes ses membres ; j’en fais don à votre communauté ; prenez ! »

« Je restais devant lui, interdit et presque effrayé ; je ne savais si je devais accepter un pareil don, tombé d’une telle main. Cette somme lui appartenait-elle bien légitimement ? N’était-elle pas le fruit d’un vol ? Pourtant, ce trésor, acquis bien ou mal, était-il prudent de l’en laisser possesseur ? Sauf informations, j’acceptai préalablement, au nom de mes frères. »

Ici, Arnstein se pinça les lèvres, et jeta en dessous un regard au narrateur, qui, sans comprendre l’intention railleuse, continua son récit.

Dès que j’eus accepté ; ce Mon père, reprit-il brusquement, « j’ai commis deux meurtres qui pèsent sur ma conscience ; puis-je compter sur vos

prières, pour mes morts ? »

— Et j'étais un de ses morts, sans doute ? demanda Arnstein, souriant à l'idée qu'au couvent des Augustins de Raab des messes avaient été dites pour le repos de son âme. Mais, enfin, quel est cet homme ?

— Laissez-moi achever, mon fils. Mes assurances le calmèrent. Il voulait sortir ; le frère portier et moi, nous le décidâmes à passer la nuit au couvent pour réparer ses forces épuisées. Le lendemain, un des jardiniers du monastère, vers le point du jour, travaillant dans un clos dont la pente court vers le Rabnitz, vit un homme se précipiter à l'endroit le plus large et le plus profond de la rivière. Avec l'aide de quelques paysans, il parvint à sauver ce malheureux, que le remords de ses crimes venait de pousser à un crime nouveau. Tandis qu'on lui administrait les soins nécessaires, sans grand espoir de le ramener à la vie, on me remit le porte feuille de cuir trouvé sur lui. En de telles circonstances, je crus pouvoir, et devoir même, visiter les papiers qui s'y trouvaient encore. Le premier sur lequel je jetai les yeux témoignait, en effet, que la somme considérable dont cet homme était porteur lui appartenait bien en propre, et qu'il avait le droit d'en disposer selon ses bonnes intentions. Elle lui avait été allouée par le gouvernement autrichien, pour avoir opéré la capture d'un célèbre chef de bandes nommé Pierre Zény.

— Jean Zagrab ! s'écria Arnstein en se raidissant sur son siège ; Jean Zagrab ! répéta-t-il avec un même accent d'indicible surprise.

— Lui-même, dit l'abbé, lui dont le repentir a fait un autre homme ; lui, que le séjour du cloître a purifié ; lui, qui a longtemps prié, pleuré, en se reprochant la mort de deux hommes, tous deux vivants ; car, grâce à Dieu, vous avez survécu à votre blessure, monsieur le comte, et Pierre Zény n'a point encore subi son châtiment.

— Mais quels motifs de haine Zagrab pouvait-il avoir contre moi ?

— Le bras qui devait vous frapper se leva au souvenir d'une femme....

— Quoi ! Chrisna ?

— Il l'a aimée. Voyez ce qu'a failli vous coûter un amour funeste....

— Funeste ! Vous pourriez bien avoir raison, mon père, et, de ce côté, le repentir aussi m'est venu, à moi !

— Mais songeons, reprit l'abbé, à celui qui va devenir notre frère en Dieu, à celui qui a si longuement racheté son crime

— Mon père, je préfère n'y plus songer du tout.

— Depuis que nous lui avons appris votre retour, il n'a plus été possédé que de cette sainte pensée de s'humilier devant vous, d'entendre le pardon tomber de votre bouche

— Comment ! me faudra-t-il donc aller jusqu'à Raab pour lui porter moi-même cette étrange absolution ?

— Non, mon fils, c'est lui qui viendra au-devant de vous ; c'est lui qui est venu ; il m'a accompagné, avec deux de nos frères ; il attend vos ordres, non loin d'ici, dans la chaumière d'un paysan. Pensez à ce qu'il a souffert ; pensez que, depuis un an, sa vie n'a été qu'une longue expiation ; que, vous croyant mort, il a voulu mourir ; que sa raison s'est à moitié perdue sous la violence de son repentir, qu'elle ne s'en relèvera peut être jamais entièrement

— Puisque c'est un saint, qu'il vienne, dit le jeune magnat, et finissons-en. Mais, je vous le déclare, révérend, ajouta-t-il au moment où l'abbé se disposait à sortir, je déteste les scènes à émotions ; la componction et l'attendrissement me sont antipathiques. Que cette entrevue soit courte et sans phrases. Je lui dirai : « Que et tout soit oublié » il me répondra : te Que la paix soit entre nous, » et tout sera dit Est-ce bien convenu ?

— Il sera fait ainsi que monseigneur le désire, » répondit l'abbé en s'éloignant.

L'élégant héritier des Zapsky tourna alors sur ses talons.

Décidément, je commence à devenir moi-même un saint-personnage, dit-il ; je tends la main à mes ennemis ; c'est édifiant ! et je veux que Giuliani soit témoin de mes prouesses miséricordieuses. »

Il donna des ordres pour que celui-ci vînt le rejoindre, ainsi qu'une partie des gens de sa maison ; puis il songea à prendre un costume en rapport avec la gravité de la circonstance. On le revêtit de son *attila*, espèce de dalmatique de velours noir, serrée à la ceinture. L'*attila* et l'uniforme de hussard sont les deux costumes nationaux de la Hongrie. Ce nouvel habillement lui donnait un certain air de juge, approprié à la scène solennelle qui allait suivre, et dont il se faisait une sorte de jeu, comme de toutes les autres affaires importantes de sa vie. Il se mira ensuite dans sa glace, régularisa la raie de chair qui, courant du front à la nuque, divisait en deux parties égales sa blonde chevelure bouclée ; et, tout en se mirant, les confidences du supérieur des Augustins lui revenant à la pensée :

« Pierre Zény.... Jean Zagrab ! murmurait-il ; voilà donc les rivaux qu'elle m'a donnés ?... Mes deux bourreaux !... Fi de la place qu'on occupe

dans un cœur en pareille compagnie ! c'est un calvaire ! »

Tandis qu'il s'évertuait ainsi contre sa libératrice, contre cette femme dont il ne songeait plus qu'à railler le dévouement, celle-ci parut tout à coup devant lui : Que se passe-t-il donc, Georges ? lui dit-elle ; est-ce vous qui avez mandé ce moine augustin, et pourquoi vos gens sont-ils appelés ici ? »

Quoique, depuis son arrivée à Edenburg, Chrisna affectât de se vêtir avec une excessive simplicité, et plutôt en montagnarde qu'en dame châtelaine, en ce moment sa beauté ressortait plus vive sous la subite animation de ses traits et de son teint. Sans lui répondre autrement :

Que tu es belle aujourd'hui ! » lui dit Arnstein, en attirant vers lui la jeune femme pour la contempler, pour l'admirer plus à l'aise. Puis une pensée satanique se fit jour dans son esprit : Chrisna est la femme de Zény ; elle a été aimée de Zagrab.... Ah ! si elle lui permettait de se venger de tous deux à la fois ! »

Devant son regard plus ardent, devant son geste plus hardi, la Monténégrine s'étonnait, s'effrayait même. Déjà il l'entourait de ses bras, lorsque Theiduke survenant annonça de nouveau le supérieur des Augustins de Raab, en compagnie de ses religieux.

Aussitôt l'abbé paraît sur le seuil de la porte, et, derrière lui, sous la robe blanche, sous le froc du noviciat monastique, Zagrab se montre, Zagrab, pâle et amaigri, le front presque chauve. Chrisna veut fuir, mais Giuliani et quelques serviteurs qui arrivent en ce moment ont obstrué devant elle la voie de sortie. Elle s'arrête, frappée de stupeur, et, se sentant chanceler, s'appuie contre le premier meuble qui s'offre à sa main.

Restez, madame, lui dit le supérieur des moines augustins, qui, du premier coup d'œil, a deviné la Monténégrine ; restez, pour apprendre jusqu'où va le pouvoir de notre sainte religion. »

Se retournant alors vers Zagrab, qui, demi-courbé, tressaillait en tenant sa figure cachée entre ses mains :

Mon fils, lui dit-il, c'est une dernière épreuve que Dieu vous envoie ; buvez le calice jusqu'à la lie ; plus tard, son amertume vous sera douce. »

Et baissant la voix :

« Songez, mon fils, aux paroles que vous avez à dire : Au nom du ciel, je me repens ; je vous demande grâce et pardon, et que la paix soit désormais entre nous. » Rien de plus, rien de moins. »

Le futur moine fit un signe d'humilité et de soumission.

Pendant ce temps, le jeune comte, songeant au rôle qu'il avait à remplir, se posait, se drapait dans son Attila. En voyant cet ancien soldat qui se tenait devant lui couvert de la sainte livrée, peut-être alors se rappelait-il qu'un jour, lui aussi, il avait porté la robe de moine, et que cet homme s'était associé aux efforts de la Monténégrine pour le tirer des mains de Zény.

Sur un geste du supérieur, les deux frères augustins qui se tenaient aux côtés de Zagrab firent le signe de la croix, en murmurant les mots sacramentels, comme pour lui rappeler l'acte d'expiation qu'il devait accomplir. Zagrab détacha ses mains de sa figure, fit le signe de la croix après eux ; après eux, il répéta :

« Au nom du Père.... du Fils.... du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! »

Il promena ensuite autour de lui un regard trouble et confus, d'où la pensée semblait absente ; puis, croisant les bras sur sa poitrine, il s'avança vers Arnstein, qui, la main, sur la hanche, se tenait debout, à quelques pas.

Quand Arnstein le vit s'approcher :

« Jean Zagrab, lui dit-il d'une voix où l'émotion perçait à peine, je crois à votre repentir. Vous savez au nom de qui je vous pardonne. »

Les bras toujours croisés, le pénitent se courba, comme s'il allait s'agenouiller devant le comte. Celui-ci fit un pas pour le relever ; mais, au même instant, le Croate se redressant, après avoir tiré de dessous sa robe un fer de bêche, aiguisé sur les bords, lui en asséna un si terrible coup, juste sur sa raie de chair, qu'il lui fendit la tête jusqu'aux dents.

Et, tandis que les témoins de cette catastrophe inattendue, saisis de surprise, de pitié, d'épouvante, restaient immobiles à leurs places, se penchant sur le cadavre renversé de Georges Zapolsky :

« Maintenant, que la paix soit entre nous ! » dit-il lentement avec un rire sauvage.

Et, brandissant son arme sanglante, il s'élança vers la porte en s'écriant :

« Au revoir, Chrisna ! »

VI — Épreuves dernières.

Quand on s'était mis à la poursuite du meurtrier, une robe de novice, enveloppant un fer de bêche, taché de sang, et enfouie dans un coin reculé du parc, voilà tout ce qu'on avait pu retrouver de ses traces, tant, dans un

premier moment de trouble, et sans doute aussi par un instinct de prudence, les valets de la victime s'étaient montrés peu empressés de se mettre en chasse contre le terrible moine blanc.

Il existe en Hongrie une ancienne croyance populaire. Lorsque le descendant d'une grande famille, d'origine royale, doit passer de vie à trépas, le diable, vêtu d'une longue robe blanche de moine, vient assister, et même aider à sa mort. Ainsi, le célèbre Mathias Corvin, un des plus illustres souverains de la Hongrie, était mort subitement le dimanche des Rameaux de l'année 1490, à la vue d'un moine blanc qui lui offrait de l'eau bénite ; ainsi, le dernier roi de la dynastie qui lui succéda, Louis, fils de Ladislas, au milieu de la bataille de Mohatz, vit un moine blanc saisir son cheval par la bride et le guider vers ce marais fangeux où le corps du royal cavalier ne devait être retrouvé que deux mois après. A cette fin si imprévue, Jean Zapolsky avait dû la couronne et, comme un défi au sort, il avait fait graver dans ses armes la figure de ce prétendu démon encapuchonné qui l'avait fait roi. Le père de Georges, Frédéric Zapolsky, assurait-on, le matin de la bataille de Raab, avait été visité par le moine blanc. On pouvait mettre le fait en doute ; mais voilà que, de ce même pays de Raab, un visiteur se présente au château d'Edenburg, et, au yeux de tous, le dernier rameau de la branche cadette des Zapolsky se détache de son vieux tronc séculaire sous la hache d'un moine blanc. Il y avait là de quoi pleinement confirmer la tradition.

Le lendemain, au nom du Palatin, vice-roi de Hongrie, on inventoriait les papiers d'Arnstein, et les scellés étaient apposés sur les portes du vieil Edenburg.

Chrisna n'avait plus d'asile, et ne savait de quel côté elle irait porter sa douleur. Elle ne voulait pas s'éloigner cependant avant que les suprêmes devoirs fussent rendus au malheureux Georges. La triste cérémonie achevée, elle attendit encore pour aller prier et pleurer sur son tombeau. Une pauvre famille, protégée par elle dans ces derniers temps, l'avait recueillie. Dans leur chaumière nue et délabrée, celle qui avait pu rêver une grande fortune et un grand nom reçut le juge chargé d'instruire sur la mort d'Arnstein. Quand le juge la quitta, elle n'avait pour parer à la misère que les quelques pièces d'or qui lui avaient été données par M^{me} Suzini, et le seul nom de femme qu'elle pût légitimement porter était celui de Zény. Elle le savait maintenant.

Aujourd'hui, sa route est tracée. Elle se dirige, vers Raguse. C'est là qu'est pour elle l'accomplissement du seul devoir qu'il lui reste à remplir.

Quand elle y arriva, quoiqu'il fit à peine jour, la ville se remplissait de rumeurs ; des figures sinistres glissaient le long des murs ; au marché, tout le monde s'agitait et parlait à la fois, sans qu'il y fût question d'acheteurs ou de marchandises ; et, sûr les hauteurs environnantes, on voyait reluire, sous les premiers rayons du soleil, des casques et des baïonnettes. C'étaient les garnisons de Trébigne et de Slano qui venaient renforcer celle de Raguse. Chrisna traversa la grande place ; elle y vit des hommes occupés à dresser un échafaud que surmontait une potence. Se sentant défaillir, elle entra dans une chétive boutique qui venait de s'ouvrir. Là, on lui offrit une chaise et un verre d'eau, ces soins d'hospitalité qui sont à la portée du plus pauvre.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée. Les juges de Zény, renseignés sur des tentatives projetées pour sa délivrance, hâtant d'urgence et à huis clos la décision, la veille de ce même jour, prononçaient l'arrêt par lequel l'Esclavon était condamné à mourir ignominieusement par la corde. De cet arrêt, que le condamné lui-même ignorait encore, rien n'avait transpiré dans la ville. La potence seule venait de le traduire clairement.

Chrisna ne tarda pas à se présenter à la porte de la prison, demandant à être introduite auprès de Pierre Zény :

« Personne ne le peut voir, » lui fut-il répondu.

« Elle insista.

Au nom de qui venez-vous ?

— Au mien.

— Qui êtes-vous ?

— Sa femme ! »

Un frisson lui prit en prononçant ce dernier mot.

On la fouilla, pour voir si elle ne portait pas sur elle quelque arme cachée, puis on la fit entrer dans un corridor sombre et humide, où elle attendit bien longtemps. Il lui semblait n'en devoir plus sortir. Déjà habituée aux aisances de la vie élégante, ces murailles tristes et nues pesaient sur elle comme un manteau de glace ; l'obscurité qui y régnait abattait son courage ; ce n'était plus la fière. Chrisna d'autrefois ; et cependant, moins d'une heure auparavant, une pensée d'énergie, digne d'une Spartiate ou d'une Monténégrine, s'était réveillée en elle ; mais elle doutait de la pouvoir poursuivre jusqu'au bout.

Enfin, un geôlier se présenta et la conduisit dans un cachot où l'Esclavon, solidement enchaîné, reposait, à demi assoupi, sur un cadre de bois. Le geôlier sortit en les enfermant tous les deux, et le bruit des verrous éveilla le prisonnier. Zény parut d'abord chercher d'où venait ce bruit, et, à la clarté douteuse d'une petite lampe, de fer qui brûlait dans un coin, il aperçut devant lui une femme agenouillée, et dont le front incliné lui dérobait les traits. Elle releva la tête, et, quoique la petite lampe placée derrière elle la laissât dans l'ombre :

« Ah ! c'est toi, Mitidika ! » lui dit-il en l'apostrophant du même ton qu'il avait habitude de prendre avec elle avant leurs jours d'orage..

Et, lui souriant :

Tu as donc conçu la bonne pensée de venir me voir ? Je ne m'y attendais guère, et t'en remercie ; mais relève-toi, ma fille. »

Chrisna garda la même attitude, pour cacher ses larmes sans doute ; Zény s'y méprit :

Je comprends, murmura-t-il ; c'est là position qui convient à la Madeleine pécheresse.... et repentante, n'est-il pas vrai ? Tu le sais donc ? notre mariage, que, non sans quelque raison, tu avais pu croire entaché de tromperie, était, ma foi ! réel et sérieux ; et tu te repens d'en avoir aimé un autre, de t'être donnée à un autre, sans doute ? »

La voix du prisonnier était redevenue âpre et mordante.

Chrisna se releva tout à coup, et l'éclair de ses yeux arriva jusqu'à Zény :

« Aimé, peut-être ; rien de plus !... je le jure.

— C'est bien ; je te crois. Ainsi, pas de reproches entre nous. Pour nous garder de l'attendrissement, qui viendrait fort mal à propos à cette heure où je puis avoir besoin de mon sang-froid, tous deux oublions le passé comme on oublie une vieille dette que le créancier ne réclame plus. Une seule question cependant. Ce jeune magyar ?...

— Tué ! s'écria la Monténégrine en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Tué par Jean Zagrab, ton cousin, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ah ! poursuivit Zény avec un geste de triomphe, j'étais sûr que le brave Croate ne laisserait pas sa vengeance incomplète ! Il m'a bien fait souffrir, ce Zagrab ; je lui devrai peut-être bientôt de passer brusquement de ce monde dans l'autre ; eh bien, je ne me sens plus de rancune contre lui ; c'est un homme !... Maintenant, mon enfant, parle-moi de ce qui se passe

autour de nous. Qu'as-tu observé ? que t'a-t-on dit ? Sais-tu si mes amis se tiennent prêts ?

— Je sais, répondit Chrisna, qu'une grande agitation règne dans la ville, et que des uhlands y arrivent.

— L'arrêt est-il donc rendu ? Oui, n'est-ce pas ? puisque tu baisses les yeux, puisque tu crains de parler !... Au fait, s'il n'en était pas ainsi, t'auraient-ils laissée venir jusqu'à moi !... »

Trahissant son émotion par un geste de violence, il fit sonner ses fers ; puis, après s'être passé la main sur le front, affectant une fermeté que le tremblement de sa voix semblait démentir :

Voyons, parle ; comment dois-je mourir ? Par le plomb ou par la hache ?
»

Chrisna ne lui répondit que par un douloureux signe de tête négatif. -

« Malédiction ! la corde à moi ! la corde à un soldat !... Quoi ! ne trouverai-je pas un moyen d'échapper à cette infamie ?

— Ce moyen, je te l'apporte, » dit Chrisna, retrouvant enfin la résolution qui menaçait de défaillir en elle.

Alors, après avoir jeté un regard inquiet autour de ce cachot, comme si elle eût craint que quelqu'un ne les épiât dans l'ombre, dénouant rapidement la touffe épaisse de ses longs cheveux, elle en retira un petit poignard qu'elle présenta à Zény en pâissant, et les yeux pleins de larmes.

La figure de l'Esclavon avait déjà changé subitement de caractère. Il prit le poignard, l'examina avec une espèce de curiosité ; après quoi, le lui rendant en s'efforçant de sourire :

« Que veux-tu que je fasse de cette aiguille à tricoter, mon enfant ? Elle n'est bonne ni pour l'attaque, ni pour la défense. D'ailleurs, pourquoi me tuerais-je ? Le moyen que j'appelle, c'est l'aide de mes amis. Tout espoir n'est pas perdu pour moi si Ogulin est encore de ce monde ! »

Il fut interrompu par un bruit de serrures ; des soldats entrèrent, suivis d'un membre du tribunal, qui venait lire son arrêt au condamné.

A leur-vue, Zény reprit sa haute et majestueuse prestance, et, adressant un geste d'adieu à la Monténégrine :

« Va-t'en, Mitidika, et quitte Raguse sans plus tarder. Je l'exige.... je le veux. »

Dans sa situation d'esprit et de forces, Chrisna eut grand'péine à se frayer un passage à travers les rues de la ville, déjà obstruées par la foule et par les troupes qui débouchaient de tous côtés, Marchant à l'aventure, la tête

perdue, elle parvint à l'extrémité d'un faubourg, avisa un voiturin qui, après avoir amené des voyageurs, s'en retournait à vide ; elle y monta sans s'informer du lieu où il devait la conduire, Une fois en route, la réflexion lui revint. Où peut-elle chercher un refuge désormais ? où l'attend-on ? où la désire-t-on ? sur quelle figure amie sa présence fera-t-elle naître le sourire du bienveillant accueil ? Elle songe à M^{me} Suzini ; mais M^{me} Suzini est retournée à Bude, où Chrisna n'oserait reparaître.

Le véhicule s'arrêta pour recueillir un voyageur. Elle se troubla à l'idée que sa solitude allait être interrompue. Mais ce voyageur monta sur le siège, auprès du conducteur. Elle ne fit que l'entrevoir, et, au large *képenek*, à ce manteau des paysans hongrois qui l'enveloppait, elle crut se rappeler l'avoir déjà rencontré sur son chemin, à plusieurs reprises ; et Cette circonstance fit naître en elle une vague inquiétude. Heureusement, lorsqu'on arriva à Trébigne, où elle devait passer la nuit, l'homme au *képenek* avait disparu.

Le lendemain, Chrisna, dont la route s'était inutilement allongée, se trouvait dans une autre voiture qui allait à Cattaro sans toucher à Raguse. C'est à Cattaro que Chrisna avait résolu de se fixer pour y vivre de son ancien métier de brodeuse. Cette fois, la voiture était au grand complet. Il y avait là des gens de toutes sortes, des fermiers, des femmes, un officier allemand, un touriste anglais, Tous, d'un même accord, entourèrent de soins et de prévenances cette belle voyageuse, dont ils ne pouvaient s'expliquer l'isolement ; et celle ci, touchée de ces témoignages de sympathie, dans son besoin de se distraire des amères pensées qui l'obsédaient, se laissait aller à prendre part à leur conversation, ou s'efforçait d'être attentive à leurs récits pour parvenir à s'oublier elle-même. Mais, en arrivant à Risano, où les voyageurs devaient dîner, une terrible surprise l'attendait. Deux crieurs publics, se partageant la foule, étaient entrain d'annoncer à haute voix, l'un, l'exécution du célèbre bandit Pierre Zény, dit le roi du Danube, qui venait d'être pendu à Raguse ; l'autre, l'histoire de la fin tragique du jeune comte Zapolsky, magnat de Hongrie, assassiné près de Raab, dans sa propre maison, avec le signalement de l'assassin et d'autres détails curieux.

A ces cris qui semblent la poursuivre, Chrisna s'est précipitée hors de la voiture, cherchant un abri d'où elle ne puisse les entendre. Et cependant un désir bizarres est emparé d'elle. Ces relations officielles dont le sommaire a suffi pour lui causer une telle angoisse qu'elle a cru en mourir, elle veut les posséder, elle veut les lire dans tout leur entier. Quand elle les tient, elle

n'ose y jeter les yeux ; elle craint de trouver son nom mêlé à tous ces meurtres, à tous ces crimes, et elle devait l'y trouver en effet.

Dans l'auberge où Ton s'est arrêté, elle demande une chambre ; elle s'y enferme, elle s'y verrouille, et déplie ces papiers qui tremblent dans sa main, ces feuilles séparées, mais qui se suivent, ces deux chapitres d'une même histoire, la sienne. Arnstein ! Zény ! de ces deux hommes qui viennent de mourir d'une mort violente et fatale, l'un était aimé d'elle, l'autre était son mari. Leur meurtrier, c'était son fiancé.

Comme un voyageur entraîné par l'abîme, avant d'y tomber, en sonde curieusement la profondeur, prise de vertige, elle arrêta enfin ses yeux sur ces lignes :

Pierre Zény, l'Esclavon, disait d'abord le rapport officiel, convaincu de désertion, de vol, de brigandage et autres crimes semblables, après s'être confessé à un prêtre du rit grec, avait été conduit, pieds nus, à la place du Vaisseau-Amiral, où la potence était dressée. Une fois sur l'échafaud, il avait, d'un air humble, témoigné de son repentir, fait son acte de contrition et demandé pardon à l'empereur. Un peu d'agitation s'était manifestée parmi le peuple lorsque l'exécuteur des hautes-œuvres se disposait à remplir son office, mais elle avait été aussitôt et facilement réprimée ; après quoi, la justice avait suivi son cours régulier.

Chrisna achevait cette lecture, lorsque, de la place publique sur laquelle donnait la fenêtre de sa chambre, s'éleva une rumeur. Un groupe s'était formé là pour prendre connaissance du rapport de l'autorité, touchant la mort de l'Esclavon.

« Voilà ce qui s'appelle mentir effrontément ! dit une voix forte et vibrante. J'y assistais, moi, à la mort de Zény, et je vais vous dire ce qui s'est passé. »

Chacun prêta l'oreille ; Chrisna plus que tout autre.

D'abord, reprit la voix, Zény n'a pas été pendu ; il a été fusillé, et vous allez savoir comment. De ce qui s'est dit entre lui et son confesseur, je n'en sais rien ; si, à sa sortie de prison, il avait l'air humble et contrit, je l'ignore : mais ce que je puis affirmer, car je l'ai vu et bien vu, malgré les trois rangs de soldats qui me séparaient de lui, c'est que, lorsqu'il a paru sur la place de l'Amiral, il avait cet air noble et fier que n'oublieront pas ceux qui l'ont rencontré une fois dans leur vie. Il faut bien l'avouer, quand il tourna les yeux du côté du gibet, sa belle figure se contracta et son teint devint jaune et terreux. La foule commençait à se remuer. Du courage, Zény ! » disaient

les uns. « Pauvre Esclavon ! que Dieu lui soit en aide ! » disaient les autres. Mais aucun ne paraissait songer à se risquer pour lui. Quand il fut sur la plate-forme de l'échafaud : « Une arme ! une arme ! » criait-il, oubliant que ses mains étaient enchaînées, ce Quoi ! me laissera-t-on mourir comme un voleur ?... »

« La foule murmurait et s'agitait plus fort ; mais, entre elle et l'Esclavon, les trois rangs de pandours tenaient encore solidement. Moi, en ce moment, je promenais mon regard autour de la place, pour voir si, sur un autre point, l'action n'était pas engagée. A la façade du grand casino s'ouvrait une large fenêtre, tout échelonnée de têtes attentives ; il y avait là quelques hommes, mais surtout des femmes et même des enfants. Derrière ces spectateurs si curieux, dans la partie vide de la pièce où ils se tenaient ainsi entassés sur l'appui de la croisée, je vis comme une ombre s'allonger. C'était celle d'un homme de haute taille, jeune et à la barbe fauve. Quelque chose brillait à sa main, une carabine sans doute, car l'éclair en jaillit.... Zény venait de tomber mort au moment même où le bourreau se disposait à lui passer le nœud coulant.... Attendez, mes amis ce n'est pas tout !... Le bourreau voulait achever son œuvre et suspendre à la potence ce corps sans âme. Alors, le peuple entra tout à fait en fureur : ce qu'il n'avait osé entreprendre pour le vivant, il l'osa pour le mort ; il se précipita sur les soldats, les renversa, aux cris, répétés par mille bouches à la fois, de : Vivent les Slaves !... » La bagarre durait encore lorsque je suis parvenu à m'échapper sain et sauf de la ville ; mais, vous le voyez, voilà comment *la justice a suivi son cours régulier*,⁷

Après un instant d'anéantissement moral, Chrisna songea à cette seconde feuille qu'elle tenait à la main. Qu'y pouvait-elle apprendre qu'elle ne sût déjà ? De la mort d'Arnstein n'avait-elle pas été elle-même le témoin ? Cette inexplicable curiosité, qui nous fait trouver un plaisir douloureux à retourner le fer dans nos blessures saignantes, l'emporta de nouveau.

Ici, les faits officiels se trouvaient également défigurés. Il n'y était question ni des moines augustins de Raab, ni de leur terrible novice.

Le comte d'Arnstein Zapolsky, disait le rapport, au moment où il se disposait à monter dans sa voiture, avait été frappé, sous le péristyle de son château d'Edenburg, par un soldat réfractaire, déjà décrété d'une prise de corps. On attribuait l'action de celui-ci à une jalousie *mal fondée*, au sujet d'une certaine aventurière, sa maîtresse, la nommée Chrisna Carlovitz, venue du Monténégro, et alors au service du comte.

On était sur les traces du meurtrier, qui ne pouvait échapper à la vindicte des lois, La justice informait.

Quand Chrisna vit son nom, accolé en toutes lettres à un mensonge public, le papier s'échappa de ses mains ; son cœur, déjà mille fois torturé, cria sous une nouvelle atteinte. Elle n'osait plus sortir de cette chambre où elle s'était enfermée. Gomment aurait-elle l'audace de remonter en voiture ? Il lui semblait que ses compagnons de voyage, tout à l'heure si bienveillants pour elle, allaient la reconnaître, lire son nom sur ses traits, et la repousser en lui jetant une malédiction.

Le voiturier reprit sa course sans elle, au grand regret des voyageurs.

Chrisna avait résolu d'achever la route à pied, et de gagner Cattaro par un chemin de traverse qu'on lui indiqua ; mais le soleil était dans toute sa force, les montées étaient rudes, les descentes rapides. Sa légère chaussure se déchirait au frottement des cailloux ; elle regretta alors ses opankes de montagnarde. Une heure après, épuisée de fatigue, elle aperçut une maisonnette que la couronne de lierre signalait de loin aux voyageurs comme un abri. Le chant joyeux d'une jeune fille s'y faisait seul entendre. Prenant confiance aux sons de cette voix si fraîche, elle entra.

Chargée, en l'absence de sa mère, du service de la maison, la fillette, âgée à peine de douze à treize ans, plus encore à sa tournure qu'à son costume, prit la voyageuse pour une grande dame, quoique son ombre seule marchât à sa suite ; elle interrompit son chant, s'approcha d'elle avec sa révérence la plus gracieuse et lui baisa respectueusement la main. Dans les circonstances où elle se trouvait, ce témoignage de déférence et de respect, même de la part d'un enfant, émut la Monténégrine au point de lui causer un attendrissement subit. Elle embrassa la jeune hôtesse avec une sorte de transport. Émue à son tour, celle-ci lui fit de son mieux les honneurs de son chétif logis, plaça sur une table du pain, du chocolat en morceaux, des fruits secs, et, la voyant rêveuse, elle reprit ses chants pour essayer de la distraire.

Bientôt, à la voix de la jeune fille, d'autres voix plus retentissantes, venues du dehors, répondirent. C'était une bande d'étudiants allemands, alors en tournée scientifique, et qui entonnait à pleine poitrine un chœur du *Freyschutz*. A la vue de la couronne de lierre, pris d'une soif instantanée, ils entrent bruyamment, appellent le cabaretier à grands cris et en frappant sur les tables à coups redoublés pour se faire servir. Puis, avisant l'étrangère, ils feignent de la prendre pour la maîtresse du logis, l'entourent, l'obsèdent de cette galanterie grossière, trop souvent en usage parmi les étudiants de

toutes les universités. La jeune hôtesse se démène en vain pour maintenir l'ordre et faire respecter sa maison ; sa voix si douce, même en menaçant, se perd au milieu des éclats de rire. Chrisna, révoltée, veut sortir ; ils lui barrent le passage, ferment la porte et poussent le verrou. Mais, presque au même instant, le verrou vole en éclats, et la porte se rouvre sous une brusque secousse qui vient de lui être imprimée de l'extérieur. Un homme paraît ; Chrisna s'élance à sa rencontre pour réclamer sa protection, et, quand elle est là, près de lui, comme abritée sous son manteau, elle lève les yeux et reconnaît Zagrab. Elle recule avec horreur et saisit convulsivement la main de l'enfant, qui se tient encore à son côté.

A cette heure de péril, dans cet endroit presque désert, entourée qu'elle est d'hommes qui, tous, lui causent une juste épouvante, cette enfant, cette jeune fille qu'elle connaît à peine, c'est là le seul être qu'elle appelle à la défendre. Elle compte sur l'appui de son innocence.

A la vue du Croate, les jeunes gens s'étaient tout à coup serrés les uns contre les autres, comme un troupeau de buffles à la vue d'une panthère. Zagrab les examina lentement tour à tour, en pressant un lourd bâton d'épines qui tremblait dans sa main. Quand il les eut tenus ainsi cloués sous son regard, détournant la tête, et sans prononcer un mot, il étendit son bras vers la porte. Ils sortirent.

Quelques instants s'écoulèrent, durant lesquels il resta dans une immobilité muette ; s'adressant ensuite à la petite hôtelière :

« Va-t'en ; laisse-nous. »

Elle ne bougea pas.

« Ah ! tu peux nous laisser ensemble, reprit-il avec un sourire qui sembla assombrir sa physionomie plutôt que l'éclairer ; c'est ma parente.... ma bonne cousine, ma fiancée ! N'est-il pas vrai, Chrisna Carlowitz ? »

Chrisna se courba, comme sous l'anathème, en entendant son nom prononcé, et quitta brusquement la main de la jeune fille, qu'elle tenait encore dans la sienne. Celle-ci, qui pour les laisser seuls attendait résolûment un ordre de l'étrangère, pensa l'avoir reçu, et sortit à son tour, mais sans trop s'éloigner.

Pressentant une mort prochaine et violente, Chrisna essayait de s'y résigner : pourquoi aurait-elle tenu à-la vie ? Cependant, chez elle, le sentiment de la conservation luttait encore, et elle se sentait défaillir. Zagrab, la soutenant, lui fit prendre place sur un banc de bois adossé à la muraille ; alors seulement, se débarrassant de son képenek, il s'assit en face

d'elle, et elle vit avec effroi ses joues creuses, ses membres décharnés, qu'on eût dit Ceux d'un spectre. Une table était placée entre eux ; le soleil commençait à baisser, et, jetant un de ses rayons obliques à travers la vitre d'une petite fenêtre, faisait ressortir mieux encore la figure dévastée du Croate.

Nous sommes bien ainsi, dit-il ; il faut que tu puisses me voir, et que, moi, je te regarde à mon aise une dernière fois, »

Chrisna tressaillit,

Allons, tourne bien les yeux de mon côté, et juge de ce que j'ai souffert pour toi !... Ah ! c'est que je t'ai trop aimée, » poursuivit-il, s'appuyant d'un coude sur la table, et se penchant vers elle.

Et elle sentit son haleine, chaude et fiévreuse, passer sur son front et l'humecter.

« Oui, je t'ai trop aimée ! mais je ne te l'avais point dit assez peut-être ! Pourquoi te l'aurais-je dit ?... Ne le savais-tu pas ? Il me semblait naturel de t'aimer comme de respirer l'air et de voir le ciel ; il me semblait que cet amour seul me faisait vivre et penser, et que le sang de mes veines se serait figé si la volonté de Dieu avait jamais été assez puissante pour l'éteindre en moi. Alors, à quoi bon des mots ? Cet amour cependant, cet amour si grand, si complet regarde moi donc ! voilà ce qu'il a fait de ce Zagrab que tu as connu ! »

Un rire effrayant erra sur ses lèvres ; levant ses yeux égarés vers le plafond, et s'arrêtant au milieu de son rire avec les signes de la terreur, il parut vouloir vainement rassembler ses idées.

Mon Dieu ! dit-il, ma raison.... ma raison.... elle m'échappe !... Encore ton ouvrage, Chrisna. »

Après un silence, il ajouta d'un air plus calme :

« Mais je ne veux pas te tromper, ma cousine.... ce n'est pas l'amour seulement qui m'a mis l'esprit en désordre : c'est le remords.... oui, le remords, car j'ai tué deux hommes.... mais j'ai bien prié pour eux, va ! et j'ai bien fait prier aussi !

— Le remords, Zagrab ? dit Chrisna, osant enfin arrêter ses yeux sur lui ; Dieu soit loué, puisque tu as connu le remords !

— Pouvait-il en être autrement ?... Crois-tu donc que mon cœur soit sans pitié, cousine ?... M'avaient-ils offensé, eux ?... »

Chrisna ne comprenait plus. Il poursuivit, en promenant son regard terne et vague sur le plancher de la chambre :

« Il me semble les voir encore, là, étendus tous deux.... Celui-ci, que j'ai tué traîtreusement, par derrière, de deux coups de feu dans les reins.... celui-là....dont le front saigne avec lui, il a fallu m'y reprendre à deux fois, comme avec l'autre. Pauvre Marko !... Pauvre Dumbrosk ! Était-ce leur faute, à eux, si je t'aimais ? »

Chrisna frissonnait en écoutant cette nouvelle révélation.

« Ne le savais-tu pas ? lui dit-il ; mais alors, de quoi me serais-je repenti ?... Pourquoi aurais-je été trouver ce supérieur des Augustins et lui demander des prières ?... Croyais-tu donc que le remords m'était venu d'avoir livré Zény ?... C'était doublement mon devoir, comme soldat et comme offensé !... ou d'avoir tué ton magyar ?... ajouta-t-il d'une voix sombre et menaçante ; celui-là, je pensais bien en avoir fini avec lui dans ce faubourg de Pesth. »

L'émotion de Chrisna allait en s'augmentant. Cet homme, qui avait assailli Arnstein à la sortie du Stadwald, c'était déjà lui ! elle n'en doutait plus maintenant. Sa mort à elle-même allait clore cette longue série de meurtres.

« Oui, s'il devait ressusciter une seconde fois, fallût il que mon couteau traversât une hostie sainte pour lui arriver au cœur, je le frapperais encore !... Dieu a le droit de reprendre la vie qu'il nous a donnée, n'est-ce pas ?... Moi, j'avais sauvé celle de Zény dans les gorges de Sluin, comme celle de ce magyar aux Masures ; j'avais droit de la reprendre, je l'ai reprise ! Mais ne crois pas que j'aie revêtu la robe de moine pour me préparer à frapper.... c'eût été un sacrilège. Non ; je croyais ma tâche terminée, et j'aurais été heureux de finir ma vie là, dans ce couvent, où je passais mes jours soit dans de saints exercices, soit à défricher la terre ; où je priais la sainte Vierge pour Dumbrosk, pour Marko et pour moi. Savais-je alors que ma mission de vengeance n'était pas accomplie ?

— Si vous aviez à vous venger, Zagrab, dit Chrisna, c'était de moi ; vous n'auriez commis qu'un meurtre, et Dieu vous l'aurait pardonné, peut-être ; seule, j'ai été coupable envers vous. Moi aussi, reprit-elle d'une voix tremblante, je vous ai dû la vie, car vous m'avez sauvée du tchimber, et je comprends qu'à vos yeux j'aie mérité de mourir ; mais, de grâce, poursuivit-elle enjoignant ses mains suppliantes, ne me tuez pas encore !... Au condamné, on laisse le temps de se réconcilier avec Dieu....

— Te tuer ! s'écria Zagrab en l'interrompant ; moi, que je te tue, ma bonne Chrisna !... En ai-je jamais eu la pensée ?... Si, malgré l'arrêt lancé

contre moi, j'ai épié ta route ; si je t'ai suivie jusqu'ici, prenant par les bois et les sentiers détournés, tandis que tu allais par les grands chemins, c'est que je voulais veiller sur toi ; c'est que je voulais te voir encore !... La seule vengeance que je méditais, c'était de te faire comprendre combien je t'avais aimée, de t'inspirer le regret de m'avoir rendu si misérable ; mais te tuer ! mon Dieu ! cela me serait-il donc possible ? puis-je oublier ce regard que tu as tourné vers moi dans la maison de mon père ? »

Tous deux, pendant quelque temps, restèrent immobiles et muets l'un devant l'autre. Enfin :

Tu me hais ? dit Zagrab.

— Non, je ne vous hais pas ; je vous plains.

— Eh bien, dis-moi que, si, dès ce jour, tu ne peux me pardonner, du moins tu ne me maudiras pas à l'heure de ta mort.... Dis-le.... et, comme gage de cette bonne promesse, laisse tomber ta main dans la mienne !

— Jamais, s'écria Chrisna en se levant avec un mouvement d'horreur et en se raidissant contre la muraille. Votre main ! mais elle est encore rouge du sang d'Arnstein et de Zény !

— Pour moi seul tu seras donc sans pitié ? » dit le Croate, dont une larme vint humecter la paupière.

A la vue de cette larme, Chrisna sentit sa force défaillir :

« Écoutez, Zagrab, dites que vous vous repentez de tous vos meurtres, sans exception ; jurez-moi que vous prierez Dieu, non-seulement pour Dumbrosk et pour Marko, mais aussi pour Arnstein et pour Zény ; jurez le.... et alors....

— Adieu, Chrisna ! s'écria le Croate dans une sorte de transport frénétique. Adieu !... Maintenant, je mourrai maudit... maudit par elle ! »

A peine eut-il disparu, que l'enfant avança sa tête blonde par la porte entr'ouverte. Elle trouva l'étrangère courbée sur la table et pleurant à sanglots.

CONCLUSION.

Douze, ans après ces événements, en 1835, lors de mon premier voyage en Dalmatie, il n'y était encore question que du célèbre Esclavon Pierre Zény, comme depuis on n'y parla que de la révolution hongroise de 1848, de Kossuth et du ban Jellachich. Logé à Cattaro ; sur la place de Saint-Tryphon, à l'auberge du Grand-Scanderbeg, j'y avais pour voisin de chambre un officier croate qui avait combattu contre Zény. Il avait eu sous ses ordres Jean Zagrab ; mais il ignorait ce que celui-ci était devenu. Mon officier s'exprimait suffisamment bien en français, parfaitement en italien, et, tandis qu'il me racontait ce premier et inutile soulèvement des Slaves, j'entrevois le germé d'une histoire ou d'un roman, et, selon mon habitude, je prenais mes notes, sans trop savoir si j'en trouverais jamais l'emploi. Un jour, je rôdais du côté de la porte de Fiumera, où se tiennent les Monténégrins qui concourent à l'approvisionnement de Cattaro ; je cherchais au milieu d'eux, sur leur physionomie, dans leur costume et jusque dans leurs paniers de provisions, un peu de cette Couleur locale dont je suis friand, trop friand peut-être. Mon voisin du Grand-Scanderbeg, qui m'avait accompagné, me dit, en me désignant un petit homme contrefait qui se se tenait à quelques pas de nous, en fumant d'un air soucieux dans une pipe rougeâtre de Debretzin :

« Tenez, voici un bossu qui, s'il le veut bien, vous en apprendra plus que moi sur Zény et sa bande ; il a été autrefois en rapport direct avec la plupart d'entre eux. »

J'abordai aussitôt le fumeur, lui annonçant que mon projet était de visiter le Monténégro, et que je désirais le prendre pour guide. Il baissa la tête d'un air de confusion.

« Depuis bientôt douze ans, me dit-il, je n'ai pas chaussé l'espadrille pour visiter la montagne. Je me contente de venir chaque jour, ici, à Fiumera, voir le mont Vermoz, avec sa couronne de sapins et de mélèze. Il est si beau, le mont Vermoz ! » Et il poussa un soupir.

« Et qui vous empêche de retourner là haut ? » lui demandai-je.

La rougeur lui monta au front.

C'est moi qui ai porté la lettre au commandant de la Trinité, balbutia-t-il ; mes compatriotes de Verba ont refusé de me recevoir ; Zény était leur hôte.
»

Je n'étais pas encore assez initié à tous ces mystères pour donner un sens complet à ses paroles. J'emmenai Lazo-Jussich (car c'était lui) à mon auberge, où je le régalai de frittoles, qui sont des gâteaux mélangés d'amandes et de raisins de Corinthe, et frits dans l'huile de noix ; j'eus soin de les lui faire arroser d'un petit vin blanc du Monténégro, et nous devînmes les meilleurs amis du monde.

C'est par lui que j'appris les principaux événements de, cette histoire, qui avait eu un si grand retentissement le long du littoral dalmate ; les gazettes du temps, et la procédure instruite contre Zény, achevèrent de m'édifier ; j'étais renseigné sur la marche et les péripéties du drame, de même que sur les acteurs ; il me restait à prendre connaissance du lieu de la scène, des décorations au milieu desquelles s'était déroulée cette longue et sanglante tragédie.

Pour commencer, avec un autre guide que Lazo, et grâce à une lettre de recommandation adressée au Wladika par le colonel Viala, notre ami commun, dont le nom est encore une autorité dans ce pays, il me fut permis de visiter ces nids d'aigles, qu'on nomme le Monténégro. Là, je complétais mes renseignements, et j'appris ce qu'était devenue Chrisna, depuis sa dernière entrevue avec le Croate.

Malgré son projet de se fixer à Cattaro, à la vue des montagnes noires, Chrisna avait senti tout à coup l'amour du pays natal lui rentrer au cœur, impérieux, irrésistible. Elle n'avait plus que lui à aimer. A défaut de famille, elle retrouverait là les compagnes de son enfance.

Mais quiconque a quitté le Monténégro, ce séjour des vertus rudes et inexorables, n'y peut retourner qu'à la condition d'y justifier d'une vie sans reproche depuis le moment du départ. Le pourrait-elle ? Elle consulta sa conscience, et un soupir douloureux s'échappa de sa poitrine. Tour à tour la pitié et l'enthousiasme l'avaient emportée hors des strictes devoirs imposés à la femme. Cependant, après quelques instants d'irrésolution, elle marcha droit devant elle, d'un pas ferme et résolu.

Redevenue la vraie fille du Monténégro, elle avait soif de l'expiation ; elle appelait de ses vœux un châtiment qu'elle pensait avoir mérité, et qui, d'après sa croyance, pouvait seul la racheter de ses fautes.

Le soir même elle arrivait à Verba, et se présentait devant le *serdar*, le chef du canton.

L'expiation imposée par ses juges fut qu'il lui serait à tout jamais interdit de quitter les terres du Monténégro. Néanmoins, quelques années après la sentence rendue, il y fut fait une exception par l'ordre même du prince-évêque ⁸. Près de mourir, un pauvre fou, enfermé dans un hôpital situé sur la rive cattarine du golfe, avait, à diverses reprises, manifesté un ardent désir de la voir ; et pour les Monténégrins, comme pour les autres orientaux, les fous sont personnages sacrés.

Ce fou, c'était Zgrab.

Chose étrange, et qui sera comprise cependant par quelques bonnes âmes, Zgrab, dont la raison s'était entièrement perdue, avait une folie douce, et tellement inoffensive, qu'on le surveillait à peine, le laissant librement errer dans les jardins de l'hospice, où il n'abordait les autres fous, ses compagnons d'infortune, que pour les engager à prier avec lui pour les âmes de Dumbrosk et de Mark) ; C'était là son éternel refrain.

Chrisna le trouva alité et moribond, A l'expression de ses yeux, ardemment fixés sur elle avec un mélange d'attendrissement et d'inquiétude, elle put comprendre qu'il la reconnaissait ; mais il ne fit pas un mouvement et n'essaya pas même d'articuler un mot.

« Mon cousin Zgrab, lui dit-elle, voici le moment du pardon mutuel venu ; repentons-nous tous deux, et nous pourrons nous revoir ailleurs ! »

Alors, d'elle-même, elle, lui tendit la main. A ce geste, Zgrab, par la force de sa volonté reculant son agonie, se redressa sur son lit, et, avant de laisser tomber sa main dans celle qui lui était tendue :

« Je me repens, dit-il ; Dieu seul est juge ! »

Quand il mourut, sa bouche souriait et murmurait le nom de Chrisna. Celle-ci lui ferma les yeux.

A Cettigne (Cetindjè), qui passe pour la capitale du pays, et où se groupent, au milieu de quelques maisons éparses, le sombre monastère, palais du Wladika, le bâtiment du sénat et Tunique hôtellerie du Monténégro, j'ai eu l'heureuse chance de me rencontrer avec Chrisna.

Malgré la sévérité du costume indigène et la profonde tristesse empreinte sur sa physionomie, elle était encore d'une beauté saisissante. Essayant d'entrer en rapport de conversation avec elle, je lui fis demander par mon guide si elle n'aurait pas à me charger d'une commission pour Lazo-Jussich, que je savais être, comme autrefois, son agent d'affaires à Cattaro.

Après avoir arrêté un instant sur moi ses grands yeux noirs veloutés de bleu, comme les sapins de ses montagnes, un léger mouvement de tête m'envoya à la fois un remerciement et un refus. Ce fut tout.

Je n'ai pu même connaître le son de sa voix.

De retour à Cattaro, je trouvai à la porte de Fiumera mon honnête Lazo-Jussich qui, chaque jour, y avait prolongé sa station pour m'y attendre. Touché de ce témoignage d'intérêt, je le pris à mon service, en qualité de cicerone et d'interprète.

Avec lui, j'ai visité l'Herzégovine, la Bosnie et une partie de la Hongrie. Il s'était si bien habitué à moi, que, lorsque je m'embarquai à Bude, pour remonter le Danube jusqu'à Vienne, au moment de nous séparer, quand déjà le bateau à vapeur haletait, prêt à partir, le pauvre Monténégrin me saisit par une des basques de mon habit, comme s'il avait résolu de ne pas me quitter. Dans son regard suppliant, je pouvais lire cette pensée, visiblement écrite : « Dis un mot, et je te suivrai ! » J'étais ému ; ce mot, il allait m'échapper ; mais tout à coup, s'écartant de moi et hochant la tête :

« Non, non, dit-il, je ne reverrais plus le mont Vermoz, avec sa couronne de sapins et de mélèzes ! »

FIN.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER.

FORMATS GRAND IN-16 OU IN-18 JESUS.

- | | |
|--|--|
| <p>About (Ed.) : <i>Germaine</i>. 4^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Le roi des montagnes</i>. 4^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Les mariages de Paris</i>. 7^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Maitre Pierre</i>. 3^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Tolla</i>. 5^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Voyage à travers l'Exposition universelle des Beaux-Arts</i>. 1 vol. 2 fr.</p> <p>Aohard (Amédée) : <i>Le clos Pommier</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>L'ombre de Ludovic</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Madame Rose</i>; — <i>Pierre de Villerglé</i>. 2^e édition. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Maurice de Treuil</i>. 2^e édit. 1 v. 2 fr.</p> <p>Anonymes : <i>Aladdin ou la Lampe merveilleuse</i>, conte tiré des <i>Mille et une Nuits</i>. 1 vol. 50 c.</p> <p>— <i>Anecdotes du règne de Louis XVI</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Anecdotes du temps de la Terreur</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Anecdotes historiques et littéraires</i>, racontées par Brantôme, L'Estoile, Tallemant des Réaux, Saint-Simon, Grimm, etc. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Assassinat du maréchal d'Ancre</i> (relation attribuée au garde des sceaux Marillac), avec un Appendice extrait des <i>Mémoires de Richelieu</i>. 1 v. 50 c.</p> <p>— <i>Djouder le Pécheur</i>, conte traduit de l'arabe par MM. Cherbonneau et Thierry. 1 vol. 50 c.</p> <p>— <i>La conjuration de Cinq-Mars</i>, récit extrait de Montglat, Fontrailles, Tallemant des Réaux, Mme de Motteville, etc. 1 vol. 50 c.</p> <p>— <i>La jacquerie</i>, précédée des insurrections des Bagaudes et des Pastou-</p> | <p>— <i>La vie et la mort de Socrate</i>, récit extrait de Xénophon et de Platon. 1 v. 50 c.</p> <p>— <i>Le mariage de mon grand-père et le testament du juif</i>, traduits de l'anglais par A. Pichot. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Les émigrés français dans la Louisiane</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Le véritable Sancho-Panza</i> ou Choix de proverbes, dictons, adages colligés pour l'agrément de son neveu E. L., par A. J., amateur. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Pitcairn</i>, ou la nouvelle île fortunée. 1 vol. 50 c.</p> <p>Assollant : <i>Scènes de la vie des États-Unis</i>. 1 vol. 2 fr.</p> <p>Auerbach : <i>Contes</i>, traduits de l'allemand par M. Bouitteville. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Auger (Ed.) : <i>Voyage en Californie en 1852 et 1853</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Aunet (Mme Léonie d') : <i>Étiennette</i>; — <i>Sylvère</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Une vengeance</i>. 2^e édit. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Un mariage en provinces</i>. 2^e édition. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Voyage d'une femme au Spitzberg</i>. 2^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>Balzac (de) : <i>Eugénie Grandet</i>. 1 volume. 1 fr.</p> <p>— <i>Scènes de la vie politique</i>. 1 v. 50 c.</p> <p>— <i>Ursule Mirouët</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Barbara (Charles) : <i>L'assassinat du Pont-Rouge</i>. 1 vol. 2 fr.</p> <p>Belot (Ad.) : <i>Marthe</i>; — <i>Un cas de conscience</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Bernardin de Saint-Pierre : <i>Paul et Virginie</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Bersot : <i>Mesmer</i>, ou le Magnétisme animal : 2^e édition, augmentée d'un cha-</p> |
|--|--|

- Brainne (Ch.)** : *La Nouvelle-Calédonie*, voyages, missions, colonisation. 1 volume. 1 fr.
- Brueys et Palaprat** : *L'avocat Patelin*. 1 vol. 50 c.
- Camus (évêque de Belley)** : *Palombe*, ou la femme honorable, précédée d'une étude littéraire sur Camus et le roman au XVIII^e siècle, par H. Rigault. 1 volume. 50 c.
- Caro (E.)** : *Saint Dominique et les Dominicains*. 1 vol. 1 fr.
- Castellane (comte de)** : *Nouvelles et récits*. 1 vol. 1 fr.
- Cervantes** : *Costanza*, traduit par L. Viardot. 1 vol. 50 c.
- Champfleury** : *Les oies de Noël*. 1 volume. 1 fr.
- Chapus (E.)** : *Les chasses princières en France, de 1589 à 1839*. 1 vol. 1 fr.
- *Le sport à Paris*. 1 vol. 2 fr.
- *Le turf, ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre*. 2^e édition. 1 vol. 1 fr.
- Chateaubriand (vicomte de)** : *Atala, René, les Natchez*. 1 vol. 3 fr.
- *Le génie du christianisme*. 1 v. 3 fr.
- *Les martyrs et le dernier des Abencérages*. 1 vol. 3 fr.
- Cochut (A.)** : *Law, son système et son époque*. 1 vol. 2 fr.
- Corne (H.)** : *Le cardinal Mazarin*. 1 volume. 1 fr.
- *Le cardinal de Richelieu*. 1 vol. 1 fr.
- Delessert (B.)** : *Le guide du bonheur*. 1 vol. 1 fr.
- Demogeot (J.)** : *Les lettres et l'homme de lettres au XIX^e siècle*. 1 vol. 1 fr.
- *La critique et les critiques en France au XIX^e siècle*. 1 vol. 1 fr.
- Des Essarts** : *François de Médicis*. 1 vol. 2 fr.
- Didier (Ch.)** : *Cinquante jours au désert*. 1 vol. 2 fr.
- *Cinq cents lieues sur le Nil*. 1 v. 2 fr.
- *Séjour chez le grand-chérif de la Mekke*. 1 vol. 2 fr.
- Enault (L.)** : *Christine*. 1 vol. 1 fr.
- *La rose blanche*. 1 vol. 1 fr.
- *La vierge du Liban*. 1 vol. 2 fr.
- Ferry (Gabriel)** : *Costa l'Indien*, scènes de l'indépendance du Mexique. 1 vol. 3 fr.
- *Scènes de la vie mexicaine*. 1 v. 3 fr.
- *Scènes de la vie militaire au Mexique*. 1 vol. 1 fr.
- Florian** : *Les arlequinades*. 1 vol. 50 c.
- Forbin (comte de)** : *Voyage à Stamboul*. 1 vol. 50 c.
- Fortune (Robert)** : *Aventures en Chine*, dans ses voyages à la recherche du thé et des fleurs; traduit de l'anglais. 1 vol. 1 fr.
- Fraissinet (J. L.)** : *Le Japon contemporain*. 1 vol. 2 fr.
- Galbert (de Bruges)** : *Légende du bienheureux Charles le Bon*, comte de Flandre. 1 vol. 50 c.
- Gaskell (Mme)** : *Cranford*, traduit de l'anglais par Mme Louise Sw.-Belloc. 1 vol. 1 fr.
- Gautier (Théophile)** : *Caprices et zig-zags*. 1 vol. 2 fr.
- *Italia*. 1 vol. 2 fr.
- *Le roman de la momie*. 1 vol. 2 fr.
- *Militona*. 1 vol. 1 fr.
- Gérard (J.)** : *Le tueur de lions*. 3^e édition. 1 vol. 2 fr.
- Gerstæcker** : *Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique*, traduites de l'allemand par Xavier Marmier. 1 vol. 1 fr.
- Gignet (P.)** : *Campagne d'Italie*, avec une carte gravée sur acier. 1 vol. 1 fr.
- Goethe** : *Werther*, traduit de l'allemand par L. Enault. 1 vol. 1 fr.
- Gogol** : *Nouvelles choisies*, contenant : 1^o les Mémoires d'un fou; 2^o un Ménage d'autrefois; 3^o le roi des gnomes, traduites du russe par L. Viardot. 1 vol. 1 fr.
- *Tarass Boulha*, traduit du russe par L. Viardot. 1 vol. 1 fr.
- Goudall (Louis)** : *Le martyr des Chammelles*. 1 vol. 1 fr.
- Guillemard** : *La pêche en France*. 1 volume illustré de 50 vignettes sur bois. Prix. 2 fr.
- Guizot (F.)** : *L'amour dans le mariage*, étude historique. 6^e édit. 1 vol. 1 fr.
- Les ouvrages suivants ont été revus par M. Guizot :
- Édouard III et les bourgeois de Calais*, ou les Anglais en France. 1 volume. 1 fr.

- Origine et fondation des États-Unis d'Amérique*, par P. Lorain. 1 volume. 2 fr.
- Guizot (G.) : *Alfred le Grand*, ou l'Angleterre sous les Anglo-Saxons. 1 volume. 2 fr.
- Hall (capitaine Basil) : *Scènes de la vie maritime*, traduites de l'anglais par Am. Pichot. 1 vol. 1 fr.
- *Scènes du bord et de la terre ferme*. 1 vol. 1 fr.
- Hauréau (B.) : *Charlemagne et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes. 1 vol. 1 fr.
- *François I^{er} et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes. 2^e édit. 1 v. 1 fr.
- Hawthorne : I. *Catastrophe de M. Higginbotham*. II. *La fille de Ravacini*. III. *David Swan*, trois contes traduits de l'anglais par MM. Leroy et Scheffter. 1 vol. 50 c.
- Heiberg : *Nouvelles danoises*, traduites du danois par X. Marmier. 1 vol. 1 fr.
- Héquet (G.) : *Madame de Maintenon*. 1 vol. 2 fr.
- Hervé et de Lanoye : *Voyages dans les glaces du pôle arctique*, à la recherche du passage nord-ouest, extraits des relations de sir John Ross, Edward Parry, John Franklin, Beechey, Back, Mac Clure et autres navigateurs célèbres. 1 vol. 2 fr.
- Karr (Alph.) : *Clovis Gosselin*. 1 v. 1 fr.
- *Contes et Nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
- *Geneviève*. 1 vol. 1 fr.
- *Hortense*; — *Feu Bressier*. 1 v. 1 fr.
- *La famille Alain*. 1 vol. 1 fr.
- *Le chemin le plus court*. 1 vol. 1 fr.
- Laboulaye (Ed.) : *Souvenirs d'un voyageur* (Marina, le Jasmin de Figline, le Château de la vie, Jodocus, don Ottavio). 1 vol. 1 fr.
- La Fayette (Mme) : *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, duchesse d'Orléans. 1 vol. 1 fr.
- Lamartine (A. de) : *Christophe Colomb*. 1 vol. 1 fr.
- *Fénelon*. 1 vol. 1 fr.
- *Graziella*. 1 vol. 1 fr.
- *Gutenberg*. 1 vol. 50 c.
- *Héloïse et Abélard*. 1 vol. 50 c.
- *Le tailleur de pierres de Saint-Point*. 1 vol. 2 fr.
- *Nelson*. 1 vol. 1 fr.
- France; illustrée de 30 vignettes par F. Grenier. 3^e édition. 1 vol. 3 fr.
- *La chasse à courre en France*, illustrée de 40 vignettes par Grenier fils. 1 vol. 3 fr.
- *Les récits d'un vieux chasseur*. 1 volume. 2 fr.
- Le Fèvre-Deumier (J.) : *Etudes biographiques et littéraires* sur quelques célébrités étrangères : I. Le Cavalier Marino; II. Anne Radcliffe; III. Paracelse; IV. Jérôme Vida. 1 vol. 1 fr.
- *Oehlenschläger*, le poète national du Danemark. 1 vol. 1 fr.
- *Vittoria Colonna*. 1 vol. 1 fr.
- Léouzon-Leduc : *La Baltique*. 1 v. 2 fr.
- *La Russie contemporaine*. 2^e édition. 1 vol. 2 fr.
- *Les îles d'Aland*, avec carte et grav. 1 vol. 50 c.
- Lesage : Théâtre choisi contenant : *Turcaret et Crispin rival de son maître*. 1 vol. 1 fr.
- Levaillant : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (abrégé). 1 vol. 1 fr.
- Lorain (P.). Voyez Guizot (F.).
- Louandre (Ch.) : *La sorcellerie*. 1 v. 1 f.
- Marco de Saint-Hilaire (E.) : *Anecdotes du temps de l'empereur Napoléon I^{er}*. 1 vol. 1 fr.
- Martin (Henri) : *Tancrède de Rohan*. 1 vol. 1 fr.
- Mercey (F. de) : *Burk l'étouffeur*; — *les Frères de Stirling*. 1 vol. 1 fr.
- Merruau (P.) : *Les convicts en Australie*, voyage dans la Nouvelle-Hollande. 1 vol. 1 fr.
- Méry : *Contes et nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
- *Héva*. 1 vol. 1 fr.
- *La Floride*. 1 vol. 2 fr.
- *La guerre du Nizam*. 1 vol. 2 fr.
- *Les matinées du Louvre*; — *Paradoxes et rêveries*. 1 vol. 1 fr.
- *Nouvelles nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
- Michelet : *Jeanne d'Arc*. 1 vol. 1 fr.
- *Louis XI et Charles le Téméraire*. 1 vol. 1 fr.
- Monseignat (C. de) : *Le Cid Campeador*, chronique extraite des anciens poèmes espagnols, des historiens arabes et des biographies modernes. 1 vol. 50 c.
- *Un chapitre de la révolution française*, ou Histoire des journaux en

- Morin (Fréd.)** : *Saint François d'Assise et les Franciscains*. 1 vol. 1 fr.
- Mornand (Félix)** : *Un peu partout*. 1 vol. 1 fr.
- Newil (Ch.)** : *Contes excentriques*. 2^e édition. 1 vol. 1 fr.
- Pichot (A.)** : *Les Mormons*. 1 vol. 1 fr.
- Piron** : *La métromanie*. 1 vol. 50 c.
- Poë** : *Nouvelles choisies*, contenant : 1^o le Scarabée d'or; 2^o l'Aéronaute hollandais; traduites de l'anglais par A. Pichot. 1 vol. 1 fr.
- Pouschkin (A.)** : *La fille du capitaine*, traduit du russe par L. Viardot. 1 volume. 1 fr.
- Prevost (l'abbé)** : *La colonie rochelaise*, nouvelle extraite de l'Histoire de Cléveland. 1 vol. 1 fr.
- Quicherat (Jules)** : *Histoire du siège d'Orléans et des honneurs rendus à la Pucelle*. 1 vol. 50 c.
- Regnard** : *Le joueur*. 1 vol. 50 c.
- Reybaud (Mme Ch.)** : *Hélène*. 1 vol. 1 fr.
- *Faustine*. 1 vol. 1 fr.
- *La dernière Bohémienne*. 1 vol. 1 fr.
- *Le cadet de Colobrières*. 1 vol. 2 fr.
- *Mlle de Malepeire*. 1 vol. 1 fr.
- *Misé Brun*. 1 vol. 1 fr.
- *Sydonie*. 1 vol. 1 fr.
- Rousset (Ch.)** : Voyez Guizot (F.).
- Saint-Félix (J. de)** : *Aventures de Cagliostro*. 2^e édition. 1 vol. 1 fr.
- Saint-Hermel (de)** : *Pie IX*. 1 vol. 50 c.
- Saintine (X.-B.)** : *Un rossignol pris au trébuchet; le château de Génappe; le roi des Canaries*. 1 vol. 1 fr.
- *Les trois reines*. 1 vol. 1 fr.
- *Antoine, l'ami de Robespierre*. 2^e édition. 1 vol., br. 1 fr.
- *Le mutilé*. 1 vol. 1 fr.
- *Une maîtresse de Louis XIII*. 1 volume. 2 fr.
- *Chrisna*. 1 vol. 2 fr.
- Saint-Simon (le duc de)** : *Le Régent et la cour de France sous la minorité de Louis XV*, portraits, jugements et anecdotes, extraits littéralement des *Mémoires* authentiques du duc de Saint-Simon. 2^e édition. 1 vol. 2 fr.
- *Louis XIV et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes, extraits littéralement des *Mémoires* authentiques du duc de Saint-Simon. 3^e édit. 1 v. 2 fr.
- Sand (George)** : *André*. 1 vol. 1 fr.
- *François le Champi*. 1 vol. 1 fr.
- *La mare au Diable*. 1 vol. 1 fr.
- *La petite Fadette*. 1 vol. 1 fr.
- épisode de la guerre de Trente ans, avec un Appendice extrait des *Mémoires* de Richelieu. 1 vol. 50 c.
- Scott (Walter)** : *La fille du chirurgien*, traduite de l'anglais par L. Michelant. 1 vol. 1 fr.
- Sedaine** : *Le Philosophe sans le savoir*. 1 vol. 50 c.
- Solleshoub (comte)** : *Nouvelles choisies*, contenant : 1^o une Aventure en chemin de fer; 2^o les deux Étudiants; 3^o la Nouvelle inachevée; 4^o l'Ours; 5^o Serge; traduites du russe par E. de Lontay. 1 vol. 1 fr.
- Soulié (Frédéric)** : *Le lion amoureux*. 1 volume. 1 fr.
- Staal (Mme de)** : *Deux années à la Bastille*. 1 vol. 1 fr.
- Sterne** : *Voyage en France à la recherche de la santé*, traduit de l'anglais par A. Tasset. 1 vol. 50 c.
- Thackeray** : *Le diamant de famille et la Jeunesse de Pendennis*, traduits de l'anglais par A. Pichot. 1 vol. 1 fr.
- Töpffer** : *Le presbytère*. 1 vol. 3 fr.
- *Rosa et Gertrude*. 1 vol. 3 fr.
- Tresca** : *Visite à l'Exposition universelle de Paris en 1855*, publiée avec la collaboration de MM. Alcan, Baudement, Boquillon, Delbrouck aîné, Deherain, Fortin Hermann, J. Gaudry, Molinos, C. Nepveu, H. Péligré, Pronnier, Silbermann, E. Trélat, U. Trélat, Tresca, etc., etc., sous la direction de M. Tresca, inspecteur principal de l'Exposition française à Londres, ancien commissaire du classement à l'Exposition de 1855, sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers. 1 fort volume in-16 de 800 pages, contenant des plans et des grav. 1 fr.
- Ubiolli** : *La Turquie actuelle*. 1 v. 2 fr.
- Ulrich (Louis)** : *Les roués sans le savoir*. 1 vol. 1 fr.
- Viardot (L.)** : *Souvenirs de chasse*. 6^e édition. 1 vol. 2 fr.
- Viennot** : *Fables complètes*. 1 vol. 2 fr.
- Voltaire** : *Zadig*. 1 vol. 50 c.
- Wailly (Léon de)** : *Stella et Vanessa*. 1 vol. 1 fr.
- Yvan (Dr)** : *De France en Chine*. 1 volume. 1 fr.
- Zschokke (H.)** : *Alamontade*, ou le Galérien, traduit de l'allemand par E. de Suckau. 1 vol. 50 c.

1 *Mitidika*, petite.

2 Agram est le nom allemand de la ville appelée Zagreb dans la langue croate, qui n'est qu'un des nombreux dialectes de la langue slave ou illyrienne.

3 *Opposit brachialis* ; moyen extrême, digne des anciens temps de barbarie, et que la législation hongroise accordait aux seigneurs dépossédés pour dettes. Cet étrange *veto* ne pouvait être annulé qu'à la suite d'une nouvelle procédure, souvent interminable, et que les créanciers se hâtaient presque toujours de prévenir par un accommodement.

4 En 1822.

4 Dans la langue des Zingari, *Tsap* signifie *serpent*.

6 Hégel.

7 Le supplément de cette version se retrouve encore en Dalmatie et dans d'autres contrées du littoral. Selon le dire général, après que Zény fut tombé sous la balle d'Ogulin (car c'est Ogulin qu'on désignait comme ayant tiré de la fenêtre du casino), le peuple enleva le corps aux impériaux, et, pour qu'il échappât à la souillure du gibet, un Slave en détacha la tête qu'il emporta sous son manteau. Je n'ai pas cru devoir mettre à profit la tradition pour dramatiser cet épisode. Assez de sang a déjà coulé de ma plume durant le cours de ces récits. Quoi qu'il en soit de l'exactitude du fait, en Esclavonie, entre l'ancienne et la nouvelle Gradiska, dans un petit bois que traverse la route d'Oriwaes, on voit aujourd'hui une espèce de tumulus dont l'élévation remonte pas au delà de cette époque. On le nomme la *Tête de Zény*.

8 . C'était Pierre II, Niegari, le dernier souverain ecclésiastique du Monténégro, auquel succéda, pour le pouvoir temporel, son neveu Danielo I^{er}, aujourd'hui régnant ; pour le pouvoir spirituel, Pero Petrovitch Niegozi, l'impuissant Wladika,



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Chrisna, par X.-B. Saintine (Xavier Boniface)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5695958s>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr